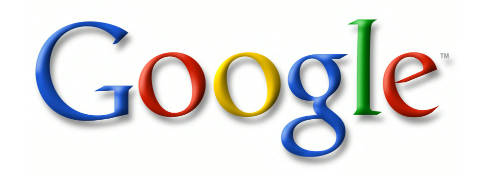
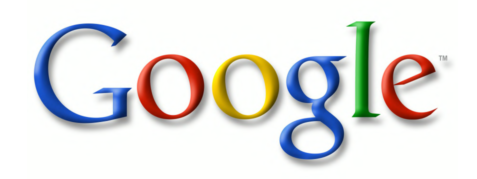
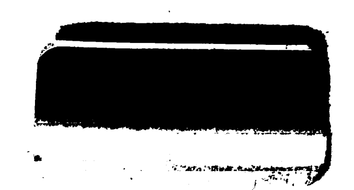





UNIVERSITY OF CALIFORNIA
JAMES·K·MOFFITT·FUND
No.
Let there be light!



MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE.

TOME SECOND.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE,

CONTENANT LE PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENS DE CETTE ANNÉE,

Pour servir à l'Histoire

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON;



Par le Baron Fain,

SECRÉTAIRE DU CABINET A CETTE ÉPOQUE.

> Les Français se sont pris eux-mêmes d'une belle passion pour discréditer leur gloire...
>
> (*Napoléon à Sainte-Hélène.*)

DEUXIÈME ÉDITION.

Tome Second.

PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

PALAIS-ROYAL.

1825.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE.

TROISIÈME PARTIE.

PÉRIODE DE L'ARMISTICE.

Italiam! Italiam!

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

SITUATION, AU MOMENT DE L'ARMISTICE, DES PLACES ASSIÉGÉES, ET DES DIFFÉRENS CORPS D'ARMÉE DÉTACHÉS.

L'ARMISTICE étant signé, on ne perd pas de temps pour en porter la nouvelle jusqu'aux détachemens les plus reculés qui combattent encore. Les aides de camp des deux états majors généraux sont expédiés aussitôt deux par deux dans toutes les directions. Le même chariot de poste roule un officier français et un ennemi, tous deux porteurs des mêmes ordres; et depuis

les bouches de l'Elbe jusqu'à celles de la Vistule, ils sont partout accueillis comme les messagers précurseurs d'une réconciliation générale. Suivons-les d'abord dans le nord de l'Allemagne.

Le duc de Reggio (maréchal Oudinot) s'avançait sur Berlin, mais ce n'était pas sans difficultés. Parti le 26 mai du champ de bataille de Bautzen pour descendre la rive gauche de la Sprée, il avait rencontré, dès le lendemain, à Hoyerswerda, l'avant-garde de l'armée de Bulow, qui accourait au secours de la capitale des Prussiens; il l'avait battue le 28, et avait continué sa marche jusqu'à Luckau. L'armistice lui est signifié le 5 juin, au moment où il vient d'échouer dans un coup de main tenté sur l'enceinte murée de cette petite place. Nos avant-postes s'établissent sur la frontière qui sépare de ce côté la Saxe de la Prusse, c'est-à-dire à quinze lieues au plus de Berlin.

La nouvelle de l'armistice arrive à propos à Leipsick pour rétablir l'ordre sur notre ligne de communication avec Erfurt et la France. Les généraux russes Woronzow et Czernicheff, ennuyés de se tenir sur la rive droite de l'Elbe, en observation devant nos garnisons de Magdebourg, de Wittenberg et de Torgau, et croyant l'empereur trop occupé sur son front en Silésie pour songer à ce qui se passe derrière lui, avaient

jugé l'occasion favorable pour se jeter au delà de l'Elbe, et faire une guerre de surprise à nos dépôts, à nos hôpitaux, à nos convois, à nos détachemens en marche, et même à nos courriers. Le succès avait d'abord surpassé leurs espérances. Le 20 mai, leurs coureurs avaient pillé un convoi de cinquante voitures d'artillerie, allant d'Augsbourg à Dresde, et engagé maladroitement hors de la route militaire entre Zwickau et Chemnitz. Le 23, un détachement de quatre cents hommes, en marche de Brunswick à Leipsick, sous le commandement du général Poinsot, avait été attaqué par douze cents cosaques à Coennern, entre Bernbourg et Halle, sur les bords de la Saale; la moitié du détachement et le général Poinsot lui-même avaient été faits prisonniers; le reste s'était rallié sous Leipsick. Le 30, les cosaques de Czernicheff avaient enlevé près de Halberstadt un convoi d'artillerie qui se dirigeait sur Magdebourg. Enfin le partisan Lutzow s'était montré battant les chemins du côté de Weimar.

Mais quelque bien informés que fussent les généraux ennemis par suite de leurs intelligences avec les affiliés du Tugend-bund, répandus sur les routes de la Saxe, de la Thuringe et de la Westphalie, ils ignoraient les mesures de prudence que l'empereur avait prises de longue main,

précisément pour déjouer de pareilles tentatives.

Des divisions de réserve s'étaient organisées à Wesel et à Mayence. Un corps d'observation se rassemblait à Wurtzbourg, sous les ordres du duc de Castiglione (Augereau). Le général Milhaud réunissait du côté de Francfort et de Hanau trois mille dragons arrivant d'Espagne; des colonnes de marche recommençaient à déboucher par tous les ponts du Rhin, et conduisaient à l'armée, non-seulement les recrues qu'on avait instruites et habillées depuis l'ouverture de la campagne, mais encore des régimens appelés de divers points de l'empire pour former sur l'Elbe un quatorzième corps d'armée. Enfin six mille chevaux arrivaient par diverses routes à Leipsick, où le duc de Padoue (Arrighi) devait en former un cinquième corps de cavalerie.

C'est au milieu de ces mouvemens de troupes que les généraux Woronzow et Czernicheff s'étaient aventurés. L'armistice qui leur est notifié par le duc de Padoue, aux portes mêmes de Leipsick, met fin à cette échauffourée[1].

---

[1] Le duc de Padoue n'avait encore pour garantie de la signature de l'armistice qu'une lettre confidentielle. Les généraux ennemis se sont fiés sans hésiter à la signature du duc de Bassano, qui était au bas de cette lettre, et à la parole du duc de Padoue qui en cautionnait l'authenticité.

Sur le Bas-Elbe, l'armistice trouve le prince d'Eckmulh (maréchal Davout) en possession de Hambourg et de Lubeck, et les Danois rétablis dans notre alliance.

Le cabinet de Copenhague, qui s'était vu presque à la merci des alliés, avait fléchi un moment sous le joug des circonstances. Mais la nouvelle de Lutzen l'avait ranimé; et le roi, indigné de la hauteur des alliés, n'a pas tardé à se réfugier sous l'appui de Napoléon. Dès le 29, ses troupes se sont replacées sous le commandement du prince d'Eckmulh. Ce maréchal est rentré de vive force le 31 mai dans Hambourg, et ce sont les Danois qui, le 2 juin, ont repris Lubeck. En même temps le prince héréditaire, déguisé en matelot, s'est jeté dans une barque qui l'a porté sur les écueils de la Norwége, où il va soutenir en personne ses droits contre l'usurpation suédoise. Enfin un ministre de confiance du roi, le président de Kaas, est en route pour se rendre auprès de Napoléon..... C'est dans ces circonstances que l'armistice parvient le 9 à Hambourg. *La prise de cette place est une bataille perdue pour le commerce anglais* [1].

---

[1] Voir dans les pièces historiques qui se trouvent à la fin de cette partie la lettre remarquable par laquelle Napoléon développe lui-même ses idées sur Hambourg.

Il nous reste à parler des places assiégées. Les officiers qui y sont envoyés arrivent le 7 juin à Stettin, le 8 à Custrin, le 10 à Dantzick, le 12 à Zamosc et à Modlin.

Toutes ces garnisons sont dans le meilleur état; investies d'abord par des cosaques ou des milices, elles ont long-temps conservé la liberté de battre la campagne pour ramasser des vivres, des fourrages, et compléter leurs approvisionnemens. Ce n'est guère que depuis deux mois que des armées plus régulières en ont resserré le blocus. Mais partout on est resté maître des dehors, et aucuns travaux de siége n'ont été commencés sérieusement par l'ennemi.

Nos garnisons sont de toutes nations; ici des Westphaliens et des Napolitains, des Bavarois, des Badois et des Espagnols; là des Saxons, des Hollandais et des Italiens. Le noyau n'est formé que par un petit nombre de Français; mais les aigles de la France n'en sont pas moins solidement plantées sur ces remparts: chaque troupe rivalise de zèle et de fidélité. Je n'ai pas besoin de citer les Polonais; ils ont enlevé à jamais aux Suédois le titre de *Français du Nord.* Cependant on a redoublé d'adresse et de manége pour séduire, intimider ou soulever nos auxiliaires. Parlementages, insinuations, fausses nou-

velles, promesses, menaces même, rien n'a été épargné, mais rien n'a réussi.

A Stettin, le général Dufresse s'est distingué par une grande fermeté de caractère. Avant que les Prussiens jetassent le masque, il a eu long-temps une guerre sourde à soutenir contre eux. Mais au dehors, ses réquisitions n'en ont pas moins été exécutées, malgré Bulow même, et au dedans, les municipaux ont été forcés de comprendre *ce que c'était qu'une ville en état de siége.* Des ressources considérables ont été mises ainsi sous la main de la garnison. Depuis la rupture des Prussiens, le général Bulow et ensuite le général Tauenzien ont voulu suivre une correspondance avec le général Dufresse, et ils lui ont fourni ainsi l'occasion de se faire autant d'honneur par ses lettres[1] que par sa conduite militaire[2].

Devant Custrin, c'est le général Woronzoff qui a long-temps commandé le blocus; mainte-

---

[1] Voir un extrait de la correspondance du général Dufresse dans les pièces historiques qui se trouvent à la fin de cette partie.

[2] Pendant l'armistice, Bernadotte vint parader autour de Stettin, sous prétexte de passer en revue l'armée de siége; il cherchait avec affectation à se faire voir de la garnison et voulait sans doute essayer si de vieux souvenirs

nant c'est le général Kopwitz. La garnison, forte d'environ cinq mille hommes, n'a pas cent cinquante malades. Le gouvernenr français, Fornier d'Albe, a pour lieutenant le général wurtembergeois Fulgraff.

Le général hollandais Daëndels défend Modlin. Isolé dans cette place depuis le 5 février, il y est resté long-temps sans être attaqué. Ce n'est que depuis peu de jours que l'ennemi a démasqué des batteries et jeté des obus.

Plus loin, au fond de la Pologne, une garnison toute polonaise défend Zamosc. Elle a enlevé des redoutes et du canon à l'armée assiégeante, et conserve ses communications avec Sandomir et la Gallicie.

Mais l'intérêt principal se porte sur Dantzick. On se souvient que le froid, les fatigues, les maladies, les désordres de la route y ont entassé, du 10 au 15 janvier, plus de trente-cinq mille hommes: c'est une armée toute entière. Le gé-

---

lui avaient conservé quelque influence sur les soldats français, comme il s'en était vanté. A l'une de ses revues, un coup de canon est tiré de la place, et le boulet siffle aux oreilles du prince suédois. On vient se plaindre aussitôt de cette infraction à l'armistice. « Ce n'est rien, répond froidement le général Dufresse, c'est une affaire de police : un déserteur français a été signalé et la grand' garde a tiré. »

néral qui la commande est un élève de Desaix, un aide de camp de Napoléon, c'est le brave Rapp. Sur cette armée et sur son chef reposent bien des espérances! On est impatient de savoir ce qu'ils ont fait, dans les premiers momens surtout, où l'ennemi, se précipitant sur l'Allemagne, leur offrait de si belles chances. L'armée de Dantzick, maîtresse du delta de la Vistule, a-t-elle mis la main sur les ressources marchandes de Mariembourg, d'Elbing et de Marienwerder? Sa marine a-t-elle fait courir des voiles hardies jusqu'aux extrémités du Nehrung et du Frishaff? Sa cavalerie s'est-elle jetée habilement sur les pas de l'ennemi? Ses patrouilles ont-elles communiqué avec les garnisons voisines de Thorn et de l'Oder? A-t-elle enfin tenté quelques expéditions audacieuses pour la perte des arrière-gardes ennemies? Non; il ne faut point se faire illusion; l'armée de Dantzick ne s'est point élevée à la hauteur des destinées auxquelles elle était appelée; elle a fait des sorties brillantes; elle a poussé des détachemens à plusieurs lieues de son enceinte; mais tout s'est réduit à des excursions dans l'île de Nogat.

Le germe d'une épidémie s'était introduit dans Dantzick avec ses défenseurs. Dès les premiers momens la maladie avait fait d'affreux ravages; il avait fallu s'occuper des hôpitaux de préférence

à tout ; l'ennemi le plus dangereux était là. Les esprits s'étaient alarmés au point que le général Rapp avait été obligé d'interdire les funérailles. A ce fléau avait succédé celui des inondations. La Vistule, se dégageant avec violence de son enveloppe de glace, avait envahi une partie de la place et des postes avancés. Ce n'était que palissades emportées, écluses rompues, travaux submergés.... Lorsque la guerre des élémens s'était enfin apaisée, celle des Russes avait commencé.

La garnison, insultée d'abord par Platow et ses cosaques, avait vu se former ensuite autour d'elle, mais à grande distance, les lignes du général Lewis, laissé en observation par le général Wittgenstein. Depuis le 20 avril, le duc de Wurtemberg a pris le commandement du blocus. Des combats ont eu lieu dans tous les villages qui entourent la place. Au moment même où le capitaine Planat apportait l'armistice, le général Rapp venait d'obtenir un brillant avantage sur ses adversaires.

Dans toutes ces places, les officiers du génie et de l'artillerie ont mis le temps à profit pour augmenter la force de leurs défenses, et les ressources de leur arsenal. Si la guerre doit recommencer, tous les gouverneurs s'accordent à promettre de tenir encore long-temps. Mais cette assurance aggrave le tort ou le malheur de trois

places qui déjà ont succombé. Thorn est la première dont la garnison ait donné le triste exemple d'une capitulation ; cette place s'est rendue dès le 17 avril. La forteresse de Spandau s'est rendue le 24, et le fort de Czentoschau le 26 du même mois.



CHAPITRE II.

L'EMPEREUR NAPOLÉON ÉTABLIT SON QUARTIER-GÉNÉRAL A DRESDE. — REPRISE DES NÉGOCIATIONS.

TANDIS que les messagers de l'armistice suspendent de tous côtés les siéges et les combats, l'empereur revient à Dresde, marchant militairement avec sa garde. Le 5 juin, il couche à Liegnitz, le 6 à Haynau, le 7 à Buntzlau, le 8 à Gorlitz; cette nuit, le feu prend dans un faubourg de Gorlitz, où des troupes de la garde ont établi leur quartier. Un des notables de la ville, le baron de Ferentheil, vient à une heure du matin porter l'alarme au quartier impérial. On court au feu, on voit le dommage, on s'empresse d'en rendre compte à l'empereur, qui s'habillait pour partir à la pointe du jour. « A » combien s'élève la perte?—Sire, à 4 ou 5,000 fr. » du moins pour les plus nécessiteux.—Donnez » 6,000 fr., et que cet argent soit distribué sur-» le-champ. » Bientôt après on amène les chevaux. Mais une partie de la ville a déjà eu le

temps d'être informée, et Napoléon, quittant Gorlitz, trouve sur son passage une foule qui le salue par les acclamations de sa reconnaissance.

Le 9, il ne s'arrête que quelques heures à Bautzen; enfin, le 10 au matin, il rentre dans Dresde.

Des bruits assez étranges couraient dans cette capitale. On assurait que Napoléon avait été blessé dans les dernières affaires de Silésie; qu'on l'avait transporté mystérieusement au château de Dresde, qu'il y était mourant, qu'il y était mort; on parlait de lumières qui toute la nuit brûlaient dans ses appartemens; on parlait même d'un cercueil qu'on avait vu introduire au château. Le retour de l'empereur a bientôt dissipé ces rumeurs [1].

---

[1] Peut-être cette fable doit-elle son origine au transport des restes de Duroc qui passèrent par Dresde; peut-être aussi à la maladie d'un valet de chambre de Napoléon venu dans cette ville vers cette époque pour y remplacer divers effets d'habillement que Napoléon avait perdus dans l'incendie de Rosnig. Ce valet de chambre était réellement soigné au château..... Quoi qu'il en fût, lorsque Napoléon arriva à Dresde, il y eut des personnes qui allèrent jusqu'à dire qu'il était remplacé dans sa voiture par un mannequin avec un masque de cire que l'on faisait mouvoir à l'aide d'un mécanisme. Mais lorsqu'on le vit le lendemain, plein de vie, à cheval dans la grande prairie de l'Osterwise, il

Il va descendre dans le faubourg de Frédérischstadt, à la maison Marcolini. C'est une habitation d'été, qui a un vaste jardin dans ses dépendances, et qui lui a été réservée comme un séjour plus agréable que l'appartement du château. Dans le voisinage sont les prairies de l'Osterwise, dont les allées majestueuses bordent les contours de l'Elbe, et renferment des espaces favorables aux exercices militaires [1].

---

fallut bien croire qu'il n'était ni mort ni à l'agonie. (*Récit de ce qui s'est passé à Dresde en* 1813, par un Saxon, témoin oculaire; tom. II, pag. 138.)

[1] Pendant l'armistice, Napoléon vivait à Dresde de manière à pouvoir vaquer librement à ses affaires, et jouir en même temps de l'agrément que lui offrait son palais, qui donnait sur un grand jardin. En général son genre de vie était plutôt simple que fastueux; car, excepté les revues journalières des troupes nouvellement arrivées, et le plaisir du spectacle, il n'avait aucune distraction. Le milieu de la journée était exclusivement consacré au travail du cabinet, et alors la plus grande tranquillité régnait dans le palais. Aussi, sans les deux védettes à cheval et les deux sentinelles qui annonçaient le séjour d'un monarque, à peine aurait-on supposé que ce fût la demeure d'un riche particulier. Les personnes qui lui étaient indispensables pour le travail étaient celles qui l'approchaient de plus près. Berthier, Caulincourt, deux sécretaires (Fain et Mounier), et le colonel d'Albé avaient leurs appartemens dans le palais, et Napoléon n'avait en quelque sorte qu'à faire un signe

Après quelques heures de repos, l'empereur reçoit la visite de son allié le roi de Saxe; M. le président de Kaas, qui arrive de Copenhague, et M. de Bubna, qui est déjà de retour de Vienne, se présentent en même temps.

Depuis que l'envoyé danois est en route, les alliés ont fait auprès de lui diverses tentatives pour l'engager à suspendre son voyage. Mais, n'ayant pu y réussir [1], tous ménagemens de leur part ont cessé. La flotte anglaise s'est présentée devant Copenhague, sommant le roi de céder sous quarante-huit heures la Norwége à la Suède.

---

pour les faire venir auprès de lui. Il était logé et travaillait dans l'aile droite. L'aile gauche était occupée par Berthier. Le salon avec deux chambres au milieu du palais, étaient affectés au service et à la réception de tous ceux qui se présentaient à la cour. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 207.)

[1] Pendant le séjour de M. de Kaas à Altona, où une indisposition le retenait, plusieurs agens diplomatiques, soi-disant au service des princes alliés, se sont donné toutes les peines possibles pour s'aboucher avec lui dans l'intention de le détourner, par des propositions réitérées, du voyage qu'il allait faire au quartier-général de l'empereur Napoléon. M. de Kaas partit immédiatement après l'entretien qu'il avait eu avec ces messieurs, et ce brusque départ fait foi de la réponse qu'il a faite à leurs insinuations. (*Mercure* d'Altona.)

De pareils procédés ne font que rehausser aux yeux des Danois le prix de l'alliance avec la France. Leur envoyé reçoit à Dresde l'accueil le plus amical, et un nouveau traité négocié par le duc de Bassano resserre les liens qui unissent les deux nations ; elles se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs possessions ; des deux côtés, mêmes amis, mêmes ennemis : rien de plus franc que cette alliance ; rien de plus clair que les termes du traité ; rien de plus rapide que sa conclusion.

La diplomatie autrichienne est loin d'avoir une semblable allure ! M. de Bubna arrive de Vienne ; mais il ne peut pas dire encore quel est le lieu fixé pour la tenue du congrès, ni quel jour est assigné pour sa réunion ; il ne vient pas presser le départ des plénipotentiaires français ; il ne rapporte même pas les pouvoirs qu'il a été chercher. Les incertitudes relatives à l'alliance sont toujours les mêmes ; il sait moins que jamais ce qui reste de cette alliance, et si l'Autriche est encore garante de l'intégrité de notre territoire. Le langage de l'envoyé autrichien est cependant toujours amical et les commissions de famille dont il ne cesse d'être chargé continuent de donner à ses manières un air d'intimité qui fait un singulier contraste avec ses communications officielles.

Le principal objet de son retour, dit-il, est de *donner suite aux ouvertures que son cabinet a faites aux parties belligérantes*. Il annonce que la Russie et la Prusse ont accepté la médiation de l'Autriche. Quant à l'Angleterre, les démarches de M. de Weissemberg ont été sans succès. M. de Bubna ne dissimule pas que *les prétentions du gouvernement anglais sont extrêmes ;* que ce cabinet n'admettrait pas même *les bases qui ont servi à la paix de Lunéville ; qu'il les trouve encore trop favorables à la France*. L'Autriche propose de laisser l'Angleterre de côté pour ne s'occuper que de la paix continentale. Les alliés ont promis de remettre incessamment dans les mains de M. de Metternich le cahier des conditions qu'ils présentent. M. de Bubna voudrait que de notre côté nous lui remissions les nôtres.

Cette demande étonne; elle semble ouvrir une nouvelle carrière de difficultés.

Ne s'agit-il plus d'un congrès? ne s'agit-il plus d'une négociation franche, vive et loyale que les puissances intéressées suivront elles-mêmes? L'Autriche aurait-elle la prétention qu'on ne traitât que par son intermédiaire?

M. de Bubna ne pouvant donner aucun éclaircissement sur le rôle que son cabinet entend jouer à notre égard comme médiateur, ni sur les rapports qu'il entend conserver avec nous,

comme allié, on commence à entrevoir le but que se sont proposé les alliés en signant l'armistice ; on prend alors le parti de s'adresser directement à M. de Metternich, et c'est l'objet des premières notes que M. de Bassano envoie à Prague.

L'empereur d'Autriche vient d'arriver à Gitchin, près de cette ville, avec ses ministres, son cabinet et une partie de sa cour. Il se place ainsi entre les deux camps [1], et tous les vœux des amis de la paix se dirigent vers lui. On se félicite de l'influence qu'il va exercer. On ne lui suppose d'autre ambition que celle d'éteindre cet incendie, d'autres vœux que celui de faire passer franchement le désir de la paix de la bouche des rois dans leur cœur. Les peuples, qui se plaisent toujours à prêter à leurs maîtres les vertus des pères de famille, s'attendent bien qu'un beau-père, médiateur entre des ennemis de la veille, et son

[1] Notre ambassadeur, M. de Narbonne, avait suivi le cabinet autrichien de Vienne à Prague. Se trouvant ainsi dans le voisinage de Dresde, il était venu rendre ses devoirs à l'empereur et prendre de nouvelles instructions sur la situation des affaires : « Eh bien, Narbonne, lui dit » Napoléon, en le voyant, que disent-ils de Lutzen ? — » Ah, sire ! les uns disent que vous êtes un dieu, les au- » tres que vous êtes un diable ; mais tout le monde con- » vient que vous êtes plus qu'un homme. »

propre gendre, ne s'armera pas d'une impartialité trop rigoureuse!... Vaines conjectures!

De leur côté, les puissances belligérantes ont établi leur quartier-général et leur cabinet dans la petite ville de Trachemberg, sur les bords de l'Oder, en Silésie. Dès négociations pour la guerre y sont déjà en pleine activité, avant même que les négociations pour la paix puissent s'ouvrir à Prague!... Nous venons de voir des guerriers combattre avec loyauté dans les plaines: puissent les diplomates combattre de même autour du tapis vert qui devient leur champ de bataille!

CHAPITRE III.

QUESTIONS MILITAIRES. — TRAVAUX DU GÉNIE.

Aucun capitaine ne s'endort sur la foi d'un armistice. Si la guerre vient à recommencer, c'est que l'Autriche aura pris le parti de se déclarer contre nous; il faut le prévoir. L'apparition de ce nouvel ennemi exigera un nouveau plan : il faut l'arrêter d'avance.

On devine déjà comment l'empereur va passer à Dresde le temps que les lenteurs de la négociation pourront lui laisser.

Aux cartes de Saxe et de Silésie, il fait ajouter la grande carte de Bohème, de Müller; et le voilà couché sur les tables, passant des journées entières à étudier son terrain. Tous les débouchés de la Bohème sur la plaine de Dresde et sur la Thuringe, toutes les routes qui, de Berlin à Breslau, et de Breslau à Prague, se développent autour de la Saxe; enfin tous les rayons qui de Dresde vont aboutir à ce grand arc de cercle, il les parcourt le compas à la main, les calcule

avec l'attention la plus minutieuse, et c'est toujours sur la carte des environs de Dresde que son attention revient se fixer. Le major général (Berthier), le duc de Dalmatie (maréchal Soult), et l'ingénieur géographe d'Albe, sont les principaux confidens de la grande question militaire qui l'occupe.

On ne peut se dissimuler que la ville de Dresde va devenir le point de mire des premières opérations de l'ennemi : il faut qu'elle puisse en recevoir le choc; et si l'on est occupé à manœuvrer ailleurs, qu'elle résiste assez de temps pour qu'on arrive à son secours. Les premières dispositions de l'empereur ont donc pour objet de mettre Dresde dans un état respectable de défense.

L'Elbe, en sortant de la Bohème, pénètre dans les champs de la Saxe, à travers deux énormes rochers qui resserrent le lit du fleuve et en maîtrisent le cours. Leurs têtes dominent la vallée; sur la rive droite, c'est le *Lilienstein*; sur la rive gauche, c'est le *Kœnigstein*. L'empereur considère ces deux rochers comme les sentinelles avancées de Dresde. Sur le Kœnigstein, existe un fort qui est imprenable. A ses pieds se trouve la position de Pyrna, célèbre dans l'histoire. On se contente de rouvrir les lignes de l'ancien camp retranché. Quant au Lilienstein, on y trace des

rampes que l'on couvre d'artillerie ; sous la protection de ces deux masses formidables, des ponts sont jetés qui ouvrent une communication directe non-seulement entre les deux rives, mais encore entre l'armée de Silésie et celle que nous serions dans le cas d'opposer à la Bohême. Enfin on perfectionne ce débouché par des routes faciles et solides.

C'est une position de bataille que l'empereur se ménage en avant de Dresde, et il la juge d'autant plus favorable que les communications, pouvant avoir lieu indifféremment sur l'une et l'autre rive, ne sauraient jamais être entièrement compromises[1].

---

[1] Les Français, avec autant d'habileté que de promptitude, faisaient de grands préparatifs de défense sur les deux rives de l'Elbe, là où les défilés de la Bohême viennent y déboucher. Cette ligne formidable s'étendait depuis Gieshubel jusqu'à Stolpen, dont l'antique citadelle, bâtie sur la basalte, fut encore renforcée par de nouveaux ouvrages. Les fortifications établies au pied du Lilienstein, étaient un point très-important dans la ligne. Elles communiquaient par deux ponts avec Kœnigstein, qui est situé en face; elles étaient destinées à protéger un camp de 60,000 hommes, couvrir en outre l'une et l'autre rive, et défendre les défilés qui commencent à cet endroit. Une route pratiquée pour l'artillerie à travers les montagnes du bailliage de *Hohenstein*, facilitait la communication avec le corps d'armée de Lusace

Quant à la ville de Dresde, non-seulement il en fait compléter l'enceinte par des fossés et des palissades qui suppléent à toutes les interruptions des murs, mais il en défend les approches par une ligne de redoutes avancées, dont les feux se croisent et battent au loin la campagne [1].

Napoléon ne se borne pas à fortifier les environs de Dresde; c'est sur la ligne de l'Elbe, dans toute son étendue, qu'il veut établir l'ar-

---

et de Silésie. Toutes ces fortifications n'étaient considérées que comme les ouvrages avancés de Dresde, point central d'une forte position sur la rive supérieure de l'Elbe Les ouvrages sur la rive droite autour de la ville neuve touchaient à leur perfection. Le fort impérial, devant la porte Noire (route de Bautzen), le plus fort et le plus soigné de ces ouvrages, était muni d'un nouveau blockhausen à l'épreuve de la bombe. Sur la rive gauche, les jalons étaient placés pour d'autres travaux considérables projetés autour de la vieille ville. A l'ouest, ils s'appuyaient sur la Wesseritz, petite rivière qui sépare la vieille ville du faubourg de Frédefischstadt, et à l'est ils se prolongeaient en arc jusqu'à l'Elbe..... On construisit des ponts-levis devant les portes antérieures de la ville. (*Récit de ce qui s'est passé à Dresde en* 1813, par un Saxon, témoin oculaire; tome II, pag. 141.)

[1] Des paysans requis de toutes les parties de la Saxe venaient y travailler (aux travaux de Dresde)... On les payait régulièrement, et ils étaient relevés tous les quinze jours. (*Ibid.*, pag. 142.)

mée française. A cheval sur le fleuve, la tête à Dresde et la queue à Hambourg, il s'appuie sur tous les points fortifiés qui assurent la possession de cette large et belle vallée [1]. Il n'a cessé de donner des ordres pour perfectionner les fortifications de Wittenberg et de Torgau. Magdebourg, l'ancien boulevart de la Prusse, va devenir celui de l'armée française. Le général Lemarrois en est le gouverneur.

Hambourg est déjà défendu par ses vieilles murailles, et l'on peut, en remuant la terre, faire promptement de cette grande ville une place de guerre respectable. L'empereur y envoie le général du génie Haxo, et son ancien secrétaire du cabinet, le colonel de Ponthon. Enfin notre ligne de communication avec la France s'appuie sur Erfurt. Cette ville, qui est l'entrepôt principal de nos approvisionnemens, va devenir de plus en plus importante. Mais depuis l'ouverture de la campagne son rôle est prévu. On répare les deux citadelles qui couvrent cette place, et l'activité du colonel Emy ne laisse perdre aucun instant.

---

[1] Kœnigstein, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, étaient ses places sur l'Elbe; Mersebourg, Erfurt et Wurtzbourg étaient ses échelles entre l'Elbe et le Rhin. (*Mémoires de Napoléon*, écrits par le comte de Montholon, à Saint-Hélène; tom. II, pag. 40.)

Ces travaux commencés et poursuivis de toutes parts ont bientôt révélé le projet que l'empereur a de concentrer ses forces sur l'Elbe, et de s'y tenir pour voir venir les événemens. Dans les quartiers-généraux comme dans les cours, les résolutions fortes intimident toujours le plus grand nombre [1]. A peine le plan de Napoléon est-il connu qu'on se récrie de tous côtés, et les critiques arrivent jusqu'à l'empereur lui-même, si accessible pour tous les chefs de l'armée, et si confiant dans les discussions où il s'engage avec eux [2].

« L'Autriche, disait-on, en ouvrant les portes « de la Bohème, va permettre aux alliés de tour- » ner les positions de l'armée française, et de la » prendre à revers. L'empereur peut-il s'exposer » ainsi à être coupé de la France! » Après ce préambule on se risquait à présenter un plan

[1] Et tel, comme je l'ai vu souvent, opine contre sa volonté, afin de pouvoir dire : « Je n'étais pas de cet avis ; je l'avais bien dit ; mais je n'en fus pas cru, etc. ! » Et qu'il y a de tromperies au monde, et en notre métier plus qu'en autre qui soit ! (Montluc, année 1544, pag. 17.)

[2] Qu'il me fallut un étrange caractère dans toutes ces entreprises, un étrange coup d'œil, une étrange confiance dans mes combinaisons presque toujours désapprouvées par tous ceux qui m'environnaient ! (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases ; tom. III, pag. 128.)

plus prudent. Il ne s'agissait rien moins, en cas de rupture, que de rappeler ce que nous avions par-delà l'Elbe, de réunir tous les corps détachés, de se retirer en masse sur la Saale, et de là sur le Rhin, abandonnant sans retour nos garnisons de l'Oder et de la Vistule, mettant les clefs sous la porte des forteresses de l'Elbe et disant adieu pour jamais à nos amis les Danois, les Polonais, les Saxons et les Westphaliens.

« Eh, bon Dieu! leur répondait l'empereur, » je ferais la paix avec tout ce que vous me pro» posez de sacrifices pour mieux faire la guerre. » Quelle prudence est donc la vôtre? Dix ba» tailles perdues pourraient à peine me réduire » à la position où vous voulez me placer tout » d'abord!...... Sans doute, s'empresse-t-il d'a» jouter, il ne faut pas aventurer légèrement » sa ligne d'opérations; je le sais; c'est la règle du » bon sens, et l'A B C du métier..... Mais quand » de grands intérets se dénouent, il est des mo» mens où l'on doit sacrifier à la victoire, et ne » pas craindre de brûler ses vaisseaux!... Si l'art » de la guerre n'était autre chose que l'art de ne » rien compromettre, la gloire deviendrait la » proie des esprits médiocres. C'est un triomphe » complet qu'il nous faut!.... La question n'est » plus dans l'abandon de telle ou telle province; il

» s'agit de notre supériorité politique ; on veut
» l'abattre, et pour nous l'existence en dépend.
» Vous craignez que je ne reste trop *en l'air*
» au cœur de l'Allemagne ! N'étais-je pas dans
» une position plus hasardée sur les champs de
» bataille de Marengo, d'Austerlitz et de Wa-
» gram ? Depuis Arcole jusqu'à ce jour, tous les
» pas que j'ai faits dans la carrière ne sont que des
» hardiesses de ce genre, et en cela j'ai suivi les
» plus illustres exemples [1]. Si l'ennemi entre-
» prend jamais de me déborder par la Bohème,
» ce sera précisément dans l'espérance de m'a-

[1] Alexandre, Annibal et César s'occupaient-ils de leurs lignes de retraite lorsque le moment arrivait de combattre pour l'empire du monde ?... Et si Alexandre eût été battu sur l'Indus ? si Annibal n'eût pas vaincu à Cannes ? si César eût été défait dans les forêts des Gaules, sur le promontoire de Dyrrachium, ou dans les défilés de Pharsale ? si ? si? etc.

L'empereur revenait sur ces grandes pensées, et les a développées à Sainte-Hélène, dans ses notes sur le livre du général Rogniat. (*Mémoires de Napoléon*, par le comte de Montholon, à Sainte-Hélène ; tome II, pag. 22.)

Dans la campagne de 1805, j'allais avoir toute la Prusse sur les bras ; j'étais engagé au fond de la Moravie ; ma retraite à travers l'Allemagne devenait impossible...... Mais j'ai vaincu à Austerlitz.

En 1806, au moment où j'entrais dans les défilés de la Thuringe, l'Autriche allait marcher sur mes derrières,

» mener à faire les mouvemens rétrogrades que
» vous me conseillez. Cela suffirait seul pour
» m'inspirer une résolution contraire. Je ne serai
» point *en l'air*, appuyé sur toutes les places de
» l'Elbe et sur Erfurt.

» Dresde est le pivot sur lequel je veux ma-
» nœuvrer pour faire face à toutes les attaques.
» Depuis Berlin jusqu'à Prague, l'ennemi se dé-
» veloppe sur une circonférence dont j'occupe le
» centre ; les moindres communications s'allon-
» gent pour lui sur les contours qu'elles doivent
» suivre ; et pour moi quelques marches suffi-
» sent pour me porter partout où ma présence
» et mes réserves seront nécessaires. *Mais il faut
» que sur les point où je ne serai pas, mes lieute-
» nans sachent m'attendre sans rien commettre
» au hasard*..... Les alliés pourront-ils conser-
» ver long-temps de l'ensemble dans des opéra-

---

et l'Espagne allait franchir les Pyrénées !... Mais j'ai vaincu à Jéna !

En 1809, au moment où j'avais à lutter contre le Danube, sur les confins de la Hongrie, le Tyrol insurgé derrière moi, et les Anglais se jetant déjà sur Anvers, j'avais à craindre que la Russie ne m'abandonnât ; toute la Prusse ajoutait encore à mes embarras !.... Mais j'ai vaincu à Wagram ! (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases ; tom. III, pag. 128 et suiv.)

» tions aussi étendues? et moi ne dois-je pas » raisonnablement espérer de les surprendre tôt » ou tard dans quelque faux mouvement [1]?

» L'ennemi jettera des partis entre l'Elbe et » le Rhin; je m'y attends, j'y ai pourvu. Indé» pendamment des fortes garnisons de Mayence, » de Wesel, d'Erfurt et de Wurtzbourg, Au» gereau rassemble un corps d'observation sur » le Mein. Mais les alliés oseront-ils s'enfoncer » entre mes deux lignes fortifiées de l'Elbe et du » Rhin? S'ils ont cette audace, j'entre en Bohème, » et c'est moi qui les prends à revers.

» Des cosaques feront alors quelques insultes » à nos départemens du Rhin: c'est possible;

---

[1] Napoléon devait rester à Dresde aussi long-temps qu'il le pouvait..... Toutes les raisons militaires et politiques se réunissaient pour l'engager à se soutenir sur la ligne de l'Elbe.... L'abandon de Dresde et de la Saxe décidait de la défection des princes de la confédération du Rhin, et donnait la faculté à toutes les forces alliées de se réunir sur la gauche de l'Elbe; résultat funeste qui ne laissait plus aucune chance de fortune! Au contraire, en restant sur l'Elbe, il tenait un point central qui coupait les communications directes des différentes armées des alliés, et lui donnait les moyens de tirer parti de leurs fausses manœuvres pour les battre en détail. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre. 1813, pag. 91.)

» mais la guerre arrivant à Mayence avec tous » ses débordemens, y apporterait des malheurs » bien plus sérieux.

» Il faut pardonner aux Saxons leurs mauvais » raisonnemens contre les plans qui peuvent » prolonger la guerre sur leur territoire. Mais » quoi qu'en puissent dire ceux des nôtres qui se » font leurs échos, c'est dans les plaines de la » Saxe que le sort de l'Allemagne doit se décider. » Je vous le répète; la position que je veux » prendre m'offre des chances telles que l'en- » nemi, vainqueur dans dix batailles, pourrait » à peine me ramener sur le Rhin [1]; tandis » qu'une seule bataille gagnée nous reportant » sur les capitales de l'ennemi, et délivrant nos » garnisons de l'Oder et de la Vistule, forcerait » les alliés à la paix.

» Au surplus j'ai tout calculé, le sort fera le » reste; quelque bonnes que soient mes rai- » sons, je sais bien qu'on ne me jugera que d'a- » près les événemens. Il faut s'y soumettre, » puisque c'est la loi rigoureuse de l'histoire [2]. »

---

[1] Il a fallu la bataille de la Katzbach, celle de Grosbeeren, les deux batailles de Dresde, celle de Culm, celle de Juterborgh, celles de Vachau, Probsteyda, de Leipsick, et enfin celle de Hanau.

[2] Il y a deux espèces de plans de campagne, les bons et les mauvais. Quelquefois les bons échouent par des cir-

L'empereur, se tournant ensuite du côté du général Rogniat, ajoute en souriant: « Allons, » messieurs du génie, mettez-vous à la besogne, » remuez de la terre, abattez les arbres; faites- » moi des fossés, des palissades, et que votre art » seconde l'activité de nos marches, en multi- » pliant sous nos pas les moyens de résistance et » d'attaque [1]. »

A peine l'empereur a-t-il fait connaître son intention, qu'il va lui-même sur le terrain examiner l'emplacement des travaux et stimuler l'activité des ouvriers. La jetée des ponts, le tracé des routes, la construction des redoutes et l'assiette des camps sont désormais le but secret de ses promenades [2].

constances fortuites, quelquefois les mauvais réussissent par un caprice de la fortune. (*Mémoires de Napoléon*, écrits par le comte de Montholon, à Sainte-Hélène; tome II, pag. 191.)

[1] C'est à cette occasion que le général Rogniat, ayant insisté sur l'adoption de son plan de défense rétrograde, reçut l'injonction de ne pas prendre ainsi l'initiative. « Le » commandant du génie ne commande pas l'armée, lui » dit Napoléon. Je ne vous demande pas de plan de cam- » pagne, n'en faites pas. Contentez-vous d'entrer dans » ma pensée pour mieux exécuter les ordres qui vous » concernent..... » Il paraît que le général Rogniat en a gardé rancune.

[2] Pour connaître plus exactement les environs de

Les forêts du voisinage de Dresde tombent sous la hache de nos sapeurs. Leurs coups font retentir les échos de ses vallées.

Dresde, il en parcourait tous les rayons sur toutes les grandes routes et dans toutes les directions avec cette célérité et cette activité infatigables qui le caractérisent ; il commença par la grande route qui conduit en Bohème, et visita les environs du camp de Pyrna....

Les autres excursions de l'empereur, dirigées avec une certaine régularité, s'étendaient sur la rive droite de l'Elbe, tantôt en remontant ce fleuve dans le pays montueux qui est entre la route de Bautzen et l'Elbe, vers Stolpen, et Hohenstein, tantôt du côté de Radeberg et de Kœnigsbruck, tantôt vers Meissen et Tharandt. Ces courses se faisaient ordinairement après midi, et sans que personne sût vers quel point elles étaient dirigées, si ce n'est le grand écuyer, qui avait soin des relais : car personne ne pouvait connaître d'avance les projets de Napoléon, le moment de son départ, etc.... Il partit un jour de son jardin à cinq heures et demie pour Kœnigsbruck, à trois lieues de Dresde ; il descendit de sa voiture au delà de cette petite ville, s'orienta, d'après la carte, s'informa de quelques routes, fit tourner sa voiture, et à dix heures il était de retour dans son palais. Pour se former une idée de sa promptitude, il suffit de savoir qu'en quatre heures de temps il allait à Meissen, et en revenait après avoir employé une partie de ce temps à faire ses observations. Le but de ses voyages était, comme nous l'avons dit, de connaître autant que possible toutes les localités. Mais souvent il prenait des informations sur d'autres objets qui

Cependant le bruit se répand que M. de Metternich vient d'arriver à Dresde, et l'on espère encore que tous ces travaux de guerre pourront devenir inutiles!

---

avaient quelque rapport sans doute avec ses desseins. Il demandait, par exemple, combien de bateaux on construisait annuellement à Schandau, à Pyrna? quel était le prix? si l'Elbe gelait, et à quelle époque?... Berthier l'accompagnait toujours... Son empressement à connaître le pays, et son opiniâtreté à courir de tous côtés, surtout lorsqu'il était à cheval, ne pouvaient pas manquer de lui faire dépasser les relais, ou bien d'arriver dans des lieux impraticables, où la voiture ne pouvait pas tourner sur-le-champ. Alors il était obligé de descendre; et, lorsque ses chevaux de selle n'étaient pas sous sa main, il prenait celui de l'écuyer; les autres faisaient comme ils pouvaient. Le duc de Vicence était ordinairement à cheval avec l'aide de camp de service. Dans ses grandes tournées, ils étaient en voiture.... Dans une de ces courses, on fit une fois, dans une seule après-midi, environ dix-sept lieues de chemin, en passant par Stolpen, Hohenstein, Lilienstein et Kœnigstein; et cela, sans manquer d'examiner tout ce qu'il y avait de remarquable sur la route. Bonaparte était tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en voiture, etc. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 216 et 223.)

CHAPITRE IV.

QUESTIONS POLITIQUES. — M. DE
A DRESDE.

M. de Metternich croit devoir appor
même la réponse du cabinet autrichi
questions pressantes que M. de Bassano a
par ses notes du 15 juin.

Les deux ministres entrent aussitôt en communication, et c'est d'abord des restrictions à introduire dans l'alliance qu'on s'occupe. M. de Metternich répète encore la phrase favorite de son cabinet : « Qu'*il est loin de regarder l'alliance » de l'Autriche et de la France comme inconcilia- » ble avec la médiation.* » Cependant il fait entendre que des réserves partielles pourraient n'être pas suffisantes, que la puissance médiatrice ne saurait être dans une trop grande indépendance, et il arrive à demander qu'on mette l'Autriche entièrement à l'aise en comprenant dans la réserve le traité d'alliance tout entier. « *De cette*

» *façon*, dit-il, *l'alliance ne sera pas rompue, mais* » *seulement suspendue*[1]. »

Il était difficile de se prêter à de pareilles subtilités. « On ne doit, dit l'empereur à M. de » Bassano, considérer ces propositions que » comme une renonciation à l'alliance, et c'est » ainsi que je l'entends. Répondez à Metternich » que nous ne voulons pas rendre notre alliance » onéreuse à nos amis, et qu'en conséquence » je ne fais aucune difficulté de renoncer au » traité. »

L'alliance ainsi déchirée dès le début, on passe au second point en litige, qui est l'acte relatif à la forme que prendra la médiation. M. de Metternich ne dissimule pas que la prétention de sa cour est de se placer entre les négociateurs de manière qu'ils ne communiquent entre eux que par son intermédiaire. Mais, ici la plus vive opposition éclate. Le ministre français persiste dans ce qu'il a déclaré plus d'une fois à M. de Bubna. L'empereur veut négocier la paix tout simplement, comme c'est l'usage, par des plénipotentiaires qui se voient, se réunissent et puissent s'expliquer franchement.

Quelque animée que soit cette discussion, M. de

[1] Notes de M. de Metternich. Voyez les pièces historiques, au supplément.

Metternich est venu à Dresde pour des affaires plus sérieuses encore. Porteur d'une lettre particulière de son maître, il la remet le 28 juin à l'empereur Napoléon, dans une audience confidentielle qui se prolonge pendant une partie de la journée.

« Vous voilà donc, Metternich! dit Napoléon, » en le voyant. Soyez le bienvenu ; mais, si vous » voulez la paix, pourquoi venir si tard? Nous » avons déjà perdu un mois, et votre médiation » devient presque hostile à force d'être inactive. » Il paraît qu'il ne vous convient plus de garantir l'intégrité de l'empire français : eh bien, » soit; mais pourquoi ne pas me l'avoir déclaré » plus tôt? que ne me le faisiez-vous dire franchement à mon arrivée de Russie, par Bubna ou » plus récemment par Schwartzenberg? Peut-être aurais-je été à temps de modifier mes plans; » peut-être même ne serais-je pas rentré en » campagne.

» En me laissant m'épuiser par de nouveaux » efforts, vous comptiez sans doute sur des événemens moins rapides..... Ces efforts hardis, » la victoire les a couronnés. Je gagne deux batailles ; mes ennemis affaiblis sont au moment de revenir de leurs illusions; soudain » vous vous glissez au milieu de nous ; vous venez me parler d'armistice et de médiation,

» vous leur parlez d'alliance et tout s'embrouille..
» Sans votre funeste intervention, la paix entre
» les alliés et moi serait faite aujourd'hui.

» Quels ont été jusqu'à présent les résultats
» de l'armistice? Je n'en connais point d'autres
» que les deux traités de Reichenbach, que
» l'Angleterre vient d'obtenir de la Prusse et de
» la Russie[1]. On parle aussi d'un traité avec
» une troisième puissance; mais vous avez M. de
» Stadion sur les lieux, Metternich, et vous de-
» vez être mieux informé que moi à cet égard.

» Convenez-en : depuis que l'Autriche a pris
» le titre de médiateur, elle n'est plus de mon
» côté; elle n'est plus impartiale, elle est enne-
» mie! Vous alliez vous déclarer quand la vic-
» toire de Lutzen vous a arrêtés; en me voyant
» encore à ce point redoutable, vous avez
» senti le besoin d'augmenter vos forces, et

---

[1] Traité de Reichenbach, du 14 juin, par lequel l'Angleterre accorde un subside de 666,666 liv. sterling à la Prusse pour continuer la guerre.

Traité du 15 juin entre l'Angleterre et la Russie..... L'empereur Alexandre y déclare qu'il est formellement résolu de soutenir la guerre actuelle avec la plus grande énergie. C'est M. d'Anstett qui stipule comme son plénipotentiaire, et l'Angleterre accorde un subside de 1,333,334 liv. sterl. (Voir Martens, supplément 5, pag. 569; et la collection de Schoell, tom. 1, pag. 229.)

» vous avez voulu gagner du temps........ Au-
» jourd'hui, vos 200,000 hommes sont prêts ;
» c'est Schwartzenberg qui les commande; il
» les réunit en ce moment, ici près, là, der-
» rière le rideau des montagnes de la Bohème.
» Et, parce que vous vous croyez en état de
» dicter la loi, vous venez me trouver ! La loi !
» Et, pourquoi ne vouloir la dicter qu'à moi
» seul ? Ne suis-je plus celui que vous défendiez
» hier ? Si vous êtes médiateurs, pourquoi du
» moins ne pas tenir la balance égale ?.... Je vous
» ai deviné, Metternich ; votre cabinet veut pro-
» fiter de mes embarras, et les augmenter au-
» tant que possible pour recouvrer tout ou partie
» de ce qu'il a perdu. La grande question pour
» vous est de savoir si vous pouvez me rançon-
» ner sans combattre, ou s'il vous faudra vous
» jeter décidément au rang de mes ennemis ; vous
» ne savez pas encore bien lequel des deux par-
» tis doit vous offrir le plus d'avantages, et peut-
» être ne venez-vous ici que pour mieux vous
» en éclaircir. Eh bien ! voyons, traitons, j'y
» consens. Que voulez-vous [1] ? »

---

[1] Napoléon soupçonnait bien à l'Autriche, dès le principe, le projet de chercher à profiter du mauvais pas où il se trouvait pour lui arracher de grands avantages, et il y était au fond tout-à-fait décidé. Mais il ne pouvait se per-

Cette attaque était vive. M. de Metternich se jette à la traverse avec un attirail complet de phrases diplomatiques. « Le seul avantage que » l'empereur son maître soit jaloux d'acquérir, » c'est l'influence qui communiquerait aux ca- » binets de l'Europe l'esprit de modération, le » respect pour les droits et les possessions des » états indépendans qui l'animent lui-même..... » L'Autriche veut établir un ordre de choses qui, » par une sage répartition de forces, place la ga- » rantie de la paix sous l'égide d'une association » d'états indépendans. » — « Parlez plus clair, dit

---

suader qu'il y eût assez d'aveuglement dans le monarque, assez de trahison dans ses meneurs, pour vouloir l'abattre tout-à-fait, lui, Napoléon, et livrer par-là leur propre pays à la toute-puissance non balancée désormais de la Russie.

Il faisait le même raisonnement à l'égard de la Prusse et des états de la confédération.

Ainsi, Napoléon admettait bien de la haine dans ses ennemis, et de l'humeur, de la jalousie même dans les alliés; mais il ne pouvait supposer aux uns ni aux autres le désir de le détrôner tout-à-fait, tant il se sentait nécessaire à tous. Voilà l'idée dominante de Napoléon dans cette grande circonstance; elle est la clef de sa conduite jusqu'au dernier moment. Il ne faut pas la perdre de vue; elle explique bien des choses, et peut-être tout : son attitude hostile, ses paroles fières, son refus de conclure, etc. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases, tom. VI, pag. 41 et 42.)

» l'empereur en l'interrompant, et venons au » but ; mais n'oubliez pas que je suis un soldat » qui sait mieux rompre que plier. Je vous ai » offert l'Illyrie pour rester neutre, cela vous » convient-il? Mon armée est bien suffisante pour » amener les Russes et les Prussiens à la raison, » et votre neutralité est tout ce que je demande.» » — « Ah ! sire, reprend vivement M. de Metter- » nich, pourquoi votre majesté resterait-elle » seule dans cette lutte? pourquoi ne doublerait- » elle pas ses forces? Vous le pouvez, sire! car » il ne tient qu'à vous de disposer entièrement » des nôtres. Oui, les choses en sont au point » que nous ne pouvons plus rester neutres; il » faut que nous soyons pour vous ou contre » vous! »

A ces mots, le ton de la conversation fléchit; l'empereur conduit M. de Metternich dans le cabinet des cartes. Après un assez long intervalle, la voix de l'empereur s'élève de nouveau. « Quoi! » non-seulement l'Illyrie, mais la moitié de » l'Italie et le retour du pape à Rome! et la Po- » logne, et l'abandon de l'Espagne! et la Hol- » lande, et la confédération du Rhin, et la » Suisse!... *Voilà donc ce que vous appelez l'es- » prit de modération qui vous anime?* Vous ne » pensez qu'à profiter de toutes les chances, » vous n'êtes occupé qu'à transporter votre al-

» liance d'un camp à l'autre, pour être toujours » du côté où se font les partages, et vous venez » *me parler de votre respect pour les droits des* » *états indépendans!* Au fait, vous voulez l'Ita- » lie, la Russie veut la Pologne, la Suède veut » la Norwége, la Prusse veut la Saxe, et l'An- » gleterre veut la Hollande et la Belgique. En un » mot, la paix n'est qu'un prétexte : vous n'as- » pirez tous qu'au démembrement de l'empire » français!.... Et pour couronner une telle en- » treprise, l'Autriche croit qu'il lui suffit de se » déclarer! Vous prétendez ici d'un trait de » plume faire tomber devant vous les remparts » de Dantzick; de Custrin, de Glogau, de Mag- » debourg, de Wesel, de Mayence, d'Anvers, » d'Alexandrie, de Mantoue, de toutes les places » les plus fortes de l'Europe, dont je n'ai pu ob- » tenir les clefs qu'à force de victoires! Et moi, » docile à votre politique, il me faudrait éva- » cuer l'Europe, dont j'occupe encore la moitié, » ramener mes légions la crosse en l'air derrière » le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, et, souscri- » vant à un traité qui ne serait qu'une vaste ca- » pitulation, me livrer comme un sot à mes » ennemis, et m'en remettre pour un avenir » douteux à la générosité de ceux-là même dont » je suis aujourd'hui le vainqueur!... Et c'est » quand mes drapeaux flottent encore aux bou-

» ches de la Vistule et sur les rives de l'Oder !..
» quand mon armée triomphante est aux portes
» de Berlin et de Breslau, quand de ma per-
» sonne je suis ici à la tête de trois cent mille
» hommes, que l'Autriche, sans coup férir, sans
» même tirer l'épée, se flatte de me faire souscrire
» à de telles conditions!.... Sans tirer l'épée,
» cette prétention est un outrage[1]! Et c'est mon
» beau-père qui accueille un tel projet! c'est lui
» qui vous envoie! dans quelle attitude veut-il
» donc me placer en présence du peuple fran-
» çais? Il s'abuse étrangement s'il croit qu'un
» trône mutilé puisse être en France un refuge
» pour sa fille et son petit fils!.... Ah! Metter-
» nich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné
» pour me faire la guerre?..... »

A ces mots, qu'il n'est plus possible de retenir, M. de Metternich a changé de couleur; un profond silence succède, et l'on continue de marcher à grands pas. Le chapeau de l'empereur est tombé à terre; on passe et repasse plu-

[1] L'auteur du Manuscrit de Sainte-Hélène a bien rencontré cette fois, dans son ingénieuse fiction, lorsqu'il fait parler l'empereur en ces termes : « Les conditions que l'Au-
» triche me propose paraîtront supportables à bien des
» gens qui, à ma place, s'en contenteraient... Je suis donc
» bien déchu dans l'opinion, puisque, après trois victoires,

sieurs fois devant. Dans toute autre situation, M. de Metternich se serait empressé de le relever;... l'empereur le ramasse lui-même....

De part et d'autre on est quelque temps à se remettre.

Napoléon, reprenant la conversation avec plus de sang-froid, déclare qu'il ne désespère pas encore de la paix, si l'Autriche veut écouter enfin ses véritables intérêts. Il insiste pour qu'on réunisse le congrès[1], et demande formellement que, dans le cas où les hostilités recommenceraient, la négociation n'en soit pas pour cela interrompue, afin que cette porte du moins reste toujours ouverte à la réconciliation des peuples. En congédiant M. de Metternich, l'empereur a soin de

---

» on ose me demander d'abandonner des états que l'on ne » peut pas même menacer encore..... Si je consentais à » recevoir une telle paix, l'empire déchoirait encore plus » vite qu'il ne s'est élevé. On peut s'arrêter quand on » monte, jamais quand on descend.... Au pis-aller, il me » reste à obtenir la gloire des revers, etc. »

[1] La France se flattait que ses plénipotentiaires, mis en présence de ceux de la Russie et de la Prusse, parviendraient à s'entendre, et, même sous la médiation de l'Autriche, échapperaient aux embarras que cette puissance apportait par ses prétentions particulières et ses insinuations. (*Observations du duc de Bassano sur la déclaration de l'Autriche.*)

lui dire que la cession de l'Illyrie n'est pas son dernier mot.

Après ce grand débat, M. de Metternich achève ses négociations avec M. de Bassano. Il ne fait plus difficulté sur rien. Le congrès doit se réunir le 5 juillet au plus tard. La ville de Prague est substituée au séjour de Gitchin que l'Autriche avait proposé d'abord pour la réunion du congrès. M. de Metternich semble accorder que le médiateur ne sera pas arbitre, mais conciliateur; il se charge de faire prolonger l'armistice jusqu'au 10 août.... Enfin il est facile sur toutes les formes: c'est évidemment un homme qui a pris son parti!

Il quitte Dresde le 30 juin, après avoir signé la convention suivante:

« S. M. l'empereur des Français, roi d'Ita-
» lie, etc., et S. M. l'empereur d'Autriche, etc.,
» animés d'un égal désir de parvenir au rétablis-
» sement de la paix, et ayant à cet effet, sadite
» majesté l'empereur d'Autriche, offert sa mé-
» diation pour la paix générale, et, à son défaut,
» pour la paix continentale; et S. M. l'empereur
» des Français ayant manifesté l'intention d'ac-
» cepter ladite médiation, ont jugé à propos de
» constater ladite offre et ladite acceptation par
» une convention; en conséquence, leurs di-
» tes majestés ont nommé pour leurs plénipo-

» tentiaires, savoir : S. M. l'empereur des Fran-
» çais, M. Hugues-Bernard, comte Maret, duc de
» Bassano, etc.; et S. M. l'empereur d'Autriche,
» M. le comte Clément Wenceslas de Metternich-
» Winnebourg-Ochsenhausen, chevalier de la
» Toison-d'Or, etc., son ministre des affaires
» étrangères, lesquels, après avoir échangé leurs
» pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des
» articles suivans :

» Art. 1er. S. M. l'empereur d'Autriche offre sa
» médiation pour la paix générale ou continen-
» tale.

» Art. 2. S. M. l'empereur des Français accepte
» ladite médiation.

» Art. 3. Les plénipotentiaires français, russes
» et prussiens se réuniront, avant le 5 juillet,
» dans la ville de Prague.

» Art. 4. Vu l'insuffisance du temps qui reste
» à courir jusqu'au 20 juillet, terme fixé pour
» l'expiration de l'armistice par la convention si-
» gnée à Pleiswitz, le 4 juin, S. M. l'empereur
» des Français s'engage à ne pas dénoncer ledit
» armistice avant le 10 août, et S. M. l'empereur
» d'Autriche se réserve de faire agréer le même
» engagement à la Russie et à la Prusse.

» Art. 5. La présente convention ne sera pas
» rendue publique.

» Elle sera ratifiée, et les ratifications en se-

» ront échangées à Dresde dans le terme de qua-
» tre jours.

» Fait et signé à Dresde, le 30 juin 1813.

» *Signé*, le duc DE BASSANO.

» *Signé* le comte DE METTERNICH. »



CHAPITRE V.

CONTINUATION DE L'ARMISTICE. — EMPLOI DU TEMPS PAR NAPOLÉON.

Nous avons encore six semaines à rester dans cet état incertain qui dure déjà depuis plus d'un mois. L'inaction est difficile à supporter pour des Français; aussi l'impatience et l'ennui commencent-ils à se peindre sur toutes les figures.

Quant à l'empereur, il continue d'employer son temps à ses travaux ordinaires, et, pour lui seul peut-être, les heures de l'armistice ne sont pas plus lentes que celles qui l'ont précédé. Il reçoit chaque jour l'estafette de Paris, qui fait le trajet en moins de cent heures; il y trouve régulièrement une lettre de l'impératrice, une dépêche de l'archi-chancelier Cambacérès, le rapport de la police, écrit tout entier de la main du ministre, le rapport du gouverneur de Paris, l'état de situation des troupes de la garnison et des dépôts de la garde impériale, le bulletin de la préfecture de police, l'extrait journa-

lier de la correspondance reçue par le ministre de la guerre, le bordereau des troupes en marche, le bulletin de la sortie et de l'entrée des ports de mer, le bulletin de la bourse de Paris, celui de la bourse d'Amsterdam, et la situation journalière de la caisse d'amortissement.

L'estafette apporte encore tout ce qui est parvenu à la poste pour être adressé à l'empereur, même les lettres des plus simples particuliers.

Napoléon y trouve aussi le délassement d'une corespondance politique et littéraire que plusieurs hommes distingués entretiennent directement avec lui sous le secret et dans la plus grande liberté; son bibliothécaire lui envoie toutes les nouveautés qui s'impriment.

Napoléon reçoit par cette voie rapide non-seulement les lettres de Paris, mais celles qui lui sont adressées de tous les points de l'empire. Le prince archi-trésorier (Lebrun) lui écrit tous les jours d'Amsterdam, où il exerce une haute magistrature. Le prince Borghèse, qui réside à Turin sous le titre de gouverneur des départemens au-delà des Alpes, lui envoie également tous les jours un rapport et le bulletin du passage des Alpes.

Des lettres de Milan, Munich, de Wurtzbourg, de Stuttgard, de Strasbourg, de Mayence, de Wesel, d'Erfurt et de Hambourg par-

viennent directement à l'empereur avec la même régularité [1].

Enfin un bulletin lui indique tout ce qui passe sur chaque pont du Rhin, soit pour entrer en France, soit pour entrer en Allemagne. Par ce moyen l'empereur connaît dans les moindres détails l'état des routes et les communications, qui sont pour lui d'un si grand intérêt : c'est le contrôle le plus simple de tous les rapports. Convois d'artillerie, transports de vivres, officiers en mission, troupes en marches, voyageurs même, rien ne lui échappe ; il suit de l'œil tout ce qui circule entre la France et son quartier-général.

Dans l'espace occupé par les cantonnemens de l'armée, les officiers d'ordonnance viennent, reviennent et se succèdent sans cesse ; ils volti-

---

[1] A cette époque, l'empereur était représenté :
A Francfort, par le comte Hédouville, frère du général ;
A Munich, par le comte Mercy d'Argenteau ;
A Stuttgard, par le baron de Latour-Maubourg ;
A Cassel, par le baron Reinhard ;
A Carslruhe, par le comte de Niçolaï ;
A Darmstadt, par M. de Vandeul ;
A Wurtzbourg, par le comte Germain ;
A Weymar, par le baron de Saint-Aignan ;
A Copenhague, par le baron Alquier ;
A Dessau, par l'auditeur Rumigny.

gent de tous côtés : jamais leur activité n'a été si utile à l'empereur. Il s'en sert pour ne laisser aucun moment de repos aux chefs de service. Les travaux du génie, l'armement des places, les parcs d'artillerie, les ouvriers des arsenaux, sont à chaque instant visités par eux sur les points les plus éloignés; ils sont dans tous les lieux où de nouvelles troupes s'organisent; partout où des ordres importans viennent d'arriver de l'état major général, on les voit qui se présentent pour en suivre l'exécution.

Entre Magdebourg et Hambourg doit s'élever une nouvelle place de guerre. *Verben*, situé un peu plus bas que Havelberg, domine l'embouchure de *la Havel* dans l'Elbe : c'est là que l'empereur veut asseoir sa forteresse. Le capitaine Lamezan est chargé d'en presser les travaux; il lèvera tous les obstacles et reviendra dire *quel jour cette place pourra recevoir du canon.*

Le capitaine Caraman est envoyé du côté de Hambourg. Bientôt après le capitaine Laplace lui succède. Le grand dépôt de cavalerie, qui est à Brunswick, est inopinément visité par le capitaine Lauriston, qui revient ensuite par Leipsick à travers les cantonnemens du duc de Padoue. Le capitaine Bérenger court jusqu'à Erfurt pour surveiller notre grande route de communication. Au Nord, les quartiers de l'armée, depuis

Luckau juqu'au fond de la Lusace, sont parcourus par le capitaine Pretet. Le capitaine Atthalin est en reconnaissance sur les frontières de la Bohème. Lauriston, à peine revenu de Brunswick, est envoyé sur un autre point de cette frontière, et le capitaine Paillhou reçoit une mission semblable du côté d'Égra. Chaque jour ces braves jeunes gens écrivent à l'empereur ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu. Le premier officier d'ordonnance Gourgaud est l'intermédiaire habituel de leur correspondance; quand ils reviennent à Dresde, leurs poches sont pleines d'états de situation, de comptes rendus, de croquis d'ouvrages et de plans; le compas, le crayon et la plume leur sont familiers comme l'épée, et par eux l'empereur se trouve à la fois présent dans vingt endroits différens.

Ce qui occupe une grande partie de l'attention de l'empereur, c'est la communication continuelle qui existe entre les dépôts des régimens et leurs bataillons de guerre. Si cette foule d'hommes allant et venant était abandonnée à elle-même dans l'espace immense qui sépare l'armée de ses dépôts, elle y serait bientôt errante, vagabonde et pillarde. Pour prévenir un tel mal, l'empereur a créé un système d'organisation temporaire qui prête aux troupes en marche la force et l'ordre d'une organisation définitive.

Tout conscrit, dès qu'il est habillé et armé, est considéré au dépôt comme disponible; et du moment que chaque dépôt peut compter cent conscrits, une *compagnie de marche* est formée; elle se met en route sous la conduite d'un capitaine. Les soldats perfectionnent leur instruction en marchant.

Chaque compagnie est dirigée de manière à rencontrer sur la première partie de sa route les autres compagnies qui vont rejoindre la même division d'armée. Dès que ces compagnies sont réunies, on en forme *un bataillon de marche*.

Les bataillons destinés au même corps d'armée se rejoignent à leur tour pour former *un régiment de marche.*

Quant aux compagnies et aux bataillons de marche qui n'ont pas de bataillons de guerre à rejoindre à l'armée, ils forment un autre système d'organisation: ce sont des *régimens provisoires*.

Avant de quitter la France pour s'avancer sur les terres étrangères, ces troupes sont rassemblées *en colonnes de marche* : c'est le doyen de l'armée française, le maréchal Kellermann, duc de Valmy, qui préside à leur départ.

En route, ces troupes, distribuées par échelons, se prêtent mutuellement une grande force. Elles marchent avec de l'artillerie; des généraux sont à leur tête, et, pendant tout le trajet, les

peuples les considèrent comme des brigades ou des divisions nouvelles dont l'organisation de l'armée française va s'accroître. Le service des étapes et des distributions est plus régulier. Les nouveaux soldats s'habituent en marchant au frein de la discipline, et les pays qu'ils traversent trouvent une protection dans ces mêmes passages qui pourraient les dévaster.

Lorsque les *colonnes de marche* sont parvenues à Dresde, elles se séparent ; et chaque régiment prend sa direction vers le corps d'armée qu'il doit rejoindre. Arrivé à sa destination, le *régiment de marche* est dissous. Les bataillons se distribuent alors entre les divisions de l'armée, et les compagnies rejoignent ensuite les régimens qu'elles ont à recruter.

L'empereur tient seul le fil de tous ces mouvemens ; il sait, jour par jour, ce qu'il a de troupes sur chaque route, ce qui arrive dans chaque lieu d'étape, d'où ces troupes viennent, où elles vont, quelle est leur composition, ce qu'elles escortent, ce qui les suit, ce qui les précède ; et toujours, suivant l'événement, il est en mesure de presser, d'arrêter ou de détourner leur marche. Toujours il sait mieux que ses généraux eux-mêmes les renforts qui leur arrivent et les époques où ils les recevront.

On suit la même méthode pour renvoyer sur

les derrières ou dans les places de dépôt ce qui peut embarrasser l'armée active. Des détachemens *de marche*, composés de convalescens et d'invalides, commandés par des officiers excédant le complet des cadres, ramènent en France ce qui doit y rentrer.

Sous la protection de ces colonnes montantes et descendantes, l'artillerie fait arriver ses munitions, augmente ses batteries, complète ses parcs [1]; l'administration militaire met en route ses nombreux convois, et couvre l'Elbe de bâteaux qui distribuent nos blessés dans les beaux villages des deux rives, et remontent ensuite vers Dresde chargés d'approvisionnemens [2].

---

[1] A l'ouverture de la campagne, on ne comptait guère que trois cent cinquante pièces de canon; la jeune garde avait cinquante pièces, dont deux batteries de douze. Cette artillerie de la garde opérait toujours en masse, et frappait *des coups heureux*. Pendant l'armistice l'artillerie s'augmenta, et à la reprise des hostilités, on comptait sur la ligne française, depuis Hambourg jusqu'à la Bohème, plus de treize cents pièces de canon. (Voir l'ouvrage du major saxon Odeleben, témoin oculaire; tom. I, pag. 23.)

[2] Des transports considérables d'approvisionnement arrivaient de l'étranger à Dresde, et l'on voyait continuellement venir, même de France, des convois de farine, de biscuit et de riz. (*Ibid.*, tom. II, pag. 143.)

L'empereur avait confié la partie administrative de l'armée au comte Daru, qui réunissait aux fonctions de mi-

Tel est le mécanisme des colonnes *de marche* dont le mouvement réparateur et continuel peut être justement comparé à celui de la séve qui circule entre la racine et les rameaux les plus éloignés.

Dans ces détails on retrouve l'empereur aussi actif, aussi prévoyant que dans les plus grandes affaires du cabinet. Sa présence au milieu de ce flux et reflux d'hommes armés ne contribue pas peu à préserver la Saxe de la peste, de la famine et du chaos [1].

Pour tous les travaux qui se poursuivent il faut de l'argent. Cette terrible guerre a soif de millions. Les recettes ne peuvent pas aller aussi vite

---

nistre secrétaire d'état celles d'intendant supérieur de l'armée. Le bureau militaire de M. le comte Daru était dirigé par l'auditeur Pastoret; quant au mouvement des troupes, ce travail était suivi par le lieutenant-colonel Salamon, l'un des secrétaires les plus distingués du prince de Neufchâtel.

[1] D'après les états publiés par l'autorité saxonne, et le nombre de logemens distribués à Dresde pendant les six mois qui se sont écoulés du 8 mai au 15 novembre 1813, un passage de plus de six millions d'étrangers s'est effectué par cette ville. En évaluant l'armée à trois cent mille hommes, c'est vingt fois le même homme en six mois, ou le même homme pendant vingt jours.

Ce passage répandait une pluie d'or à Dresde; jamais le commerce des cartes géographiques n'a été si considérable.

que les dépenses, et les coffres du trésor public se vident; mais l'empereur est le premier caissier de son armée, aussi-bien qu'il en est le premier intendant. L'argent arrive partout où il est nécessaire. Napoléon a envoyé à Paris les clefs de ses caves du pavillon Marsan, où sont les caisses du domaine extraordinaire. Cette réserve, provenant des tributs imposés par nos victoires d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, devient le nerf de notre défense aux jours moins heureux. Après la valeur de nos soldats, c'est notre plus puissante ressource; et tandis que ceux-ci s'efforcent de garantir le territoire, le trésor particulier de l'empereur préservera du moins la France de l'épuisement total de son numéraire.

Pendant l'armistice, la solde de l'armée a été alignée: tous les comptoirs de la Saxe se remplissent de la monnaie de France.

Les libraires, les aubergistes, les traiteurs gagnaient beaucoup. Ceux qui se chargeaient des logemens militaires pour le compte des habitans faisaient aussi de grands profits. On voyait à Dresde des tailleurs qui apportaient de Paris ou de Strasbourg tout ce qui tient à l'uniforme d'officier; des bottiers français, et jusqu'à des décrotteurs venant des bords de la Seine, et criant sur les bords de l'Elbe : *Cirez les bottes!* (Voir le *Récit de ce qui s'est passé à Dresde en* 1813, par un Saxon, témoin oculaire.)

Dresde présente à la fois le mélange curieux d'une capitale et d'un camp.

Si l'on jette les yeux sur son enceinte palissadée, sur les retranchemens qui ferment l'entrée de ses faubourgs, sur la ceinture de redoutes qui l'enveloppe, sur les nombreux pionniers qui bouleversent les jardins d'alentour, enfin sur les camps qui couvrent les collines voisines [1], l'idée du riant séjour de Dresde disparaît. On ne voit plus qu'une grande place de guerre; on est au milieu d'une grande armée, et ce concours d'hommes à cheval et d'uniformes riches et variés

---

[1] ..... Devant la porte de Freyberg, il y avait un camp westphalien (sur la rive droite de la Wesseritz); ..... un autre destiné aux soldats blessés devant celle de Liebdau;... devant la Porte-Noire, plusieurs autres camps français assis des deux côtés de la Priesnitz, au milieu d'une forêt située entre les routes de Bautzen et de Radeberg....

Rien de plus gracieux que la vue du camp westphalien... Ce camp était une suite de jardins..... Ici on avait élevé une forteresse de gazon dont les bastions étaient couronnés d'hortensias. Là était un emplacement converti en plates-formes, et en allées garnies de fleurs comme le parterre le plus soigné... Un tertre surmonté d'une statue de Pallas... des baraques revêtues de mousses, ornées de guirlandes de fleurs et de feuilles....

L'aspect du camp français était plus imposant; au lieu de tentes, on voyait de longues files de baraques, formées à l'aide des arbres, garnies de mousse, de feuillages et de

qui vont et viennent au faubourg de Fréderichstadt y signalent l'emplacement du quartier-général; mais si les regards se concentrent dans l'intérieur de la ville, si l'on suit cette foule oisive dans les boutiques, dans les cafés, dans les spectacles, si l'on s'arrête devant *le palais*, au milieu de cette multitude de gens à livrée et d'équipages qui entrent et sortent à toute heure, on se reconnaît dans une grande capitale qui n'a pas cessé d'être la résidence d'une cour brillante et d'un roi justement honoré [1].

Tous les matins, l'empereur passe lui-même la

---

gazon... Sur d'autres arbres étaient arborés les drapeaux... Quelques-uns formaient des obélisques couverts d'inscriptions, d'aigles, etc.... On voyait sur le plus élevé le buste de l'empereur....

Derrière chaque camp un vaste emplacement était destiné à servir de marché, où les paysans des environs venaient vendre leurs comestibles, la police du camp s'opposant à ce qu'aucun marchand pénétrât dans l'intérieur, etc., etc.

[1] Dans ce moment les principaux personnages de la cour de Saxe sont : le prince Antoine, frère du roi; l'épouse de ce prince, qui est archiduchesse d'Autriche, sœur de l'empereur d'Autriche et tante par alliance de l'empereur Napoléon; le prince Maximilien, second frère du roi, et ses sept enfans; la princesse Thérèse, sœur du roi.

Parmi les ministres on distingue le comte Deltey Ensidell, ministre du cabinet; le général Gersdorff, ministre de la guerre; le chancelier comte de Nostitz; le baron de

revue des troupes qui arrivent ou qui partent [1]. Aux revues succèdent les audiences, ensuite les promenades, qui ne sont que la continuation des reconnaissances militaires entreprises autour de Dresde [2]. Mais la plus grande partie du temps de Napoléon est consacré au travail du cabinet.

Frise, grand-chambellan, et le comte George Ensidell..... On ne peut s'empêcher de remarquer l'absence du comte Marcolini, grand-écuyer, qui voyage en Bohème, et du comte Seüft de Pilsac, ancien ambassadeur de Saxe à Paris, qui voyage en Suisse.

[1] Presque tous les jours, de nouvelles troupes arrivaient de l'intérieur de la France pour compléter l'armée.... La seule infanterie prouvait combien il faut peu de temps aux Français pour prendre une tournure militaire. On vit entre autres un régiment de nouvelle création passer la revue avec une assurance et une prestesse extraordinaires. Ce régiment n'avait été formé et réuni que depuis le 27 mai. Le commandant, qui n'était qu'un chef de bataillon, fut nommé colonel sur-le-champ. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, t. 1, pag. 209 et suiv.)

[2] La journée se passait de la manière suivante : jusqu'à huit heures du matin, tout était tranquille, à moins que quelque courrier ne fût arrivé, ou que quelque aide de camp n'eût été appelé inopinément. A neuf heures, il y avait lever auquel pouvaient assister tous ceux qui avaient rang de colonel. Les autorités civiles et militaires du pays y étaient admises. Les frères et les neveux du roi de Saxe, les ducs de Weymar et d'Anhalt Dessau y venaient aussi quelquefois. Après le lever, Napoléon déjeunait ; après le

C'est alors que l'activité de son esprit échappe à l'horizon dans lequel on le croit renfermé. Sa pensée plane au loin. Non-seulement il s'occupe sans relâche de perfectionner son attitude militaire en Allemagne, mais l'Italie, la France et l'Espagne n'en sont pas moins l'objet de ses soins les plus assidus.

---

déjeuner la parade.... Napoléon n'avait que cent pas à faire pour s'y rendre. Quand il arrivait, il mettait pied à terre. Les troupes défilaient devant lui et le saluaient trois fois par les cris accoutumés.... Le comte de Lobau recevait les ordres et commandait les évolutions; dès que la cavalerie avait commencé à défiler, Napoléon rentrait pour travailler.... Lorsque Napoléon était rentré au palais, tout était tranquille jusqu'au soir.... Le dîner n'avait lieu que très-tard, à sept ou huit heures du soir. Il dînait souvent seul avec Berthier, à moins qu'il n'y eût quelques convives de la famille royale de Saxe.... Le soir, plusieurs fois par semaine, il y avait spectacle dans l'orangerie : on avait fait venir de Paris Fleury, mademoiselle Mars et mademoiselle Bourgoin; mademoiselle George et Talma y furent aussi appelés. Outre la comédie et la tragédie, il y avait des jours réservés pour la troupe italienne de Dresde.... Les billets d'entrée étaient distribués par le comte de Turenne, premier chambellan. Après dix heures la tranquillité était rétablie... Bonaparte travaillait alors avec ses secrétaires. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 208 et suiv.)

CHAPITRE VI.

SUITE DU SÉJOUR A DRESDE. — AFFAIRES GÉNÉRALES. — COUP D'OEIL SUR LA CORRESPONDANCE DU CABINET.

Des événemens sérieux sont survenus en Espagne. L'Angleterre, après avoir tenu ses armées stationnaires pendant près d'un an, a pensé que le moment était venu de faire d'utiles diversions en faveur de ses amis du continent, et vers la fin de mai elle a entrepris deux grandes expéditions; l'une anglo-sicilienne [1], sous les ordres du général Murray, contre nos armées du midi de l'Espagne; l'autre anglo-portugaise, sous les ordres du général Wellington, contre nos armées du nord.

L'expédition de Murray a mis à la voile d'Ali-

[1] Pour prix du secours que les Siciliens portaient aux Anglais, ceux-ci enlevaient la reine Caroline de Sicile, et la déportaient de Palerme à Constantinople. Cette reine, archiduchesse d'Autriche, fille, sœur, femme et mère de roi, est depuis le 12 juin à la merci du Grand-Turc.

cante le 30 mai, et s'est présentée le 2 juin devant Tarragone. Elle avait pour but de rallumer la guerre en Catalogne et en Aragon, et de forcer le maréchal Suchet d'abandonner le royaume de Valence pour accourir au secours de ses communications compromises. Mais Tarragone a résisté aux premières attaques, et bientôt des feux allumés sur les montagnes ont annoncé à cette brave garnison l'arrivée d'un double secours. Le maréchal Suchet, parti le 4 juin de Valence, a débouché le 8 de Tortose, avec un simple détachement de six mille hommes, qui a fait quinze lieues par jour; et de l'autre côté, le général Maurice Mathieu, parti de Barcelone, a fait une marche non moins rapide. A leur approche le général anglais, déjà vaincu par tant de promptitude et d'ensemble, n'avait d'autre parti à prendre que de se rembarquer, et c'est ce qu'il a fait le 19 juin, abandonnant du canon, des mortiers, et une grande quantité de munitions. La tempête est venue ajouter encore à son désastre. Une partie de ses transports a été jetée sur la côte vers l'embouchure de l'Èbre, et le 24 juin le maréchal Suchet était de retour dans son quartier-général de Valence, que la flotte anglaise désemparée parvenait à peine à se rallier dans le port d'Alicante.

Wellington a été plus heureux.

Sorti le 28 mai de ses cantonnemens de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo, il s'est avancé sur le Douro à la tête de quarante-cinq mille Anglais et de vingt-cinq mille Portugais[1]. Aussitôt le roi

---

[1] Disposition des armées anglaises et espagnoles, en mai 1813, sous les ordres de Wellington, commandant en chef :

Le quartier-général de Wellington, à Freynada.

La division légère, sous les ordres du général Alton, à Quinalda.

La première division, sous le général Graham, à Visen, les gardes à Oporto.

La deuxième, sous le général Hill, à Coria, elle est d'environ dix mille hommes.

La troisième, sous le général Picton, la quatrième sous le général Cole, et la cinquième sous le général Oswald, aux environs de Lamego.

Le général Hay était à Cès avec sa division, et le général d'Halhousie, commandant la septième division, était à Viutro. (Une brigade de Portugais était attachée à chaque division.) La cavalerie se composait de la brigade du général Brock à Coïmbre, de celles des généraux Posomby et Anson, et de la cinquième de la garde, à Arcio;

De la brigade du général Alton, à Thomar;

Des gardes du corps, à Chamusca, et des deux brigades des généraux Stade et Long, aux environs de Placencia.

L'armée est renforcée en outre par les Espagnols du général Castagnos.

Le général Cook est détaché à Gadix.

Le général Murray se trouve à Alicante.

seph a évacué Madrid. Nos armées du Portugal, du centre et du midi, quoique réunies, ne présentaient plus que cinquante mille baïonnettes; elles se sont repliées sur l'armée du nord, commandée par le général Clausel, et ensuite sur l'Èbre.

Wellington, prenant alors une marche plus décidée que de coutume, a continué de s'avancer, et dès ce moment nos revers n'ont plus eu de terme. Le 14 juin, l'armée française, commandée en chef par le roi Joseph, et sous lui par le maréchal Jourdan, a quitté la ligne de l'Èbre; elle s'est retirée dans les montagnes de Biscaye. Mais, ne voulant pas évacuer l'Espagne sans tenter un dernier effort, elle a reçu la bataille le 21, sous les murs de Vittoria, et notre retraite s'est changée en déroute.

Ainsi donc l'Espagne est à peu près perdue, et la vieille France est menacée sur la frontière des Pyrénées.

C'est un contre-temps bien fâcheux dans la situation politique où l'on va se trouver à Prague. L'empereur reçoit ces nouvelles le 30 juin; M. de Metternich, de retour en Bohème, ne peut manquer de les apprendre de la bouche même des Anglais qui l'entourent, et nous ne tarderons pas à reconnaître la fatale influence qu'elles vont avoir sur les suites de la négociation.

Pour proportionner le remède au mal, Napoléon jette les yeux sur le maréchal duc de Dalmatie (Soult), et se décide à l'envoyer en Espagne, ne pouvant y aller lui-même. Le maréchal, qui, depuis la mort du général Duroc, remplit auprès de l'empereur les fonctions de major-général de la garde, remet aussitôt son service au comte de Lobau (général Mouton), vend tout son attirail, chevaux, équipages, fourgons, et court de Dresde aux Pyrénées. Le 12 juillet il est déjà rendu à son nouveau poste, et Wellington commence à reprendre sa tactique prudente et réservée.

Les nouvelles de l'intérieur de l'empire sont d'une régularité qui est la parfaite image de la marche de l'administration. La sécurité résiste sans efforts à l'événement de la Russie, aux derniers malheurs d'Espagne, et aux appels de la conscription, si multipliés depuis un an. Les fonds publics se soutiennent à 75 pour cent. Cependant, à la surface de cette terre en apparence si paisible, s'élèvent quelques vapeurs qui trahissent une fermentation souterraine. Des intrigues à Bordeaux, le voyage de M. de La Rochejaquelein en Poitou; ses excursions à Nantes, à Clisson, à la Durbellière; le coup de pistolet tiré à Tours sur le général Philippe de Ségur par des gardes d'honneur de l'ouest; l'affaire des

garde-chasses qu'on essaie d'enrégimenter du côté de Caen et dans les environs du Mans; enfin la capture du sieur D***, au moment où il descendait sur la côte avec ses instructions de Londres, sont l'indice grave d'une malveillance qui se prépare à profiter des événemens. En général, la France est toujours dévouée; mais elle est inquiète et désire la paix.

Le clergé a sans doute deviné les embarras qui assiègent l'empereur. Son opposition devient plus vive, et l'on remarque qu'elle éclate avec plus de violence chez les ecclésiastiques surtout qui doivent à Napoléon leur rang dans la nouvelle église; la petite guerre qui en résulte ne se poursuit qu'à l'écart, dans le coin obscur d'un concile, et reste presque inconnue du public. On ne l'entrevoit même à Dresde qu'à travers les brouillards politiques qui lui ôtent encore de son importance. L'arrestation de deux évêques[1], et la rentrée dans les dépôts d'une centaine de conscrits auxquels on retire le privilége du séminaire, sont des événemens d'un bien mince intérêt à côté de ceux qui commandent en ce moment l'attention de l'Europe. On n'en fait mention ici que parce qu'ils présentent un contraste avec la douceur habituelle du gouver-

[1] Les évêques de Gand et de Tournay.

nement, et que l'empereur lui-même considère cette mesure comme une des plus sévères que la raison d'état ait pu lui arracher. Mais s'il gémit de punir des prêtres turbulens, il s'en console en redoublant d'égards et de témoignages de considération pour les prélats dont la noble conduite honore l'Église. Il en donne une preuve éclatante à l'occasion de la mort de l'évêque de Nantes [1].

En Italie, on est préparé, par le retour du vice-roi, à la rupture dont l'Autriche nous menace. Le prince Eugène parcourt en ce moment la ligne des frontières. Il forme trois corps d'armée entre la Piave et l'Adige. Des généraux justement renommés lui serviront de lieutenans; les Italiens se rangent avec joie sous les ordres du

[1] « Son Exc. le ministre des cultes ayant transmis à sa » majesté le vœu que le conseil municipal de la ville de » Nantes a formé de voir ériger dans la cathédrale un » monument à M. Duvoisin, sa majesté a considéré que » l'évêque de Nantes était le prêtre le plus éclairé de l'em- » pire; que, docteur le plus distingué en Sorbonne, il peut » être mis à côté des évêques qui ont le plus honoré l'é- » glise gallicane; que personne n'était plus pénétré du » véritable esprit de l'Évangile; que personne ne sa- » vait mieux respecter les droits des souverains, et dis- » tinguer ceux de l'église d'avec les abus de la cour de » Rome, qui ont causé tant de déchiremens dans les siè-

général Pino : les soldats français saluent avec confiance le général Grenier.

A Munich, on se dispose à porter l'armée bavaroise à quarante mille hommes, et le roi réunit un camp de vingt-cinq mille hommes sous ses yeux à Nymphembourg. C'est le général de Wrède qui est désigné pour commandant en chef.

A Stuttgard, mêmes efforts, mais plus d'intimité. Ici c'est le roi de Wurtemberg lui-même qui est le correspondant de Napoléon. Un chiffre particulier couvre entre ces deux souverains le secret de leurs communications directes. Les renseignemens les plus importans arrivent par cette voie. L'empereur Napoléon y trouve de nouveaux avis sur les intrigues de l'Autriche, sur les séductions dont l'armée bavaroise est l'objet, et sur les intelligences que le Tungen-

» cles d'ignorance ; que si tous les théologiens, si tous
» les évêques avaient aussi bien connu l'esprit de la reli-
» gion et avaient eu autant de lumières et de bonne foi,
» Luther, Calvin, Henri VIII n'auraient pas fait secte,
» et le monde entier serait catholique ;

» Sa majesté a daigné en conséquence faire connaître,
» par sa dépêche à S. Exc. le ministre des cultes, son in-
» tention, qu'il soit élevé dans la cathédrale de Nantes,
» aux frais de son trésor impérial, un monument à la mé-
» moire de ce digne prélat. »

bund procure à la coalition dans les états majors, et jusque dans les cabinets de la confédération du Rhin [1].

Les nouvelles qu'on reçoit de Prague viennent encore ajouter aux inquiétudes que la conduite de l'Autriche augmente de jour en jour.

---

[1] Les négociations de l'Autriche avec les cabinets allemands de la confédération étaient devenues plus actives pendant l'armistice. (Guicciardi, pag. 132.)



CHAPITRE VII.

DIFFICULTÉS QUI PRÉCÈDENT LA RÉUNION DU CONGRÈS DE PRAGUE. — L'EMPEREUR S'ATTEND A LA GUERRE. — VOYAGE A MAYENCE.

A peine M. de Metternich était-il de retour à Prague, qu'il a fait prévenir que le congrès était retardé. Les plénipotentiaires russe et prussien ne pouvaient, disait-il, arriver avant le 8. La réunion avait ensuite été remise au 12, et de nouveaux délais étaient survenus.

Des difficultés d'un autre genre se sont élevées en même temps du côté de Newmarck. Les généraux alliés, commissaires pour l'armistice, n'ont pas reçu d'instructions pour reconnaître la prolongation que M. de Metternich vient de stipuler à Dresde. Au contraire, le général en chef Barclay a fait connaître que son désir personnel serait qu'il n'y eût pas de prolongation.

Ainsi, l'exécution de la convention de Dresde a débuté par des retards et des malentendus

qui pourraient accuser l'exactitude de M. de Metternich.

Le choix que les alliés ont fait de leurs plénipotentiaires n'est pas d'un augure plus favorable pour l'issue du congrès. Tandis que Napoléon, cherchant à multiplier les preuves de la franchise, et même de la solennité qu'il met à traiter de la paix, nomme pour le représenter son grand-écuyer le duc de Vicence, et son ambassadeur à Vienne le comte de Narbonne [1], personnages connus de toute l'Europe par les hautes missions qu'ils ont remplies et par le rang qu'ils occupent à la cour de France; la Prusse et la Russie semblent s'être accordées pour n'envoyer au congrès que des hommes jusqu'à ce jour étrangers aux grandes affaires du continent. M. de Humboldt, plénipotentiaire de la Prusse, a du moins pour lui un nom honoré

[1] Par décret du 12 juillet, le duc de Vicence et le comte de Narbonne sont nommés plénipotentiaires pour traiter de la paix.

Le sieur Gérard de Rayneval, chef de division adjoint au ministère des relations extérieures; le sieur Lajard, premier secrétaire de légation à Varsovie; et le sieur de Cabres, auditeur au conseil d'état, sont nommés secrétaires de la légation française, à Prague.

Les auditeurs au conseil d'état, Broglie et Montigny, sont attachés à la légation.

dans les sciences; mais M. d'Anstett, plénipotentiaire de la Russie, qui n'a été employé jamais que dans des missions secrètes, et comme un agent de guerre très-actif [1], a le tort de se présenter pour traiter contre son pays natal; Français, né en Alsace, il se trouve en désobéisance formelle avec nos lois [2]. Certes, un pareil choix ne promet pas de grands égards, et n'annonce pas un désir bien vif de conciliation. Aussi le prémier mouvement de Napoléon est-il de s'en offenser; il retient auprès de lui le duc de Vicence, et ne laisse partir que M. de Narbonne, qui retourne à son poste d'ambassadeur; il est même tenté de prendre exemple sur la Russie, et de n'envoyer au congrès qu'un plénipotentiaire de troisième ordre.... En attendant qu'il ait pris un

[1] En 1805, M. d'Anstett avait été le principal agent de l'Angleterre pour porter l'Autriche à la guerre. Nous avons vu le même M. d'Anstett arriver, en janvier dernier, au quartier-général du prince Schwartzenberg, sur la Vistule, et le décider à remettre aux Russes le duché de Varsovie. Enfin, M. d'Anstett est le plénipotentiaire qui vient de signer, à Reichenbach, la nouvelle convention de guerre entre la Russie et l'Angleterre.

[2] Décret du 26 août 1811, art. 20 : Les Français au service d'une puissance étrangère ne pourront servir comme ministres plénipotentiaires dans aucun traité où nos intérêts pourraient être débattus.

parti définitif, les difficultés qui se sont élevées à Newmarck, au sujet de l'armistice, servent de prétexte pour suspendre le départ du duc de Vicence.

Cependant ce malentendu de Newmarck, après avoir subi incidens sur incidens, et s'être prolongé une partie du mois de juillet, finit par s'expliquer. La Prusse et la Russie font valoir la continuation de l'armistice comme une concession à laquelle leur condescendance pour l'empereur d'Autriche les entraîne au détriment de leur intérêt militaire. Encore ne commence-t-on à tenir ce langage que le 11 juillet, et ne signe-t-on que le 26. C'est cette dernière date que porte la convention de Newmarck, qui prolonge l'armistice jusqu'au 10 août.

Il ne reste donc que quinze jours pour commencer et finir la négociation.

Au milieu des difficultés de tout genre, dont la chancellerie autrichienne est la source, on ne peut se dissimuler qu'un délai si resserré ne soit insuffisant pour achever le grand œuvre de la paix. Les hostilités recommenceront avant qu'on puisse arriver à aucune conclusion. L'empereur en prend son parti, et ne pense plus à négocier qu'en se battant. Il espère que le sort des combats lui amènera de nouvelles chances qui corrigeront l'influence défavorable sous la-

quelle nous négocions aujourd'hui. Il est en effet certain que les derniers événemens d'Espagne ont donné à la politique anglaise une hauteur qui la rend moins conciliante que jamais; qu'ils ont fait pencher plus encore la balance de l'Autriche du côté des alliés, et qu'enfin la partialité de la puissance médiatrice ne fait qu'ajouter à l'ardeur guerrière des Prussiens et des Russes. Comment, au milieu de tant de circonstances devenues contraires, amener une négociation à des termes honorables? Ne vaut-il pas mieux chercher dans la guerre de nouveaux succès qui puissent contre-balancer tout ce qui est survenu contre nous?

« Parce que je n'aurai pas fait la paix, on dira » que je n'ai pas voulu la faire; je le prévois, » et je lis déjà ce reproche sur vos figures (ré- » pond Napoléon à ceux qui le pressent de se » soumettre à tout plutôt que de recourir en- » core aux armes [1]). La paix que je ne veux

[1] Voici ce que Napoléon disait à Sainte-Hélène, en se rappelant cette époque de son séjour à Dresde : « Quelles » n'étaient pas mes tribulations de me trouver tout seul à » juger l'imminence du danger et à y pourvoir ! de me » voir placé entre les coalisés qui menaçaient notre exi- » stence... et les harrassemens de tous les miens, de mes » ministres même qui me poussaient à me jeter dans leurs

» pas faire, c'est celle que mes ennemis veulent
» me dicter. Sont-ils donc plus pacifiques que
» moi? ne refusent-ils pas de leur côté la paix
» que je leur propose? Ce que mes ennemis
» appellent la paix générale, c'est ma des-
» truction. Ce que j'appelle la paix, c'est seu-
» lement le désarmement de mes ennemis :
» ne suis-je pas plus modéré qu'eux? Cette
» accusation d'être passionné pour la guerre
» est absurde à mon égard; mais tôt ou tard
» l'opinion en fera justice; on reconnaîtra que
» j'avais plus d'intérêt qu'un autre à faire la paix,
» que je le savais, et que si je ne l'ai pas faite,
» c'est qu'apparemment je ne l'ai pas pu......
» Il ne faut pas me juger sur le refus que j'op-
» pose à leurs premières demandes. Ne sait-on
» pas que toute puissance qui entre en négocia-
» tion veut d'abord tout ce qu'elle croit pou-
» voir obtenir. C'est dans la nature des choses.
» Mais la transaction arrive ensuite à son terme.

» bras! Et j'étais obligé de faire bonne contenance dans
» une si gauche posture! de répondre fièrement aux uns
» et de rembarrer les autres, qui entretenaient la mau-
» vaise pente de l'opinion au lieu de l'éclairer, et laissaient
» le cri public me demander la paix, lorsque le seul
» moyen de l'obtenir était de me pousser ostensiblement
» à la guerre. » (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par
le comte de Las Cases; t. vi, p. 57.)

» Ou le vainqueur l'emporte, ou le vaincu ré-
» siste, ou les deux parties se concilient. Je
» l'avouerai, j'ai cru que la position où nous
» trouvait l'armistice était favorable pour une
» conciliation. Nous nous balancions dans un
» équilibre de succès et de revers ; une grande
» transaction pouvait en résulter entre le
» nord et le midi..... Je puis beaucoup céder ;
» je ne craindrais pas de m'affaiblir pour une
» *paix générale*. Mais il n'en est pas de même
» pour une paix qui ne serait que continentale.
» Dans ce cas, la paix n'est jamais qu'une trêve
» pendant laquelle l'Angleterre ne manque pas
» de renouer les coalitions. Rien n'étant fini
» alors, je dois prévoir de nouvelles attaques et
» chercher à conserver le plus de puissance qu'il
» m'est possible ; je veux du moins ne céder que
» ce qu'il faut et pas plus qu'il ne faut. Voilà toute
» ma politique. Mais vous voyez comme l'Autriche
» se plaît à élever les prétentions de nos ennemis,
» en se rangeant de leur côté !.... Revenez donc
» de votre erreur, et que les belles paroles de
» Metternich cessent de vous faire illusion ! »

La plaie que l'Autriche a faite au cœur de Napoléon se montre alors toute entière :

« Certainement, continue-t-il, j'aurai tou-
» jours une grande confiance dans l'affection per-
» sonnelle de mon beau-père. Mais je dois con-

» naître la politique de son cabinet; j'en fais
» en ce moment une assez rude épreuve! Cette
» politique ne change pas. Les alliances, les ma-
» riages peuvent suspendre sa marche, mais ne la
» détournent jamais. L'Autriche ne renonce point
» à ce qu'elle est forcée de céder. Tant qu'elle est
» la plus faible, la paix dans laquelle elle se ré-
» fugie n'est qu'une trêve; en la signant, elle mé-
» dite une guerre nouvelle.... Observez-la depuis
» vingt ans : après nous avoir combattus pendant
» cinq campagnes acharnées, elle ne se résout à
» suspendre les hostilités à Léoben que parce qu'il
» n'y a plus d'autre moyen de nous empêcher d'en-
» trer dans Vienne. Un an après, elle apprend mon
» départ et celui de mon armée pour l'Égypte; aus-
» sitôt elle recommence la guerre; et si, en 1801,
» elle signe la paix de Lunéville, c'est que les vain-
» queurs de Hohenlinden menacent de nouveau
» sa capitale. En 1805, elle croit nous surprendre
» au milieu de nos projets de descente en Angle-
» terre; elle reparaît sous les armes; mais cette
» fois elle perd Vienne et la bataille d'Austerlitz;
» il faut bien encore se soumettre. Trois ans sont
» à peine écoulés, qu'elle oublie les leçons pré-
» cédentes. En 1809, elle nous voit engagés au
» fond de l'Espagne, et elle nous attaque avec
» une nouvelle confiance. Ce n'est qu'après avoir
» perdu Vienne et la bataille de Wagram qu'elle

» consent à la paix [1]. Aujourd'hui elle croit avoir » des chances plus favorables que jamais, et » vous la voyez qui se déclare encore. En un » mot, l'Autriche ne sait rien oublier; elle sera » notre ennemie, non-seulement tant qu'elle » aura des pertes à réparer, mais encore tant » que la puissance de la France pourra lui faire » craindre de nouveaux affronts. Cet instinct de » jalousie est plus fort que tous les intérêts, » que toutes les affections; jugez-en par l'inu- » tilité de mes efforts [2].

» Le système de nos ennemis n'a-t-il pas été » constamment hostile? Quand nous ont-ils ja- » mais accordé la paix? Constamment il nous a » fallu la conquérir; eh bien! il faut la conquérir

---

[1] Depuis le traité de Presbourg, l'Autriche humiliée n'a cessé d'épier le moment favorable de s'en affranchir..... Elle a imaginé de fausses craintes et imprimé d'artificieuses défiances; elle a armé toutes les haines et toutes les passions avant d'armer tous les bras, et, oubliant la générosité de notre empereur qui lui a permis de régner, elle a rompu sans ombre de prétexte les traités les plus solennels, et violé sans manifeste les territoires alliés de la France. (Étienne-Antoine de Boulogne, évêque de Troyes, *Mandement du* 10 *mai* 1809.)

[2] Nous trouvons à cet égard un aveu précieux de l'empereur d'Autriche lui-même dans les pièces historiques de 1814. S. M., recevant à son audience le sénat de France,

» encore! Croyez-moi, celui qui a toujours dicté » la paix ne peut pas à son tour la subir impu- » nément[1]! »

L'empereur a cependant cessé de s'opposer au départ du duc de Vicence pour Prague. Plus la guerre paraît imminente, moins il veut que ses ressentimens personnels puissent contribuer à la provoquer. Sa politique, toute franche et toute militaire, ne craint pas de s'expliquer. « La Rus- » sie, dit-il, a droit à une paix avantageuse; » elle l'aura achetée par la dévastation de ses pro-

---

n'a-t-elle pas cru devoir parler de la constance qu'elle avait mise à combattre pendant vingt ans les principes qui venaient de désoler le monde? Il est remarquable que le sénat s'est refusé à insérer une telle phrase dans son procès-verbal (Voir Beauchamp, tom II, pag. 511; et Lambretch, pag. 6, 1815.)

[1] Si j'abandonne l'Allemagne, l'Autriche combattra avec plus d'ardeur jusqu'à ce qu'elle obtienne l'Italie; si je lui cède l'Italie, l'Autriche s'empressera, pour se la garantir, de me chasser de l'Allemagne. Ainsi une première concession faite par moi ne sera dans leurs mains qu'un moyen de s'en faire accorder de nouvelles.

La première pierre de l'édifice déplacée entraînerait l'écroulement de tout le reste. Je serais poussé de concessions en concessions jusqu'au château des Tuileries, d'où les Français, indignés de ma faiblesse, me chasseraient sans doute. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases; tom. VI, pag. 67.)

» vinces, par la perte de sa capitale et par deux
» années de guerre. L'Autriche, au contraire,
» n'a rien mérité. Dans la situation actuelle des
» affaires, je n'ai pas d'éloignement pour une
» paix qui soit glorieuse à la Russie; mais j'é-
» prouverais une véritable répugnance à voir
» l'Autriche, pour prix du crime qu'elle commet
» en violant notre alliance, recueillir le fruit et
» les honneurs de la pacification de l'Europe. »
Ces paroles échappent à l'empereur dans les instructions qu'il dicte pour le duc de Vicence.

En même temps qu'il travaille à ce sujet avec le duc de Bassano, il arrête ses dernières dispositions pour la campagne qui est au moment de se rouvrir.

Quatre corps d'armée seront opposés à la Bohème. Ce sont le premier corps commandé par le général Vandamme, qui était à Hambourg, et qui remonte en ce moment le cours de l'Elbe; le quatorzième, de nouvelle création, qui sera sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr; le huitième, que le prince Poniatowski vient d'amener du fond de la Gallicie à Zittau, et le troisième corps de cavalerie, que le duc de Padoue (général Arrighi) organise à Leipsick.

On envoie au vice-roi l'ordre de se tenir prêt sur la frontière italienne. Il attaquera les états héréditaires au cœur. L'armée bavaroise, le neuvième corps du duc de Castiglione (maréchal

Augereau), et le corps de cavalerie du général Milhaud seconderont son entreprise. Il cherchera à pénétrer jusqu'à Vienne.

Autant la guerre doit être active en Allemagne, autant les généraux de l'armée d'Espagne devront mettre de lenteur et de prudence dans leurs opérations. Le maréchal Suchet a pour instructions d'évacuer Valence, de faire sauter les fortifications des places de guerre pour en rallier les garnisons, et de se concentrer sur la Catalogne. Le maréchal Soult se bornera à défendre pied à pied le passage des Pyrénées.

L'empereur s'attend à voir la politique anglaise redoubler d'efforts pour introduire les armées espagnoles en France. Il vient de faire un appel aux départemens du midi. Ce que les habitans du nord ont fait en 1809, quand l'empereur était au loin sur le Danube, les habitans du midi vont le faire aujourd'hui que l'empereur est sur l'Elbe. Ils repousseront l'invasion anglo-espagnole comme leurs frères ont repoussé l'invasion anglaise sur l'Escaut; un renfort extraordinaire de 30,000 hommes leur est demandé pour les maréchaux Soult et Suchet.

Quant aux garnisons des places assiégées sur l'Oder et sur la Vistule, l'empereur les fait prévenir de la reprise prochaine des hostilités. Il leur recommande de ne pas désespérer d'être

secourues, et de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Napoléon visite lui-même les places de l'Elbe; il se rend successivement à Torgau, à Wittenberg, à Magdebourg. A Torgau, il passe en revue une nouvelle division d'infanterie que le roi de Saxe va faire entrer en ligne sous les ordres du général Lestock. A Magdebourg, il rencontre l'armée du général Vandamme qui défile devant lui sur les glacis de la place; il revient par Leipsick, où il trouve le corps de cavalerie du duc de Padoue. Cinq jours ont suffi à cette excursion.

De retour à Dresde, il en commence une autre; il va reconnaître dans la Basse-Lusace les positions de Luckau et de Luben, parcourt les cantonnemens du maréchal Oudinot, revient par Hoyerswerda, et rentre à Dresde dans la nuit du 21 au 22. Enfin, le 25 juillet il part pour Mayence, où il a donné rendez-vous à l'impératrice Marie-Louise.

La guerre devient chaque jour plus certaine. Aux conférences de Reichenbach ont succédé celles de Trachenberg. Les bulletins qu'on reçoit du quartier-général des alliés sont positifs [1].

---

[1] Le ministre des relations extérieures avait des agens secrets au quartier-général des alliés; au moment où le comte de Metternich était à Dresde, M. de Bassano avait déjà informé

Depuis le 9 juillet l'Autriche négocie la guerre; en attendant le congrès dont elle a promis de donner la représentation à Prague. Une rude épreuve est donc réservée au cœur de Marie-Louise. L'empereur veut passer quelques instans avec elle. Les circonstances peuvent devenir difficiles; elle a besoin de nouvelles instructions. Napoléon lui porte des consolations et des conseils, il lui fait connaître le secret de sa position. « Associée, dans cette courte entrevue, aux » pensées les plus intimes de son époux, elle en» trevoit alors de quels sentimens il serait agité » sur un trône flétri et sous une couronne sans » gloire [1]. » Cependant la confiance de cette princesse dans la tendre affection de son père reste inébranlable. Elle s'efforce en vain de la faire

l'empereur de la convention de Reichenbach; avant le départ pour Mayence, il avait eu le secret des négociations de Trachenberg. Il devenait difficile de douter des intentions de l'Autriche, et du résultat du prétendu congrès de Prague *qui était terminé avant d'être commencé* *. (Voir l'ouvrage de M. de Monvéran, *sur l'Angleterre*, tom. VI, pag. 275.)

[1] Discours de Marie-Louise au sénat.

* C'est à Trachenberg, en présence des plénipotentiaires anglais et autrichiens, que *l'on se donnait rendez-vous dans le camp de l'ennemi*. Les conférences de Trachenberg commencèrent le 9 juillet. (Voir l'ouvrage de M. de Monvéran, *sur l'Angleterre*, tom. VI, pag. 259.)

partager à l'empereur; elle lui arrache du moins la promesse de tenter une démarche directe auprès de l'empereur d'Autriche.

Napoléon reçoit à Mayence la visite du prince primat; il travaille avec le comte Beugnot sur les affaires du grand-duché de Berg, et suit, avec le maréchal Kellermann, tous les détails relatifs aux mouvemens des troupes sur les ponts du Rhin.

Après avoir passé six jours auprès de l'impératrice, il quitte Mayence le 3 août; et, dès le lendemain, est de retour à Dresde.

C'est une époque de voyages pour les têtes couronnées. Tandis que l'empereur Napoléon se transporte à Mayence, et que le prince primat vient l'y trouver, l'empereur d'Autriche fait une tournée en Bohème, le roi de Prusse va revoir un moment son palais de Charlottembourg, et donner quelques ordres à sa capitale. Le roi de Bavière se rend aux eaux de Bade pour échapper aux intrigues qui commencent à l'assiéger dans Munich; et le roi de Naples, Murat, meilleur guerrier que politique, plus attaché à l'empereur comme frère d'armes que comme allié, accourt du fond de l'Italie dans l'espoir de donner encore quelques coups de sabre sous les yeux de son ancien général.

Mais le congrès a dû s'ouvrir à Prague, et commande désormais toute notre attention.

CHAPITRE VIII.

OUVERTURE ET RUPTURE DU CONGRÈS DE PRAGUE. — L'AUTRICHE SE DÉCLARE CONTRE NOUS.

L'empereur d'Autriche tenait sa cour dans une campagne voisine de Prague, au château de Brandeitz. On remarquait auprès de lui le grand-chambellan, comte de Urbna ; le grand-écuyer, comte de Trautsmandoff, et l'aide de camp feld-maréchal-lieutenant Ducka.

Depuis le 12 juillet, M. de Metternich était établi à Prague avec sa chancellerie. Il y avait retenu notre ambassadeur, M. de Narbonne, qui avait préféré se rendre à Brandeitz auprès de l'empereur d'Autriche. Depuis la même époque, MM. de Humboldt et d'Anstett, plénipotentiaires des alliés, se trouvaient à Prague. Outre les plénipotentiaires, un grand nombre d'étrangers de distinction s'étaient réunis dans cette ville, parmi lesquels M. d'Alopeus, ministre de Russie, *et plusieurs voyageurs anglais.*

Quoique M. de Narbonne fût investi du pouvoir de négocier isolément, on avait éludé d'ouvrir la négociation avec lui seul. M. le duc de Vicence était arrivé à Prague dans les derniers jours de juillet. Tout prétexte de retard ayant cessé, M. de Metternich avait alors commencé les premières communications officielles.

L'empereur, arrivant de Mayence, est à peine descendu de voiture qu'il fait appeler M. de Bassano. « Nous voici au 5 août; la trêve n'a » plus que dix jours à courir, qu'a-t-on fait à » Prague ? » Telles sont les premières paroles qu'il adresse à son ministre.

Il apprend que ses plénipotentiaires n'ont pas même pu voir les plénipotentiaires russes et prussiens, et qu'ils en sont encore à réclamer l'échange des pouvoirs.

La première note de M. de Metternich est du 29 juillet. Le médiateur, débutant par mettre de côté tout ce qui a été dit à Dresde sur la forme de la négociation, a fait la proposition formelle d'adopter la marche suivie au congrès de *Teschen*, où chaque puissance belligérante prenait pour intermédiaire la puissance médiatrice, et lui remettait par écrit ce qu'elle voulait communiquer ou répondre à la partie adverse. Les alliés ont adopté cette forme avec empressement; mais nos plénipotentiaires ont montré la plus grande

répugnance pour ce mode de négocier sans se voir, sans se parler ni s'entendre.

Des conférences ont eu lieu avec M. de Metternich le 30 juillet et le 1er. août. Le temps s'est perdu à faire un vain étalage d'érudition diplomatique. Du côté des alliés, on a invoqué toutes les traditions du congrès de *Teschen ;* de notre côté, on s'est fatigué à répondre par tous les exemples contraires qu'on a pu tirer des cartons de Munster, de Nimègue, de Ryswick et d'Aix-la-Chapelle. Nos plénipotentiaires, ne pouvant rien obtenir, ont fini par en référer à leur cour.

Ainsi la question de forme a suffi pour arrêter dès les premiers pas la marche du congrès.

L'empereur trouve dans la correspondance particulière de M. le duc de Vicence des aperçus moins décourageans : M. de Metternich a conservé des manières amicales. Il assure toujours que l'Autriche veut la paix ; il en donne pour preuve le délai ménagé par elle jusqu'au 10 août. Aussi notre plénipotentiaire pense-t-il qu'on ne doit pas hésiter à prendre ce délai à la lettre, pour ne pas mettre l'Autriche malgré elle dans une position ennemie. Il espère qu'en se hâtant de satisfaire cette puissance dans les formes aussi-bien que dans le fond, dans sa vanité comme dans son intérêt, on pourra désarmer la coalition.

L'empereur ne pense pas de même; il a les yeux fixés sur ce qui se passe à Trachenberg. L'Autriche y est déjà engagée de fait; ses conventions avec nos ennemis sont signées; le contingent qu'elle mettra sous les armes est réglé; le plan pour la campagne prochaine est arrêté; le généralissime de la nouvelle coalition est même désigné, et c'est un Autrichien : c'est le prince de Schwartzenberg. Dans un tel état de choses, le délai du *dix* n'est plus que le terme fixé par l'Autriche elle-même pour se déclarer contre nous. Peut-être ce délai a-t-il été nécessaire pour ménager les hésitations personnelles de l'empereur d'Autriche, et l'entraîner insensiblement. On lui aura présenté sans doute tous ces préparatifs d'alliance comme provisoires, et n'engageant encore à rien. Mais les arrangemens sérieux n'en sont pas moins pris. La partie n'en est pas moins liée, et les préparatifs dépassent toutes les limites du provisoire. L'état de guerre ne peut manquer de s'ensuivre. « Déjà les cercles » de la Moravie fournissent des vivres aux ar- » mées russes et prussiennes; déjà des fusils au- » trichiens viennent d'être envoyés comme mar- » chandises pour armer la landwer de la Silésie[1]. » L'empereur d'Autriche, en arrivant au dénoû-

[1] Correspondance du duc de Vicence.

ment; ne pourra plus se dégager des liens nouveaux qui se resserrent chaque jour autour de lui, et il faudra bien qu'il franchisse, bon gré, mal gré, le pas devenu inévitable.

C'est sous ce point de vue que l'empereur considère la conduite du cabinet autrichien. Son attention s'arrête cependant sur un discours assez remarquable de M. de Metternich. « Je prévois » bien des lenteurs (a dit ce ministre au duc » de Vicence dès leur première entrevue); nous » ne connaîtrons peut-être que le 10 la pensée » de l'empereur Napoléon. Cette pensée sera la » guerre ou la paix, et j'espère que le génie de » l'empereur trouvera encore au dernier moment » le moyen de concilier tout. » L'empereur entrevoit ici une indication de ce qui lui reste à faire.

Nos plénipotentiaires, demeurés jusqu'à ce jour sans rapports personnels avec ceux des ennemis, n'ont pu parvenir à obtenir des *données* sur les sacrifices qu'on exige de nous pour la paix; la négociation officielle ne nous promettant aucune lumière sur ce problème, le plus important peut-être que des négociateurs aient à résoudre, l'empereur se décide à essayer la voie des communications confidentielles; *le gendre* va s'adresser à *son beau-père;* il a promis cette démarche directe à l'impératrice, et le moment est venu de lui tenir parole. L'empereur charge

le duc de Vicence d'aller trouver M. de Metternich : « Demandez franchement, lui écrit-il, comment » l'Autriche entend que la paix peut se faire : c'est » le mot de l'Autriche qu'il nous faut. Aussitôt » que je le saurai, je verrai à prendre mon parti. »

Voilà donc une véritable négociation qui s'engage. Les discussions d'où dépend l'ouverture du congrès ne continuent pas moins leur marche. Quelque peu d'intérêt qu'elles offrent, nous devons les suivre.

Nos plénipotentiaires ont reçu de Dresde l'autorisation d'admettre la voie des *négociations écrites*. En y consentant ils se bornent à demander qu'on ne donne pas une exclusion trop absolue au mode des conférences, afin de conserver le moyen de s'entendre quelquefois de vive voix.

Cette difficulté écartée, d'autres surviennent. Ce ne sont plus des questions de forme, ce sont des récriminations et des reproches.

Les plénipotentiaires français ont dit dans une de leurs notes que *la Russie n'a pas ouvert la négociation dans le but de la paix, mais dans la vue de compromettre l'Autriche avec la France.* M. d'Anstett affecte d'y voir une insulte, et se montre choqué de cette assertion. Ce que la Rusie a pu faire à cet égard était de bonne guerre; le remarquer ne pouvait être une insulte. Quoi qu'il en soit, le ministre prussien se

plaint comme le ministre russe, et le *ministre médiateur* se met ouvertement de leur côté.

Le *ministre médiateur* élève ensuite une autre querelle.

Les plénipotentiaires français ayant rappelé ce qui a été dit dans les conférences de Dresde, le ministre autrichien juge à propos de protester formellement contre l'existence de toute autre espèce d'engagement que la convention du 30 juin.

Tandis que la négociation officielle se traîne ainsi d'écueil en écueil, l'armistice court à son terme. Le 10 août, les alliés doivent dénoncer la trêve, et le 15 la dernière heure de l'armistice sonnera. Cependant le 15 août est la fête de Napoléon, et l'on s'est long-temps flatté que ce serait aussi la fête de la paix. Des réjouissances, des spectacles, des réunions, des bals devaient célébrer cette journée ; la ville de Dresde, la cour de Saxe et l'armée ont rivalisé de zèle dans leurs préparatifs. Mais il faut céder le 15 août à la guerre qui le réclame. La fête est avancée de cinq jours : on la célèbre le 10. C'est l'occasion d'une grande revue[1]. L'armée prélude ainsi par des jeux militaires

[1] Il faut avouer que la garde offrait un coup d'œil magnifique. Il y avait à peu près quinze mille hommes. (Voir

aux nouveaux travaux qui l'attendent. Le roi de Saxe, ses frères, ses neveux entourent l'empereur de tous les témoignages de leur amitié. Après la revue, les troupes françaises et saxonnes se dispersent dans les temples, qui retentissent des chants du *Te Deum*. Aux cérémonies succèdent les banquets, et la fête se prolonge bien avant dans la nuit[1].

Le lendemain matin Dresde a changé d'aspect. Les tambours battent le rappel, les voitures de poste reprennent la route de Mayence, les fourgons vont rejoindre les quartiers-généraux, nos jeunes officiers sont à cheval, chacun a repris ses habits de guerre; le luxe militaire s'est renfermé dans les porte-manteaux; on ne voit plus briller que la lance du cavalier et la baïonnette du fantassin. Les troupes défilent, les camps se vident, et cette foule qui encombrait Dresde est bientôt écoulée.

L'empereur lui-même a donné le signal du départ; ses chevaux sont allés l'attendre aux

---

l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, pag. 230.) Napoléon passa la revue au galop suivi du roi de Saxe, et de toute la famille royale saxonne. (*Ibid.*)

[1] *Sa gloire est notre triomphe*, disait l'armée saxonne dans le transparent illuminé à la porte de son ministre de la guerre, le général Gersdorff.

avant-postes. Cependant, au moment de tirer encore une fois l'épée, il poursuit ses derniers efforts pour arriver à une réconciliation générale.

Le mot de l'Autriche avait enfin été prononcé (le 7 août). M. de Metternich avait demandé

« La dissolution du duché de Varsovie, qui serait partagé entre la Russie, l'Autriche et la Prusse (Dantzick à la Prusse;)

» Le rétablissement des villes de Hambourg, de Lubeck, etc., dans leur indépendance;

» La *reconstruction* de la Prusse, avec une frontière sur l'Elbe;

» La cession à l'Autriche de toutes les provinces illyriennes, y compris Trieste;

» Et la garantie réciproque que l'état des puissances, grandes et petites, tel qu'il se trouverait fixé par la paix, ne pourrait plus être changé ni altéré que d'un commun accord[1]. »

La question de l'indépendance de la Hollande et de l'Espagne avait également été posée. Mais

---

[1] Au moment même où ces bases étaient posées, M. de Metternich annonçait au duc de Vicence que le général Moreau venait d'arriver au quartier-général du prince de Suède; il le priait d'en prévenir l'empereur, ajoutant que, quand même nous deviendrions ennemis, l'empereur d'Autriche n'approuverait jamais les menées de Moreau, ni aucune espèce de tentative de bouleversement...

on n'avait pas paru éloigné de l'ajourner à la paix générale.

Napoléon avait passé la journée du 9 à délibérer, et s'était décidé à donner une première réponse à peu près en ces termes:

« Il n'y aura plus de duché de Varsovie: soit; mais Dantzick sera ville libre. Ses fortifications seront démolies, et le roi de Saxe sera indemnisé par la cession des territoires de la Silésie et de la Bohème, qui sont enclavés dans la Saxe;

» Les provinces illyriennes seront cédées à l'Autriche; on consent même à abandonner le port de Fiume; mais Trieste ne sera pas compris dans la cession;

» La confédération germanique s'étendra jusqu'à l'Oder;

» Enfin, l'intégrité du territoire danois sera garantie. »

Le ministre des relations extérieures avait fait partir cette réponse pour Prague; l'auditeur, M. de Maussion, en était porteur. Napoléon avait en outre fait appeler M. de Bubna, lui avait communiqué le contenu de la dépêche et l'avait chargé de le transmettre directement, de son côté, à l'empereur d'Autriche. Ces doubles messages de M. de Bassano et de M. de Bubna devaient être arrivés à Prague dans la nuit du 10 au 11, bien à temps sans doute pour prévenir

les hostilités. En effet, si le *dix* était le terme de la médiation de l'Autriche, ce n'était pas celui de la négociation. Les premiers coups de canon ne pouvant être tirés que le 17, on avait au moins jusqu'au *seize* pour s'entendre. M. de Vicence en avait fait l'observation à M. de Metternich dans leur dernière entrevue (le 8), et M. de Metternich n'avait rien répliqué à cette observation [1].

La journée du 11 se passe à attendre l'effet des concessions qu'on vient d'offrir; mais on ne tarde pas à apprendre que le congrès est dissous. Dans la matinée du 11, les plénipotentiaires alliés l'ont déclaré. Dans la même journée, l'Autriche a publié que de l'alliance de la France elle était passée dans celle de nos ennemis. Enfin, dans la nuit du 10 au 11, des feux rapides, brandons de guerre d'une nouvelle espèce, avaient été allumés sur toutes les hauteurs de la route de

---

[1] La convention signée à Newmarck, en établissant un terme avant lequel il n'est pas permis de dénoncer l'armistice, n'en fait nullement une obligation, et n'annonce d'ailleurs en aucune manière que, ce terme arrivé, la négociation doive cesser. Le médiateur ne regarde-t-il pas comme le plus saint des devoirs de concourir à faire rejeter une interprétation qui détruirait l'espoir d'un rapprochement que les soussignés hâtent de tous leurs vœux et de tous leurs efforts? (Note des plénipotentiaires français du 10 août 1813.)

Prague à Trachenberg, pour donner aux troupes russes et prussiennes le signal convenu qui les appelle en Bohème.

Cependant les lettres de Prague, qui contiennent ces nouvelles, laissent encore une lueur d'espérance.

Si le congrès est dissous, la négociation particulière avec le duc de Vicence n'est pas rompue.

Le 11, au milieu même du premier trouble inséparable de cette grande rupture, M. de Vicence a vu M. de Metternich, qui avait reçu de son côté la communication venue par la voie de M. de Bubna. M. de Metternich trouve que ce n'est pas assez de céder Fiume avec l'Illyrie; il persiste à réclamer la cession de Trieste. Quant à la ligne de l'Oder que nous demandons pour la confédération, il considère cette prétention comme insoutenable au moment où toutes les puissances alliées sont d'accord pour reconstituer la puissance de la Prusse; il demande formellement l'indépendance de la confédération germanique et de la Suisse. Au surplus, il déclare que l'empereur d'Autriche se charge de communiquer la proposition de la France à l'empereur de Russie, qui doit arriver le 14 à Brandeitz.

Ainsi cette négociation commencée avec l'Autriche médiatrice se continue avec l'Autriche se

déclarant contre nous, et l'empereur Alexandre doit y intervenir.

Napoléon veut faire cesser les difficultés d'un seul mot; il cède tout ce qui est en contestation. M. de Bubna, rappelé par suite de la déclaration de guerre, est au moment de quitter Dresde pour retourner à Prague. Napoléon lui envoie son ministre des relations extérieures, lui fait expliquer le dernier état de la question, et l'invite à porter lui-même à l'empereur d'Autriche l'assurance que le cabinet de France adopte dans leur entier les conditions énoncées par M. de Metternich.

Quant à la Hollande et aux villes anséatiques, si Napoléon demande à les garder, c'est seulement en dépôt jusqu'à la paix maritime, et pour en faire un objet de compensation avec l'Angleterre.

Les sacrifices sont immenses, et cependant Napoléon ne se flatte pas d'être écouté. Il a trop le pressentiment des passions qui gouvernent à Prague, pour espérer de les désarmer par des concessions. Mais c'est un dernier témoignage qu'il veut donner de ses dispositions pacifiques, et la réputation qu'on lui a faite d'aimer la guerre lui en impose la loi. Autour de l'empereur on est plus confiant dans les résultats. M. de Bubna lui-même, en se jetant dans sa calèche, est

persuadé que l'ange de la paix y monte avec lui.

Il doit arriver le 14 au matin : ce sera deux jours encore avant que les hostilités ne puissent commencer. On reste quarante-huit heures dans l'attente, et bientôt tout espoir s'évanouit.

M. de Metternich, en reconnaissant que les concessions de l'empereur Napoléon auraient pu faire la paix le 10, a répondu qu'elles étaient arrivées trop tard pour prévenir les hostilités. Il faut d'ailleurs en référer à l'empereur Alexandre, et ce souverain, qui devait arriver le 14 à Brandeitz, n'est plus attendu que le 15 ou le 16 par l'empereur d'Autriche.

Le retard de quelques heures a donc suffi, dans une crise de cette importance, pour fournir une cause de guerre et de conflagration générale, et ce sont ceux-là même qui ont le plus parlé de leur désir de la paix, qui ont poussé le zèle jusqu'à se déclarer *médiateurs*, qui s'arment rigoureusement d'une pareille raison ! Peut-on pousser la ponctualité plus loin ? Jamais dérision ne fut plus amère !

La répugnance que Napoléon avait à se jeter dans les bras de l'Autriche n'est déjà que trop justifiée ; elle va l'être encore davantage : la guerre est habile à révéler tous les secrets de la politique.

Les alliés et l'Autriche étaient déjà réunis de

principes avant que les traités eussent déclaré leur union. C'est l'Autriche elle-même qui, dans son manifeste, prend soin de consigner pour l'histoire cet important aveu [1].

Il n'est donc plus permis d'en douter. Les pressentimens de Napoléon sont pleinement confirmés. L'armistice n'a été conclu que pour donner à l'Autriche le temps de compléter ses armemens; le congrès de Prague n'a été inventé que pour aider l'Autriche à dénouer les engagemens qu'elle n'avait pas le courage de rompre ouvertement. Les formes d'une négociation n'ont été adoptées que pour mieux déguiser le passage de la condition d'allié à l'état d'ennemi déclaré; enfin, *le cabinet de Vienne vient d'abuser de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes : un*

---

[1] Les routes de Bohème étaient depuis un mois préparées pour le passage des armées russes et prussiennes. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, 1813, pag. 36.)

M. de Metternich, venant à Dresde pour négocier avec l'empereur Napoléon, sortait du camp de l'empereur Alexandre. (*Récit de ce qui s'est passé à Dresde en* 1813, par un Saxon, témoin oculaire, pag. 143.)

L'Angleterre donne à l'Autriche, pour prix de son accession à la coalition de 1813, un subside de 500,000 livr. sterl. en traites sur Londres. (Voir l'ouvrage de M. de Monvéran, *sur l'Angleterre;* tom. VI, pag. 259.)

médiateur, un congrès, et le nom de la paix[1].

Le 15 août, l'empereur Napoléon allait quitter Dresde, lorsque M. de Narbonne se présente. Notre ambassadeur a dû se retirer de Prague dès que la rupture lui a été signifiée; il est parti de cette ville le 14. Le duc de Vicence, qui est dans une position plus confidentielle, ne revient pas encore. Ayant reçu du duc de Bassano l'ordre exprès de faire tout ce qu'il pourrait pour rester, et voulant concilier les convenances, il a demandé à se retirer à la campagne dans les environs de Prague, et M. de Metternich a mis aussitôt à sa disposition, de la part de l'empereur d'Autriche, la résidence de Konigsgratz, qui appartient à ce souverain. M. le duc de Vicence y attend la réponse qui doit résulter de l'entrevue de l'empereur d'Autriche avec l'empereur Alexandre[2].

M. de Narbonne est porteur de la déclaration de guerre. L'empereur se plaît à répondre à cette explosion de haine par un dernier vœu pour la paix. Sa botte sur le marche-pied de sa calèche, il dicte à l'un de ses secrétaires l'instruction suivante pour le duc de Bassano :

---

[1] Réponse du cabinet de France à la déclaration de guerre de l'Autriche.

[2] Voir la fin de cette négociation ci-après pag. 235.

« L'Autriche médiatrice rendait toute conci-
» liation impossible ; mais l'Autriche, en se dé-
» clarant en état de guerre, nous met tous dans
» une position plus vraie et plus simple. L'Eu-
» rope est ainsi plus près de la paix, car il y a
» une complication de moins. Eh bien, puisque
» les alliés fondent tant d'espérances sur les
» chances des combats, rien n'empêche de négo-
» cier en se battant. Écrivez à M. de Metternich
» que je propose d'ouvrir dès aujourd'hui un
» congrès dans une ville frontière qu'on neutra-
» lisera [1]. »

M. de Bassano rédige aussitôt la note qui contient cette dernière proposition, et l'empereur est déjà loin de Dresde.

---

[1] La réponse de M. de Metternich à cette communication est du 21 août. Elle n'a pour objet que d'ajourner indéfiniment la question de l'ouverture d'un congrès. On peut s'en convaincre en la lisant dans les pièces historiques qui sont à la suite de cette partie.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ Ier. LETTRE DE NAPOLÉON

AU PRINCE D'ECKMUHL,

RELATIVEMENT A HAMBOURG.

Mon cousin, témoignez ma satisfaction au général Vandamme sur l'occupation de Hambourg. Je vous envoie un officier d'ordonnance qui est officier du génie. Il verra en détail Hambourg, les îles, Haarbourg, Lunebourg, Lubeck, si vous y êtes, le fort de Cuxhaven, et viendra me rendre compte de tout ce que vous faites, et de quelle manière se dirigent les travaux. Le major-général a dû vous faire connaître mon système : c'est celui que j'ai adopté pour toutes

les grandes villes. Une ville comme Hambourg ne pourrait être défendue que par une garnison de vingt-cinq mille hommes et un matériel immense ; et, pour courir les chances de perdre une garnison de vingt-cinq mille hommes et un grand matériel, il faudrait une place qui pût se défendre au moins deux mois de tranchée ouverte. Or, pour donner à l'enceinte de Hambourg une résistance de deux mois de tranchée ouverte, il ne faudrait pas moins de dix ans, et trente à quarante millions. Toutefois je veux conserver Hambourg, non-seulement contre les habitans, contre les troupes de ligne, mais même contre un équipage de siége. Je veux que, si cinquante mille hommes se présentent devant Hambourg, la ville soit non-seulement à l'abri d'un coup de main, mais puisse se défendre, obliger l'ennemi à ouvrir la tranchée, et soutenir quinze ou vingt jours de tranchée ouverte. Ces résultats, je veux les obtenir cette année avec la seule dépense de deux à trois millions, avec un matériel de cent à cent cinquante bouches à feu et une simple garnison de six mille hommes. Je veux que, dans cette hypothèse, la ville prise après un blocus de quinze ou vingt jours de tranchée ouverte, je ne perde rien, ni en canons, ni en hommes, et que la garnison puisse se réfugier dans une citadelle, et se défendre un ou deux mois de tranchée ouverte, selon la capacité et le degré de perfection auquel sera portée cette citadelle. La simple exposition de ce système l'explique ; il faut travailler à l'exécution sans perdre une heure. Vingt-quatre heures après l'arrivée de

mon officier d'ordonnance ; dix mille travailleurs doivent être à l'ouvrage. Vous devrez, 1°. faire abattre toutes les maisons qui sont sur le rempart impitoyablement, sauf l'évaluation de l'indemnité qui sera payée par la ville ; 2°. vous devrez faire abattre toutes les maisons qui sont sur le glacis ; 3°. toutes les maisons qui sont sur la citadelle ; 4°. vous devez en même temps faire relever tous les parapets en creusant tous les fossés ; 5°. faire faire des ponts-levis à toutes les portes ; 6°. faire faire des demi-lunes devant toutes les portes ; 7°. mettre de l'eau autant que les fossés en pourront contenir ; 8°. faire ce qui est nécessaire pour pratiquer une inondation dans les parties qui en sont susceptibles ; 9°. fermer à la gorge tous les bastions les plus importans et les plus grands avec un mur crénelé ; les moins importans avec une bonne palissade ; 10°. faire travailler à un chemin couvert et à un glacis ; faire palissader les chemins couverts ; 11°. faire placer sur chaque bastion au moins quatre pièces de canon, dont deux d'un calibre de douze ou supérieur, deux d'un calibre inférieur ; 12°. faire placer des mortiers pour pouvoir tourner contre la ville, dans les deux bastions les plus grands, et spécialement dans le bastion et la partie de l'enceinte qui est entre les deux lacs, et qui peut facilement être isolée et considérée comme citadelle ; 13°. rétablir les retranchemens qui couvrent le grand faubourg, le bien palissader, y établir quelques blockaus ; 14°. faire couper toutes les îles par un système de redoutes et de digues ; faire même des

ponts sur pilotis sur les petits bras ; faire deux bacs sur chaque gros bras, comme je l'ai pratiqué à Anvers, l'un pour la marée descendante, et l'autre pour la marée montante, de manière que cent chevaux et cinq cents hommes d'infanterie puissent passer à la fois; relever, armer et palissader Haarbourg. Supposez tous ces ouvrages faits, et ils peuvent l'être en peu de mois, il est évident que quatre compagnies d'artillerie et cinq mille cinq cents hommes d'infanterie seront maîtres de Hambourg. Pour compléter le système, tracer une citadelle entre la rivière et la ville, de sorte que la citadelle, les îles et Haarbourg fassent un seul système. Cette citadelle peut d'abord être faite en terre, avec des fossés pleins d'eau, de bonnes palissades et des blindages en bois pour les magasins d'artillerie, pour les magasins à poudre et pour la garnison. Vous voyez que, la ville prise après un siége en règle, la garnison se réfugierait dans la citadelle, dans les îles et dans Haarbourg. Tout cela peut se faire dans l'année. Les années prochaines je ferai revêtir la citadelle en pierre, et lui donnerai toute la force possible. Voilà le système défensif que j'ai adopté pour Hambourg. Je donne l'ordre au général Haxo de l'étudier, de le tracer et de l'exécuter ; mais il est bien important que vous profitiez du premier moment pour jeter à bas toutes les maisons qui gêneraient l'emplacement de la citadelle, comme je l'ai dit plus haut. Je sais que le général Haxo avait projeté de placer la citadelle du côté d'Altona. Cela n'est pas possible : cela effraierait les Danois ; d'ail-

leurs, mon intention est que la citadelle soit une tête de pont sur la rive droite, Haarbourg une tête de pont sur la rive gauche, les îles un moyen de communication. Vous savez que je n'ai point vu Hambourg; que l'on doit étudier l'esprit de l'ordre que je donne, et non la lettre; de manière qu'au 15 juillet, il n'y ait aucune difficulté à laisser six mille hommes isolés à Hambourg, et que leur communication avec la rive gauche soit à l'abri de toute inquiétude.

Sur ce, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Buntzlau, le 7 juin 1813.

Signé, NAPOLÉON.

§ II. EXTRAIT

DE

LA CORRESPONDANCE DU GÉNÉRAL DUFRESSE,

GOUVERNEUR DE STETTIN.

(N°. 1.) *Extrait de la lettre du général de Bulow*

Au gouverneur de Stettin.

Au quartier-général à Schwedt, le 15 mars 1813.

Monsieur le général,

Les circonstances actuelles ont fait changer les relations dans lesquelles je me suis trouvé avec vous; elles m'obligent à m'expliquer sur le nouvel ordre de choses, etc. etc.... M. le major de Kau aura l'honneur de vous remettre la présente. Cet officier connaît mes intentions, et je vous prie de vouloir bien

lui communiquer les objections que vous serez dans le cas de me faire.

Agréez, etc.

Le général commandant le corps d'armée,

Signé, DE BULOW.

(N°. 2.) *Réponse du gouverneur de Stettin.*

Stettin, le 16 mars 1813.

Monsieur le général,

Comme vous je gémis des circonstances et des événemens qui porte votre roi à la guerre. Je croyais avoir gagné votre estime dans les relations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, et il m'est douloureux de voir que je me suis trompé. Je ne m'effraie pas de vos menaces peu généreuses. Vous pouvez attaquer la place qui m'est confiée; mes camarades et moi nous la défendrons jusqu'à la dernière extrémité.

Agréez, etc.

Le général gouverneur de Stettin, en état de siége,

Signé, DUFRESSE.

(N°. 3.) *Extrait d'une lettre du général Tauentzien*
Au général Dufresse.

Au camp dévant Stettin, le 10 mai 1813.

Monsieur le général,

Les réjouissances d'hier étaient motivées par la victoire remportée près de Pegau sur l'armée française (Lutzen). Vû cet événement, je crois pouvoir vous offrir une capitulation. Ce n'est pas un défi que je vous donne, monsieur le général; au contraire, je rends toute justice à la valeur, à l'intelligence et aux moyens que vous employez pour la défense de Stettin, etc., etc...

Signé, le comte DE TAUENTZIEN.

(N°. 4.) *Réponse du général Dufresse.*

Monsieur le comte,

Un officier-général à qui son souverain a confié une place de guerre, s'il ne la défend pas à outrance, peut compromettre le salut de l'armée, l'honneur de ses armes et la gloire de son pays. Toute capitulation

dans une place assiégée ou bloquée ne peut avoir lieu que lorsque les vivres et les munitions sont entièrement épuisés, ou si la garnison a soutenu un assaut à l'enceinte de sa place, sans pouvoir en soutenir un second ; enfin, si le général gouverneur a satisfait à toutes les obligations qu'un homme d'honneur se doit à lui-même.

Voilà ma réponse, monsieur le comte, et je suis persuadé qu'elle ne peut affaiblir l'estime et la considération dont vous m'honorez.

Signé, DUFRESSE.

(N°. 5.) *Seconde lettre du général Tauentzien.*

La place de Stettin étant en état de siége, toute communication doit être rompue. Si les plus grands abus se sont commis jusqu'ici relativement à la sortie des habitans, j'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur le général, que les ordres les plus sévères sont donnés pour ne laisser passer personne par la chaîne de nos avant-postes. Vous voudrez bien donner les vôtres en conséquence.

Au camp devant Stettin, le 1er. juin 1813.

Signé, le comte DE TAUENTZIEN.

(N°. 6.) *Réponse du général Dufresse.*

La place de Stettin est bien en état de siége ; mais cela ne me défend pas de laisser aux habitans de la ville qui n'ont plus de provisions la possibilité de sortir pour aller chercher une terre hospitalière. Refuser le passage à ces malheureux dévorés de besoin n'est pas un trait d'humanité à citer de la part de militaires de même nation.

Mes ordres, mieux réfléchis, sont donnés à cet égard ; les vôtres seront ce que vous voudrez ; cela ne me regarde pas : l'extrême malheur de vos concitoyens ne retombera pas sur moi.

Stettin, le 2 juin 1813.

Le général gouverneur de Stettin en état de siége,

Signé, DUFRESSE.

§ III. MISSION DE M. DE BUBNA A DRESDE.

(N°. 1.) *Note de M. de Bubna.*

Dresde, le 11 juin 1813.

Le soussigné a eu l'ordre de se rendre de nouveau auprès de sa majesté impériale de France pour donner suite aux ouvertures de paix que le cabinet de Vienne s'est empressé de faire aux puissances belligérantes.

C'est avec une véritable satisfaction que sa majesté impériale et royale a été informée, par le retour du soussigné à Vienne, des dispositions pacifiques manifestées par S. M. l'empereur Napoléon. La médiation de l'Autriche ayant été acceptée par les cours de Russie et de Prusse, sa majesté impériale d'Autriche s'empressera de porter à la connaissance de S. M. l'empereur des Français les bases de pacification prononcées par ces puissances, et elle a chargé le soussigné d'exprimer le vœu d'être informée également des bases que croira devoir mettre en avant sa majesté impériale de France pour en faire le plus utile usage près des cours alliées susdites.

Afin de ne point laisser de doute sur la manière,

dont la cour de Vienne envisage l'objet de la paix continentale en liaison avec la paix générale, le soussigné observe que le cabinet autrichien porte tous ses vœux à obtenir par ses soins une pacification qui assure les relations futures de toutes les puissances européennes, mais qu'il croit dans les circonstances actuelles en trouver le moyen le plus certain en bornant, pour le présent, ses vues à un arrangement continental qui faciliterait ou préparerait la paix maritime.

Sa majesté impériale, mettant un grand prix à accélérer le plus que possible l'acheminement d'une œuvre aussi salutaire, le soussigné prie S. Exc. M. le duc de Bassano de vouloir bien porter aussitôt que possible le présent office à la connaissance de l'empereur des Français, et de le mettre à même d'informer sa cour de la réponse de sa majesté impériale.

Le soussigné saisit cette occasion pour faire agréer, etc.

Signé, le comte DE BUBNA.

§ IV. NÉGOCIATION

DE

M. DE METTERNICH A DRESDE.

Nos. 1 et 2. Notes de M. de Bassano à M. de Metternich, du 15 juin 1813. — Nos. 3 et 4. Notes de M. de Metternich en réponse à celles de M. de Bassano, du 22 juin. — Nos. 5, 6 et 7. Notes du duc de Bassano, du 27 juin. — Nos. 8 et 9. Notes de M. de Metternich, du 28 juin. — Nos. 10 et 11. Répliques du duc de Bassano, du 29 juin.

(No 1.) *Note du duc de Bassano au comte de Metternich,*

Relativement à l'alliance.

Dresde, le 15 juin 1813.

Le soussigné, ministre des relations extérieures de S. M. l'empereur et roi, a reçu l'ordre de passer la présente note à S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état, des conférences et des affaires étrangères de S. M. l'empereur d'Autriche.

Le traité d'alliance conclu à Paris, le 14 mars 1812, a stipulé, article 3, § 2, l'obligation, pour les deux puissances, de se secourir mutuellement

dans le cas ou l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée. L'article 4 a réglé à trente mille hommes, dont vingt-quatre mille d'infanterie et six mille de cavalerie, le secours stipulé par l'article 3. Les articles séparés et secrets, signés simultanément, ont fait l'application du traité d'alliance au cas actuellement existant de la guerre entre la France et la Russie.

Le 26 du mois d'avril dernier, M. le comte de Metternich remit à l'ambassadeur de sa majesté une note par laquelle il déclara que S. M. l'empereur d'Autriche ne pouvait plus remplir les dispositions des articles 2 et 4 compris dans les articles secrets annexés au traité d'alliance et considérés comme n'étant point applicables à la conjoncture actuelle; en conséquence l'Autriche retirait le secours auxiliaire stipulé par ledit traité.

S. M. dut être d'autant plus vivement affectée de ce changement opéré au moment où la campagne allait s'ouvrir, que le prince de Schwartzenberg, avant de quitter Paris, lui avait réitéré l'assurance qu'elle pouvait compter que l'armée auxiliaire ne cessait point d'être sous ses ordres.

Cependant sa majesté l'empereur et roi accueillit, comme devant lui rendre moins pénible cette détermination inattendue, l'assurance donnée en même temps par M. le comte de Metternich « qu'elle ne pouvait être considérée comme un abandon de l'alliance, » et la déclaration faite par le prince de Schwartzenberg dans une note verbale remise au

soussigné, à Paris, le 22 avril, que « rien n'était
» préjugé sur les bases de l'alliance avec la France,
» et que si l'empereur François trouvait un mot à
» changer à ces bases, il serait le premier à le dire. »
Cet ambassadeur ajoutait que « l'on pouvait suspen-
» dre d'un commun accord, les restrictions portées,
» d'après le texte du traité, aux rapports militaires
» de l'Autriche. » M. le comte de Metternich ne
cessa depuis de manifester de son côté à l'ambassadeur
de S. M. l'intention où était la cour d'Autriche, en
renonçant à quelques-unes des dispositions des articles secrets, d'en souscrire d'autres plus adaptées aux
circonstances.

Telle était la situation des choses, lorsque M. le
comte de Bubna se présenta à Dresde, le 16 mai,
devant S. M. I. et R. Elle lui fit connaître qu'il était
nécessaire qu'il fût, ou toute autre personne, muni
de pleins-pouvoirs pour négocier, conclure et signer
de nouvelles stipulations secrètes, sans lesquelles on
se dissimulerait en vain que le traité de Paris serait
annulé.

M. le comte de Bubna est revenu au quartier-général de S. M. le 30 mai, et il a assuré que « sa
» cour était disposée à passer un acte qui, en établis-
» sant la validité du traité de Paris, renfermerait
» une réserve sur les stipulations qui se trouveraient
» ne pas être applicables aux circonstances. »

Mais, lorsque le soussigné lui a demandé s'il était
autorisé à négocier une telle convention supplétive,
il a répondu qu'il n'avait pas d'instructions à cet ef-

fet. M. le comte de Bubna est reparti, le 4 de ce mois, pour retourner auprès de sa cour. Il est revenu le 10 à Dresde, et, sur l'interpellation qui lui a été faite, il a déclaré être sans autorisation et sans pouvoirs.

La question était cependant d'autant plus importante à décider, qu'elle est intimement liée à celle de la médiation.

S. M. avait dit à M. le comte de Bubna qu'elle ne verrait pas de difficulté à donner des instructions et des pouvoirs pour négocier, conclure et signer une convention par laquelle on traiterait de la médiation de l'Autriche; mais qu'il importait de savoir, avant d'entrer en négociation, si l'alliance existait toujours, parce que, dans ce cas, l'Autriche, garante de l'intégrité du territoire actuel de la France, est à notre égard dans une position déterminée, tandis que, dans le cas contraire, on ne sait pas dans quelle situation se trouvent respectivement les deux puissances. Ce n'était donc pas une question étrangère au grand objet de la paix que celle qui avait pour but de déterminer si le traité de Paris existait encore.

Cependant S. M. voit renouveler, dans la note remise le 11 par M. le comte de Bubna, l'offre de la médiation de l'Autriche, sans qu'il se présente de sa part aucun plénipotentiaire autorisé à négocier, conclure et signer :

1°. Une convention supplétive qui constate et assure l'existence du traité d'alliance;

2°. Une convention relative à l'acceptation de la médiation.

Une médiation ne peut être acceptée sans déterminer en même temps pour quel but, sur quel objet, et de quelle manière elle doit s'exercer. Il serait contraire à ce qui a été pratiqué par toutes les nations, et particulièrement aux usages du cabinet de France, de traiter d'une médiation autrement que par une convention discutée et librement consentie.

Le soussigné est en conséquence chargé de demander :

1°. Que la cour de Vienne fasse connaître si le traité d'alliance de Paris est encore existant et continue à lier les deux puissances ;

2°. Et, dans le cas de l'affirmation, qu'elle donne des pouvoirs pour négocier la nouvelle convention qui doit suppléer les articles secrets du traité de Paris considérés par elle comme n'étant pas applicables à la conjoncture actuelle ;

3°. Qu'elle charge une personne munie de ses instructions et de ses pouvoirs de négocier, conclure et signer une convention relative à la médiation qu'elle a offerte.

Le soussigné, etc., etc.

Signé, le duc DE BASSANO

(N°. 2.) *Note du duc de Bassano au comte de Metternich*,

Relativement à la médiation proposée pour la paix.

Dresde, le 15 juin 1813.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, ayant reçu, par l'intermédiaire de M. le comte de Bubna, une note en date du 11 du présent mois, s'est empressé de la mettre sous les yeux de S. M. I. et R. — S. M. lui a ordonné d'y faire la réponse suivante que le soussigné a l'honneur d'adresser à son excellence M. le comte de Metternich, ministre d'état et des conférences et des affaires étrangères de sa majesté l'empereur d'Autriche.

Sa majesté l'empereur et roi n'a pas cessé d'exprimer le vœu de la paix, soit avant de recommencer les opérations militaires, soit depuis que les événemens de la guerre ont été favorables à ses armes. Il n'a point tenu d'autre langage dans les communications avec l'empereur d'Autriche et avec les agens qui ont été envoyés près de lui.

Son vœu est pour la paix générale, parce que, tant qu'elle ne sera pas conclue, aucune des puissances qui ont des intérêts maritimes, ne pourra jouir de ses droits et des avantages auxquels cette paix seule permettrait d'aspirer. La mission que la cour de Vienne avait donnée à M. de Wessemberg à Londres, et dont l'objet a été dans le temps communiqué au soussi-

gné, fut accueillie par S. M. I. et R. comme un acheminement vers la paix générale. M. le comte de Metternich joignit à une note, remise le 26 avril à l'ambassadeur de S. M., un rapport par lequel M. de Wessemberg annonçait, le 6 du même mois, que sous peu de jours le ministère anglais pourrait s'expliquer. Depuis ce moment aucune communication n'a été faite, et l'on serait dans le cas de croire qu'après trois mois les choses sont encore dans le même état, s'il ne résultait de la note de M. le comte de Bubna que la cour de Vienne renonce à l'espérance qu'elle avait conçue de la paix maritime.

Lorsque S. M. proposa à Dresde, par l'organe de M. le comte de Bubna, l'établissement d'un congrès où toutes les parties intéressées à la paix générale seraient appelées et où l'on poserait des bases pour concilier toutes les prétentions, elle pensa qu'il était convenable que les États-Unis d'Amérique et les insurgés espagnols y prissent part, parce que tous les pouvoirs maritimes avaient des intérêts à discuter. L'intervention des États-Unis paraissait d'autant plus naturelle, que l'Angleterre venait de refuser de négocier sur la médiation proposée par la Russie, pour arranger les différens élevés entre l'Amérique et la Grande-Bretagne.

Mais S. M. fit connaître en même temps que si la Russie et la Prusse voulaient traiter sans l'Angleterre, elle était également prête à y souscrire. Elle annonça qu'aussitôt que les dispositions des puissances belligérantes, à cet égard, lui seraient connues, que des

plénipotentiaires auraient été nommés et qu'on se serait entendu sur le lieu de leur réunion en congrès, elle y enverrait les siens.

Il y a un mois que sa majesté a exprimé aussi formellement son vœu pour l'ouverture d'un congrès. Déjà dix jours se sont écoulés depuis que l'armistice a heureusement suspendu l'effusion du sang, et aucune communication n'a encore fait connaître les dispositions des puissances belligérantes.

Sa majesté imputerait à regret la perte d'un temps si précieux et les lenteurs apportées à un objet d'un si grand intérêt pour l'humanité, à des prétentions dont elle trouve cependant l'indice dans la note de M. de Bubna. Il semblerait, en effet, résulter de cette note que les puissances belligérantes doivent traiter et communiquer entre elles par l'organe de la cour de Vienne.

Sa majesté n'hésiterait point à manifester son opinion sur cette prétention. Elle ne peut traiter de la paix sans la négocier; elle ne peut négocier que dans les formes consacrées par l'usage de toutes les nations et par des plénipotentiaires qui, réunis à ceux des puissances belligérantes, et après l'échange des pleins-pouvoirs respectifs, entreront en explication.

Vouloir que sa majesté renonce au droit inhérent à l'indépendance des souverains, de faire traiter ses intérêts par ses plénipotentiaires, en se conformant aux règles dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'on se soit jamais écarté, ce serait élever une prétention que repousserait tout État conservant le sen-

timent de sa dignité. Sa majesté n'y consentira pas pour elle ; elle n'aurait pas le droit d'y consentir pour ses alliés.

Sa majesté, lors de la négociation de l'armistice, a déjà fait déclarer à la Russie et à la Prusse, par l'organe du duc de Vicence, qu'elle était prête à traiter sur des bases honorables à toutes les parties.

Elle autorise le soussigné à insister de nouveau sur l'ouverture immédiate, dans un lieu intermédiaire du séjour des diverses cours belligérantes, d'un congrès pour la paix générale (et, dans le cas où l'Angleterre aurait refusé ou refuserait d'y adhérer, pour la paix continentale), et à faire la déclaration réitérée qu'aussitôt que ses ennemis et leurs alliés auront nommé leurs plénipotentiaires, et que le lieu de leur réunion en congrès aura été désigné, elle y enverra les siens et invitera tous ses alliés à y envoyer les leurs.

Sa majesté, persévérant avec instance dans le désir d'entrer en négociation, se flatte que ce n'est pas à elle qu'on imputera ni l'intention d'éloigner la paix, ni les retards déjà apportés, au préjudice de l'humanité, à l'ouverture du congrès, seul moyen de parvenir à l'accomplissement de cette œuvre salutaire qui est l'objet de tous les vœux de sa majesté, et le but de toutes ses espérances.

Le soussigné saisit avec empressement, etc.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 3.) *Note de M. de Metternich,*

En réponse à celle de M. de Bassano, n°. 1.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. l'empereur d'Autriche, a reçu l'ordre de faire la réponse suivante à la note que Son Exc. M. le ministre des relations extérieures de France lui a fait l'honneur de lui adresser de Dresde, le 15 juin dernier.

L'Autriche et la France ont conclu, le 14 mars 1812, une alliance dans le sens et dans l'esprit de celle de 1756. Cette alliance, purement défensive, est fondée sur le principe « du maintien de la paix du continent et du rétablissement de la paix maritime. » Elle repose donc sur la base la plus conforme à une saine politique, et ses stipulations renferment la réciprocité la plus parfaite entre les hautes parties contractantes. Tout changement que l'on voudrait apporter au traité patent ne pourrait être qu'au détriment de l'un ou de l'autre de ces principes. Les articles séparés et secrets ont déterminé le genre de coopération de l'Autriche dans une guerre qui malheureusement n'était que trop à prévoir, et que tous les efforts de conciliation de sa majesté impériale et royale apostolique n'ont pu faire éviter.

La guerre éclata en effet. Cependant l'empereur, fidèle à ses principes, ne cessa pas, dans le cours

même de cette campagne de 1812, marquée par les plus grands efforts des parties belligérantes et par une perte d'hommes dont l'histoire ne présente guère d'exemples, de porter les regards sur le rétablissement le plus prompt de la paix.

Sa majesté impériale, pour rendre ce vœu plus efficace, saisit le moment où, après une première campagne, il se présentait un intervalle suffisant pour s'expliquer avec les puissances. Elle offrit, dans le mois de février dernier, son intervention à la France, à la Russie et à l'Angleterre. Elle étendit cette offre à la Prusse, du moment que cette puissance parut en scène comme partie principale.

Toutes, à l'exception de l'Angleterre, accueillirent l'intervention de l'Autriche. Bientôt cependant il ne fut que trop constaté qu'une négociation uniquement appuyée des bons offices de la cour de Vienne, ne suffirait pas pour rapprocher des puissances séparées par une grande diversité d'intérêts, et auxquelles tout sacrifice, tout effort devait paraître faible après ceux de l'année 1812.

L'empereur ne se découragea point. Il ne tarda pas à se mettre en mesure de soutenir ses paroles de paix en organisant des forces respectables; et c'est avec satisfaction que sa majesté impériale vit, par les communications dont M. l'ambassadeur de France à la cour de Vienne s'acquitta dans le mois d'avril dernier, qu'à cet égard son opinion était partagée par S. M. l'empereur Napoléon. Le soussigné eut ordre de déclarer, en réponse à l'office de M. le comte de Nar-

bonne, en date du 21 avril, que sa majesté impériale élèverait sa simple intervention à une médiation, et que, désormais, elle paraîtrait en scène comme partie principale. Dès lors, l'Autriche ne pouvant pas agir à la fois comme puissance principale et prêter un secours limité, le corps auxiliaire autrichien reçut l'ordre de ne plus risquer le sort des armes sur le territoire étranger, et de rentrer dans les frontières de l'empire. L'empereur déclara en même temps au gouvernement français que sa médiation ne devait aucunement préjudicier à la base de l'alliance avec la France, les deux hautes parties contractantes pouvant, de commun accord, placer sous une réserve les stipulations du traité du 14 mars 1812, qui ne se concilieraient pas avec l'attitude commandée par le besoin du rétablissement de la paix. Sa majesté impériale ajouta qu'elle était prête à consigner dans un acte diplomatique cette réserve.

Les faits ainsi posés dans leur ordre naturel, il en résulte que l'Autriche est loin de regarder son alliance avec la France, cette alliance qui repose essentiellement sur le principe de la paix, comme inconciliable avec sa médiation, qui ne tend qu'à ramener le repos en Europe. L'empereur n'eût jamais sanctionné une alliance qui n'eût pas porté sur la base de la paix. Il renoncerait à tout engagement qui s'opposerait à son rétablissement.

S. M. l'empereur des Français désirant, en outre, que l'offre et l'acceptation de la médiation autrichienne soient également consignées dans un acte di-

plomatique, l'empereur d'Autriche n'a aucune difficulté de se prêter à cette demande.

Sa majesté impériale a ordonné en conséquence au soussigné de déclarer à Son Ex. M. le duc de Bassano,

1°. Qu'ayant la persuasion qu'il n'y avait pas opposition entre le traité du 14 mars 1812 et la médiation de l'Autriche, elle autorise le soussigné à convenir, avec le gouvernement français, d'une réserve expresse à l'égard de celles de ses stipulations qui s'en trouveraient affectées;

2°. Qu'elle ne se refuse aucunement à passer une convention relativement à l'offre et à l'acceptation de lamédiation autrichienne;

3°. Que le soussigné, enfin, est chargé et muni de pleins-pouvoirs nécessaires pour régler les termes de ces deux actes et pour les signer.

Le soussigné saisit cette occasion pour renouveler à S. Exc. M. le duc de Bassano l'assurance de sa haute considération.

Gitschin, le 22 juin 1813.

Signé, METTERNICH.

(N°. 4.) *Note de M. de Metternich,*

En réponse à celle de M. de Bassano, n°. 2.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères, a porté à la connaissance de l'empereur et roi

la note que Son Exc. M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures de France, lui a fait l'honneur de lui adresser de Dresde, le 15 de ce mois. Sa majesté impériale lui a ordonné d'y répondre par les explications suivantes :

L'empereur a fait parvenir, dans le mois de février dernier, aux principales puissances belligérantes, l'offre de son intervention pour le rétablissement de la paix. Convaincue que, sans un juste équilibre politique, le repos si nécessaire à l'Europe ne pouvait être complétement assuré, et non moins convaincue que cet équilibre est directement lié à la paix maritime, les vœux de sa majesté impériale durent nécessairement porter sur cette paix ; elle eut la satisfaction de voir son intervention acceptée par les puissances auxquelles elle l'avait offerte : l'Angleterre seule la déclina.

La marche des événemens conduisit l'Autriche à étendre son intervention à une véritable médiation. L'empereur en adressa l'offre aux principales puissances belligérantes. Toutefois, sa majesté impériale a cru devoir attendre l'époque où la médiation serait formellement acceptée, pour faire une nouvelle démarche vis-à-vis du gouvernement britannique. Cette démarche a lieu dans ce moment.

Des forces immenses se trouvent cependant rapprochées ; l'armistice a un terme prochain, et des armées en présence s'opposent trop directement à la prolongation d'un simple armistice, pour que l'empereur puisse admettre comme possible la réunion

immédiate d'un congrès, auquel seraient appelées toutes les puissances de l'Europe, y compris des plénipotentiaires de la régence de Cadix et des États-Unis d'Amérique. Comment, en effet, supposer que les préparatifs indispensables, la discussion sur les formes à donner au congrès, l'arrivée des plénipotentiaires et la négociation préalable sur les bases de la pacification, n'entraîneraient pas des longueurs qui nécessiteraient une dislocation très-différente des armées ? Et comment admettre la possibilité que l'une ou l'autre des parties belligérantes voulût se dessaisir, sans garantie, des avantages dont elle croirait avoir un gage assuré dans la position actuelle de ses forces?

Dans cet état de choses, l'empereur s'est attaché à concilier les démarches en faveur d'une pacification générale, avec la conjoncture actuelle. Sa majesté impériale a proposé qu'il fût négocié, sous sa médiation, une paix entre les principales puissances du continent, qui, elle-même, servirait de base à la pacification générale. Cette paix première replacera les puissances dans une attitude qui leur permettra d'attendre la réunion d'un congrès général. Elle conduira directement à la paix maritime, en sorte que celle-ci sera le complément de la paix continentale. Nul doute enfin que cette négociation ne puisse facilement se terminer avant l'expiration de l'armistice.

Et, comme le château de Gitschin, en Bohème, se présente à la fois comme le lieu le plus rapproché et le plus central entre les deux grands quartiers-généraux, sa majesté impériale n'hésite pas à proposer

à S. M. l'empereur Napoléon d'envoyer un négociateur de sa part audit château de Gitschin.

Le soussigné a ordre d'ajouter que la même demande vient d'être adressée à S. M. l'empereur de Russie et à S. M. le roi de Prusse.

Il suffit sans doute d'avoir énoncé le but de cette invitation, pour que S. M. l'empereur des Français ne puisse plus conserver le moindre doute qu'il n'entre aucunement dans les vues de l'empereur d'Autriche de confondre sa médiation, librement acceptée par les puissances, avec des formes qui emporteraient l'exclusion des négociateurs chargés de défendre directement les intérêts des hautes parties intervenantes. Sa majesté impériale s'est toujours montrée défenseur trop zélé des droits des souverains et du principe de l'indépendance des puissances, pour qu'elle croie avoir besoin d'assurer qu'elle respecte les uns et les autres jusque dans leurs moindres nuances.

Le soussigné saisit cette occasion pour renouveler à S. Exc. M. le duc de Bassano l'assurance de sa haute considération.

Gitschin, le 22 juin 1813.

Signé, Metternich.

(N°. 5.) *Note du duc de Bassano à M. le comte de Metternich,*

Relativement à l'alliance.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, a porté à la connaissance de S. M. l'empereur et roi la première note qui lui a été remise hier par S. Exc. M. le comte de Metternich, sous la date du 22 de ce mois.

S. M. l'empereur et roi a vu avec satisfaction que S. M. l'empereur d'Autriche persiste dans les sentimens et dans les dispositions qui ont dicté les stipulations du traité d'alliance du 14 mars 1812.

Mais S. M. l'empereur d'Autriche désirant une réserve expresse, à l'égard de celles des conditions dudit traité qu'il ne juge pas applicables aux circonstances actuelles, et ayant muni M. le comte de Metternich des pouvoirs nécessaires pour négocier à cet effet une convention avec le gouvernement français, sa majesté impériale et royale a ordonné au soussigné de déclarer qu'il est pareillement muni de pleins-pouvoirs pour négocier, conclure et signer ladite convention.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 27 juin 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 6.) *Note du duc de Bassano à M. le comte de Metternich.*

(Suite de la précédente.)

Le soussigné, etc., ayant reçu des instructions et des pouvoirs pour négocier, conclure et signer les réserves que S. M. l'empereur d'Autriche juge convenable de faire au traité d'alliance du 14 mars 1812, et voulant, conformément aux intentions de S. M. l'empereur et roi, accélérer autant qu'il est possible cette négociation, entre sur-le-champ en matière, et prie, dès ce moment, S. Exc. M. le comte de Metternich de lui remettre le projet des réserves désirées par sa cour.

Le traité d'alliance se compose de neuf articles.

Par l'art. 1, les deux hautes parties contractantes s'engagent à apporter la plus grande attention à maintenir la bonne intelligence si heureusement établie entre elles, leurs états et sujets respectifs.

S. M. l'empereur d'Autriche est sans doute aujourd'hui dans les mêmes dispositions. Cependant la position de l'armée autrichienne en Bohème, qui garde son cordon devant l'armée française, et qui, contre l'usage établi, interdit le passage aux officiers et agens français munis de passe-ports en règle, constitue un changement de relations essentiellement nuisible au but de cet article. Si cette stipulation doit subsister, il serait convenable de part et d'au-

tre de prendre, sans délai, des mesures pour éviter tout ce qui pourrait altérer la bonne intelligence, et de s'entendre au sujet du placement des troupes sur les frontières respectives.

Par l'art. 2, les deux parties contractantes se garantissent l'intégrité de leurs territoires actuels.

Sa majesté persiste dans cette garantie en ce qui la concerne. Le soussigné a l'honneur de prier M. le comte de Metternich de lui faire connaître si l'Autriche y persiste également, ou si l'article 2 du traité doit être placé dans les réserves.

L'article 3 stipule l'obligation par les deux parties contractantes de se secourir mutuellement dans le cas où, malgré les bons offices employés par l'une ou par l'autre, l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée.

Les art 4. et 5 déterminent la quotité du secours et l'époque où il doit être fourni.

Sa majesté, constante dans ses principes, regarde ces stipulations comme utiles et dans l'esprit de l'alliance. Toutefois le soussigné aura l'honneur de s'expliquer sur les modifications que l'Autriche aurait désirées aussitôt qu'elles lui seront connues.

Les art. 6 et 7 sont relatifs à la garantie réciproque de l'intégrité de l'empire ottoman et des principes de la navigation des neutres.

Le soussigné désire également connaître les réserves dont l'Autriche jugerait ces deux articles susceptibles.

Quant aux articles secrets, les réserves dont ils

peuvent être l'objet seraient un corollaire de celles que devraient éprouver les articles patens, et sur lesquels il est dès lors nécessaire de connaître préalablement les vues que S. Exc. M. le comte de Metternich aurait à présenter.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 27 juin 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 7.) *Note du duc de Bassano à M. le comte de Metternich*,

Relativement à la médiation.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, a porté à la connaissance de S. M. l'empereur et roi la seconde note qui lui a été remise hier par S. Exc. M. le comte de Metternich, sous la note du 22 de ce mois.

Sa majesté impériale et royale a éprouvé une véritable satisfaction des explications contenues dans cette note, en regrettant le temps qui s'est écoulé depuis la signature de l'armistice, et qui aurait été si utilement employé à l'œuvre de la paix; elle reconnaît, d'après la déclaration qui lui est faite des sentimens dont S. M. l'empereur François est animé pour les droits des souverains, que ces retards ne sauraient être imputés à l'Autriche.

Sa majesté impériale et royale a été également satisfaite d'apprendre que Son Exc. M. le comte de Metternich était revêtu des pouvoirs nécessaires pour négocier une convention relative à l'acceptation de la médiation de S. M. l'empereur d'Autriche, et elle a en conséquence ordonné au soussigné de déclarer qu'il est pareillement muni de pleins-pouvoirs pour négocier, conclure et signer ladite convention.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 27 juin 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 8.) *Note de M. le comte de Metternich au duc de Bassano*,

Relativement à l'alliance.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. l'empereur d'Autriche, a reçu les deux notes que Son Exc. M. le duc de Bassano lui a fait l'honneur de lui adresser ce matin.

L'attitude du médiateur ne peut sans doute se concevoir sans la plus entière indépendance. Si l'indépendance politique de l'Autriche ne peut être affectée par l'esprit de l'alliance du 14 mars 1812, alliance purement défensive et fondée directement sur la conservation de la paix du continent et sur le désir du rétablissement de la paix maritime, il n'en est cependant pas de même de la lettre de ce traité.

Le soussigné ne pouvant que se référer à sa note du 22 juin, et répondant à celle en date de ce jour de M. le duc de Bassano, propose à son excellence d'écarter, dans un moment aussi important pour l'humanité, toute discussion sur les articles particuliers du traité du 14 mars 1812, et de placer la réserve relative audit traité dans une déclaration commune à l'Autriche et à la France, telle que pourrait être celle que le soussigné a l'honneur de joindre ici en projet.

Le soussigné saisit cette occasion pour renouveler à Son Exc. M. le duc de Bassano l'assurance de sa haute considération.

Dresde, le 28 juin 1813.

Signé, METTERNICH.

La qualité de médiateur emportant la plus entière liberté et n'admettant aucune obligation qui pourrait se trouver en opposition avec les intérêts de l'une ou l'autre des parties intervenantes, LL. MM. II. et RR. l'empereur des Français, roi d'Italie, et l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème, animés d'un égal désir de concourir, par tous les moyens en leur pouvoir, au rétablissement le plus prompt de la paix; savoir, S. M. l'empereur d'Autriche par l'offre qu'elle a faite de sa médiation aux puissances belligérantes, et S. M. l'empereur des Français par l'acceptation de la médiation de l'Autriche; leursdites majestés impériales ne voulant, d'un autre côté, aucunement préjuger, par le fait de la médiation, contre l'existence de l'alliance établie entre elles par le traité

du 14 mars 1812, sont convenues, d'un commun accord, de déclarer que les stipulations dudit traité qui affecteraient l'impartialité du médiateur, seront suspendues pour tout le cours des négociations, se réservant expressément de faire revivre lesdites stipulations, sauf les modifications que, d'un commun accord, elles jugeraient devoir y apporter ensuite de la pacification qui, dans le moment actuel, fait le premier objet des soins de leurs majestés impériales.

(No. 9.) *Note de M. le comte de Metternich au duc de Bassano,*

Relativement à la médiation.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. l'empereur d'Autriche, a reçu la note que Son Exc. M. le duc de Bassano lui a fait l'honneur de lui adresser en date d'hier.

Les dispositions de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, qui se trouvent exprimées dans cette note en faveur de l'ouverture la plus prompte des négociations, et le désir du cabinet autrichien de seconder l'œuvre de la paix par tous les moyens en son pouvoir, déterminent le soussigné à adresser à Son Exc. M. le duc de Bassano, pour constater et l'offre de la médiation de l'Autriche et l'acceptation de cette médiation pour la France, l'office ci-joint portant pu-

rement et simplement l'offre de la médiation de sa majesté impériale et royale apostolique.

Le soussigné saisit cette occasion pour renouveler à Son Exc. M. le duc de Bassano l'assurance de sa haute considération.

Dresde, le 29 juin 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. l'empereur d'Autriche, en se référant au contenu de sa note du 22 juin, est autorisé à porter à la connaissance de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, l'offre formelle de la médiation de S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème, pour la paix.

S. M. I. de toutes les Russies, et S. M. le roi de Prusse, ayant accepté la médiation de sa majesté impériale et royale apostolique, leursdites majestés l'empereur de Russie et le roi de Prusse étant prêtes à envoyer des négociateurs au château de Gitschin en Bohème, le soussigné a l'honneur de prier M. le duc de Bassano de le mettre à même d'informer l'empereur, son auguste maître, de la détermination de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie.

Le soussigné saisit cette occasion pour renouveler à Son Exc. M. le ministre des relations l'assurance de sa haute considération.

Dresde, le 29 juin 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

(N°. 10.) *Réplique du duc de Bassano,*

Relativement à l'alliance.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, a placé sous les yeux de S. M. l'empereur et roi la note de M. le comte de Metternich, en date d'hier.

La proposition contenue dans cette note tend à mettre en réserve non quelques articles du traité d'alliance du 14 mars 1812, mais le traité lui-même en son entier, ce qui paraît en opposition avec les déclarations faites jusqu'à ce jour par la cour de Vienne, et même avec les dispositions exprimées par M. le comte de Metternich dans sa précédente note du 22 de ce mois.

Il n'est au pouvoir de personne de faire que ce qui n'existe pas existe; or on ne pourrait dire que le traité d'alliance existe, si toutes les stipulations étaient placées dans les réserves.

Sa majesté avait pensé que ces réserves, qui devaient être l'objet de la convention à conclure, ne se rapportaient qu'à quelques articles jugés par la cour de Vienne inapplicables aux circonstances actuelles; mais puisqu'elles doivent embrasser, ainsi que la note de Son Exc. M. le comte de Metternich autorise à le croire, la lettre même du traité tout entier, sa majesté ne peut considérer ce vœu de la cour de Vienne que comme l'équivalent d'une renonciation à l'alliance.

Le traité du 14 mars 1812 avait été conclu dans l'opinion qu'il était favorable à toutes les parties. Sa majesté, qui ne veut pas rendre son alliance onéreuse à ses amis, ne fait aucune difficulté de renoncer à celle qui la liait avec l'Autriche, si tel est le vœu de S. M. l'empereur François. — Ce changement dans les rapports de la France et de l'Autriche n'altérera en rien l'amitié et la bonne intelligence résultant des derniers traités qui ont rétabli la paix entre les deux puissances.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 29 juin 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 11.) *Réplique du duc de Bassano*,

Relativement à la médiation.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, a placé sous les yeux de S. M. l'empereur et roi la note de Son Exc. M. le comte de Metternich, en date de ce jour, et relative à l'offre que la cour de Vienne fait de sa médiation.

Sa majesté impériale et royale l'a chargé, en réponse à ladite note, de présenter le projet d'articles ci-joint comme un simple canevas pouvant servir à la négociation, pour laquelle M. le comte de Metter-

nich et le soussigné sont respectivement munis de pleins-pouvoirs.

M. le comte de Metternich reconnaîtra dans le sens des dispositions projetées le désir de sa majesté de replacer sur ses bases l'Europe ébranlée par trente années de guerre, et de substituer à des paix partielles une paix générale, négociée non dans le cabinet, mais devant toute l'Europe, et en face de tous les peuples.

C'est ainsi qu'il en fut usé à Munster, à Nimègue, à Ryswick, à Utrecht; les puissances ne furent point arrêtées par la complication des intérêts et les lenteurs inséparables d'une négociation générale; et même, lorsqu'à Osnabruck on avait de plus à concilier des idées de religion, toujours si délicates, et de leur nature si peu susceptibles de modification, toutes les difficultés furent surmontées avec le temps et la persévérance. Pourquoi, aujourd'hui qu'elles sont assurément moins grandes, désespérerait-on de parvenir à un heureux succès?

Sa majesté préfère, pour le lieu du congrès, Vienne ou Prague, comme de grandes résidences où tous les négociateurs pourront se trouver réunis. Elle s'en rapporte au médiateur sur les mesures de police à prendre pour faire jouir les plénipotentiaires des priviléges et des honneurs qui appartiennent à leur caractère et à la dignité des souverains qu'ils représentent.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 29 juin 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

Canevas de convention.

Dresde, le 29 juin 1813.

Art. 1er. S. M. l'empereur d'Autriche offre sa médiation pour la pacification générale.

Art. 2. Sadite majesté, en offrant sa médiation, n'entend pas se présenter comme arbitre, mais comme un médiateur animé du plus parfait désintéressement et de la plus entière impartialité, et ayant pour but de concilier les différens, et de faciliter, autant qu'il dépendra de lui, la pacification générale.

Art. 3. La médiation s'étendra à l'Angleterre, aux États-Unis, au roi d'Espagne, à la régence de Cadix et à toutes puissances des deux masses belligérantes.

S. M. l'empereur d'Autriche leur proposera les villes de Vienne ou de Prague pour le lieu du congrès.

Art. 4. S. M. l'empereur des Français accepte pour lui et ses alliés la médiation de S. M. l'empereur d'Autriche, telle qu'elle est proposée par les articles ci-dessus.

Elle accepte également pour le lieu du congrès celle des villes de Vienne ou de Prague qui sera le plus à la convenance des autres parties belligérantes.

Art. 5. Les plénipotentiaires français, russes et prussiens se réuniront, dans ladite ville, dans les cinq premiers jours de juillet, sous la médiation de

l'Autriche, afin de commencer les négociations, et soit par des préliminaires, soit par une convention, soit par un traité de paix particulier, de faire cesser l'effusion du sang qui afflige le continent.

Art. 6. Si, au 20 juillet, l'une des deux parties belligérantes dénonce l'armistice, conformément à la convention du 4 juin, les négociations du congrès n'éprouveront pour cela aucune interruption.

Art. 7. La présente convention, etc.

Second projet pour l'application de la médiation de l'Autriche à la paix générale.

Dresde, le 30 juin 1813.

Leurs majestés, etc., etc., s'étant entendues par la convention du 30 juin, relativement aux négociations à faire sous la médiation de l'Autriche pour la paix continentale, et jugeant à propos de convenir également de ce qui regarde les négociations pour la paix générale, ont nommé, etc., etc.

Art. Sa majesté l'empereur d'Autriche fera l'offre de sa médiation à toutes les puissances belligérantes, pour la réunion d'un congrès de pacification générale, qui fixe sur des bases stables les intérêts de toutes les puissances de l'Europe, ébranlée depuis vingt-cinq ans.

Art. Il sera convoqué à cet effet un congrès général dans les villes de Prague ou de Vienne, au choix des parties.

Art. Les États-Unis d'Amérique sont invités d'y envoyer des plénipotentiaires.

Il sera, pour l'Espagne, admis des plénipotentiaires du roi d'Espagne et de la régence de Cadix.

Art. Tout plénipotentiaire des puissances belligérantes ayant accepté la médiation de sa majesté l'empereur d'Autriche pour la pacification générale, qui se présentera au lieu des négociations avant le 10 août, sera admis [1].

---

[1] La convention, qui a été définitivement signée par suite des deux projets ci-dessus, a été rapportée dans le texte, page 44.

§ V. SUITE

DE

LA NÉGOCIATION DE DRESDE.

CORRESPONDANCE ENTRE M. DE BASSANO ET M. DE METTERNICH.

N°. 1. Lettre de M. de Metternich à M. de Bassano, du 3 juillet 1813. — N°. 2. Lettre du même au même, du 8 juillet. — N°. 3. Réponse de M. de Bassano, du 9 juillet. — N°. 4. Lettre de M. de Metternich à M. de Bubna, du 12 juillet. — N°. 5. Lettre de M. de Metternich à M. de Bassano, du 12 juillet. — N°. 6. Réponse de M. de Bassano, du 16 juillet. — N°. 7. Lettre de M. de Metternich, et deux pièces jointes.

(N°. 1.) *Lettre de M. de Metternich*

A M. de Bassano.

Gitschin, le 3 juillet 1813.

Monsieur le duc,

Je fais passer à M. le comte de Bubna deux lettres autographes de sa majesté impériale et royale apostolique, dont l'une est en réponse à celle de S. M. l'empereur des Français, en date du 30 juin, et l'autre porte ratification de la convention du 10. Cet officier général

s'adressera à votre excellence pour la présentation desdites lettres et pour les faire parvenir à leur haute destination, suivant que votre excellence le trouvera le mieux convenir.

Sa majesté s'est fait un plaisir d'accéder au désir de l'empereur, relativement au lieu des négociations, et elle a donné sur-le-champ des ordres, afin que tout soit préparé à Prague pour la réception des négociateurs. Ces nouvelles dispositions exigeant toutefois quelques jours, la réunion ne pourrait guère se faire avant le 8 du mois. Je m'empresse de vous en prévenir, monsieur le duc, pour que l'arrivée simultanée des négociateurs puisse avoir lieu dans la journée du 8 de juillet. J'adresse la même information et invitation au ministère de S. M. l'empereur de Russie et à celui de S. M. le roi de Prusse.

Je prie votre excellence d'agréer, etc.

Signé, METTERNICH.

(N°. 2.) *Lettre de M. de Metternich*

Au même.

Brandeis, le 8 juillet 1813.

Monsieur le duc,

Par ma lettre du 3 de ce mois j'ai eu l'honneur de prévenir votre excellence de l'invitation que nous

adressons au ministère de S. M. l'empereur de Russie, et à celui de S. M. le roi de Prusse, pour la réunion des négociateurs respectifs à Prague; les réponses de M. le secrétaire-d'état comte Nesselrode, et de M. le chancelier baron de Hardenberg, en date du 6, me sont parvenues ici ce matin par estafette. Elles portent l'une et l'autre que le terme du HUIT, que nous avions proposé, étant trop rapproché pour que cet intervalle pût suffire au temps requis pour les expéditions, instructions et pour le voyage, les négociateurs russe et prussien seraient sans faute rendus à Prague dans la journée du DOUZE. Je présume, d'après ce que votre excellence m'a fait l'honneur de me dire, que cette époque de réunion sera également de votre convenance. Du reste, les arrangemens sont prêts de notre côté pour la réception convenable des négociateurs au lieu de leur réunion.

Agréez, monsieur le duc, etc.

Signé, METTERNICH.

(N°. 3.) *Réponse de M. de Bassano.*

Dresde, le 9 juillet 1813.

Monsieur le comte,

M. le comte de Narbonne venait de partir pour se rendre auprès de vous, afin d'avoir des nouvelles

sur la nomination des plénipotentiaires russe et prussien, l'ouverture des négociations et la prolongation de l'armistice, lorsque M. le comte de Bubna m'a remis la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier.

Nos plénipotentiaires seraient sans aucune difficulté à Prague le 12, quoique ceux de la Russie ne nous fussent pas connus. Cet objet est de peu d'importance; mais il n'en est pas de même de ce qui regarde la prolongation de l'armistice : il est indispensable que nous sachions à quoi nous en tenir, et nous attendrons avec impatience le retour du courrier chargé de cette lettre.

Sa majesté avait pensé que, conformément à l'article 4 de la convention du 30 juin, S. M. l'empereur d'Autriche s'étant réservé de faire agréer à la Russie et à la Prusse l'engagement que nous avions pris, vous vous seriez chargé de cet objet, et vous auriez fait connaître l'arrangement adopté. La prolongation de l'armistice devait être publiée dans les places et à l'armée. Je prie votre excellence de me faire savoir ce qu'elle a fait et ce qu'elle a appris à ce sujet. De notre côté le prince de Neufchâtel écrit à nos commissaires à Neumarck, la lettre dont je vais donner communication à M. de Bubna. Nous aurions fait cette démarche dès le premier moment, si nous n'avions pas cru que vous vous en étiez chargé. Étant engagés, il nous importe de savoir si nos ennemis le sont. S'ils ne l'étaient pas, et s'ils devaient refuser de prendre le même engagement que nous, la position

que nous avions voulu éclaircir se trouverait embrouillée de nouveau. Sa majesté a lieu de regretter, monsieur le comte, que votre excellence ne se soit pas expliquée, s'il doit en résulter une nouvelle perte de temps.

L'empereur désire que M. le comte de Narbonne reste à Prague ou aille à Brandeiss, si S. M. l'empereur d'Autriche veut bien permettre qu'il soit dans le lieu où elle se trouve. Sa majesté a voulu, pour accélérer, que son ambassadeur fût à portée de recevoir les communications que vous voudriez lui faire.

Signé, le duc DE BASSANO.

(No. 4.) *Lettre de M. de Metternich*

A M. de Bubna.

Prague, le 12 juillet 1813.

Monsieur le comte,

Je reçois, dans le moment où j'allais expédier le présent courrier, la note que M. le duc de Bassano m'a adressée le 9 juillet. Pour ne pas arrêter la présente expédition, je me réserve d'avoir l'honneur de lui répondre officiellement demain. Je vous prie de le prévenir toutefois que, d'après un courrier qui m'est arrivé la nuit dernière de Reichenbach, les

cours de Russie et de Prusse ont reconnu officiellement le terme du 10 août prochain comme terme de négociation, et qu'elles ne dénonceront point, de leur côté, l'armistice avant cette époque. Il est tout simple que ce qui peut avoir trait à une prolongation d'armistice dans les formes militaires est du ressort de la commission à Neumarck. J'ai vu avec plaisir, par ce que me mande M. le duc de Bassano, que l'on y a déjà transmis l'ordre aux commissaires français de s'entendre avec les commissaires ennemis.

Je vous prie, monsieur le comte, de vous acquitter sur-le-champ de cette commission vis-à-vis de M. le duc de Bassano, et de recevoir l'assurance de ma considération très-distinguée.

Signé, METTERNICH.

(No. 5.) *Lettre de M. de Metternich*

A M. de Bassano.

Prague, le 12 juillet 1813.

Monsieur le duc,

Le comte de Narbonne m'a remis hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 9 de ce mois. Occupé de l'expédition d'un courrier pour le comte de Bubna, j'ai chargé ce général d'informer votre excellence que nous venions d'être préve-

nus officiellement, par les cours de Russie et de Prusse, qu'elles avaient admis le terme du 10 août comme terme de négociation.

Le conseiller privé d'Anstett est arrivé en attendant ici ce matin, et le baron de Humboldt s'y trouve également depuis midi. C'est avec regret que nous nous voyons privés encore de la présence de la personne chargée par S. M. l'empereur des Français d'assister aux négociations, et je me flatte de sa très-prochaine arrivée.

L'empereur étant à Brandeiss dans le plus strict incognito, le séjour du corps diplomatique dans cet endroit, qui n'offre que le château occupé par sa majesté impériale, ne saurait avoir lieu. Nous serons très-aises de conserver ici M. le comte de Narbonne, et je m'empresserai d'entretenir avec lui les rapports les plus suivis.

Je vous prie, etc.

Signé, METTERNICH.

(No. 6.) *Réponse de M. de Bassano.*

Dresde, le 16 juillet 1813.

Monsieur le comte,

J'ai reçu la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 12 de ce mois. Je me proposais d'y répondre hier, mais des dépêches qui venaient de nous parvenir de Neumarck, et que je

m'empressai de communiquer à M. le comte de Bubna, me portèrent à différer jusqu'aujourd'hui. De nouvelles lettres des mêmes commissaires arrivent à l'instant, et nous annoncent que MM. de Schouwaloff et de Krusemarck ont reçu du général en chef des armées combinées les pouvoirs nécessaires pour conclure la convention relative à la prolongation de l'armistice. Il est donc probable que dans la journée de demain cette affaire importante sera terminée.

Sa majesté ayant appris que S. M. l'empeur d'Autriche aurait pour agréable que la conduite de la Russie, dans la nomination de son plénipotentiaire, ne fût point imitée par nous ; sachant, d'ailleurs, monsieur le comte, d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8, que le projet de nommer M. le duc de Vicence avait été agréé par votre auguste maître, il n'en a pas fallu davantage pour fixer le choix de l'empereur. Je présente ce soir à la signature les pouvoirs qui doivent être remis à M. le duc de Vicence et à M. le comte de Narbonne, pour la négociation de la paix.

M. le duc de Vicence ayant réuni provisoirement à son service de grand-écuyer celui de grand-maréchal du palais, les arrangemens qu'il doit prendre au moment de son absence exigeront qu'il séjourne encore ici. Son départ ne sera pas longtemps différé.

Agréez, monsieur le comte, etc.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 7.) *Lettre de M. de Metternich*

A M. de Bassano.

Prague, le 15 juillet 1813.

Monsieur le duc,

Désirant accélérer par toutes les mesures en notre pouvoir la plus prompte réunion des négociateurs à Prague, je m'empresse de prier votre excellence de porter à la connaissance de S. M. l'empereur des Français les déclarations officielles du 29 juin 11 juillet et 11 juillet courant, que je viens de recevoir par un courrier expédié de Trachenberg le 11 juillet, lesquelles portent, de la part de S. M. I. de toutes les Russies, par l'organe de S. Exc. M. le secrétaire d'état comte de Nesselrode, et de la part de S. M. le roi de Prusse, par S. Exc. M. le chancelier baron de Hardenberg, l'acceptation la plus formelle de la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août prochain.

La déclaration préalable que M. le lieutenant général comte de Bubna a été chargé de transmettre à ce sujet à votre excellence se trouve donc recevoir, par l'office que j'ai eu l'honneur d'adresser à votre excellence le 12 de ce mois, ainsi que par le présent, la confirmation la plus authentique de l'entière exécution du sens et de la lettre de l'engagement pris par

nous en suite de l'art. 4 de la convention du 30 juin dernier.

Je prie votre excellence d'agréer, etc.

Signé, METTERNICH.

Lettre de M. le comte de Nesselrode

A M. le comte de Stadion.

Trachenberg, le 29 juin / 11 juillet 1813.

Monsieur le comte,

Dès mon retour de Ratisbonne, je n'ai pas manqué de soumettre à S. M. l'empereur la proposition que votre excellence a été chargée de nous faire relativement à une prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août. Fidèle aux principes de ne prendre aucune détermination sur des objets d'une telle importance, sans s'être concertée préalablement avec des alliés, sa majesté impériale a différé d'y répondre, parce qu'elle allait avoir une entrevue avec le prince royal de Suède, fixée au 9 de ce mois. Son altesse royale est arrivée avant-hier à Trachenberg. Sa majesté impériale a eu la satisfaction de trouver le prince dans des dispositions entièrement conformes aux siennes envers l'Autriche. En conséquence, les deux cours alliées se sont décidées, avec lui, à donner à S. M. l'empereur François une nouvelle preuve d'amitié et de confiance, en prolongeant, au détriment même de leurs intérêts militaires, l'armistice jusqu'au 10

août. MM. d'Anstett et de Humboldt recevront aujourd'hui l'ordre de régler, sous la médiation de votre cour, tout ce qui a rapport à cette prolongation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, le comte DE NESSELRODE.

Lettre de M. le baron de Hardenberg

A M. le comte de Stadion.

Trachenberg, le 11 juillet 1813.

Monsieur le comte,

Je me suis empressé de mettre sous les yeux de S. M. le roi mon maître, dès mon retour de Ratisbonne, la proposition que votre excellence a été chargée de nous faire relativement à la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août. Sa majesté a différé d'y répondre avant d'en avoir conféré avec S. A. R. le prince royal de Suède, avec lequel elle devait avoir une entrevue à Trachenberg, le 9, et avec le ministre anglais. De concert avec les deux cours alliées, elle est charmée de donner à S. M. l'empereur d'Autriche une nouvelle preuve d'amitié et de condescendance, en prolongeant l'armistice jusqu'au 10 août, ce dont M. de Humboldt va être informé en conséquence.

Je prie votre excellence, etc.

Signé, HARDENBERG.

§ VI. NÉGOCIATION DE NEUMARCK,

POUR LA PROLONGATION DE L'ARMISTICE.

N°. 1. Lettre des commissaires français, du 11 juillet 1813. — N°. 2. Réponse des commissaires alliés, du 11 juillet. — N°. 3. Lettre des commissaires français au prince de Neufchâtel, du 17 juillet. — N°. 4. Lettre des mêmes au même, du 26 juillet. — N°. 5. Texte de la prolongation de l'armistice, du 26 juillet. — N°. 6. Lettre de M. de Metternich à M. de Bassano, du 22 juillet. — N°. 7. Réponse de M. de Bassano, du 24 juillet.

Lettre des commissaires français à Neumarck,

Aux commissaires russe et prussien.

Neumarck, le 11 juillet 1813, à deux heures et demie du soir.

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous prévenir que S. A. le prince vice-connétable major général nous instruit que S. M. l'empereur d'Autriche ayant offert sa médiation, et l'ouverture des négociations à Prague le 12 courant, et la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août, afin qu'il y ait un intervalle de quarante jours entre les négociations et leur terme, S. M. l'empereur et roi a accédé à cette proposition.

Nous sommes donc autorisés, Messieurs, à vous

proposer qu'il soit signé entre vous et nous une convention relative à la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août.

Agréez, Messieurs, etc.

Signé, FLAHAUT, DUMOUSTIER.

(N°. 2.) *Réponse des commissaires alliés.*

Neumarck, le 11 juillet 1813.

Messieurs,

Nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser aujourd'hui à deux heures de l'après-midi. N'ayant aucun ordre ou autorisation quelconque qui ait rapport à l'important objet dont vous nous donnez connaissance, nous devons nous borner à vous assurer que nous nous empresserons de transmettre sans perdre de temps votre lettre à S. Exc. M. le général en chef.

Agréez, etc., etc.

Signé, le comte SCHOUWALOFF et KRUSEMARK.

(N°. 3.) *Lettre des commissaires français*

Au prince de Neufchâtel.

Neumarck, le 17 juillet 1813.

Monseigneur,

Nous avons l'honneur de vous remettre la copie d'une lettre que M. le général en chef des armées combinées a écrite à MM. les généraux russe et prussien. Votre altesse y verra que le général en chef n'admet point la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août.

Agréez, monseigneur, etc.

Signé, DUMOUSTIER, le général FLAHAUT.

Extrait de la réponse de M. le général en chef des armées combinées

A MM. les commissaires russe et prussien.

Reichenbach, le $\frac{4}{16}$ juillet 1813.

Messieurs,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre en date des $\frac{3}{15}$ de ce mois, ainsi que le projet de convention qui s'y trouve joint.

Je vois que deux difficultés en arrêtent la conclusion.

La première est celle qui regarde le jour où les hostilités pourront recommencer. Comme j'ai reçu, à cet égard, de S. M. l'empereur, avant son départ de l'armée, des ordres très positifs, je ne puis que m'y conformer exactement. Nous ne saurions consentir à dépasser le terme du 10 août (n. st.) pour la reprise des hostilités, si les préliminaires de la paix n'étaient pas signés à cette époque. Les deux manières de rédiger ce qui concerne ce point sont, ou de stipuler ce qui est marqué dans l'art. 1er. de votre projet, et de ne point faire mention de dénonciation, ou d'ajouter que l'on s'oblige de dénoncer l'armistice le 4 août (n. st.) pour pouvoir recommencer les hostilités le 11 août (n. st.), c'est-à-dire que, passé le moment de minuit, entre le 10 et le 11, l'armistice aura cessé, et que l'on sera en droit d'agir hostilement. Je ne suis point le maître de rien changer à ceci, fût-ce même mon désir, comme ce ne l'est pas. En conséquence, il est inutile de revenir sur ce point.

La seconde difficulté concerne les officiers à envoyer aux places occupées par les troupes françaises, etc., etc., etc.

Signé, le général en chef Barclay de Tolly.

(No. 4.) *Lettre des commissaires français*

Au prince de Neufchâtel.

Neumarck, le 26 juillet 1813.

Monseigneur,

Nous avons l'honneur de vous remettre le traité supplémentaire relatif à la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août.

Agréez, etc.

Signé, les généraux DUMOUSTIER et DE FLAHAUT.

(No. 5.) *Texte de la prolongation de l'armistice.*

Les puissances belligérantes ayant jugé nécessaire de prolonger l'armistice conclu à Plesswitz le 23 mai / 4 juin dernier, ont nommé à cette fin, pour leurs plénipotentiaires.

Le baron Dumoustier, général de division, colonel en second du corps des chasseurs à pied de la garde impériale, chambellan de S. M. l'empereur et roi, l'un des commandans de la légion-d'honneur;

Et le baron Flahaut, aide de camp de S. M. l'empereur et roi, général de brigade, officier de la lé-

gion-d'honneur, commandeur de l'ordre de St.-Henri de Saxe, munis de pleins-pouvoirs de son altesse le prince de Neufchâtel, vice-connétable, major général de l'armée;

Le comte de Schouvaloff, lieutenant général, aide de camp, général de S. M. l'empereur de toutes les Russies, grand-croix de l'ordre de Wolodimir de la deuxième classe, grand-croix de l'ordre de Sainte-Anne, chevalier de l'ordre de St.-George de la quatrième classe, commandeur de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, et grand-croix de l'aigle rouge de Prusse;

Et le baron de Krusemarck, général-major au service de S. M. le roi de Prussse, grand-croix de l'ordre de l'aigle-rouge, chevalier de l'ordre du mérite; munis de pleins-pouvoirs de S. Exc. monsieur le général d'infanterie Barclay de Tolly, général en chef des armées combinées;

Lesquels après avoir échangé lenrs pleins-pouvoirs à Neumarck, en Silésie, le $\frac{14}{26}$ juillet 1813, sont convenus des articles suivans:

Art. 1. L'armistice signé à Plesswitz est prolongé jusqu'au $\frac{\text{29 juillet.}}{\text{10 août.}}$

Art. 2. Aucune des parties contractantes ne pourra dénoncer l'armistice avant ladite époque.

Art. 3. Si, ce terme expiré, l'armistice est dénoncé par l'une d'elles, elle en fera, six jours d'avance, la notification au quartier-général de l'autre partie.

Art. 4. Les hostilités ne pourront, en conséquence, recommencer que six jours après la dénonciation de l'armistice aux quartiers-généraux respectifs.

Art. 5. Ladite convention sera renvoyée par des officiers français, à Stettin et à Custrin, et quant aux places de Dantzick, Modlin et Zamosck, les dépêches cachetées du major général de l'armée française, et le traité pour la prolongation de l'armistice, seront portés par un officier russe aux gouverneurs de Dantzick, Modlin et Zamosck, qui en rapportera les réponses cachetées dans huitj ours.

Art. 6. Quant aux difficultés survenues sur la quotité des subsistances à fournir aux garnisons des places pendant la durée de la prolongation de l'armistice, on convient de s'en référer de part et d'autre aux plénipotentiaires des puissances belligérantes à Prague, sous la médiation de l'Autriche, et en prenant pour base ce qui est pratiqué en pareille occasion.

Art. 7. Toutes les clauses et conditions de la convention de Plesswitz seront exécutées pendant la prolongation de l'armistice, telle qu'elle est réglée ci-dessus.

Fait et arrêté le présent acte en sept articles et en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

(*Suivent les signatures.*)

(N°. 6.) *Lettre de M. de Metternich*

A M. de Bassano.

Prague, le 22 juillet 1813.

Monsieur le duc,

M. le comte de Narbonne m'a communiqué la dépêche que votre excellence lui a adressée, en date du 19 de ce mois, ainsi que les pièces y annexées concernant les discussions qui ont eu lieu à Neumarck relativement à l'armistice.

J'ai rendu compte à l'empereur du nouveau retard qu'éprouve l'arrivée de M. le duc de Vicence. C'est d'ordre de sa majesté impériale que j'écris directement à votre excellence pour la prier de porter à la connaissance de S. M. l'empereur des Français la pénible impression que ce retard a produite sur elle.

L'empereur, en adressant l'offre de sa médiation aux puissances belligérantes, n'a pas été seulement mû par le désir de la paix ; il y a été également déterminé par le besoin de faire cesser le plus tôt possible les charges qui, souvent, plus que la guerre même, s'appesantissent sur les peuples, pendant cet état intermédiaire qui n'est ni la guerre ni la paix.

Sa majesté impériale n'a pas demandé la prolongation de l'armistice de Pleisswitz. Elle n'a cepen-

dant pas hésité à employer ses bons offices pour faire admettre par les puissances alliées un terme additionnel de vingt jours à ajouter au terme présumé des négociations, lesquels, attendu les distances des quartiers-généraux respectifs et les pourparlers nécessaires pour faire agréer à ces mêmes puissances la prolongation de l'armistice, ne pouvaient guère s'ouvrir que le 12 juillet.

L'engagement que, par l'article 4 de la convention du 30 juin dernier, S. M. l'empereur des Français avait pris envers la puissance médiatrice, de ne pas dénoncer avant le 10 août l'armistice existant, fut transmis par nous aux puissances alliées. LL. MM. l'empereur de toutes les Russies et le roi de Prusse accédèrent à la proposition de l'Autriche, et nous n'avons pas tardé à faire parvenir à S. M. l'empereur des Français l'information officielle de leur engagement formel à ce sujet. Que pouvait-il rester à désirer aux puissances belligérantes pour entrer en négociation à Prague? Par quelle autre voie plus légale l'engagement de la France et le contr'engagement des alliés de ne pas dénoncer l'armistice avant le 10 août pouvaient-ils être même rendus obligatoires de part et d'autre? Quel surcroît d'assurances la France pouvait-elle attendre sur la détermination des puissances alliées? Quelle garantie plus certaine pouvait-elle enfin recevoir d'une sincérité entière et parfaitement réciproque jusqu'au terme convenu?

Des ordres cependant furent expédiés au quartier-général français, aux commissaires à Neumarck.

Une nouvelle discussion s'établit, de cette manière, à côté des garanties les plus formelles. Ce fait avait de quoi surprendre, mais nous étions loin de soupçonner qu'il entraînât les retards les plus précieux à la cause de la paix. Comment prévoir la possibilité que les plénipotentiaires de la puissance médiatrice et des puissances alliées réunis à Prague dès le 12 juillet, jour convenu pour l'arrivée des plénipotentiaires de part et d'autre, s'y trouveraient le 22 du mois, non seulement sans que le plénipotentiaire français y fût, mais même dans l'incertitude la plus complète sur l'époque de son arrivée?

Un office que vient de m'adresser le baron d'Anstett ne me laisse point de doute qu'à Neumarck même le différent qui s'était élevé entre les commissaires doit y être aplani. Dix jours précieux ne sont pas moins perdus pour les négociations de Prague; ils ne pourront être mis ni sur le compte de la puissance médiatrice, qui a rempli dans la plus grande étendue les engagemens qu'elle avait contractés envers la France, ni imputés aux alliés qui ont accepté dans les formes diplomatiques la prolongation de l'armistice, et dont les négociateurs sont arrivés ici le jour convenu.

La réunion des plénipotentiaires respectifs eût sans doute suffi pour ne pas laisser s'établir ailleurs des discussions sur des questions décidées d'avance entre les cabinets.

Il me reste à prier votre excellence de vouloir bien me faire connaître, le plus tôt possible le terme

auquel seront rendus ici les plénipotentiaires français, sa majesté impériale désirant vivement de ne plus voir de nouveaux incidens servir de motif à une perte de temps irréparable.

Je prie votre excellence, etc.

Signé, METTERNICH.

(No. 7.) *Réponse du duc de Bassano.*

Monsieur le comte,

M. le général de Bubna vient de me faire remettre la lettre de votre excellence, en date du 22 de ce mois. Ayant envoyé le même jour à M. de Narbonne ses pouvoirs et ses instructions, j'avais satisfait d'avance à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser par cette lettre. Elle se trouvait ainsi sans objet, et je n'ai point été dans le cas de la placer sous les yeux de sa majesté.

Quant aux détails dans lesquels vous avez jugé à propos d'entrer, monsieur le comte, je prie votre excellence d'agréer que je me borne, pour y répondre, à lui rappeler les faits au moyen de la notice ci-jointe.

J'ai l'honneur de vous offrir, etc.

Dresde, le 24 juillet 1813, au soir.

Signé, le duc DE BASSANO.

1813

30 juin. Convention qui fixe au 5 juillet le jour de la réunion des plénipotentiaires et la prolongation de l'armistice au 10 août.

3 juillet. Lettre de M. le comte de Metternich. Son excellence propose que la réunion n'ait lieu que le 8.

8 *id.* Lettre du même. Son excellence propose que la réunion n'ait lieu que le 12.

9 *id.* Départ de M. le comte de Narbonne pour presser les réponses sur tout ce qui avait été convenu avec M. le comte de Metternich.

9 *id.* Lettre du duc de Bassano à M. le comte de Metternich. Il annonce la démarche faite à Neumarck.

12 *id.* Lettre de M. le comte de Metternich. Il donne avis de la nomination des plénipotentiaires russe et prussien, et de leur arrivée à Prague.

12 *id.* Lettre du même à M. le général de Bubna. Il voit avec plaisir l'ordre donné à Neumarck.

15 *id.* Envoi des déclarations des ministres russe et prussien, sur la prolongation de l'armistice.

16 *id.* Lettre du duc de Bassano, annonçant à M. le comte de Metternich la nomination du duc de Vicence et du comte de Narbonne comme plénipotentiaires français.

17 juillet. Correspondance de Neumarck. Les commissaires russe et prussien ne veulent prolonger l'armistice que jusqu'au 4 août.

19 *id.* Lettre d'envoi de ces pièces à M. le comte de Narbonne, pour les communiquer à M. le comte de Metternich.

22 *id.* Correspondance de Neumarck. Les commissaires russe et prussien annoncent qu'ils sont autorisés à convenir de la prolongation de l'armistice, aux termes de la convention du 30 juin. Ils élèvent des difficultés sur l'envoi d'officiers français aux gouverneurs des forteresses et sur la fixation des quotités pour l'approvisionnement des places.

22 *id.* Envoi des pouvoirs et des instructions de M. le comte de Narbonne.

23 *id.* Envoi à M. le comte de Narbonne de la correspondance de Neumarck et des instructions du prince de Neufchâtel, pour lever les dernières difficultés existantes.

25 *id.* Signature présumée des arrangemens à Neumarck.

26 *id.* Départ du duc de Vicence pour Prague, en conséquence de la conclusion desdits arrangemens.

§ VII. CONGRÈS DE PRAGUE.

N°. 1. Note de M. de Metternich aux plénipotentiaires français, du 29 juillet 1813. — N°. 2. Note du même, transmettant deux notes des plénipotentiaires alliés, du 31 juillet. — N°. 3. Note des plénipotentiaires français, du 6 août. — N°. 4. Note de M. de Metternich, transmettant deux notes des plénipotentiaires alliés, du 8 août. — N°. 5. Seconde note de M. de Metternich, du 8 août. — N°. 6. Réponse des plénipotentiaires français, du 9 août. — N°. 7. Note de M. de Metternich transmettant deux notes des plénipotentiaires alliés, du 10 août. — N°. 8. Réponse des plénipotentiaires français, du 10 août. — N°. 9. Note de M. de Metternich, pour la rupture de la négociation, avec deux notes jointes, du 11 août. — N°. 10. Réplique des plénipotentiaires français, du 11 août. — N°. 11. Déclaration de guerre de l'Autriche, du 12 août, et notes dictées par Napoléon. — N°. 12. Dernière note de M. de Bassano, à M. de Metternich, du 18 août. — N°. 13. Dernière note de M. de Metternich, du 21 août.

(N°. 1.) *Note de M. de Metternich*

Aux plénipotentiaires français.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de sa majesté impériale et royale apostolique, désirant voir ouvrir dans le plus court délai les négociations qui, d'ici au terme très-rapproché de

l'armistice, doivent conduire à la pacification des puissances belligérantes, a l'honneur de s'adresser à LL. EExc. MM. les ducs de Vicence et le comte de Narbonne, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, en les invitant à se concerter avec lui sur le mode à adopter pour les négociations.

Il ne s'en présente que deux : celui des conférences et celui des transactions par écrit. Le premier, où les négociateurs s'assemblent en séances réglées, retarde par les embarras d'étiquette, par les longueurs inséparables des discussions verbales, par la rédaction et la confrontation des procès verbaux et autres difficultés, la conclusion bien au delà du temps nécessaire; l'autre, qui a été suivi au congrès de Teschen, d'après lequel chacune des cours belligérantes adresse ses projets et propositions en forme de notes au plénipotentiaire de la puissance médiatrice, qui les communique à la partie adverse, et transmet de même et dans la même forme la réponse à ces projets et propositions, évite tous ces inconvéniens. L'extrait ci-joint en copie fera connaître à LL. EExc. MM. le duc de Vicence et le comte de Narbonne la marche qu'on a observée dans cette occasion.

Sans préjuger les instructions que leurs excellences les plénipotentiaires de France peuvent avoir reçues sur un objet, sur lequel l'Autriche a déjà d'avance fixé l'attention de leur cour, le soussigné a l'honneur de proposer de son côté ce mode, par le double motif de l'avantage énoncé plus haut, et de la brièveté du

temps fixé pour la durée des négociations. La cour médiatrice se trouve surtout portée à préférer cette voie abrégée, par la considération que les hautes puissances actuellement en négociation sont les mêmes dont les plénipotentiaires ont été réunis pour le congrès de Teschen, et elle se plaît à voir dans l'heureuse issue des transactions d'alors, le gage d'un résultat satisfaisant des présentes.

Le soussigné saisit avec empressement cette première occasion d'offrir à LL. EExc. MM. le duc de Vicence et le comte de Narbonne, les assurances de sa haute considération.

Prague, le 29 juillet 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

A LL. EExc. le duc de Vicence et le comte de Narbonne, plénipotentiaires de France.

Formes qui ont été observées dans les négociations de paix, au congrès de Teschen, en 1779.

L'instruction des plénipotentiaires des puissances belligérantes, connue des ministres médiateurs, portait de traiter de la paix sans aucun appareil de congrès, sans aucune formalité ou étiquette quelconque, en se renfermant dans les procédés et les usages ordinaires de la société. Au moment de leur réunion, les envoyés se légitimèrent près du médiateur, et le ministre médiateur se légitima vis-à-vis d'eux.

Les plénipotentiaires des puissances belligérantes

adressèrent dès lors leurs projéts de paix au médi-teur, et c'est par son canal qu'ils reçurent les réponses et les contre-projets de la partie adverse.

Les plénipotentiaires n'ont, pendant toute la durée du congrès, tenu aucune conférence générale; ils furent cependant en contact journalier entre eux.

Ce ne fut que le jour de la signature du traité de paix que les plénipotentiaires des puissances belligérantes s'assemblèrent pour la première et pour la dernière fois, avec les médiateurs en séance générale, pour échanger les pleins-pouvoirs respectifs avec les traités signés.

(N°. 2.) *Note de M. de Metternich*

Transmettant deux notes des plénipotentiaires alliés.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de sa majesté impériale et royale apostolique, plénipotentiaire de la cour médiatrice, a reçu la réponse de LL. EExc. MM. le duc de Vicence et le comte de Narbonne, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, à la note qu'il a eu l'honneur de leur adresser le 29, pour les inviter à se concerter sur le mode à adopter pour les négociations. Il a transmis cette réponse à MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse, et il a l'honneur d'envoyer, ci-joint, la copie de celles de ces pléni-

potentiaires à LL. EExc. MM. le duc de Vicence et le comte de Narbonne.

Le soussigné regrette le retard qui résultera, pour la marche de la négociation, de l'obligation où leurs excellences ont cru se trouver de soumettre à leur cour une question de forme, sur laquelle il avait espéré qu'elles se trouvaient autorisées à se prononcer ensuite des pourparlers antérieurs, à l'instar de MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse.

Comme il est essentiel toutefois de ne pas perdre le temps qui restera pour la négociation, après l'arrivée des ordres que leurs excellences attendent de leur cour, et de pouvoir aussitôt après entrer en matière, le soussigné a l'honneur de les inviter à vouloir bien, dans l'intervalle, procéder à l'échange des pleins-pouvoirs, et de les prévenir qu'il adresse la même invitation à MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse.

Il s'empresse d'offrir à cette occasion à LL. EExc. MM. le duc de Vicence et le comte de Narbonne, les assurances renouvelées de sa haute considération.

Prague, le 31 juillet 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

Note de M. d'Anstett

A S. Exc. M. le comte de Metternich.

Le soussigné, conseiller privé, plénipotentiaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, a reçu la note

sous la date d'hier, par laquelle S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état, des conférences et des affaires étrangères, lui propose, en qualité de médiateur, les deux modes à adopter pour les négociations actuelles. Le soussigné accepte d'abondance le second, c'est-à-dire celui de la forme écrite, comme le seul en effet qui puisse remédier à la perte d'un temps précieux passé dans une vaine attente.

Les résultats que M. le comte de Metternich se promet d'ailleurs d'une forme de négociation qui a été créée, pour ainsi dire, par les mêmes puissances dont les plénipotentiaires sont rassemblés aujourd'hui, sont trop désirables pour que le soussigné n'en accepte pas l'augure avec la plus vive satisfaction.

Il s'empresse d'offrir ici à S. Exc. M. le comte de Metternich les témoignages de sa plus haute considération.

Prague, le $\frac{18}{30}$ juillet 1813.

Signé, D'ANSTETT.

Note de M. de Humboldt

A M. le comte de Metternich.

Le soussigné a vu par la note que S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. l'empereur d'Autriche, lui a fait l'honneur de lui adresser en date d'hier, en sa qualité de médiateur, quel est le mode que son excel-

lence propose d'adopter pour les négociations qu vont s'ouvrir dans le moment présent. Il rend parfaitement justice aux raisons qui engagent son excellence à préférer celui des transactions par écrit à celui des conférences, et trouve le premier, ainsi qu'il a été employé au congrès de Teschen, et que les formes en sont exposées plus en détail dans l'annexe de la note de S. Exc. M. le comte de Metternich, entièrement conformes aux circonstances actuelles et à la médiation dont sa majesté impériale et royale apostolique a bien voulu se charger. Il l'est également aux instructions que le soussigné a reçues de sa cour aussi sur ce point en particulier.

Il n'hésite donc point de déclarer, en vertu des pouvoirs dont il est muni, qu'il accepte le mode des transactions par écrit et par des pièces adressées à la cour médiatrice, proposé pour les négociations présentes.

Il se flatte de montrer en même temps par-là le soin qu'il met d'éviter tout ce qui pourrait apporter des longueurs à la négociation, ainsi qu'il l'a prouvé par l'exactitude avec laquelle il s'est rendu à Prague le jour même qui avait été fixé formellement pour l'arrivée des négociateurs; qu'il n'a nullement tenu à sa cour que les négociations n'aient commencé au terme convenu, et que c'est sans sa faute que le temps qui reste pour leur durée a été réduit à la briéveté dont S. Exc. M. le comte de Metternich parle dans son office.

Le soussigné profite avec empressement de cette

occasion pour réitérer à S. Exc. M. le comte de Metternich l'assurance de sa haute considération.

Prague, le 30 juillet 1813.

Signé, HUMBOLDT.

Concordat cum originali,

Signé, METTERNICH.

A Son Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères de sa majesté impériale et royale apostolique.

(N°. 3.) *Note des plénipotentiaires français*

A M. de Metternich.

Les soussignés, plénipotentiaires de S. M. l'empereur et roi, ont l'honneur de répondre aux notes qui leur ont été remises par S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. I. l'empereur d'Autriche, plénipotentiaire de la puissance médiatrice.

La convention du 30 juin, par laquelle la France accepte la médiation de l'Autriche, a été signée après que l'on fut convenu des deux points suivans :

1°. Que le médiateur serait impartial ; qu'il n'avait conclu et ne conclurait aucune convention, même éventuelle ; avec une puissance belligérante, pendant tout le temps que dureraient les négociations ;

2°. Que le médiateur ne se présentait pas comme

arbitre, mais comme conciliateur, pour arranger les différens et rapprocher les parties.

La forme des négociations fut en même temps l'objet d'une explication entre M. le comte de Metternich et M. le duc de Bassano. Il fut jugé convenable de s'entendre d'avance à cet égard, parce que, dès la négociation de l'armistice du 4 juin, la Russie avait manifesté ses intentions et donné à connaître qu'elle voulait ouvrir des négociations, non dans le but de la paix, mais dans la vue de compromettre l'Autriche et d'étendre les malheurs de la guerre. On s'arrêta à la forme des conférences.

Les soussignés ne peuvent que témoigner leur étonnement et leurs regrets de ce que, depuis plusieurs jours qu'ils sont à Prague, ils n'ont pas encore vu les ministres russe et prussien, et que les conférences n'ont pas encore été ouvertes par l'échange des pouvoirs respectifs, et enfin de ce qu'un temps précieux a été employé à discuter des idées aussi imprévues qu'incompatibles avec le but de la réunion d'un congrès, puisqu'elles tendent à établir que les plénipotentiaires doivent négocier sans se connaître, sans se voir et sans se parler.

La question posée par le plénipotentiaire du médiateur, dans sa note du 29 juillet, lorsqu'il invite les soussignés à se concerter avec lui sur le mode à adopter pour la négociation, soit celui des conférences, soit celui des transactions par écrit, a été résolue d'avance par les explications qui ont accompagné la convention du 30 juin. . . . .

Toutefois voulant, autant que cela dépend d'eux, lever toutes les difficultés et concilier les prétentions, même les moins fondées, les soussignés proposent au plénipotentiaire du médiateur, de n'exclure ni l'un ni l'autre mode de négociations et de les adopter concurremment tous les deux.

A cet effet, on traiterait dans des conférences régulières, qui auraient lieu une ou deux fois par jour, soit par notes remises en séance, soit par des explications verbales qui seraient ou ne seraient pas insérées au protocole, selon la demande ou la réquisition des plénipotentiaires respectifs. Par ce moyen, l'usage de tous les temps serait suivi, et si le plénipotentiaire russe persistait à vouloir négocier la paix sans parler, il en serait le maître et pourrait faire connaître par des notes les intentions de sa cour.

Les soussignés se flattent que leur proposition conciliera tout, et que les conférences ne tarderont plus à s'ouvrir.

Prague, le 6 août 1813.

Signé, CAULAINCOURT, duc de Vicence; L. NARBONNE.

(N°. 4.) *Note de M. Metternich*

Aux plénipotentiaires français.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de S. M. I. et R. A., plénipotentiaire

de la puissance médiatrice, dès la réception de la note que LL. EE. M. le duc de Vicence et M. le comte de Narbonne, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, lui ont fait l'honneur de lui adresser le 6 de ce mois, a fait communication de cet office à MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse. Il vient de recevoir de leur part des réponses en date du 7, qu'il a également l'honneur de joindre ici en copie pour la connaissance de LL. EE. MM. les plénipotentiaires français.

Le soussigné s'empresse de renouveler à leurs excellences les assurances de sa haute considération.

Prague, le 8 août 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

Note de M. d'Anstett

A M. le comte de Metternich.

Le soussigné a reçu avec la note d'hier la copie de l'office remis le même jour, par les plénipotentiaires français à M. le plénipotentiaire médiateur et dont son excellence a bien voulu lui donner communication, conformément à la marche ouverte et impartiale qu'elle a constamment suivie. Il est une dignité en affaires et dans la discussion d'intérêts majeurs, dont il n'est point permis de s'écarter, quelle que puisse être la provocation. La Russie sait ce qu'elle se doit à elle-même, et le soussigné ne relèvera ici ni les fausses assertions, ni les formes de la pièce

française dont chaque paragraphe est ou une inculpation contre la puissance médiatrice ou une injure pour la Russie, une contradiction ou un faux-fuyant. Cependant il faut que l'Europe sache d'où sont venus les obstacles qui ont empêché l'accomplissement d'un œuvre aussi salutaire que celle qui devait s'achever à Prague. C'est sous ce rapport exclusif que le soussigné réclame la publication des faits : publication qui intéresse également la dignité d'une médiation que S. M. l'empereur de toutes les Russies a acceptée d'une manière si franche et si positive.

Quant à l'accusation que la Russie n'a cherché dans les négociations qu'à compromettre l'Autriche, personne ne sait mieux que le ministre de sa majesté impériale et royale apostolique par qui l'armistice fut proposé et comment il a été accepté. De sorte qu'on ne voit pas qui l'injure touche de plus près, si c'est une cour sage, puissante, éclairée, qui ne se serait pas aperçue d'un pareil stratagème, ou la Russie qui a prouvé par des faits, depuis que ses armées ont passé la Vistule et l'Oder, qu'elle ne demandait pas mieux que de donner les mains à une paix raisonnable et solide et de se prêter à tout arrangement qui aurait pour résultat le bonheur et la tranquillité des peuples. L'Autriche en avait préparé les élémens en se chargeant de la médiation ; mais il paraît qu'il n'était point dans les intentions de S. M. l'empereur des Français d'en permettre le développement. Ces vérités n'ont pas besoin de démonstration, et le soussigné se bornera d'avoir l'honneur de répéter officiel-

lement à son excellence monsieur le plénipotentiaire médiateur ce qui a déjà fait le sujet de ses offices précédens : qu'étant convenu du mode de négociation, qui est sévèrement conforme, quoi qu'en puissent dire les plénipotentiaires français, à ce qui s'est fait au congrès de Teschen, et l'ayant solennellement accepté, il y persiste. Il y demandera en même temps, pour détruire, par une seule remarque, le vain et sophistique étalage de la note française, quel est le parti qui voulait la paix et quel est celui qui ne la voulait pas. Dès le 12 juillet, le soussigné s'est trouvé à Prague et s'est doublement légitimé sur ses pouvoirs, et c'est le 6 août, c'est-à-dire quatre jours avant le terme final, que les plénipotentiaires français ouvrent les négociations actives, et cela pour établir des formes contradictoires par elles-mêmes, afin d'écarter de fait le grand objet qui semblait les avoir conduits à Prague.

Le soussigné n'en a pas eu d'autre dans la présente note, que d'exposer à la puissance médiatrice la manière dont il envisage les questions du moment dans leurs rapports vis-à-vis d'elle, parce que sa conduite, comme la continuation de son séjour à Prague, ont été irrévocablement réglées sur les obligations de sa cour envers celle dont elle avait accepté la médiation.

Il profite de cette occasion, etc., etc., etc.

Prague, le 26 juillet (7 août) 1813.

Signé, D'ANSTETT.

Concordat cum originali,

Signé, METTERNICH.

Note de M. de Humboldt

A M. le comte de Metternich.

Le soussigné ministre d'état et plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse, a reçu hier la note des plénipotentiaires français que S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères, plénipotentiaire de S. M, l'empereur d'Autriche, a bien voulu lui communiquer.

Lorsque LL. MM. le roi de Prusse et l'empereur de Russie s'empressèrent d'accepter la médiation de la cour de Vienne, en prouvant par-là et leur désir de mettre un terme aux calamités de la guerre et leur déférence pour sa majesté impériale et royale apostolique, ils devaient supposer que leur adversaire respecterait également cette médiation, et qu'ils seraient mis par-là à l'abri de voir donner une interprétation aussi fausse qu'injurieuse à leurs intentions. La note dont le soussigné vient de recevoir la communication, prouve que cette attente a été illusoire; l'office des plénipotentiaires français manque à tous les égards dus à la cour médiatrice; il détruit d'avance les espérances de la paix en supposant gratuitement aux cours alliées des vues contraires à son rétablissement, et il altère, au lieu de répondre d'une manière simple et naturelle aux notes du médiateur, tellement toute la question, qu'il n'y en a pas une qui y soit présentée sous son véritable jour.

Le soussigné s'abstient d'analyser le passage qui

regarde la médiation de Vienne. En rappeler les termes, serait blesser les sentimens dont sa cour a constamment fait profession envers S. M. l'empereur d'Autriche. Les idées les plus simples de médiation et la lecture de la convention du 30 juin suffisent au reste pour le juger.

La forme des négociations ne pouvait point être convenue isolément à Dresde entre la cour médiatrice et le gouvernement français. La confiance illimitée des cours alliées dans la première rend inutile toute explication ultérieure sur ce point.

Les plénipotentiaires français ne pouvaient donc point être étonnés de ne pas voir s'ouvrir des conférences qui, après la proposition de la forme des transactions par écrit, ne pouvaient pas avoir lieu. Mais le soussigné aurait pu témoigner sa juste surprise du retard de l'arrivé des plénipotentiaires français, et des longueurs apportées à la négociation, s'il n'avait pas été dans la marche de sa cour de s'en remettre en tout ce qui regardait cette négociation, uniquement à la puissance médiatrice.

Ce sont ces égards pour la négociation bienveillante de sa majesté impériale et royale apostolique, qui ont seuls pu faire condescendre S. M. le roi de Prusse à laisser attendre son ministre, pendant plus de quinze jours inutilement, les plénipotentiaires français, et S. Exc. le comte de Metternich trouvera certainement naturel que, sans ces mêmes sentimens, le soussigné se croirait en devoir de ne point continuer dans le moment actuel son séjour ici, ni

s'exposer à voir jeter par la France un faux jour sur les intentions pures, loyales et bienfaisantes des cours alliées.

La forme des négociations proposée dans la note des plénipotentiaires français se juge par elle-même. Une réunion de deux formes opposées, des transactions par écrit et des conférences, ne serait possible qu'en dépouillant la première tellement des avantages qui l'ont fait proposer, qu'elle ne serait conservée qu'en apparence; aussi n'a-t-elle été usitée nulle part, et le soussigné croit presque superflu de dire qu'il doit continuer à insister sur la forme qui a été proposée par S. Exc. M. le comte de Metternich, et qui a servi de base à une paix connue et mémorable.

Quoique la note des plénipotentiaires français affecte de relever isolément la conduite et les vues de la cour de Russie (affectation qui est étendue jusqu'aux ministres des deux cours), tandis que la marche de la Prusse et de la Russie, ainsi que celle de leurs agens, a constamment présenté le plus parfait accord, le soussigné n'a pas besoin de dire que S. M. le roi son maître n'en ressentira que doublement le passage qui regarde son auguste allié, et qu'il serait impossible de qualifier des noms qu'il mérite. Il serait au-dessous de toute dignité d'y répondre. Les peuples ne se méprennent point sur les auteurs de leurs maux. Le souverain qui, après avoir repoussé la plus injuste des agressions, et après avoir réussi, par les efforts de ses fidèles sujets, à anéantir l'armée qui avait osé envahir son empire, a professé le désir

le plus pur et le plus noble de ramener une paix stable et solide, n'est pas celui qui sera taxé jamais d'avoir voulu étendre ou prolonger les malheurs de la guerre.

La grande et importante question dans les transactions actuelles, est sans doute celle de la paix. Or, l'Europe et la postérité jugeront facilement qui des deux parties s'est opposée à son prompt rétablissement; si ce sont les cours alliés qui, en partant, ainsi que la cour médiatrice, du grand principe auquel elles resteront toujours fidèles, de ramener un état d'ordre et d'équilibre général en Europe, ont tout fait pour ne pas perdre un seul des instans précieux que le repos des armes accordait à l'œuvre de la pacification; ou si c'est le gouvernement qui, après avoir différé, sans aucun prétexte plausible, le commencement des négociations, et après avoir fait suivre un délai à l'autre, n'a pas hésité à faire remettre, quatre jours avant l'expiration de l'armistice, une note pareille à celle que le soussigné vient d'examiner, non sans une peine vive et profonde, en voyant traiter ainsi des questions dont dépendent le bonheur et la tranquillité des nations.

Le soussigné a l'honneur, etc.

Prague, le 7 août 1813.

Signé, HUMBOLDT.

Concordat cum originali,

Signé, METTERNICH.

A Son Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères; plénipotentiaire de la puissance médiatrice.

(N°. 5.) *Note de M. de Metternick*

Aux plénipotentiaires français.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de sa majesté impériale et royale apostolique, plénipotentiaire de la cour médiatrice, en même temps qu'il s'acquitte de la communication de l'office, en date du 7, de MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse, croit devoir répondre, de son côté, à la note que LL. EExc. M. le duc de Vicence et M. le comte de Narbonne, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, lui ont fait l'honneur de lui adresser avant-hier.

Négociateur de la convention du 30 juin, il n'a jamais consenti aux deux points antérieurs à la signature de l'acte dont fait mention la note de leurs excellences. Il suffit, pour démontrer l'erreur qui a dicté cette assertion, de l'assurance qu'il eût été contraire à la dignité de son auguste cour de prendre l'engagement d'être impartial, comme celui de ne se lier, durant la négociation, par aucune convention, même éventuelle, et les rôles de médiateur et d'arbitre sont trop différens pour que l'Autriche, en se chargeant du premier, du consentement des puissances intéressées, ait pu songer à s'arroger les attributions de l'autre.

Le soussigné ne saurait également pas admettre qu'il ait arrêté avec S. Exc. M. le duc de Bassano la

forme des conférences à adopter pour les négociations. Les égards particuliers que les deux cours de Russie et de Prusse pouvaient, en raison de leur attitude politique, se trouver portées à observer, relativement aux choix de telle ou telle forme de négociation, ont, à la vérité, fait le sujet de plusieurs entretiens entre le soussigné et S. Exc. M. le duc de Bassano; mais les formes d'une négociation ne pouvant pas être unilatéralement réglées par le médiateur et par une des puissances prenant part à la négociation, avec exclusion des autres parties, et l'arrivée de MM. les plénipotentiaires français ayant éprouvé des retards, le mode de négociation fut touché par M. le comte de Bubna, en vertu des ordres qui lui avaient été adressés en date du 17 juillet, et les pourparlers à cet égard ne conduisirent à aucun résultat.

Le soussigné proteste formellement contre l'assertion que le prétendu concert établi à ce sujet ait été motivé par la manifestation des intentions de la Russie d'ouvrir des négociations dans la vue de compromettre l'Autriche. S. M. l'empereur ne s'est chargé de la médiation entre les cours belligérantes que par sa confiance dans leur bonne foi réciproque, et sa pénétration ne pouvait pas être plus surprise que son impartiale loyauté.

Les formes de la négociation proposée à LL. EExc. MM. les plénipotentiaires de France, ne pouvaient être imprévues, puisqu'elles ont été articulées dans les ouvertures faites à cet égard par M. le comte de Bubna; et elles sont si peu inusitées dans des trans-

actions semblables à la présente, qu'elles ont été admises comme base dans les négociations de Teschen citées à l'appui de la proposition du soussigné. Les raisons qui l'ont engagé à les préférer alors subsistent toujours, et il renouvelle son invitation à leurs excellences d'y adhérer de leur côté.

Il saisit cette occasion, etc., etc., etc.

Prague, le 8 août 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

(Nº. 6.) *Réponse des plénipotentiaires français.*

Les soussignés, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, ont reçu, avec les deux notes que S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères, plénipotentiaire de la cour médiatrice, leur a fait l'honneur de leur adresser hier, les copies de celles de MM. les plénipotentiaires russe et prussien. Pénétrés de l'obligation sacrée que leur impose la nature même de leur mission, celle d'écarter toute discussion qui n'aurait pas pour but de réaliser les plus chères espérances des peuples, les soussignés ne considèreront dans les notes qui leur ont été remises, que les points qui ont un rapport direct à l'œuvre de la pacification. Ils éviteront également de s'étendre en protestations de leur désir de la paix, parce que, quelque naturel qu'il

soit de s'en honorer, ce désir règle l'esprit des négociations; mais non la marche des affaires, qui doivent se traiter suivant les usages reçus, dans leur ordre, et en levant les difficultés à mesure qu'elles se rencontrent.

C'est avec autant de surprise que de regret que les soussignés ont vu que ces notes avaient pour but de rejeter une proposition qui leur avait paru, et qui est en effet la seule propre à concilier la diversité d'opinion qui s'est élevée sur la forme des négociations.

Dans cet état de choses, ils s'adressent avec confiance au médiateur pour lui représenter, ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître, que la seule ouverture qui ait tendu réellement à entamer la négociation, a été faite par eux. En effet, le dissentiment des deux parties laissant la question indécise, et l'opinion du médiateur, quelque poids que lui donnent sa sagesse et ses lumières, n'ayant pas pu la décider, les soussignés, autant par déférence pour le médiateur que par le désir d'aplanir toutes les difficultés, ont consenti à adopter entièrement le mode qu'il avait proposé, en demandant simplement qu'on admît aussi leur proposition.

C'était donc un pas de fait; car il serait injuste de ne regarder comme tel en négociation que le sacrifice total de ses prétentions qu'une des parties ferait à l'autre. Ils devaient espérer qu'après cette démarche de leur part, faite dans la forme que le médiateur avait désirée, il se déciderait enfin à faire

valoir les motifs non moins fondés sur la raison que sur l'usage, dont ils ont appuyé leur proposition dans les fréquentes conférences officielles qu'ils ont eues à ce sujet avec M. le comte de Metternich. Cependant ils voient que les plénipotentiaires alliés, sans combattre cette proposition, sans répondre aux considérations qui l'ont dictée, sans alléguer même d'autre raison que leur seule volonté, persistent dans leur prétention; et que le plénipotentiaire de la cour médiatrice se range entièrement de leur avis, quoiqu'on ne puisse se dissimuler que le seul motif qu'il ait fait valoir pour justifier cette préférence, ne se se trouve plus fondé depuis que les soussignés ont admis la forme qu'il proposait.

Toutes les objections que l'on peut faire contre le mode qu'ils ont indiqué dans leur note du 6, tombent d'elles-même, si l'on réfléchit qu'il concilie toutes les prétentions, qu'il réunit tous les avantages des différentes formes, l'authenticité de la négociation par écrit, et la facilité et la célérité de la négociation verbale.

Il serait superflu de s'attacher à relever l'étrange assertion que ce mode est inusité, puisque le plus simple examen des faits suffit pour la détruire. Personne n'ignore que dans les principaux congrès dont l'histoire fait mention, dans ceux où, comme à présent, on a eu à débattre des intérêts aussi compliqués que variés, à Munster, à Nimègue, à Ryswich, cette double forme a toujours été employée. S'y refuser aujourd'hui, n'est-ce pas évidemment mon-

ter que le but pacifique, qu'on met tant de soins à annoncer, n'est pas celui qu'on se propose réellement ? On affecte de nommer Teschen, de prendre pour règle ce qui a été une exception, et d'invoquer à l'appui le résultat de cette négociation, comme si celles qui viennent d'être citées en avaient eu un moins heureux, comme si elles n'avaient pas également réglé les intérêts des souverains, et assuré la tranquillité des états. Quel peut être, on le demande encore, le motif qui fait préférer une forme qu'on a suivie seulement dans une circonstance où il n'y avait qu'un objet à traiter, et où les bases étaient même posées d'avance ?

Il est facile de juger par l'état actuel de la question, qui l'on doit accuser des retards apportés à la négociation, ou ceux qui, élevant une prétention opposée à l'usage, repoussent une proposition qui leur assure tous les avantages qu'ils réclament, ou ceux qui, ayant pour eux l'usage universellement suivi, consentent à adopter en entier la forme choisie par leur partie adverse, et se bornent à demander qu'on n'exclue pas une manière de traiter qui, malgré toutes les allégations contraires, peut seule amener de prompts résultats.

Les soussignés se flattent que ces considérations seront d'autant mieux senties par S. Exc. M. le comte de Metternich, qu'il n'aura pu lui échapper que si la forme exclusive des négociations par écrit offre quelques avantages, ce n'est pas, à en juger du moins par les notes qu'il a communiquées aux

soussignés, celui d'aider à concilier les esprits. Il remarquera sans doute aussi que les propositions des soussignés ont été, au contraire, une nouvelle preuve de leur constant désir d'aplanir toutes les difficultés pour arriver à la paix ; lors même que leurs adversaires paraissent y avoir renoncé. Ils renouvellent donc la proposition qu'ils n'ont cessé de faire, d'échanger leurs pleins-pouvoirs, afin d'ouvrir à l'instant les négociations selon la forme proposée par le médiateur, sans exclure néanmoins la forme des conférences, pour conserver les moyens de s'expliquer de vive voix.

Les soussignés ont l'honneur, etc.

Prague, le 9 août 1813.

Signé, CAULAINCOURT, duc de Vicence; L. NARBONNE.

(N°. 7.) *Note de M. de Metternich*

Aux plénipotentiaires français.

Le ministre d'état et des affaires étrangères de sa majesté impériale et royale apostolique, plénipotentiaire de la cour médiatrice, s'est acquitté hier envers MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse, de la communication de la note du 9 de ce mois, que LL. EExc. MM. les plénipotentiaires français lui ont fait l'honneur de lui adresser. Il

vient de recevoir en réponse, de la part de MM. le baron d'Anstett et de Humboldt, les notes sous date de ce jour, ci-jointes en copie, qu'il ne veut pas différer de transmettre à MM. les plénipotentiaires français.

Le soussigné saisit cette occasion, etc.

Prague, le 10 août 1813.

Signé, METTERNICH.

Note de M. d'Anstett

A M. le comte de Metternich.

Le soussigné vient de recevoir la copie de la note que MM. les plénipotentiaires français ont adressée sous date d'hier à S. Exc. M. le comte de Metternich, plénipotentiaire de la puissance médiatrice. Il n'a pas été surpris de voir que l'on cherche, le dernier jour des négociations, à rejeter tous les torts et sur le médiateur et sur les plénipotentiaires des puissances alliées. Cette marche n'est pas nouvelle. Du reste, tout ce que cette même pièce renferme aujourd'hui a été réfuté d'avance. Mais lorsque MM. les plénipotentiaires français, en parlant de la forme écrite, disent que nos offices ne sont point de nature à concilier les esprits, il suffit de mettre à côté de l'insulte grave qui a été faite à la Russie dans leur note du 6, la manière dont elle a été relevée, pour juger qui s'est écarté des usages reçus, lors même qu'il ne se serait point agi d'une œuvre à la-

quelle devaient présider la dignité et le calme qui conviennent à des négociations de ce genre. C'est une nouvelle raison pour les plénipotentiaires des puissances alliées de se convaincre que la forme écrite était la seule admissible, parce qu'on lira les pièces, et que d'injustes inculpations retomberont sur leurs auteurs.

Si, finalement, on s'étaie si fort de l'exemple du congrès d'Utrecht, pourquoi donc MM. les plénipotentiaires français n'ont-ils pas jugé à propos d'en adopter les formes préparatoires, en faisant contre-signer leurs pouvoirs par le médiateur? C'eût été effectivement un pas de fait. Mais ce n'est point au soussigné à discuter une question qui concerne directement la puissance médiatrice, et il s'empresse de profiter de cette occasion pour renouveler, etc.

Prague, le 29 juillet (10 août 1813.)

Signé, d'Anstett.

Note de M. de Humboldt

A M. le comte de Metternich.

Le soussigné, ministre d'état et plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse, a vu, par la note de MM. les plénipotentiaires français de la date d'hier, que S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères, plénipotentiaire de S. M. l'empereur d'Autriche, lui a fait l'honneur de lui communiquer par la sienne du même jour, que

MM. les plénipotentiaires français continuent à décliner la forme des négociations, qui avait été proposée par la cour médiatrice, et que celles de Prusse et de Russie s'étaient empressées d'accepter.

Il est vrai que MM. les plénipotentiaires français disent dans leur office qu'ils adoptent entièrement le mode proposé, en demandant simplement qu'on admette aussi leur proposition. Mais comme il est évident que les formes de transactions par écrit et des conférences, ont été proposées par S. Exc. M. le comte de Metternich comme deux formes entièrement différentes et même opposées, dans son office du 29 juillet, il est clair que leur réunion ne peut se faire sans que le mode des transactions par écrit, joint aux conférences, ne perde par-là tout ce qui le caractérise, et ne soit réellement sacrifié à l'autre, qui, à son tour, si l'on y joignait des transactions par écrit, n'en présenterait pas moins tous les inconvéniens si bien développés dans la note précitée.

Voilà ce que le soussigné croit avoir exposé dans sa note du 7 de ce mois; il s'étendrait néanmoins encore davantage sur ce sujet, si la date de la note de MM. les plénipotentiaires français et celle de sa réponse ne l'en empêchaient. Forcé de s'expliquer encore sur le mode des négociations, le jour même où elles devraient être terminées, il croirait inutile d'entrer dans un plus ample détail.

Cette date, la suite et la teneur des pièces qui ont été échangées, et la marche entière de la négociation, dispensent également le soussigné de répondre

aux différentes inculpations directes et indirectes que renferme la note de MM. les plénipotentiaires français, et, s'estimant toujours heureux lorsqu'il peut éviter de répliquer à des communications peu faites pour concilier les esprits, il se borne simplement à renouveler à S. Exc. M. le comte de Metternich les assurances de sa haute considération.

Prague, le 19 août 1813.

Signé, HUMBOLDT,

Concordat cum originali,

Signé, METTERNICH.

(N°. 8.) *Réponse des plénipotentiaires français.*

Les soussignés, etc., viennent de recevoir la note que S. Exc. M. le comte de Metternich, etc., leur a fait l'honneur de leur adresser, à laquelle était jointe celle de MM. les plénipotentiaires de Russie et de Prusse. Ils pourraient commencer par relever dans ces notes plusieurs imputations au moins inexactes qui leur sont faites, telles que celle qu'ils auraient demandé la forme des négociations d'Utrecht, négociations qu'ils n'ont point citées, ne pouvant ignorer qu'elles ont eu lieu sans l'intervention d'un médiateur, et celle qu'ils se seraient refusé à faire rectifier la copie de leurs pleins-pouvoirs par le plénipotentiaire de la puissance médiatrice. Mais, fi-

dèles à leur résolution d'écarter tout ce qui peut entraver la marche des négociations, ils se borneront à répondre aux assertions non moins inexactes, mais d'une beaucoup plus grande importance, que contiennent ces mêmes notes.

Les plénipotentiaires alliés fondent l'avantage de la forme qu'ils ont proposée sur ce qu'on lira toutes les pièces de la négociation. Loin qu'on puisse assurer les plénipotentiaires soussignés d'avoir voulu s'envelopper d'un voile, comme on semble l'indiquer, qui plus qu'eux a témoigné le désir de cette publicité, puisque non-seulement ils ont adopté cette forme, mais encore en demandant des conférences, pour y ajouter l'avantage de la discussion verbale, ils ont proposé qu'il fût tenu un protocole qui pût conserver jusqu'aux paroles de chacun des négociateurs ?

Le passage qui regarde la date des notes, et qui paraît préjuger l'époque à laquelle les négociations doivent être terminées, ne semble-t-il pas être une nouvelle preuve de la crainte qu'ont toujours paru avoir les plénipotentiaires alliés de les voir s'ouvrir ? Ces mots, *dernier jour des négociations*, amènent une réflexion bien douloureuse, en donnant à penser qu'on renonce dès à présent à toute idée de conciliation, tandis que la convention signée à Neumark, en établissant un terme avant lequel il n'est pas permis de dénoncer l'armistice, n'en fait nullement une obligation, et n'annonce d'ailleurs en aucune manière que, ce terme arrivé, les négociations doivent cesser.

Le médiateur ne regarde-t-il pas comme le plus saint des devoirs de concourir à faire rejeter une interprétation qui détruirait l'espoir d'un rapprochement que les soussignés hâtent de tous leurs vœux et de tous leurs efforts ?

Les réponses des plénipotentiaires alliés ne discutent point et réfutent encore moins les raisons présentées par les soussignés dans leur note d'hier ; ils croient devoir insister auprès du médiateur pour le prier d'intervenir enfin avec tous les moyens que lui donne le rôle dont il s'est chargé, pour engager les plénipotentiaires de Russie et de Prusse à discuter les questions au lieu de les trancher, et à adopter enfin la seule proposition qui puisse amener un heureux résultat, puisqu'elle n'exclut aucun moyen de conciliation, et assure à chaque partie tous les avantages qu'elle tient à conserver.

Les soussignés se flattent donc que ces explications détermineront le médiateur à faire sentir à MM. les plénipotentiaires russe et prussien que la raison, l'esprit de conciliation, et le désir sincère de la paix, sont du côté de ceux qui défendent les principes et usages de tous les temps.

Ils saisissent avec empressement, etc.

Prague, le 10 août 1813.

Signé, Caulaincourt, duc de Vicence ; L. Narbonne.

(N°. 9.) *Note de M. de Metternich*

Aux plénipotentiaires français.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères de sa majesté impériale et royale apostolique, plénipotentaire de la cour médiatrice, a l'honneur de transmettre à LL. Exc. MM. le duc de Vicence et le comte de Narbonne, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, copie des offices qu'il vient de recevoir de la part de MM. les plénipotentiaires de S. M. l'empereur de toutes les Russies, et de S. M. le roi de Prusse, par lesquels ils lui déclarent que, le terme de l'armistice étant écoulé, ils regardent le congrès réuni pour la négociation de la paix comme dissous.

C'est avec un vif regret que le soussigné voit finir, en conséquence, ses fonctions de médiateur, sans emporter, d'un stérile essai d'arriver au résultat satisfaisant de la pacification des puissances belligérantes, une autre consolation que celle de n'avoir négligé de son côté aucun moyen pour consommer une œuvre aussi salutaire.

Le soussigné saisit avec empressement l'occasion de cette dernière communication officielle pour offrir à LL. Exc. les assurances de sa haute considération.

Prague, le 11 août 1813.

Signé, le comte DE METTERNICH.

Note de M. d'Anstett

A M. le comte de Metternich.

Le terme final de la médiation et des négociations ouvertes à Prague étant révolu avec la journée du 10, le soussigné a l'ordre exprès de déclarer formellement que ses pleins-pouvoirs cessent dès ce moment.

Sur le point de quitter cette ville, il ne saurait le faire sans s'acquitter du devoir sacré d'offrir à S. Exc. M. le comte de Metternich les expressions de sa vive reconnaissance des marques de confiance et de bonté dont il a bien voulu l'honorer personnellement.

Quant à l'impartialité, à la noblesse, à l'esprit de conciliation, à la pureté des principes que son excellence a manifestés en sa qualité de médiateur, il n'appartient point au soussigné d'anticiper à cet égard sur les témoignages que les cours alliées s'empresseront de faire parvenir à S. Exc. M. le comte de Metternich. Il se borne à lui renouveler ceux de sa très-haute considération.

Prague, le 29 juillet (10 août) 1813, à minuit.

Signé, D'ANSTETT.

Concordat cum originali,

Signé, METTERNICH.

Note de M. de Humboldt

A M. le comte de Metternich.

Le terme des négociations qui avaient été ouvertes sous la médiation de sa majesté impériale et royale apostolique étant révolu avec la journée du 10 août, le soussigné, ministre d'état et plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse, est chargé, par les ordres exprès de sa cour, de déclarer formellement à S. Exc. M. le comte de Metternich, ministre d'état et des affaires étrangères, plénipotentiaire de S. M. l'empereur d'Autriche, que ses pleins-pouvoirs, ainsi que son caractère de plénipotentiaire, viennent à cesser.

Le soussigné ne tarde pas un moment, par conséquent, à prier S. Exc. M. le comte de Metternich de témoigner à sa majesté impériale combien S. M. le roi de Prusse, tout en éprouvant des regrets vifs et sincères que les intentions bienfaisantes de la cour médiatrice n'aient pu amener le résultat désiré, est sensible aux nouvelles marques d'intérêt et de confiance que S. M. l'empereur a bien voulu lui donner aussi dans cette occasion importante. Ces efforts faits d'un commun accord, pour rendre une paix stable et solide à l'Europe, ne pourront qu'ajouter aux sentimens d'amitié et d'attachement que se portent les deux souverains, et S. Exc. le comte de Metternich sait combien tout ce qui a rapport à

ce sentiment a de prix aux yeux de sa majesté et est cher à son cœur.

Le soussigné saisit cette occasion pour présenter à S. Exc M. le comte de Metternich l'expression de sa reconnaissance particulière de toutes les preuves de bonté et de confiance que son excellence a bien voulu lui donner personnellement, et le prier en même temps d'agréer l'assurance de sa haute considération.

Prague, le 10 août 1813, à minuit.

Signé, HUMBOLDT.

Concordat cum originali,

Signé, METTERNICH.

(N°. 10.) *Réplique des plenipotentiaires français*.

Les soussignés, plénipotentiaires de S. M. l'empereur des Français, ont reçu avec la note que S. Exc. M. le comte de Metternich, etc., leur a fait l'honneur de leur adresser aujourd'hui, les copies de celles que son excellence venait de recevoir de MM. les plénipotentiaires russe et prussien. Ils ont vu avec peine, mais sans surprise, dans cette communication, l'empressement avec lequel MM. les plénipotentiaires alliés ont saisi l'occasion de dérober à l'œuvre de la pacification le temps qui lui était encore réservé, et ils devaient s'attendre que le médiateur aurait usé

de toute son influence pour conserver à la négociation des momens qui pouvaient amener la tranquillité de l'Europe.

Les soussignés, convaincus qu'ils n'ont rien négligé pour remplir les intentions pacifiques de leur auguste maître, et qu'ils en ont encore donné une preuve en renouvelant avec instance, par leur note d'hier, les propositions les plus conciliantes, regrettent vivement qu'il ne leur reste d'autre devoir à remplir que de mettre sous les yeux de sa majesté impériale et royale les notes qui leur ont été adressées par M. le comte de Metternich.

Prague, le 11 août 1813.

Signé, CAULAINCOURT, duc de Vicence; L. NARBONNE.

(N°. 11.) *Déclaration de guerre de l'Autriche.*

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangères, est chargé par un ordre exprès de son auguste maître de faire la déclaration suivante à son excellence M. le comte de Narbonne, ambassadeur de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie.

Depuis la dernière paix signée avec la France, en octobre 1809, sa majesté impériale et royale apostolique a voué toute sa sollicitude, non-seulement à établir avec cette puissance des relations d'amitié et

de confiance dont elle avait fait la base de son système politique, mais à faire servir ces relations au maintien de la paix et de l'ordre en Europe. Elle s'était flattée que ce rapprochement intime cimenté par une alliance de famille contractée avec S. M. l'empereur des Français, contribuerait à lui donner, sur sa marche politique, la seule influence qu'elle soit jalouse d'acquérir, celle qui tend à communiquer aux cabinets de l'Europe l'esprit de modération, le respect pour les droits et les possessions des États indépendans, qui l'animent elle-même.

Sa majesté impériale n'a pu se livrer long-temps à de si belles espérances; un an était à peine écoulé depuis l'époque qui semblait mettre le comble à la gloire militaire du souverain de la France, et rien ne paraissait plus manquer à sa prospérité, pour autant qu'elle dépendait de son attitude et de son influence au dehors, quand de nouvelles réunions au territoire français, d'états jusqu'alors indépendans, de nouveaux morcellemens et déchiremens de l'empire d'Allemagne [1] vinrent réveiller les inquiétudes

---

Observations dictées par Napoléon.

[1] L'Autriche a de plein gré renoncé à l'empire d'Allemagne. Elle a reconnu les princes de la confédération, elle a reconnu le protectorat de l'empereur. Si le cabinet autrichien a conçu le projet de rétablir l'empire d'Allemagne, de revenir sur tout ce que la victoire a fondé et que les traités ont consacré, il a formé une entreprise qui prouve mal *l'esprit de modération et le respect pour les droits des états indépendans* dont il se dit animé.

des puissances, et préparer, par leur funeste réaction sur le nord de l'Europe, la guerre qui devait s'allumer en 1812 entre la France et la Russie[1].

Le cabinet français sait mieux qu'aucun autre combien S. M. l'empereur d'Autriche a eu à cœur d'en prévenir l'éclat par toutes les voies que lui dictait son

[1] Le cabinet de Vienne met en oubli le traité d'alliance qu'il a conclu le 14 mars 1812. Il oublie que par ce traité la France et l'Autriche se sont garanti réciproquement l'intégrité de leurs territoires actuels; il oublie que par ce traité l'Autriche s'est engagée à défendre le territoire de la France tel qu'il existait alors, et qui n'a depuis reçu aucun agrandissement; il oublie que par ce traité il ne s'est pas borné à demander pour l'Autriche l'intégrité de son territoire, mais les agrandissemens que les circonstances pourraient lui procurer; il oublie que, le 14 mars 1812, toutes les questions qui devaient amener la guerre étaient connues et posées, et que c'est volontairement et en connaissance de cause qu'il prit parti contre la Russie. Pourquoi, s'il avait alors les sentimens qu'il manifeste aujourd'hui, n'a-t-il pas fait alors cause commune avec la Russie? Pourquoi du moins, au lieu de s'unir à ce qu'il présente aujourd'hui comme une cause injuste, n'a-t-il pas adopté la neutralité? La Prusse fit à la même époque une alliance avec la France, qu'elle a violée depuis; mais ses forteresses et son territoire étaient occupés. Placée entre deux grandes puissances en armes, et théâtre de la guerre, la neutralité était de fait impossible. Elle se rangea du côté du plus fort. Lorsqu'ensuite la Russie occupa son territoire, elle reçut la loi et fut l'alliée de la Russie. Aucune des circonstances qui ont réglé les déterminations de la Prusse n'ont existé en 1812 et n'existent en 1813 pour l'Autriche. Elle s'est engagé de plein gré en 1812 à la cause qu'elle croyait la plus juste, à celle dont le triomphe importait le plus à ses vues et aux intérêts de l'Europe dont elle se montre protecteur si

intérêt pour les deux puissances et pour celles qui devaient se trouver entraînées dans la grande lutte qui se préparait. Ce n'est pas elle que l'Europe accusera jamais des maux incalculables qui en ont été la suite [3].

Dans cet état de choses, S. M. l'empereur ne pouvant conserver à ses peuples le bienfait de la paix, et maintenir une heureuse neutralité au milieu du vaste champ de bataille qui, de tous côtés, environnait ses états, ne consulta, dans le parti qu'elle adopta, que sa fidélité à des relations si récemment établies, et l'espoir qu'elle aimait à nourrir encore que son alliance avec la France, en lui offrant des moyens plus sûrs de faire écouter les conseils de la sagesse, met-

---

inquiet et défenseur si généreux. Elle a versé son sang pour soutenir la cause de la France; en 1813, elle le prodigue pour soutenir le parti contraire. Que doivent penser les peuples? Quel jugement ne porteront-ils pas d'un gouvernement qui, attaquant aujourd'hui ce qu'il défendait hier, montre que ce n'est ni la justice ni la politique qui règlent les plus importantes déterminations de son cabinet.

[3] Le cabinet français sait mieux qu'aucun autre que l'Autriche a offert son alliance lorsqu'on n'avait pas même conçu l'espérance de l'obtenir; il sait que si quelque chose avait pu le porter à la guerre, c'était la certitude que non-seulement l'Autriche n'y prendrait aucune part contre lui, mais qu'elle y prendrait part pour lui. Il sait que, loin de déconseiller la guerre, l'Autriche l'a excitée; que, loin de la craindre, elle l'a désirée; que, loin de vouloir s'opposer à de nouveaux morcellemens d'états, elle a conçu de nouveaux déchiremens dont elle voulait faire son profit.

trait des bornes à des maux inévitables et servirait la cause du retour de la paix en Europe [4].

Il n'en a malheureusement pas été ainsi : ni les succès brillans de la campagne de 1812, ni les désastres sans exemple qui en ont marqué la fin n'ont pu ramener dans les conseils du gouvernement français l'esprit de modération qui aurait mis à profit les uns, et diminué l'effet des autres [5].

---

[4] Le cabinet de Vienne ne pouvait, dit-il, maintenir une heureuse neutralité au milieu du vaste champ de bataille qui l'environnait de tous les côtés. — Les circonstances n'étaient-elles donc pas les mêmes qu'en 1806? De sanglans combats ne se livrèrent-ils pas en 1806 et en 1807, près des limites de son territoire, et ne conserva-t-il pas aux peuples le bienfait de la paix, et ne se maintint-il pas dans une heureuse neutralité? — Mais le gouvernement de l'Autriche, en prenant le parti de la guerre, en combattant pour la cause de la France, *consulta*, dit-il, *sa fidélité à des relations nouvellement établies*; fidélité qui ne mérite plus d'être consultée lorsque ces relations sont devenues plus anciennes d'une année et plus étroites par une alliance formelle. S'il faut l'en croire aujourd'hui, ce n'était pas pour s'assurer des agrandissemens qu'il s'alliait à la France en 1812, qu'il lui garantissait toutes ses possessions, et qu'il prenait part à la guerre : c'était pour servir la cause du retour de la paix, et pour faire écouter les conseils de la sagesse. Quelle logique! quelle modestie!

[5] Comment le cabinet de Vienne a-t-il appris que les succès brillans de la campagne de 1812 n'ont pas ramené la modération dans les conseils du gouvernement français? S'il avait été bien informé, il aurait su que les conseils de la France, après la bataille de la Moscowa, ont été modérés et pacifiques, et que tout ce qui pouvait ramener la paix fut alors tenté.

Sa majesté n'en saisit pas moins le moment où l'épuisement réciproque avait ralenti les opérations actives de la guerre, pour porter aux puissances belligérantes des paroles de paix, qu'elle espérait encore voir accueillir de part et d'autre avec la sincérité qui les lui avait dictées.

Persuadé toutefois qu'elle ne pourrait les faire écouter qu'en les soutenant de forces qui promettraient au parti avec lequel elle s'accorderait de vues et de principes l'appui de sa coopération active, pour terminer la grande lutte [6]; en offrant sa média-

---

[6] Le cabinet de Vienne met de la suite dans ses inconséquences. Il fait cause commune avec la France en 1812; et c'était, dit-il aujourd'hui, pour l'empêcher de faire la guerre à la Russie. Il arme en 1813 pour la Prusse et la Russie, et c'est, dit-il, pour leur inspirer le désir de la paix. Ces puissances, d'abord exaltées par des progrès qu'elles devaient au hasard des circonstances, avaient été rendues à des sentimens plus calmes par les revers éclatans du premier mois de la campagne : affaiblies, vaincues, elles allaient revenir de leurs illusions. Le gouvernement autrichien leur déclare qu'il arme pour elles : il leur montre ses armées prêtes à prendre leur défense, et en leur offrant de nouvelles chances dans la continuation de la guerre, il prétend leur inspirer le désir de la paix! Qu'aurait-il fait, s'il avait voulu les encourager à la guerre? Il a offert à la Russie d'en prendre sur lui le fardeau; il a offert à la Prusse d'en changer le théâtre, il a appelé sur son propre territoire les troupes de ses alliés et toutes les calamités qui pesaient sur celui de la Prusse. Il a enfin offert au cabinet de Pétersbourg le spectacle le plus agréable pour un empereur de Russie, de l'Autriche, son ennemie naturelle, combattant la France, son ennemie actuelle. Si le cabinet de Vienne avait demandé les conseils de la

tion aux puissances, elle se décida à l'effort, pénible pour son cœur, d'un appel au courage et au patriotisme de ses peuples. Le congrès proposé par elle et accepté par les deux partis s'assembla au milieu des préparatifs militaires que le succès des négociations devait rendre inutiles, si les vœux de l'empereur se réalisaient, mais qui devaient, dans le cas contraire, conduire par de nouveaux efforts au résultat pacifique que sa majesté eût préféré d'atteindre sans effusion de sang [7].

En obtenant, de la confiance qu'elles avaient vouée à sa majesté impériale, le consentement des puissances à la prolongation de l'armistice que la France jugeait nécessaire pour les négociations, l'empereur acquit, avec cette preuve de leurs vues pacifiques, celle de la modération de leurs principes et de leurs intentions [8].

---

sagesse, elle lui aurait dit qu'on n'arrête pas un incendie en lui donnant un nouvel aliment, qu'il n'est pas sage de s'y précipiter pour un peuple dont les intérêts sont contraires ou étrangers; enfin qu'il y a de la folie à exposer à toutes les chances de la guerre une nation qui, après de si longs malheurs, pouvait continuer à jouir des douceurs de la paix. Mais l'ambition n'est pas un conseiller qu'avoue la sagesse.

7 L'auteur de cette déclaration ne sort pas du cercle vicieux dans lequel il s'est engagé. La Russie et la Prusse savaient fort bien que le gouvernement autrichien armait contre la France. Dès ce moment elles ne pouvaient pas vouloir la paix. Ce résultat des dispositions du cabinet de Vienne était trop évident pour qu'il n'y eût pas compté.

8 Le cabinet de Vienne avait fait perdre le mois de juin tout

Il y reconnut les siens, et se persuada, de ce moment, que ce serait de leur côté qu'il rençontrerait des dispositions sincères à concourir au rétablissement d'une paix solide et durable. La France, loin de manifester des intentions analogues, n'avait donné que des assurances générales trop souvent démenties par des déclarations publiques qui ne fondaient aucunement l'espoir qu'elle porterait à la paix les sacrifices qui pourraient la ramener en Europe [9].

La marche du congrès ne pouvait laisser de doutes à cet égard; le retard de l'arrivée de MM. les plénipotentiaires français, sous des prétextes que le grand but de sa réunion aurait dû faire écarter [10],

---

entier, en ne remplissant aucune des formalités préalables à l'ouverture du congrès. La France ne demanda point que l'armistice fût prolongé, mais elle y consentit. Ce qu'elle désirait, ce qu'elle demanda, c'est qu'il fût convenu que les négociations continueraient pendant les hostilités. Mais le cabinet de Vienne s'y refusa; l'Autriche aurait été liée, comme médiatrice, pendant les négociations; il préféra une prolongation d'armistice qui lui donnait le temps d'achever ses armemens, et dont la durée limitée lui offrait un terme fatal pour rompre les négociations et pour se déclarer.

9 Comment le cabinet de Vienne s'est-il assuré *que la France ne porterait pas à la paix les sacrifices qui pourraient la ramener en Europe?* Avant le moment qu'il avait fixé pour la guerre, a-t-il proposé un *ultimatum* et fait connaître ce qu'il voulait? — Il a déclaré la guerre parce qu'il ne voulait que la guerre. Il l'a déclarée, sans s'assurer si elle pouvait être évitée, et avec une précipitation à laquelle il est difficile de reconnaître l'influence des conseils de la sagesse.

10 C'est par le fait de l'Autriche et des alliés que l'arrivée des

l'insuffisance de leurs instructions sur les objets de formes qui faisaient perdre un temps irréparable, lorsqu'il ne restait que peu de jours pour la plus importante des négociations [11]; toutes ces circonstances réunies ne démontraient que trop que la paix, telle que la désiraient l'Autriche et les souverains alliés,

---

plénipotentiaires a été retardée; cependant des difficultés suscitées à dessein n'étaient pas levées, que M. le comte de Narbonne était déjà à Prague. Ses pouvoirs, communs aux deux plénipotentiaires, l'autorisaient à agir concurremment ou séparément. M. le duc de Vicence arriva plus tard, parce que de nouvelles difficultés, où la dignité de la France était compromise, furent élevées par les ennemis. Mais à quoi bon ces observations? Qu'aurait fait un retard de quelques jours à un médiateur qui n'aurait pas voulu la guerre, et quel motif de guerre qu'un retard de quelques jours?

[11] Les plénipotentiaires avaient pour instructions d'adhérer à toutes les formes de négociation consacrées par l'usage. Le médiateur proposa des formes inusitées et qui tendaient à empêcher tout rapprochement des plénipotentiaires, tout rapport entre eux, toute négociation. Il introduisit une discussion qu'avec une volonté sincère de la paix le médiateur n'aurait jamais occasionée. *Il ne restait*, dit-il, *que peu de jours pour la plus importante des négociations*. Eh! pourquoi ne restait-il que peu de jours? qu'avait de commun la négociation avec l'armistice? ne pouvait-on pas négocier en se battant? Qu'importe quelques jours de plus ou de moins quand il s'agit de la paix? Si le cabinet de Vienne ne voulait pas la négocier, mais la dicter, comme on dicte des conditions à une place assiégée, peu de jours à la vérité pouvaient suffire; mais alors pourquoi n'a-t-il pas même proposé une capitulation? *Il ne restait que peu de jours pour la plus importante des négociations!* Quelle est donc la négociation qui a été faite en peu de jours? Le temps est l'élément le plus nécessaire quand il s'agit de s'en-

était étrangère aux vœux de la France [12] ; et qu'ayant accepté pour la forme, et pour ne pas s'exposer aux reproches de la prolongation de la guerre, la proposition d'une négociation, elle voulait en éluder l'effet [13], ou s'en prévaloir peut-être uniquement pour séparer l'Autriche des puissances qui s'étaient déja réunies avec elle de principe, avant

---

tendre; le temps est un élément inutile pour un médiateur qui a pris d'avance son parti. Cependant lorsque c'est contre la France qu'il s'agit de se déclarer, une telle détermination n'est pas de si peu de conséquence qu'il soit indifférent d'employer quelques jours de plus ou de moins à y penser.

[12] Il faut rendre ici justice à la pénétration du cabinet de Vienne. Sans doute la paix telle que la voulaient les souverains alliés était étrangère aux vœux de la France, de même que la paix telle que la voulait la France devait être étrangère aux vœux des alliés. Toute puissance qui entre en négociation veut tout ce qu'elle peut obtenir. Lorsqu'il y a un médiateur, il s'interpose entre les volontés opposées, afin de les rapprocher. Telle est sa mission : sa gloire est d'y réussir. Mais tel n'était pas le rôle que le cabinet autrichien s'était donné; il n'a jamais été médiateur, il a été ennemi dès le moment où, selon son aveu, il n'a voulu d'autre paix que celle que voulait une seule des parties. Mais quelle était cette paix que voulait le cabinet de Vienne? S'il voulait en effet la paix, une paix quelconque, pourquoi ne s'est-il pas expliqué? Pourquoi? parce qu'il avait adopté toutes les prétentions de la Russie, de la Prusse et de l'Angleterre; parce qu'il avait de plus ses prétentions propres sur lesquelles il ne voulait pas céder; enfin parce qu'il était résolu à la guerre.

[13] La France a proposé l'ouverture d'un congrès, parce qu'elle voulait sincèrement la paix, parce qu'elle se flattait que ses plénipotentiaires, mis en présence de ceux de la Russie et de la Prusse, parviendraient à s'entendre avec eux, parce qu'un

même que les traités eusent consacré leur union pour la cause de la paix et du bonheur du monde [14].

L'Autriche sort de cette négociation, dont le résultat a trompé ses vœux les plus chers, avec la conscience de la bonne foi qu'elle y a portée. Plus zélée que jamais pour le noble but qu'elle s'était proposé, elle ne prend les armes que pour l'atteindre de concert avec les puissances animées des mêmes senti-

---

congrès, même sous la médiation de l'Autriche, était un moyen d'échapper aux dangers des insinuations que le cabinet de Vienne répandait.

La France a accepté la médiation de l'Autriche, parce qu'en supposant au cabinet de Vienne les vues ambitieuses sur lesquelles nous n'avions pas de doutes, on devait croire qu'il se trouverait gêné par son rôle de médiateur, et qu'il n'oserait pas, dans une négociation publique et pour son seul intérêt, repousser nos vues modérées et les sacrifices que nous étions disposés à faire à la paix; parce qu'enfin, s'il en était autrement, et si le médiateur et nos ennemis étaient d'accord sur leurs prétentions réciproques, le cabinet de Vienne proposerait un *ultimatum* qui soulèverait l'indignation de la France et de ses alliés.

14 Ainsi l'*Autriche était déjà réunie de principes avec les ennemis de la France !* Qui lui demandait cet aveu?

Le cabinet de Vienne craignait que la France ne se prévalût d'une négociation pour séparer l'Autriche des puissances ennemies ! Sans doute, si l'Autriche s'était unie à elles pour les empêcher de faire la paix et avec la ferme résolution de nous faire la guerre, elle devait craindre une négociation où notre modération pouvait leur offrir des chances plus avantageuses dans la paix que dans la guerre; mais pourquoi donc le cabinet de Vienne a-t-il offert sa médiation et fait retentir l'Europe de ses vœux pour la paix?

mens. Toujours également disposée à prêter la main au rétablissement d'un ordre de choses qui, par une sage répartition de forces, place la garantie de la paix, sous l'égide d'une association d'états independants, elle ne négligera aucune occasion de parvenir à ce résultat; et la connaissance qu'elle a acquise des dispositions des cours devenues désormais ses alliées lui donne la certitude qu'elles coopéreront avec sincérité à un but aussi salutaire [15].

En déclarant, d'ordre de l'empereur, à M. le comte de Narbonne que ses fonctions d'ambassadeur viennent à cesser de ce moment, le soussigné met à la disposition de S. Exc. les passe-ports dont elle aura besoin pour elle et pour sa suite.

Les mêmes passe-ports seront remis à M. de la

---

[15] L'Autriche veut *établir un ordre de choses qui, par une sage répartition de forces, place la garantie de la paix sous l'égide d'une association d'états indépendans.* Elle ne fera la paix que quand une égale répartition de forces garantira l'indépendance de chaque état. Pour y parvenir, elle doit d'abord agrandir à ses dépens la Bavière et la Saxe, car c'est aux grandes puissances à descendre pour que les puissances du second ordre deviennent leurs égales; lorsquelle aura donné l'exemple, elle sera en droit de demander qu'il soit imité. Ainsi le cabinet de Vienne veut combattre pour faire de toutes les puissances une républiqne de souverains dont les élémens seront parfaitement égaux; et c'est à de telles rêveries qu'il faudrait sacrifier le repos du monde! Peut-on se jouer plus ouvertement de la raison publique, de l'opinion de l'Europe? En rédigeant des manifestes, comme en réglant sa conduite, le cabinet de Vienne n'a pas *écouté les conseils de la sagesse.*

Blanche, chargé d'affaires de France à Vienne, ainsi qu'aux autres individus de l'ambassade.

Il a l'honneur d'offrir, etc.

Prague, le 12 août 1813.

Signé, METTERNICH.

(N°. 12.) *Dernière note de M. de Bassano*

A M. de Metternich.

Le soussigné, ministre des relations extérieures, a mis sous les yeux de S. M. l'empereur et roi la déclaration du 11 août, par la quelle l'Autriche dépose le rôle de médiateur dont elle avait couvert ses desseins.

Depuis le mois de février, les dispositions hostiles du cabinet de Vienne envers la France étaient connues de toute l'Europe. Le Danemarck, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, Naples et la Westphalie ont dans leurs archives des pièces qui prouvent combien l'Autriche, sous les fausses apparences de l'intérêt qu'elle prenait à son allié et de l'amour de la paix, nourrissait de jalousie contre la France. Le soussigné se refuse à retracer le système de protestations prodiguées d'un côté, et d'insinuations répandues de l'autre, par lequel le cabinet de Vienne compromettait la dignité de son souverain, et qui, dans son développement, a prostitué ce qu'il y a de

plus sacré parmi les hommes, un médiateur, un congrès et le nom de la paix.

Si l'Autriche voulait faire la guerre, qu'avait-elle besoin de se parer d'un faux langage et d'entourer la France de piéges mal tissus qui frappaient tous les regards ?

Si le médiateur voulait la paix, aurait-il prétendu que des transactions si compliquées s'accomplissent en quinze ou vingt jours ? Était-ce une volonté pacifique celle qui consistait à dicter la paix à la France en moins de temps qu'il n'en faut pour conclure la capitulation d'une place assiégée? La paix de Teschen exigea plus de quatre mois de négociation. Plus de six semaines furent employées à Sistow avant que la discussion même sur les formes fût terminée. La négociation de la paix de Vienne, en 1809, lorsque la plus grande partie de la monarchie autrichienne était entre les mains de la France, a duré deux mois.

Dans ces diverses transactions, les intérêts et le nombre des parties étaient circonscrits; et lorsqu'il s'agissait à Prague de poser dans un congrès les bases de la pacification générale, de concilier les intérêts de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, du Danemarck, de la Saxe et de tant d'autres puissances, lorsqu'aux complications qui naissent de la multiplicité et de la diversité des intérêts, se joignirent les difficultés résultant des prétentions ouvertes et cachées du médiateur, il était dérisoire de prétendre que tout fût terminé, montre en main, en quinze jours. Sans la funeste intervention de l'Autri-

che, la paix entre la Russie, la France et la Prusse serait faite aujourd'hui.

L'Autriche, ennemie de la France, et couvrant son ambition du masque de médiatrice, compliquait tout et rendait toute conciliation impossible. Mais l'Autriche, s'étant déclarée en état de guerre, est dans une position plus vraie et toute simple. L'Europe est ainsi plus près de la paix : il y a une complication de moins.

Le soussigné a donc reçu l'ordre de proposer à l'Autriche de préparer dès aujourd'hui les moyens de parvenir à la paix, d'ouvrir un congrès où toutes les puissances, grandes et petites, seront appelées, où toutes les questions seront solennellement posées, où l'on n'exigera point que cette œuvre, aussi difficile que salutaire, soit terminée ni dans une semaine, ni dans un mois; où l'on procédera avec la lenteur inséparable de toute opération de cette nature, avec la gravité qui appartient à un si grand but et à de si grands intérêts. Les négociations pourront être longues : elles doivent l'être. Est-ce en peu de jours que les traités d'Utrecht, de Nimègue, de Ryswick, d'Aix-la-Chapelle ont été conclus ?

Dans la plupart des discussions mémorables, la question de la paix fut toujours indépendante de celle de la guerre; on négociait sans savoir si l'on se battait ou non; et puisque les alliés fondent tant d'espérances sur les chances du combat, rien n'empêche de négocier, aujourd'hui comme alors, en se battant.

Le soussigné propose de neutraliser un point sur

la frontière, pour le lieu des conférences ; de réunir les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, de la Saxe ; de convoquer tous ceux des puissances belligérantes, et de commencer, dans cette auguste assemblée, l'œuvre de la paix si vivement désirée par toute l'Europe. Les peuples éprouveront une consolation véritable en voyant les souverains s'occuper à mettre un terme aux calamités de la guerre, et confier à des hommes éclairés et sincères le soin de concilier les intérêts, de compenser les sacrifices, et de rendre la paix avantageuse et honorable à toutes les nations.

Le soussigné ne s'attache point à répondre au manifeste de l'Autriche et au seul grief sur lequel il repose. Sa réponse serait complète en un seul mot. Il citerait la date du traité d'alliance conclu le 14 mars 1812 entre les deux puissances, et la garantie, stipulée par le traité, du territoire de l'empire tel qu'il était le 14 mars 1812.

Le soussigné, etc.

Dresde, le 18 août 1813.

Signé, le duc DE BASSANO.

(N°. 13.) *Dernière note de M. de Metternich à M. de Bassano.*

Le soussigné, ministre sécrétaire d'état et des affaires étrangères, a reçu hier l'office que S. Exc. M. le duc de Bassano lui a fait l'honneur de lui adresser le 18 août dernier.

Ce n'est pas après que la guerre a éclaté entre l'Autriche et la France, que le cabinet autrichien croit devoir relever les inculpations gratuites que renferme la note de M. le duc de Bassano. Forte de l'opinion générale, l'Autriche attend avec calme le jugement de l'Europe et celui de la postérité.

La proposition de S. M. l'empereur des Français offrant encore à l'empereur une lueur d'espoir de parvenir à la pacification générale, sa majesté impériale a cru pouvoir la saisir. En conséquence, elle a ordonné au soussigné de porter à la connaissance des cabinets russe et prussien la demande de l'ouverture d'un congrès qui, pendant la guerre même, s'occuperait des moyens d'arriver à une pacification générale. LL. MM. l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, animés des mêmes sentimens que leur auguste allié, ont autorisé le soussigné à déclarer à S. Exc. M. le duc de Bassano, que, *ne pouvant point décider sur un objet d'un intérêt tout-à-fait commun, sans en avoir préalablement conféré avec les autres alliés, les trois cours vont porter incessam-*

ment à leur connaissance la proposition de la France.

Le soussigné les a chargés de transmettre, dans le plus court délai possible, au cabinet français, les ouvertures de toutes les cours alliées, en réponse à la susdite proposition.

Le soussigné a l'honneur, etc.

Prague, le 21 août 1813.

Signé, le prince DE METTERNICH.



MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE.

QUATRIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE DRESDE.

Ils ne disent qu'une chose, si ce n'est; *Si nous perdons! si nous perdons!* Je n'ai ouy personne d'eux qui ait jamais dit: *Si nous gaignons, si nous gaignons*, quel bien nous adviendra?

(MONTLUC, 1544, pag. 8.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

REPRISE DES HOSTILITÉS. — EXCURSION DE L'EMPEREUR EN BOHÈME ET EN LUSACE.

(Du 17 au 25 août.)

La rupture de l'armistice a été dénoncée le 11 août; le délai fatal expire le 16 à minuit. La guerre va donc recommencer plus acharnée, plus compliquée que jamais!

Des deux côtés, on n'a perdu aucun des quarante jours qui viennent de s'écouler. Toutes les réserves ont été ralliées; toutes les ressources avaient été épuisées pour les former.

Nous avons vu l'empereur Napoléon créer une armée nouvelle sous le maréchal Augereau, duc de Castiglione; une autre, sous le général Vandamme; une troisième, sous le maréchal Gouvion-Saint-Cyr; incorporer dans les nouveaux cadres tous les conscrits des dernières levées qui n'avaient pu prendre part à l'ouverture de la campagne; mettre le prince d'Eckmuhl en état de s'emparer de l'offensive dans le nord de l'Allemagne; réorganiser en Lusace l'armée polonaise de Poniatowski; obtenir des princes de la confédération le complément de leur contingent; enfin établir des garnisons suffisantes dans toutes les places de l'Elbe, depuis Hambourg jusqu'à Konigstein, et tirer des grands arsenaux de Mayence, de Wesel et de Magdebourg tout le matériel nécessaire.

Il est ainsi parvenu à porter ses forces à trois cent mille hommes; mais il n'a pu rassembler que quarante mille chevaux [1].

---

[1] *Aperçu de l'armée de l'empereur Napoléon au moment de la reprise des hostilités.*

INFANTERIE.	Garde impériale.	25,000	110,000
	1er. Corps. Le général Vandamme.	20,000	
	2e. Corps. Le maréchal Victor, duc de Bellune.	20,000	
	3e. Corps. Le maréchal Ney, prince de la Moscowa.	25,000	
	4e. Corps. Le général Bertrand.	20,000	

Du côté opposé les forces ont doublé. L'em-

Suite de l'aperçu de l'armée de l'empereur Napoléon au moment de la reprise des hostilités.

	Report.	110,000	
	5e. Corps. Le général Lauriston.	20,000	
	6e. Corps. Le maréchal Marmont, duc de Raguse.	15,000	
	7e. Corps. Le général Reynier.	20,000	
	8e. Corps. Le prince Poniatowski.	10,000	
	9e. Corps Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, hors de ligne.		
INFANTERIE.	10e. Corps. Le général Rapp, à Dantzick, hors de ligne.		250,000
	11e. Corps. Le maréchal Macdonald, duc de Tarente.	20,000	
	12e. Corps. Le maréchal Oudinot, duc de Reggio.	20,000	
	13e. Corps. Le maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl.	30 000	
	14e. Corps. Le maréchal Gouvion-St.-Cyr.	15,000	
	Garde impériale. Le général Nansouty. . . .	5,000	
	1er. Corps Le général Latour-Maubourg.	10.000	
	2e. Corps. Le général Sébastiani.	5,000	
	3e. Corps. Le général Arrighi, duc de Padoue.	6,000	
RÉSERVE DE CAVALERIE.	4e. Corps. Le général Kellermann, comte de Valmy.	4,000	40,000
	5e. Corps. Le général Milhaud, hors de ligne.		
	Cavalerie légère attachée aux divers corps d'armée.	10,000	
	Réserve de l'artillerie, troupes du génie, etc.		10,000
	(*Matériel des parcs.* 1250 bouches à feu, dont 200 appartenant à la garde impériale.)		
	Total environ. . . .		300,000

RÉCAPITULATION.

Français.		250,000
Italiens.	15,000	
Polonais.	15,000	50,000
Allemands.	20,000	
		300,000

Nota. L'officier russe Butturlin n'évalue pas l'armée française au delà de deux cent quatre-vingt mille combattans. En déduisant les malades, les hommes détachés de divers côtés, et ceux qui ne pouvaient pas suivre dans les marches, les combattans étaient encore bien au-dessous de cette évaluation.

pereur Alexandre a fait arriver sur l'Oder tous les soldats de la campagne de 1812 qui, blessés ou malades, étaient restés en arrière. Benigsen lui amène en outre une forte armée de réserve composée de toutes les recrues dont on a épuisé l'Orient[1]. Le roi de Prusse n'a pas fait moins d'efforts. Ses armemens, entrepris d'abord sous l'influence des sociétés secrètes et dans le désordre des insurrections, ont été régularisés et complétés. Toute la jeunesse prussienne est maintenant sur pied.

De nouvelles bannières ont paru dans le camp ennemi; nous allons voir entrer en ligne le Suédois Bernadotte. Son oreille n'entend plus le langage flatteur des courtisans qui ont tant de noms complaisans pour toutes les actions dont ils profitent; il est maintenant sous la tente, il envisage sa position, et ce qu'il a conservé malgré lui de français dans l'âme frémit! Le moment fatal est venu : son épée, teinte encore du sang étranger qui la rouille, va sortir du fourreau; il faut la laver dans le sang de ses anciens compatriotes!... On lui a donné le commandement du

---

[1] Pendant l'armistice, soixante mille hommes de bonnes troupes, arrivant d'Odessa et des provinces éloignées, entrèrent dans les camps russes. (Sir Robert Wilson, *Tableau de la puissance de la Russie*, 1817, pag. 34.)

nord de l'Allemagne. Il range sous ses ordres les armées prussiennes de Bulow et de Tauentzien [1], les armées russes de Wintzingerode et de Woronzoff, l'armée anglo-allemande de Valmoden, le corps suédois qui vient de débarquer à Stralsund, et cette foule de cosaques prussiens et hanovriens que l'Angleterre prend à sa solde. Le général anglais Stewart, le général autrichien baron de Vincent, le général russe Pozzo di Borgo, et le général prussien Krusemarck ne le quittent pas. Bien des défiances et peut-être quelques espérances se groupent autour de lui : il n'est pas jusqu'au parti mécontent, dont madame de Staël est le coryphée, qui ne soit représenté dans ce quartier-général...... Mais les portes de la Bohème s'ouvrent : un nouvel allié, dont l'intervention suffit seule pour détruire la supériorité que nos victoires de Lutzen et de Bautzen nous avaient rendue, l'Autriche donne dès à présent à la coalition deux cent mille hommes de plus, et promet d'entraîner le reste de l'Allemagne.

Ainsi l'armistice, qui devait finir la guerre, n'a servi qu'à lui donner de nouveaux alimens.

Nos ennemis, quand la Prusse joignait ses ar-

---

[1] Tauentzien a été remplacé dans les siéges de l'Oder, Custrin et Stettin, par le général Stuterrheim.

mes aux leurs, n'affichaient d'autres prétentions que d'obtenir l'indépendance de l'Allemagne. « *C'est là le seul but de nos efforts*, » disaient-ils à Breslaw. Maintenant les alliés ne se piquent plus d'être pacifiques, et l'on ne songe qu'à pousser la guerre jusqu'où elle peut aller.

Au total, les souverains ennemis vont ouvrir la campagne avec cinq cent mille hommes, et leur cavalerie compte près de cent mille chevaux [1].

---

[1] *Aperçu des forces opposées à l'empereur Napoléon au moment de la reprise des hostilités.*

			Infant.	Caval.
RUSSES. Général en chef, Barclay de Tolly.	Les gardes. *Voir* la division Yermoloff.			
	Génér. Wittgenstein.	Prince Gorzacoff. Prince Eugène de Wurtemberg.	20,000	5,000
	Génér. Miloradowich.	Génér. Rajeffski. Général Yermoloff, gardes.	18,000	10,000
	Génér. Langeron.	Génér. Czerbatoff. Génér. Saint-Priest. Génér. Alsufieff. Génér. Kopcewitz.	50,000	10,000
	Génér. Saken.	Génér. Lieven. Général Neveroski.	18,00	5,000
	Génér. Wintzingerode.	Génér. Woronzow. Génér. Laptiew. Génér. Czernicheff.	9,000	10,000
			115,000	40,000
PRUSSIENS. Général en chef, Blücher.	Les gardes.	Génér. Avensleben.	6,000	
		Génér Laroche.		1,500
	Génér. Yorck.	Premier corps.	36,000	6,000
	Génér. Kleist.	Deuxieme corps.	30,000	3,000
	Génér. Bulow.	Troisième corps.	34,000	6,500
	Génér. Tauentzien.	Quatrième corps.	44,000	8,000
	Génér. Rœder.	Réserve de cavalerie.		5,000
			150,000	30,000

Napoléon connaît sa position; l'inferiorité du nombre ne l'intimide pas[1]: il croit y avoir pourvu en prenant les environs de Dresde pour champ de bataille, et la ligne de l'Elbe pour point d'appui; mais son activité ne saurait se soumettre à

Suite de l'aperçu des forces opposées à l'empereur Napoléon au moment de la reprise des hostilités.

			Infant.	Caval.
SUÉDOIS.	Le maréchal Stedinck.	. . . .	20,000	5,000
ALLEMANDS, à la solde anglaise.	Génér. Valmoden. . .	. . . .	25,000	5,000
AUTRICHIENS. Général en chef, Schwartzenberg.	Génér. Colloredo.	Premier corps.	20,000	2,000
	Génér. Chasteler, ensuite Merfeld.	Deuxième corps.	15,000	2,000
	Génér. Giulay.	Troisième corps.	20,000	2,500
	Génér. Klenau.	Quatrième corps.	25,000	3,000
	Hesse-Hombourg.	Réserve.	20,000	8,000
	Génér. Bubna.	Corps détaché.	10,000	3,000
			110,000	20,000

RÉCAPITULATION.

	Infant.	Caval.	Total.
Russes.	115,000	40,000	155,000 *
Prussiens.	150,000	30,000	180,000
Suédois.	20,000	5,000	25,000
Allemands-Anglais. .	25,000	5,000	30,000
Autrichiens.	110,000	20,000	130,000
	420,000	100,000	520,000

* *Nota.* Benigsen amène en outre une réserve de 80,000 hommes qui est encore en Pologne.

[1] *Balance des deux armées belligérantes.*

	Infant.	Caval.	Total.
Armée des Alliés. . .	420,000	100,000	520,000
Armée française. . .	260,000	40,000	300,000
Infériorité de l'armée française. .	160,000	60,000	220,000

rester immobile à Dresde, jusqu'à ce que l'ennemi vienne l'y chercher.

Avant que la grande armée des alliés, débouchant de la Bohème, puisse arriver sous le feu des redoutes qui l'attendent, Napoléon calcule qu'il a le temps de faire une opération combinée sur Berlin, et de lancer son armée de Silésie sur Breslaw. Il veut aussi dans ce premier moment pousser une reconnaissance en Bohème, et voir par lui-même s'il ne serait pas encore possible de prévenir la jonction des alliés de Silésie avec les Autrichiens.

Le maréchal duc de Reggio a donc reçu l'ordre de reprendre la route de Berlin. L'officier d'ordonnance Caraman, qui lui est envoyé, restera auprès de lui jusqu'à la prise de cette capitale. Le corps du comte Bertrand, celui du général Reynier, et la cavalerie du duc de Padoue, réunis au douzième que commande le maréchal lui-même, lui forment une armée de quatre-vingt mille hommes, avec laquelle il doit déboucher de Dahme et de Luckau.

Le prince d'Eckmuhl, qui est à Bergedorf, doit seconder l'opération en se portant sur Wismar et Rostock. Le général Lemarrois, gouverneur de Magdebourg, doit le seconder également en faisant avancer dans la direction de Berlin un corps de six mille hommes qui occupera la cam-

pagne et mettra le duc de Reggio en communication avec le prince d'Eckmuhl. Si cette triple attaque est conduite avec vigueur et précision, Berlin doit apprendre la reprise des hostilités par la fusillade dont nos tirailleurs feront retentir ses faubourgs [1].

Ainsi nous attaquerons au nord, tandis qu'au midi l'ennemi s'avancera sur nous. C'est au milieu de ces deux grands mouvemens que l'empereur va se placer. Il porte son quartier-général en Lusace, à égale distance de la Bohème, de la Silésie et du Brandebourg, et dans cette position

---

[1] *Composition de l'armée française marchant sur Berlin.*

				hom.
12e. Corps. Duc de Reggio.		Le général Gruyer. Le général Guilleminot. Les Bavarois de Raglowitch.		20,000
Maréchal Oudinot, duc de Reggio.	4e. Corps. le général Bertrand.	Le général Morand. Les Italiens de Fontanelli. Les Wurtembergeois dé Franquemont		20,000
	7e. Corps, le général Reynier.	Le général Durutte. Les Saxons de Lecoq. Les Saxons de Sahrer. Les Hessois du général Marchand.		20,000
	3e. Corps de caval., duc de Padoue.	Le général Jacquinot. Le général Fournier. Le général Lorge.		chev. 6,000
13e. Corps. Le maréchal prince d'Eckmuhl.		Le général Loison. Le général Pescheux. Le général Thiébault.	15,000	30,000
		Armée danoise. *Nota.* Le prince de Hesse la commande en chef. Le général Schulembourg en est le commandant en second.	15,000	
Le gouverneur de Magdebourg.		Le général Girard.		6,000
				102,000

centrale il pourra suivre, pour ainsi dire de l'œil, les marches des alliés, le développement de leurs projets et les opérations de ses lieutenans.

Avant de quitter Dresde, l'empereur en confie la garde au quatorzième corps. Les instructions laissées au maréchal Saint-Cyr sont d'occuper la rive gauche de l'Elbe depuis Dresde jusqu'à la Bohême, d'observer tous les débouchés, et lorsqu'il faudra reculer devant la grande armée ennemie, de la contenir assez de temps pour que l'empereur puisse exécuter son plan qui est de venir se placer entre les alliés et la Bohême [1].

Le maréchal Saint-Cyr pourra s'appuyer au besoin sur les quinze mille hommes que le général Vandamme amène de Magdebourg, et qui sont au moment de traverser Dresde.

Parti de la maison Marcolini le 15 août, à cinq heures de l'après-midi, l'empereur s'est d'abord fait conduire par la route de Pyrna vers les nou-

[1] *Composition de l'armée du maréchal Saint-Cyr, destinée à couvrir Dresde.*

Maréchal Saint-Cyr.	14e. Corps.	Le général Claparède. . . . . Le général Bonnet. . . . . Le général Razout.	15,000
		Garnisons de Dresde, Westphaliens, etc. . . . . Légion de la Vistule, etc.	3,000
			18,000

veaux ponts qu'il vient d'établir sur l'Elbe entre Konigstein et Lilienstein. Il veut visiter encore une fois ce passage qui doit jouer un rôle si important dans les événemens qui se préparent. Arrivé à neuf heures du soir à l'entrée des ponts, il les parcourt aux flambeaux, ainsi que les rampes qui conduisent au Lilienstein. Remontant ensuite en voiture, il se dirige par la nouvelle route qui communique avec Stolpen, vers la ville de Bautzen, où il arrive dans la nuit. Il y apprend que le général Jominy, né en Suisse et chef d'état major du prince de la Moskowa, a déserté à l'ennemi [1].

L'empereur passe à Bautzen la journée du 16. Toute la garde s'y réunit: le roi de Naples y arrive. Le 17, on fait une marche militaire sur Reichenbach; le 18, on avance jusqu'à Gorlitz.

---

[1] Le général Jominy était parti du quartier général du maréchal Ney l'avant-veille de la rupture de l'armistice; il est arrivé le même jour au quartier-général de l'empereur de Russie. Il vit l'empereur le soir; parmi les généraux qui étaient réunis autour de lui se trouvait le général Moreau. L'empereur le lui nomma. Jominy salua, mais ne dit pas un mot, et se plaça pendant le reste de la soirée dans un coin opposé à celui où se trouvait *Moreau*. L'empereur Alexandre remarqua la froideur de Jominy, et le lendemain au lever, il lui dit: « Général Jominy, il au-

Le duc de Vicence y rejoint le quartier-général. Il vient du château de Konigsgrats, près de Prague ; M. de Metternich ne l'a pas laissé longtemps dans l'incertitude. Le 16 août, après la première entrevue de l'empereur d'Autriche avec l'empereur Alexandre, on lui a fait savoir qu'on était décidé à courir les chances de la guerre. M. de Vicence s'est empressé aussitôt de quitter la Bohème, et les adieux qu'il a reçus ne laissent plus aucun espoir d'accommodement [1]. D'ailleurs les hostilités sont déjà commencées, et c'est en Silésie que les premiers coups viennent d'être portés. L'ennemi n'a pas même attendu le terme convenu. A cette ardeur, on voit d'avance que c'est Blücher qui commande de ce côté. Heureux de se trouver à la tête de cent mille hommes, il

---

» rait dû vous être agréable de rencontrer le général Mo-
» reau. — Partout ailleurs, Sire ! — Comment ? — Si j'é-
» tais né Français comme le général, je ne serais pas
» aujourd'hui dans le camp de votre majesté. » La conversation finit là. (*Extrait des gazettes anglaises du temps.*)

[1] M. de Monvéran dit quelque part, dans son ouvrage, d'ailleurs très-estimable, que la négociation de Prague a été reprise et continuée en septembre. C'est une erreur grave. La négociation de Prague n'a pas été reprise. Il n'y a pas eu de négociations en septembre.

lui tardait de les mettre en mouvement [1]. Dès le 14, il a envoyé le corps de Sacken prendre possession de Breslau [2]. Le lendemain, s'avançant à travers le territoire neutre, il a fait insulter notre ligne d'avant-postes et enlever quelques vedettes. Le 16, deux cents hommes de la division Charpentier ne lui ont échappé qu'à force

---

[1] *Composition de l'armée des alliés en Silésie, à l'époque de la reprise des hostilités.*

Le feld-maréchal Blücher.	Armée russe de Langeron.	Prince Czerbatoff.	15,000	60,000
		Général Saint-Priest. . .	15,000	
		Général Alsufieff.	10,000	
		Général Kopcewitz. . . .	10,000	
		Général Korff. . . Général Borosdin. } chev.	10,000	
	Armée russe de Sacken.	Général Lieven. . Génér. Neveroski. }	18,000	21,000
		Gén. Wassilzicoff. chev.	3,000	
	Armée prussienne d'Yorck.	Génér. Steinmetz. Prin. Meklenbourg. Gén. Horn . . . . Gén. Hunnerbein. }	36,000	42,000
		Général Furgaff. . chev.	6,000	
		Total.		123,000

[2] Voici ce que dit, à cet égard, le colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur de Russie : « D'après la teneur » de l'armistice, les hostilités n'auraient dû commencer » que six jours après sa dénonciation, c'est-à-dire le 16 » août; mais les alliés, se prévalant de quelques légères » infractions des Français, saisirent l'occasion qui leur » était offerte, et dès le 16 se mirent en mouvement, afin » de prévenir l'ennemi à Breslau. » (Pag. 7.)

de résolution. Courant aux armes aussitôt qu'investis, ces braves se sont ouvert un passage à travers les rangs ennemis.

Nos troupes, surprises de toutes parts dans leurs cantonnemens, se replient donc à la hâte derrière le Bober [1].

Ces nouvelles semblent appeler l'empereur en Silésie; mais ne voulant employer contre Blücher que le temps dont il peut disposer sans compromettre le salut de Dresde, il lui tarde de savoir à quoi s'en tenir sur l'allure de la grande armée autrichienne. Changeant tout à coup de direction, il se tourne brusquement vers la Bohème. L'armée du général Poniatowski, celle du

---

[1] Dans notre première édition, la désertion du général Jominy se trouvait rapportée ici, à la suite de la surprise de l'armée de Silésie. Si de ce rapprochement fortuit des deux faits on a conclu que l'action du général Jominy n'était pas étrangère à la résolution de la brusque attaque de Blücher, on a faussement interprété notre pensée, et pour le prouver il suffira d'établir ici les dates. C'est le 12 que Blücher a surpris Breslau, et ce n'est que le 14 que le général Jominy est sorti du camp français. Il ne doit donc rester aucun doute qui puisse surcharger le général Jominy.

C'est déjà un fait assez grave que l'abandon de l'armée française dans de telles circonstances sans qu'on ait besoin d'y rien ajouter.

maréchal duc de Bellune, ainsi que les premier et quatrième corps de cavalerie, concentrés autour de Zittau, démasquent aussitôt leurs mouvemens et franchissent la frontière. On s'avance en trois colonnes à travers les défilés de ce pays [1]; la colonne du centre s'empare de Gabel; à droite, le général Lefèvre-Desnouettes entre à Rombourg, et franchit le col du Georgenthal, tandis qu'à gauche la cavalerie polonaise du général Ulminski prend possession de Friedland et de Reichemberg. Ces avant-gardes ne trouvent devant elles qu'une division autrichienne qui cherche à dissimuler sa faiblesse par d'habiles manœuvres; c'est le général major comte de Neipperg qui la commande en l'absence du général

[1] *Composition de l'armée qui entre en Bohème.*

8e. Corps. Poniatowski.	Le général.	8 bat.	16	8,000	10,000
	Le général Rosnicki. .	8			
	Cavalerie, génie, artillerie. . . .			2,000	
2e. Corps. Le duc de Bellune.	Le général Teste. . . .	8 bat.	32	16,000	20,000
	Le général Corbineau.	8			
	Le général Mouton. . .	8			
	Le général.	8			
	Cavalerie, artillerie, génie. . . .			4,000	
Cavalerie du général Lefèvre-Desnouettes.					1,000
4e. Corps de caval., le général Kellerman. (Polonais.)	Le général Sokolniki .	15 esc.	45.		4,000
	Le général Ulminski. .	14			
	Le général Falkouski. .	16			
				Total.	35,000

Bubna [1]. Le duc de Bellune, qui est à Lauban, soutient les Polonais, et le général Vandamme, qui arrive à Stolpen, est destiné à soutenir au besoin la colonne du général Lefèvre-Desnouettes. Nos coureurs pénètrent sur la route de Prague. « Si l'Autriche, fidèle aux devoirs de sa média» tion, eût réellement attendu le dernier jour du » congrès pour se déclarer contre la France, et » la fin de l'armistice pour agir, nos troupes, » débouchant le 19 par ces trois directions, au» raient immanquablement rencontré la tête des » colonnes alliées venant de Silésie [2]. » Mais l'Autriche a partagé l'impatience des alliés, et n'a pas eu plus de scrupules que Blücher. L'empereur, qui a marché avec les troupes du centre de Zittau jusqu'à Gabel, reçoit dans cette ville la confirmation des avis déjà donnés à cet égard par les espions.

Dès le 10 août quatre-vingt mille Russes et Prussiens, sous les ordres de Barclay de Tolly,

---

[1] Ce général, que nous avons laissé le 14 août à Prague auprès de M. de Metternich, n'a pas tardé long-temps à reprendre son activité militaire. Dès le 28 août, il était de retour à la tête de son corps d'armée.....

Così di messagier, fatto nemico.

(Girusalemme liberata, cant. 2.)

[2] Le général Guillaume de Vaudoncourt.

sont entrés en Bohème. Ils arriveront le 21 sur les montagnes voisines de la Saxe. Depuis le 13, la jonction des alliés avec l'armée autrichienne est effectuée, il ne peut donc plus être question de s'y opposer.

Le 15 août, l'empereur Alexandre est arrivé à Prague; après lui le roi de Prusse. Le duc de Weymar, la princesse héréditaire de Weymar, grande-duchesse de Russie, et sa sœur la duchesse d'Oldenbourg, s'y sont trouvés. Le chancelier de Hardenberg, le ministre anglais Ch. Stewart, lord Catchart, le colonel sir Robert Wilson, viennent de s'y rendre. Lord Alberdeen y est attendu, ainsi que Moreau, autrefois général de la république française, aujourd'hui nouveau Coriolan. Enfin, dans cette ville où le congrès de la paix avait été convoqué, tous les ennemis de l'empereur accourent en foule, et c'est le congrès de la guerre qui s'y trouve en ce moment réuni.

Cependant on avait bientôt appris que l'empereur Napoléon avait quitté Dresde : « Il n'y » est plus ! Hâtons-nous de profiter de son ab- » sence! s'était-on écrié; marchons! partout où » il ne sera pas, le succès est certain. » = Et sur-le-champ; le signal du départ avait été donné.

Les princesses russes se sont hâtées de quitter

la Bohème pour se réfugier du côté de Vienne. L'empereur de Russie et le roi de Prusse sont allés au-devant de leurs colonnes qui descendent la rive gauche de l'Elbe pour former la droite de l'armée d'invasion. L'empereur d'Autriche est allé, de son côté, passer en revue les corps que Schwartzemberg rassemble dans les montagnes de Postelberg, de Brix et de Commotau, pour former le centre et l'aile gauche. Les Russes et les Prussiens, réunis à l'armée autrichienne, portent l'armée de Bohème à plus de deux cent mille hommes. Les deux empereurs et le roi de Prusse suivront en personne tous les mouvemens du quartier-général du prince de Schwartzenberg[1].

Après avoir recueilli ces renseignemens, l'empereur se décide à laisser les alliés se développer tranquillement dans les vallées d'Aussig, de Tœplitz et de Commotau. Quelque empressement que l'ennemi mette à s'avancer sur Dresde, sa

---

[1] Schwartzenberg, commandant en chef, dirigeait lui-même tous les mouvemens, et peu d'officiers en Europe étaient plus propres à suivre les détails d'une grande armée. Actif, courageux, sage dans les combinaisons, exact dans les dispositions, il joignait à ces qualités une douceur et une patience de caractère qui ont conservé l'union parmi les alliés. Sans lui, il y aurait eu plus d'une fois de sérieuses dissensions. (*Extrait de sir Robert Wilson.*)

marche ne peut être aussi rapide qu'on l'avait craint d'abord. Si la colonne russe qui est à Tœplitz n'a que trois marches à faire, la colonne autrichienne qui est à Commotau a devant elle un détour à parcourir par Marienberg et Freyberg, qui entraînera nécessairement des délais. D'ailleurs le prince de Schwartzenberg est méthodique : pour peu qu'il veuille mettre d'ensemble et d'accord dans le grand mouvement qu'il dirige, huit jours lui sont nécessaires, et c'est plus qu'il n'en faut pour rejeter Blücher en Silésie. L'empereur, sans perdre de temps, se fait ramener, dans la nuit même, de Gabel sur Zittau.

La profondeur de la vallée rend la nuit très-sombre, et l'escorte peut à peine distinguer le chemin. Au passage étroit d'un pont sans parapet, le colonel Bernard, aide de camp de l'empereur, poussé par les chevaux qui se pressent derrière le sien, tombe dans le ravin et se casse la jambe. Le docteur Yvan met aussitôt pied à terre; la nuit comme le jour, en route comme sur le champ de bataille, il est toujours sur les pas de l'empereur, et ses secours sont toujours prêts; il court au blessé, qu'il fait transporter à Zittau sur un brancard de feuillage; et chacun déplore, dans cet accident, la fatalité qui prive Napoléon des services du colonel Ber-

nard au moment où les hommes de ce mérite et les caractères de cette trempe lui deviennent si précieux!

L'empereur ne prend à Zittau que quelques heures de repos, et se remet en route pour Gorlitz. Ce qui le ramène si vivement de ce côté, ce sont les nouvelles qu'il reçoit de Silésie. Blücher s'avance à grands pas. Nos quatre corps d'armée sont en pleine retraite devant lui. Lauriston est poussé par les Russes de Langeron ; Ney, par les Prussiens de Sacken : Raguse et Tarente, par les Prussiens d'Yorck. Blücher a passé la Katzbach et le Bober. L'empereur n'a plus que le temps de se porter à sa rencontre ; il y court.

Sans s'arrêter à Gorlitz, il presse sa marche sur Lauban, où il arrive le 20 au soir. Dans cette journée il a barré la route à nos quatre armées en retraite. Il donne l'ordre de retourner sur le Bober, et nos troupes, heureuses de le revoir, se précipitent sur ses pas. La garde impériale marche en tête ; en un moment tout a changé. L'activité infatigable de l'empereur s'est communiquée aux chefs comme aux soldats ; bientôt tous les aides de camp, tous les officiers d'état-major sont en course, et parcourent l'armée. Quand Napoléon arrive à Lauban, il n'a plus d'officiers près de lui.

Le 21, dès la pointe du jour, l'empereur se

porte des premiers sur les rives du Bober. Il entre dans Lowenberg avec l'avant-garde [1]; mais le pont est rompu, et les alliés sont au delà qui semblent nous attendre dans une position avantageuse. Le pont est bientôt rétabli sous le feu de la rive opposée. A midi le corps d'armée du général Lauriston effectue le passage. La division *Maison* est en tête; elle trouve devant elle les Prussiens d'Yorck, les chasse de toutes leurs positions, et les mène battant jusqu'aux portes de Goldberg. Le reste des troupes du cinquième corps et l'armée du duc de Tarente appuient ce mouvement, tandis que sur la gauche le maréchal Ney et le maréchal Marmont chassent de Buntzlau le corps prussien de Sacken. L'empereur passe la nuit à Lowenberg: « il éprouvait » une bien vive satisfaction d'avoir ainsi, dès le » début de la campagne, chassé l'ennemi devant

---

[1] Napoléon, à la tête de la colonne du milieu,... perce, peu accompagné, jusqu'aux maisons les plus avancées du faubourg, où le pont sur le Bober a été démoli : il observe le local, et fait bientôt apporter, par les sapeurs et les soldats, les matériaux nécessaires pour construire de nouveaux ponts.... A peine l'ennemi s'en est-il aperçu, que les factionnaires sont foudroyés par l'artillerie. Napoléon se porte ensuite sur les hauteurs, et fait avancer les grandes masses en bon ordre. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 244.)

» son avant-garde, sans, pour ainsi dire, avoir » perdu personne[1]. »

La journée du 22 n'est pas moins active que les précédentes. L'ennemi, poussé vivement sur toutes les routes, ne peut s'arrêter dans aucune position. « L'empereur suit ses colonnes jusqu'à » moitié chemin de Goldberg. Il a de la peine à » cacher sa joie, lorsque les rapports lui appren- » nent que l'arrière-garde des Russes et des » Prussiens a repassé la Katzbach. Tranquillisé » désormais sur le succès de ses armes, il revient » passer la nuit à Lowenberg[2]. » Enfin, le 23, l'ennemi, avant d'abandonner Goldberg, veut encore soutenir un combat; mais ce combat achève d'établir notre supériorité. Le général Gérard débouchait sur la gauche, lorsque vingt-cinq mille Prussiens, commandés par le prince de Mecklenbourg, paraissent à sa vue. Gérard marche aussitôt à leur rencontre. En vain les Prussiens essaient plusieurs charges de cavalerie, ils sont repoussés à bout portant. A droite, on nous disputait la position du Wolsberg; mais, sur les pas du général Rochambeau, le cent trente-cinquième régiment s'élance, et la

---

[1] Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. I, pag. 246.

[2] *Ibidem.*

victoire nous est encore assurée de ce côté. Enfin Blücher n'est que trop certain qu'il est sous les coups de l'empereur. Il n'a plus d'autre parti à prendre que de lui échapper par la retraite. Son armée, achevant de se replier en toute hâte, rentre dans les lignes de Jaüer.

Trois jours ont suffi à l'empereur pour replacer nos aigles sur les bords de la Katzbach; c'est avoir assez fait de ce côté; d'autres ennemis l'appellent ailleurs. Depuis le 20, la grande armée de Bohème, descendue des montagnes, est entrée en Saxe. Il est temps de se retourner contre elle.

Dès le 22, Napoléon a renvoyé sa garde sur Bautzen. Le 23, voyant Blücher entièrement résigné à la retraite, il n'hésite plus lui-même à quitter Lowenberg et à revenir sur ses pas. La cavalerie de Latour-Maubourg et l'armée du duc de Raguse reçoivent l'ordre de suivre la garde du côté de Bautzen. Le corps du maréchal Ney avait reçu le même ordre; et l'empereur devait avoir vingt-cinq mille hommes de plus dans sa main : une sorte de fatalité a dérangé cette première disposition. L'empereur n'emmène avec lui que le maréchal, et se décide à laisser le troisième corps en Lusace, sous le commandement du général Souham.

Ainsi il ne restera plus qu'un maréchal en Si-

lésie, c'est le duc de Tarente. Il est chargé de la mission difficile de contenir Blücher. Son armée se compose définitivement des troisième, cinquième et onzième corps, et du quatrième de cavalerie, c'est-à-dire de près de quatre-vingt mille hommes [1].

Par suite des changemens survenus dans la destination des différens corps d'armée, on ne voit de tous côtés que colonnes en marche qui vont, qui viennent et qui se croisent. Mais, sous le voile d'un apparent désordre, elles se partagent entre les diverses entreprises poursuivies à la fois sur tant de points opposés.

Tandis que le destin agite ainsi dans tous les sens des dés qui vont fixer l'avenir, on pense à rassurer Paris et la France sur le début de la

---

[1] *Composition de l'armée française qui reste en Lusace sous les ordres du maréchal Macdonald, duc de Tarente.*

3e. Corps. Général Souham.	Division Souham. Division Delmas. Division Ricard.	25,000	75,000
4e. Corps. Général Lauriston.	Division Maison. Division Puthod. Division Rochambeau.	20,000	
11e. Corps.	Division Gérard. Division Albert. Division Charpentier.	20,000	
4e. Corps. Cavalerie. Général Sébastiani.	Division Excelmans. Division Defrance. Division Bordesoult.	5,000	
Troupes du génie, de l'artillerie et cavalerie des corps d'armée.		5,000	

campagne. On n'a pas donné de nouvelles depuis le départ de Dresde. Un courrier de la secrétairerie d'état part enfin de Gorlitz le 24 août. Le comte Daru annonce en deux mots les événemens qui viennent de se terminer, et laisse entrevoir l'importance de ceux qui commencent. « L'em-» pereur, écrit-il, occupé tantôt sur la frontière » septentrionale de la Bohème, tantôt sur le » Bober et tantôt sur l'Elbe, n'a pas le temps » d'envoyer de bulletins. Il vient de s'emparer » des débouchés de Gabel sur Prague. Il vient » de repousser au loin l'armée prusienne de Si-» lésie. Dans ce moment, retournant sur ses » pas, il va manœuvrer sur l'Elbe contre la » grande armée ennemie. Le duc de Reggio, qui » marche sur le Brandebourg; doit être entré » aujourd'hui à Berlin, et le prince d'Eckmulh, » réuni aux Danois, doit être maintenant à quel-» ques marches de cette capitale. »

Quels que soient les résultats obtenus, ils ne satisfont pas tout le monde. Blücher a refusé la bataille; et les censeurs dont nos quartiers-généraux abondent, se jettent à cet égard dans de grandes considérations stratégiques. « Mainte-» nant, dit-on, le plan des alliés est évident; » on nous l'avait bien annoncé : ils ne veulent » plus rien compromettre. Ils vont se contenter » de harceler et de fatiguer l'empereur. » Puis

on se répète à l'oreille le mot si connu de Romanzow à Dreyer, *il faut l'user.* « C'est bien » cela, continue-t-on; Blücher ne fait pas autre » chose; comme sa retraite a été belle! comme les » alliés suivent leur plan avec méthode! etc., etc. »

Nos alarmistes ne se pressent-ils pas un peu trop dans leurs censures? L'empereur compte, il est vrai, sur quelques grandes batailles: c'est par là qu'il espère déjouer les combinaisons des *Fabius* modernes dont on le menace. Se tromperait-il? les événemens vont nous l'apprendre. Si l'ennemi, forcé de sortir de son système, se décide à jouer enfin le grand jeu de la guerre, en dépit des censeurs, Napoléon aura bien calculé!... Le sort fera le reste!

CHAPITRE II.

LA GRANDE ARMÉE ENNEMIE DÉBOUCHE SUR DRESDE.

Le maréchal Saint-Cyr invoque vivement la présence de l'empereur. L'alarme commence à se répandre à Dresde.

Dès le 20, la grande armée de Schwartzenberg a débouché de la Bohème [1]. Les Russes de

[1] *Composition de l'armée alliée arrivant devant Dresde ; le prince de Schwartzenberg, général en chef.*

AILE DROITE. Le général Barclay de Tolly.	Le général Wittgenstein.	Le général Gorsakoff.		20,000	55,000
		Le gén. Eugène de Wurtemberg.			
	Le général Kleist.	Le général Klux.		30,000	
		Le général Pirch.			
		Le général Ziethen.			
		Le prince Auguste de Prusse			
	Cavalerie du général Pahlen.			5,000	
CENTRE. Le prince Schwartzenberg.	Armée autrichienne.	Le général Colloredo.	20,000	55,000	120,000
		Le général Chasteler.	15,000		
		Le général Giulay.	20,000		
	Réserves d'infanterie.	Gardes russes. Miloradowitch.	20,000	46,000	
		Garde prussienne.	6,000		
		Grenadiers autrichiens.	20,000		
	Réserves de cavalerie.	Autrichiens.	8,000	19,00	
		Russes de Galitzin.	10,000		
		Prussiens.	1,000		
AILE GAUCHE.	Armée de Klenau.	Hohenloe.			25,000
		Burstuchi.			
		Metzko.			
		Total.			200,000

Barclay de Tolly et de Wittgenstein se sont présentés sur les hauteurs de Peterswald, et ont forcé le passage de la grande route de Prague à Dresde. L'armée prussienne du général Kleist, marchant à leur gauche, descend des montagnes sur Gotleub et Dohna. Le gros de l'armée autrichienne s'avance au centre par les routes d'Altenberg et de Sayda sur Dippodiswalde. Les gardes russe et prussienne, et la réserve autrichienne de Hesse-Hombourg suivent cette route, qui est aussi celle du grand quartier-général. Tous les sentiers qui, dans cette direction, traversent les montagnes, sont couverts de soldats appartenant aux corps de Colloredo, de Chasteler et de Giulay. Sur la gauche, l'armée de Klenau descend de Marienberg, et menace de revenir sur Dresde par la route de Freyberg.

Le 21, Wittgenstein, aussi impatient que Blücher, croyant l'empereur au fond de la Silésie, se souciant peu d'attendre que le corps de Klenau pût arriver sur la ligne de concentration qui a été tracée autour de Dresde, s'est engagé de plus en plus avec nos avant-postes, et descend sur Gieshubel [1].

---

[1] Le même jour, l'empereur passait le Bober à Lowenberg, et le duc de Reggio débouchait dans la plaine de Trebbin.

Les quinze mille hommes du maréchal Saint-Cyr ont été fournis par nos dernières levées; ils ne peuvent manœuvrer avec succès devant cette masse immense de *forces* qui sortent de toutes les vallées de l'Erzebirge. Nos avant-postes se sont déjà repliés sur Pyrna.

A cette nouvelle, l'empereur est parti de Lowenberg le 23 ; il voit en passant le prince Poniatowski, lui donne ses instructions, et le laisse sur cette frontière de la Bohème pour en observer les débouchés; il couche à Gorlitz. Il fait ramasser dans le pays tout le vin qu'on peut trouver, le paye de sa cassette, et le fait distribuer à ses troupes, qui se remettent aussitôt en marche. L'armée du maréchal Victor et celle du général Vandamme, qui étaient restées du côté de Gabel, sont ralliées par l'empereur à son passage, et reviennent avec lui.

Plus Napoléon se rapproche, plus les raisons qu'il a d'accélérer sa marche se pressent et sont exigeantes.

Wittgenstein ne s'est pas laissé arrêter par la position de Pyrna, dont nous avions essayé de faire un épouvantail; il s'en est emparé. En vain le quatorzième corps s'est déployé devant l'ennemi à Obersedlitz, l'affaire s'est bornée à une canonnade, et il a fallu se replier sur la plaine de Dresde.

Le 23 au matin, les habitans de cette grande ville ont vu avec effroi nos blessés et nos bagages rentrer dans la place. Aussitôt une terreur panique se répand ; le bruit court que les Russes ont enlevé d'assaut le camp retranché, qu'ils ont tout passé à la baïonnette, que la moitié du corps de Saint-Cyr est détruite, et que ce maréchal est déjà au bout de ses moyens de résistance [1].

L'empereur veut annoncer son retour sur l'Elbe au roi de Saxe, et rassurer cette nombreuse population de femmes et d'enfans qui s'effraient. Il fait partir de Gorlitz le roi de Naples pour Dresde. La présence d'un tel précurseur remettra un peu de calme dans les esprits.

Le 24, Napoléon arrive de bonne heure à Bautzen : nouvelles alarmes. Les lettres de Dresde sont encore plus inquiétantes. Les troupes du maréchal Saint-Cyr s'étaient repliées d'abord sur les hauteurs de Roecnitz, dernière ligne

[1] Cette première version, inspirée par la peur, a été accréditée dans toute l'Allemagne par les récits exagérés des habitans de Dresde, mais les Russes eux-mêmes l'ont très-simplement rectifiée. « A l'approche du général Witt-
» genstein, dit le colonel Butturlin, et après une canon-
» nade insignifiante, le maréchal Saint-Cyr se retira sur
» Dresde, et le même jour les Russes occupèrent la ville
» de Pyrna. » (Voir pag. 25.)

protectrice des faubourgs de Dresde. Bientôt les habitans ont entendu la fusillade; ils ont vu de leurs propres yeux la lance des cosaques se prolongeant sur l'horizon des collines voisines. Le maréchal Saint-Cyr a fait rentrer son quartier-général à Dresde; les troupes se sont retirées derrière les palissades de l'enceinte extérieure, et les habitans des faubourgs accourent en foule chercher un refuge dans la ville.

L'empereur n'a plus à douter maintenant que le grand mouvement de l'armée ennemie ne soit complétement opéré. La plaine de Dresde, depuis Blazewitz, sur les bords de l'Elbe, jusqu'aux gorges de la vallée de Tharandt, est occupée par le développement des lignes ennemies. Les souverains alliés, qui ont couché à Sayda, sont arrivés au village de Reichstadt, près de Dippodiswalde. C'est le roi de Naples qui a fait lui-même la dernière reconnaissance des positions de l'ennemi.

Les événemens parvenus à ce point de maturité, l'empereur fixe les yeux encore plus sur l'ennemi que sur Dresde. Il voit les alliés, sortis de leurs montagnes, s'étendre dans la position où il s'est promis de les combattre. Le moment est donc venu de se jeter entre eux et la Bohême. Napoléon allait se porter de Bautzen sur Pyrna, dans l'intention d'exécuter son plan et de

passer l'Elbe sur les ponts de Liliensteien. L'armée du général Vandamme était déjà dirigée de ce côté; mais, avant de s'abandonner à ce grand mouvement, l'empereur veut être bien certain que Dresde pourra tenir jusqu'au 28. Il fait appeler son premier officier d'ordonnance Gourgaud, lui fait part de son projet et lui dit : « Je » serai demain sur la route de Pyrna ; mais je » m'arrêterai à Stolpen. Vous, courez à Dresde : » allez ventre à terre ; soyez-y ce soir. Voyez » dans la nuit Durosnel, le duc de Bassano, le » maréchal Saint-Cyr et le roi de Naples ; ras» surez tout le monde. Voyez aussi le ministre » saxon de Gersdorf ; dites-lui que vous ne pou» vez pas voir le roi, parce que vous partez » tout de suite ; mais que je puis demain faire » entrer quarante mille hommes à Dresde ; et » que je suis en mesure d'arriver avec toute » l'armée. Au jour vous irez chez le comman» dant du génie ; vous visiterez les redoutes et » l'enceinte de la ville, et, quand vous aurez bien » vu, vous reviendrez au plus vite me retrouver » à Stolpen. Rapportez-moi le véritable état des » choses, ainsi que l'opinion du maréchal Saint» Cyr et du duc de Bassano : allez. » Gourgaud, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, est déjà bien loin.

Le 25, l'empereur quitte Bautzen, et se met

en marche dans la direction de Pyrna. Il arrive à Stolpen. Les lettres qu'il reçoit lui donnent de nouvelles inquiétudes. « Dresde, lui écrit-on, » peut succomber d'un instant à l'autre. » Napoléon s'enferme dans sa chambre. Le mouvement sur Pyrna a été suspendu jusqu'à minuit; d'Albe a déployé les cartes du portefeuille de service; l'empereur passe la soirée dans de profondes méditations.

A onze heures du soir, Gourgaud arrive enfin. Il a quitté Dresde un peu avant la nuit, et voici son rapport;

On n'espère plus à Dresde que dans l'empereur. L'armée ennemie est descendue dans la plaine; son canon a déjà tiré sur nos postes avancés, et déjà quelques attaques ont été essayées sur nos ouvrages; dans l'après-midi, il a vu les alliés faire mine de s'avancer sur quatre colonnes. Si cette attaque eût été sérieuse, peut-être auraient-ils pris la ville. Heureusement leurs colonnes se sont arrêtées [1]; mais leurs lignes resserrent les nôtres de bien près. Wittgenstein

---

[1] Les alliés auraient dû s'empresser d'enlever la ville avant l'arrivée de Napoléon; le général Jominy en avait donné le conseil, mais on délibéra au lieu d'agir. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, 1813, pag. 27.)

a ses bivouacs à Grüna, derrière le grand jardin. Kleist est établi à Streblen, Colloredo à Roecnitz; Chasteler, du côté de Plaüen. A une demi-lieue en arrière, le grand quartier-général des alliés est établi au village de Nottnitz. Les gardes russe et prussienne et tous les corps de réserve sont cantonnés autour.

A Plaüen, le cercle d'investissement s'arrête. On suppose que Schwartzenberg n'attend plus que l'armée de Klenau pour étendre ses lignes jusqu'au bas Elbe. C'est au retard survenu dans l'arrivée de cette aile gauche qu'on attribue les incertitudes des attaques. Mais déjà l'avant-garde de Klenau est signalée sur la route de Freyberg. Dès que ce corps arrivera, et ce peut être d'un instant à l'autre, le sort de Dresde sera décidé.

Dans cette attente, la situation du maréchal Saint-Cyr est des plus critiques. On se dispose à évacuer le grand jardin. En s'éloignant de Dresde, Gourgaud a vu les feux de l'ennemi qui éclairaient tout l'horizon. Un village en flammes, derrière le grand jardin, jetait des lueurs sinistres sur les dômes de la ville. — « Enfin dit l'empe» reur, quel est l'avis du duc de Bassano? » — « Sire, M. de Bassano ne pense pas qu'on tienne » encore vingt-quatre heures. » — « Et vous? » — « Moi, sire, d'après ce que j'ai vu, je suis » convaincu que Dresde sera enlevé demain si

» votre majesté n'est pas là. » — « Vous me fai-
» tes changer mon plan. Je compte entièrement
» sur ce que vous me dites. » — « Sire, j'en ré-
» ponds sur ma tête. » Après avoir entendu Gourgaud, l'empereur mande auprès de lui le général Haxo, ingénieur habile sur lequel, depuis l'accident du colonel Bernard, il a jeté les yeux pour en faire un de ses aides de camp. L'empereur, le doigt appuyé sur la carte, montre au général Haxo ce qu'il attend de son intelligence et de son dévouement, et lui parle en ces mots : « Voilà
» Vandamme qui s'avance au delà de l'Elbe, par
» Pyrna ; il s'y trouvera sur les derrières de l'en-
» nemi, dont l'empressement pour s'enfoncer
» jusqu'à Dresde a été extrême. Mon projet était
» de soutenir ce mouvement avec toute l'armée,
» et c'était peut-être le moyen d'en finir une
» bonne fois avec mes ennemis ; mais le sort de
» Dresde m'inquiète : je ne veux pas sacrifier
» cette ville. Il ne me faut plus que quelques
» heures pour m'y rendre, et je me décide, non
» sans regret, à changer de plan pour marcher à
» son secours. Vandamme est encore en forces
» suffisantes pour suppléer à ce mouvement gé-
» néral et faire un grand mal à l'ennemi. Que de
» Pyrna il se porte sur Gieshubel ; qu'il gagne
» les hauteurs de Peterswalde, et qu'il s'y tienne;
» qu'il en occupe tous les défilés, et que de ce

» poste inexpugnable il attende l'issue des évé-
» nemens qui vont avoir lieu sous les murs de
» Dresde. C'est à lui qu'est réservé le soin de
» ramasser l'épée des vaincus; mais il faut du
» sang-froid; il faut surtout ne pas se laisser
» imposer par la cohue des fuyards. Expliquez
» bien mes intentions à Vandamme, et dites-lui
» tout ce que j'attends de lui. Jamais il n'aura une
» plus belle occasion de gagner le bâton de ma-
» réchal. »

Le général Haxo a bien compris. Il descend aussitôt des hauteurs de Stolpen dans les gorges du Lilienstein, rejoint le général Vandamme, et ne quitte plus ses pas.

A peine le général Haxo est-il parti, que l'empereur dit à Gourgaud : « Prenez un cheval frais;
» retournez sur-le-champ à Dresde, remontez
» les têtes, dites qu'il faut tenir, et que j'arrive.
» Vous trouverez en route la division Teste :
» faites-la revenir sur Dresde. Vous trouverez
» aussi Lefebvre-Desnouettes; dites-lui de tenir
» ses escadrons prêts sur mon passage. La vieille
» garde partira d'ici à la petite pointe du jour;
» je serai moi-même de bonne heure à Dresde.
» Faites en sorte que je vous trouve à mon en-
» trée dans Neustadt. Partez. »

Aussitôt Gourgaud reprend au galop le chemin de Dresde.

Le 26, à la pointe du jour, le changement de direction s'opère. L'empereur est à cheval. Ses troupes ont déjà pris la route qui ramène de Stolpen sur Dresde. Elles viennent de faire quarante lieues en quatre jours ; mais le canon qui les appelle leur fait oublier les fatigues des jours précédens, et l'on marche au pas de course. La garde est en tête [1]; vient ensuite la cavalerie du général Latour-Maubourg ; l'infanterie du duc de Bellune et la cavalerie du général Kellermann ferment la marche sur cette route, tandis que l'armée du duc de Raguse s'avance parallèlement sur le chemin de Bautzen qu'elle n'a pas quitté.

On arrive enfin à l'embranchement où les routes de Bautzen, de Stolpen et de Pilnitz se réunissent avant l'entrée de la ville neuve de Dresde. C'est un plateau d'où l'œil domine sur la plaine qui est au delà de l'Elbe. Avec quelle anxiété nous la voyons occupée toute entière par l'armée ennemie! Déjà l'infanterie prussienne a pris possession du grand jardin; déjà des colonnes d'attaque se forment à portée de canon devant

[1] La garde montrait un courage déterminé, un grand dévouement pour l'empereur, et même après les marches les plus fatigantes, elle le saluait par des cris redoublés. (Le major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 22 et 23.)

le faubourg de Pyrna; déjà, sur les bords de la rivière, Wittgenstein a fait établir des batteries qui tirent à toute volée pour nous couper la route. Les feux de la redoute Marcolini leur répondent; ils éclatent au-dessus de nos têtes, dans les bois qui couvrent la porte de Dresde, et c'est sous le feu croisé de ces batteries que nos colonnes, accourant les unes après les autres, parviennent aux premières maisons de Dresde.



CHAPITRE III.

BATAILLE DE DRESDE.

PREMIÈRE JOURNÉE (LE 26).

Dès six heures du matin, le maréchal Saint-Cyr avait concentré ses lignes de défense derrière les palissades des faubourgs. La ville était cernée de toutes parts. Le seul faubourg de Frederichstadt n'était pas encore enveloppé. Les alliés étaient sous les armes; la garnison française se préparait à la plus vigoureuse résistance. Un silence imposant régnait entre les deux lignes: silence terrible! dont les malheureux habitans comptaient avec anxiété tous les instans; ils n'osaient arrêter leurs regards sur la petite armée du maréchal Saint-Cyr. Cette armée, comparée à l'immensité des forces qui l'environnaient, n'était qu'une poignée d'hommes; et le courage même avec lequel on se disposait à défendre des remparts à peine ébauchés, semblait être un malheur de plus pour la ville. Enfin, Dresde

était dans cette attitude morne que l'attente d'un désastre inévitable produit toujours sur une nombreuse population. Le vieux roi voyait des fenêtres de son palais ses campagnes dévastées, ses sujets éplorés, et l'ennemi arrivant jusqu'aux pieds des murs de la ville. Les portes ne s'ouvraient plus que pour laisser rentrer les blessés. A cet aspect, son cœur paternel poussait de profonds soupirs.

Déjà deux régimens de hussards westphaliens, déserteurs de notre cause, avaient passé à l'ennemi [1]; la confiance des Allemands de notre parti paraissait généralement ébranlée. Tout ce qui n'était pas français était dans la consternation; on parlait de capituler.

Tout à coup la scène change. L'empereur, arrivant au galop sur le pont de Dresde, produit une vive et profonde impression. Il est dix heures du matin; et, depuis ce moment jusqu'au soir, ses troupes, qui le suivent, ne cessent de défiler. L'infanterie marche au pas de charge. En vain les habitans leur offrent des rafraî-

---

[1] Le 23 août, à Bohmisck-Aycha : ces deux régimens étaient commandés par le colonel Hammerstein. Le général autrichien comte de Neipperg, après leur avoir fait prêter serment, les a envoyés à Prague, où ils ont formé le noyau de la légion austro-allemande.

chissemens. Ces *enfans soldats* bravent une soif ardente, et se hâtent de traverser la ville pour être plus tôt en face de l'ennemi. La fière contenance des cuirassiers Latourg-Maubourg aurait suffi pour rassurer Dresde. Ces braves passant sur le pont la tête haute et les yeux tournés vers les collines où l'ennemi se fait apercevoir, frappent d'admiration la foule, qui les salue par ses acclamations.

A peine l'empereur a-t-il donné ses premiers ordres, qu'il met pied à terre devant le château et se rend chez le roi. Sa visite est courte, mais combien elle est rassurante! La cour de Saxe se préparait à quitter sa résidence pour aller en chercher une plus sûre dans la ville neuve; on rejette maintenant de telles précautions, le roi veut rester au château, et le service de l'empereur s'y établit.

En sortant de chez le roi, Napoléon remonte à cheval; il veut reconnaître lui-même l'imminence du danger, et se dirige sur une des portes de la ville. Dans ce trajet, à travers une population curieuse et empressée, son regard est calme et serein. Tous les vœux comme toutes les espérances l'accompagnent. Vers une heure après midi, il sort par la porte de Pilnitz, et s'avance jusqu'aux extrémités du faubourg. Là il met pied à terre, et, suivi seulement du grand-écuyer et

du page de service, il fait le tour extérieur de la ville, jusqu'à la porte de Freyberg. Napoléon s'est porté en avant autant qu'il était nécessaire pour juger des dispositions de l'ennemi. Une balle a frappé le page qui le suivait; mais c'est une balle morte qui n'a fait qu'une légère contusion.

L'empereur approuve toutes les mesures de défense que le maréchal Saint-Cyr a prises, et revient ensuite se placer à l'extrémité du grand pont. C'est là qu'il passe le reste de l'après-midi. Les troupes continuent de défiler sous ses yeux. Il indique à chaque division la porte derrière laquelle elle doit prendre position, et d'avance il prépare les sorties qui doivent arrêter l'élan de l'ennemi lorsqu'il se présentera [1]. Bientôt toutes les rues qui aboutissent aux portes principales de la ville sont encombrées de troupes attendant avec impatience le signal de franchir les barrières. Deux divisions de la jeune garde, conduites par le duc de Trévise, vont se placer en réserve derrière les portes de Plaüen et de

---

[1] Après la reconnaissance qu'il venait de faire du terrain, et avec le talent particulier qu'il avait pour calculer d'un coup d'œil la force d'une grande armée, ainsi que le temps et l'espace nécessaires pour les opérations, il était déjà en mesure de résister à l'attaque que l'ennemi préparait. (Le major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, t. 1, pag, 254.)

Dippodiswalde. Deux autres, commandées par le prince de la Moscowa, se dirigent vers la porte de Pyrna. La cavalerie Latour-Maubourg s'est rangée sur les bords de l'Elbe, prête à déboucher par les portes de Pilnitz et de la Tuilerie. La ville entière est un camp. L'artillerie, les voitures, les chevaux de main se distribuent entre toutes les places. Les soldats harassés se couchent par rangs sur les pavés, et dorment jusqu'au signal du réveil, qui sera le signal du combat.

Cependant la confiance avait reparu sur toutes les figures; la vue de cette belle armée éloignait l'idée même du danger [1].... Mais les deux

---

[1] *Composition de l'armée française défendant Dresde, le 26 août.*

A GAUCHE. Des bords de l'Elbe, à la barrière de Pyrna.	Le prince de la Moscowa.	Infanterie de la jeune garde.	Génér. Roguet. Génér. Barrois.	12,500	29,500
	Le roi de Naples.	Cavalerie de la garde. Général Nansouty.	Général Guyot. Général Ornano. Génér. Lefèvre-Desnouettes. Général Krasinski. Général	5,000	
		1[er]. Corps de cavalerie. Génér. Latour-Maubourg.	Général Audenarde. Général Castex. Général Doumerc. Géné. St.-Germain.	12,000	
AU CENTRE.		14[e]. Corps. Maréchal Saint-Cyr.	Génér. Claparède. Général Bonnet. Général Razout.	17,000	23,000
		Vielle garde en réserve.	Général Friant. Général Curial. Général Michel.	6,000	
A DROITE.	Duc de Trévise.	Jeune garde.	Génér. Dumoustier. Génér. Boyeldieu.	12,500	12,500
					65,000

grandes armées ne pouvaient être si près l'une de l'autre sans en venir aux mains : lè moment terrible approchait.

Devant la ville, à quelque distance des murailles, s'élève une colline assez étendue et d'une pente douce et facile : c'est celle de Roecnitz. Le quartier-général des alliés s'y montrait depuis le matin. Vers trois heures de l'après-midi, trois coups de canon tirés de cette hauteur se font entendre. A ce signal, l'armée ennemie toute entière s'élance et descend comme une tempête qui renverse tout sur son passage. Chaque colonne est précédée de cinquante pièces d'artillerie; et, depuis Roecnitz jusqu'à Plaüen, une ligne non interrompue de batteries démasque ses feux qui couvrent Dresde de boulets et d'obus. En vain l'artillerie de nos redoutes avancées sillonne ces redoutables colonnes par des décharges redoublées. Rien dans ce premier moment ne peut arrêter l'ardeur avec laquelle les ennemis courent à l'assaut [1]. Ils se précipitent dans l'intervalle des forts, qui foudroient la plaine d'espace en es-

[1] Les opérations commencèrent par une canonnade terrible. Les batteries étaient disposées en cercle autour de la ville. Les édifices furent bientôt couverts de nuages de fumée. Les troupes marchaient à l'assaut dans le plus grand ordre. (Récit de sir Ch. Stewart, pag. 303.)

pace. Ils arrivent jusqu'aux palissades, et bientôt toutes les réserves du maréchal Saint-Cyr sont engagées. L'attaque est impétueuse, la résistance est opiniâtre, et des deux côtés on se signale par les plus beaux faits d'armes [1].

Cependant, au centre, les grenadiers hongrois de Colloredo et les chasseurs du loup parviennent à nous enlever la redoute de Mockzinski, qui couvre la barrière de Dippodiswalde. Plus loin, sur notre droite, les Autrichiens éteignent les feux de nos batteries de la porte de Freyberg. Enfin, à l'extrême gauche, sur les bords de

---

[1] L'empereur parlant à Sainte-Hélène du système qu'il avait adopté pour la défense de Dresde, le décrit de cette manière : c'était d'avoir un calibre de gros échantillon poussé en dehors de la ligne magistrale vers l'ennemi, et d'avoir au contraire cette ligne magistrale défendue par une grande quantité de petite artillerie mobile. Par là l'ennemi devait être arrêté court dans son approche subite ; il n'avait que des pièces faibles pour attaquer des pièces fortes ; il était dominé par ce gros échantillon autour duquel les ressources de la place, les petites pièces venaient se grouper. Ces petites pièces pouvaient ensuite se porter au loin en tirailleurs, et suivre tous les mouvemens de l'ennemi par leur facile mobilité. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases, tom. II, pag. 412.)

« L'ennemi avait construit avec tant d'art tous ses ouvrages avancés autour de Dresde, qu'il était bien difficile de s'en rendre maître. » (Rapport de sir Ch. Stewart.)

l'Elbe, les Russes et les Prussiens pénètrent dans le faubourg de Pyrna.... C'en est fait, la terreur est dans la ville : la mousqueterie, qui se fait entendre à toutes les portes ; les obus, qui éclatent de tous côtés ; la furie du combat, qui semble envahir la dernière enceinte ; la confusion, le désordre, les cris, tout est étourdissant, effrayant, horrible. La malheureuse population de Dresde est retombée dans les angoisses les plus cruelles. Des habitans sont tués dans les rues, des femmes et des enfans sont blessés devant leurs portes [1] ; chacun s'enferme dans sa maison, on porte de l'eau dans les greniers; les femmes se barricadent dans les caves, et la terre y tremble encore sous leurs pieds au bruit des décharges qui redoublent.

Déjà l'ennemi se croit sûr de la victoire ; on l'entend crier dans son ivresse : *Paris! Paris!* et les premières colonnes n'hésitent plus à enfoncer la porte de Plaüen.... Mais comme ces espérances s'évanouissent rapidement ! La porte s'ouvre : l'éruption d'un volcan est moins redoutable. Dumoustier s'élance à la tête des siens, et sur ses pas se précipitent les bataillons de la garde, commandés par Tyndal et Cambrone.

[1] La femme de chambre de la princesse Sulkowska est tuée sous la porte cochère du baron de Serra.

Le feu des murs crénelés soutient leur sortie; le feu des redoutes avancées prend de revers les colonnes autrichiennes, et de toutes parts une grêle de balles et de boulets couvre la plaine.

L'ennemi recule épouvanté; on dirait que dans les yeux de la garde il a vu la tête de Méduse. Ses pièces sont enlevées au pas de course, et les canonniers tués sur les affûts. Nos généraux Dumoustier et Tyndal, tombés sous leurs coups, ne sont que blessés. L'officier d'ordonnance qui vient de diriger la marche de la colonne à travers les rues de la ville, l'intéressant Béranger, a été mortellement atteint par la première décharge.

Des sorties non moins décisives se font en même temps par les autres portes. Partout les vaillans capitaines de la garde se montrent à l'ennemi. Le général Gros se jette dans la redoute de Freyberg au moment où les sapeurs ennemis en arrachaient les palissades. Il y tombe blessé. Les conscrits de la garde franchissent les barrières de Dippodiswalde. Ces braves jeunes gens ont réclamé l'honneur de reprendre la redoute Mozinski. Ils se précipitent sur les retranchemens : les uns s'élancent par-dessus les fossés, les autres se glissent par la gorge, et soudain l'espace intérieur est rempli de confusion et de car-

nage ! Nous restons maîtres de la redoute. Plus loin la division Barrois sort par la porte de Pyrna, et se dirige sur le grand jardin ; en même temps la division Roguet débouche par la porte de la Tuilerie, entre l'Elbe et la droite des Russes. Chaque général marche avec le premier échelon de sa colonne ; à peine le général Boyeldieu, qui commande la première brigade de la division Roguet, a-t-il dépassé la porte, qu'une balle le frappe au bras, et le met hors de combat ; mais rien ne peut ralentir l'élan de nos jeunes troupes; elles s'avancent rapidement sans tirer un coup de fusil, abordent l'ennemi, le culbutent et le poussent jusqu'à Blazewitz; tandis que de leur côté les cuirassiers Latour-Maubourg poursuivent au loin les Russes qui sont devant eux.

Ces brillantes sorties ont frappé l'ennemi. Il a vu toutes les portes de Dresde fournir à l'envi autant d'armées nouvelles ! Nos colonnes le foulent dans toutes les directions, le prennent en flanc et en arrière ; il ne peut résister à tant d'impétuosité [1].

---

[1] On ne s'attendait pas à cette formidable résistance animée par le génie et les dispositions de Napoléon, et, comme en pareil cas l'illusion réagit sur les esprits et augmente la difficulté des tentatives en raison inverse de la facilité que l'on croyait y trouver, on finit par regarder la

« L'empereur est dans Dresde! il n'en faut plus » douter, s'écrie le prince de Schwartzenberg ; » le moment favorable pour enlever la ville est » perdu ! ne songeons plus qu'à nous rallier. »

Napoléon était sur le grand pont de Dresde, attendant avec impatience l'arrivée des armées du duc de Bellune et du duc de Raguse. Dès qu'il apprend que devant toutes les portes nous avons repris l'offensive. « Mes amis, dit-il aux » habitans qui l'entourent, l'ennemi ne revien- » dra pas à la charge ; tranquillisez - vous ! » Et traversant aussitôt la moitié de la ville au galop, il se dirige vers la porte de Dippodiswalde, et va se placer au centre des mouvemens que nos deux ailes achèvent sur les routes de Freyberg et de Pyrna, pour compléter la victoire [1].

---

position de Napoléon comme inattaquable, et l'on se détermina à cesser la lutte. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, pag. 253.)

[1] Napoléon, au milieu d'une grêle de boulets et de balles, passe au grand galop dans le Schloss-Gass, pour gagner la porte du Lac et la barrière de Dippodiswalde. Après s'y être arrêté un instant, il court sur le champ de bataille ; un officier de sa suite est tué à côté de lui, et plusieurs de ses aides de camp sont blessés. (*Récit de ce qui s'est passé à Dresde*, par un Saxon, témoin oculaire, pag. 173.)

Les Russes sont poursuivis le sabre et la baïonnette dans les reins jusqu'à Blazewitz. Les Prussiens sont jetés hors du grand jardin. Colloredo rallie ses Hongrois sur les hauteurs de Rocknitz. Les Autrichiens de Chasteler et de Giulay se retirent dans les gorges de Plaüen, et le canon cesse enfin de gronder vers neuf heures du soir.

Cependant à la nuit, une division autrichienne qu'on a enivrée de salpêtre et d'eau-de-vie, veut essayer une surprise sur la porte de Plaüen, qui lui a déjà coûté tant de sang le matin. Elle s'avance sans bruit; mais le général Dumoustier, dont la jambe a été fracassée, est encore à son poste, et ses braves *fusiliers* veillent autour de lui. Le colonel Cambrone est bientôt debout, un combat de nuit s'engage, et les Autrichiens sont encore une fois vaincus. Cambrone fait prisonnier un bataillon tout entier, dont le drapeau nous est remis. C'est, je crois, le seul qui ait été pris dans cette première journée.

L'empereur n'est rentré qu'un moment au château; il remonte à cheval à onze heures du soir, pour aller reconnaître sur le terrain ce qui reste à faire le lendemain. Il parcourt les bivouacs de l'aile gauche depuis l'Elbe jusqu'à la barrière de Dohna. Les flammes de quelques

maisons qui brûlent dans la campagne l'aident à distinguer les deux lignes. Tout est tranquille; à minuit il rentre au château [1].

SECONDE JOURNÉE (LE 27.)

L'empereur, avant de se livrer un moment au repos, passe dans son cabinet, et fait appeler le prince de Neufchâtel. « Allons, Berthier, lui dit-» il, il faut expédier les ordres pour demain. Écri-» vez. » Le major général, assis à l'un des coins de la grande table des cartes, écrit ce qui suit :

Ordre à toute la cavalerie, celle de la garde

[1] Sur plusieurs points les deux lignes étaient à peine éloignées l'une de l'autre d'une portée de fusil. Près du village de Strehlen, derrière le grand jardin, des cantinières, tant françaises qu'autrichiennes, s'étaient établies pêle-mêle en bonnes camarades. Les officiers et les soldats des deux armées venaient leur acheter de l'eau-de-vie indistinctement, et, en réparant leurs forces, s'entretenaient des événemens de la journée. (Voir le *Récit de ce qui s'est passé à Dresde*, pag. 175.)

Le 26 au soir, le général russe prince Kondacheff, est expédié avec deux cents cosaques par le prince de Schwartzenberg au prince de Suède. Il part du camp devant Dresde, passe devant les postes français du faubourg Fréderichstadt, traverse l'Elbe à la nage entre Reissa et Meissen, se dirige sur Lieberwerda et Dahme, et arrive le 30 au matin au quartier-général de Belitz.

(*Bulletin suédois.*)

exceptée, de revenir sur ses pas, de traverser la ville, et d'aller se réunir dans le faubourg de Frederichstadt; le roi de Naples en prendra le commandement. Il lui est prescrit de faire un grand mouvement sur l'aile gauche de l'ennemi, de le déborder, et de chercher à lui couper toute retraite par la route de Freyberg.

Ordre au maréchal Victor, duc de Bellune, de se placer avec son corps d'armée en avant des barrières de Freyberg. Il attaquera de front avec son infanterie les lignes autrichiennes, que le roi de Naples essaiera de tourner.

Ordre au duc de Raguse, maréchal Marmont, de s'établir avec son corps d'armée au centre de notre ligne de défense, entre les barrières de Dippoldiswalde et de Dohna, au pied des collines de Roecnitz. Les réserves de l'artillerie et de la garde seront placées sur ce point.

Ordre au maréchal Saint-Cyr de réunir son quatorzième corps autour du grand jardin.

Ordre enfin au prince de la Moscowa et au duc de Trévise, de déboucher sur la route de Pyrna, avec les quatre divisions de jeune garde. Le général Nansouty, qui commande la cavalerie de la garde, soutiendra l'infanterie. Ils s'empareront vivement de l'offensive, et feront de ce côté la même manœuvre que le roi de Naples va exécuter sur l'aile opposée.

Tandis que tous les efforts de nos attaques se porteront ainsi sur les deux extrémités, le centre, où seront le duc de Raguse et les réserves, soutiendra le combat de manière à occuper l'attention de l'ennemi.

L'empereur se borne à ces premières dispositions; il sera sur le terrain, et si quelque accident survient, il se réserve d'y pourvoir, ainsi qu'au dénoûment de la journée [1].

---

[1] *Composition de l'armée française combattant sous les murs de Dresde, le 27.*

AILE GAUCHE. Le prince de la Moscowa.	Jeune garde. Le duc de Trévise.	Général Barrois. Général Decous. Général Roguet. Général Boyeldieu.	20,000	25,000
	Cavalerie de la garde. Général Nansouty.	Général Guyot. Général Ornano. Génér. Lefèvre-Desnouettes. Général Krasinski. Général Colbert.	5,000	
CENTRE. L'empereur.	14e. Corps. Maréchal Saint-Cyr.	Général Claparède. Général Bonnet. Général Razout. Général Pajol.	15,000	40,000
	6e. Corps. Duc de Raguse.	Général Compans. Général Joseph de La Grange.	15,000	
	Réserve de la vieille garde.	Général Friant. Général Curial. Général Michel	5,000	
	Réserve d'artillerie.		5,000	
AILE DROITE. Le roi de Naples.	2e. Corps. Duc de Bellune.	Général Teste. Général Corbineau. Général Mouton-Duvernet.	20,000	30,000
	1er. Corps de cavalerie. Gén. Latour-Maubourg.	Général Oudenarde. Général Castex. Général Doûmerc. Général Saint-Germain.	10,000	
				95,000

Les ordres sont transmis avant que la nuit s'achève, et dès le point du jour ils s'exécutent.

Pendant cette nuit le temps était affreux [1]. Au jour encore la pluie tombe par torrens. On aperçoit du haut des murs les deux armées secouant l'eau du bivouac; et se relevant en bataille sur le terrain fangeux où le combat de la veille a fini. L'ennemi forme autour de la ville le même cercle qu'avant sa grande attaque. Mais bientôt on découvre son aile gauche qui s'allonge sur notre droite. Des colonnes traversent la vallée de Tharandt, et couronnent les hauteurs de Corbits. Le corps de Klenau, attendu si impatiemment par les alliés depuis trois jours, doit arriver dans la journée: c'est son avant-garde qui se montre à Corbits; c'est pour lui donner la main que les divisions autrichiennes de Giulay et de Bianchi s'avancent au delà de

[1] Les cataractes du ciel s'ouvraient en ce moment sur une partie du globe. Les plaines de la Pologne et de la Hongrie, les vallées de la Moravie et de la Bohème, de la Silésie et d'une partie de l'Allemagne sont inondées. Le Danube, l'Oder et la Vistule débordent. Ce n'est de toutes parts que villages submergés, ponts emportés, routes défoncées, communications interrompues, etc. Le comte de Moltk, fils du grand-maître de Prusse, expédié en courrier du quartier-général de Blücher pour celui des souverains alliés, est noyé en route.

Tharandt. Mais Schwartzenberg espère en vain voir se réaliser son plan pour l'investissement de Dresde. Il est trop tard.

L'empereur Napoléon, à cheval dès six heures du matin, vient de sortir par la porte de Freyberg. Il a jeté son coup d'œil sur les hauteurs, il a reconnu que la grande lacune réservée pour le corps de Klenau n'était pas encore occupée, et aussitôt le roi de Naples et le duc de Bellune ont reçu l'ordre d'exécuter leur mouvement sans plus de délais.

Tandis que les malheureux soldats de Klenau, exténués de fatigue et de besoin, couverts de boue, trempés par la pluie, harassés, arrivent courageusement sous les coups qui les attendent, la canonnade s'engage au centre.

L'empereur est revenu de ce côté: il est en avant de la porte de Dippodiswalde. La pluie n'ayant pas discontinué, il fait allumer un grand feu, et c'est de ce bivouac qu'il dirige la bataille. Les aides de camp qui accourent des côtés les plus opposés se succèdent d'un moment à l'autre, et viennent lui annoncer les progrès que font les deux attaques principales.

A neuf heures du matin, la cavalerie du roi de Naples a gagné les hauteurs qui dominent *Cotta;* elle poursuit son mouvement. Au pied des collines, les conscrits du duc Bellune sont aux

mains avec l'infanterie de Giulay et de Bianchi.

Sur la gauche, du côté du grand jardin, le maréchal Saint-Cyr, soutenu par deux bataillons de la vieille garde[1], force la position de Strehlen, et rejette les Prussiens sur Grüna. Plus loin, entre l'Elbe et le maréchal Saint-Cyr, le duc de Trévise et le général Nansouty manœuvrent dans la plaine, poussant les Russes de Wittgenstein de position en position.

En ce moment l'empereur fait redoubler le feu devant lui. La ligne de nos batteries gagne du terrain et s'élève sur la colline. Le fracas de tant de bouches tonnantes a fini par crever la nuée sombre qui depuis le matin enveloppait le champ de bataille. Quelques éclaircies succèdent aux averses, et de nombreux chevaux de main qu'on aperçoit sur la hauteur, indiquent que le quartier-général des alliés est de ce côté. Ainsi les souverains sont encore une fois en présence.

Cependant une batterie de la garde, placée entre les routes de Dippodiswalde et de Plaüen, ne tire plus avec la même activité. L'empereur y envoie aussitôt. Gourgaud, chargé de cette mission, ne tarde pas à venir rendre compte que

---

[1] Ces deux bataillons étaient commandés par le général Michel. Ils ont culbuté à l'arme blanche tout ce qu'ils avaient d'ennemis devant eux.

cette batterie est découragée par l'inutilité de ses coups. Placée dans un fond, elle répond avec trop de désavantage au feu de la batterie opposée, qui plonge des hauteurs de Roecnitz, et tous nos boulets paraissent se perdre dans les terres au-dessous du but. « N'importe, dit l'empereur, » il faut attirer l'attention de l'ennemi de ce côté; » qu'on recommence à tirer. » Aussitôt la batterie fait un feu roulant, et dès les premières salves on remarque sur la colline un mouvement extraordinaire; quelque personnage important vient d'être frappé parmi les alliés.

Il est onze heures; le canon du roi de Naples, qui se fait entendre au delà des gorges de Plaüen, signale les progrès de notre cavalerie sur la droite. C'est le moment de presser les mouvemens de la gauche, et l'empereur y va porter ses ordres lui-même [1]. Tandis qu'il traverse au galop la plaine du grand jardin, notre artillerie continue de soutenir au centre l'effort de la bataille. C'est là que le soldat français subit les lois les plus dures de la tactique moderne. Rongeant le frein qui retient son ardeur, il reste des heures entières im-

---

[1] Napoléon se portant sur la gauche rencontra une barricade de chariots qui l'arrêta un moment. Un boulet ennemi vint frapper terre tout près de lui. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, p. 257.)

mobile, en butte aux boulets dont les deux lignes font un échange continuel.

Cependant l'empereur a poursuivi sa course vers la gauche; il dépasse Grüna, et trouve le duc de Trévise marchant avec la jeune garde sur Seidnitz. De ce côté, les alliés viennent d'être rejetés de la route de Pyrna sur celle de Dohna. On continue le mouvement pour les rejeter de la route de Dohna sur celle de Maxen. L'empereur, après avoir donné à ses troupes un nouvel essor par ses encouragemens, revient vers le centre.

Tandis que la jeune garde faisait plier devant elle l'aile droite des alliés, le roi de Naples, le général Latour-Maubourg et le duc de Bellune, écrasaient leur aile gauche. Napoléon reçoit en chemin les premières nouvelles de ce grand avantage; et bientôt il en apprend les détails.

Le roi de Naples, après avoir forcé le défilé de Cotta et s'être avancé sur la route de Freyberg jusqu'à Grumbach, avait pris possession des hauteurs. Tournant ainsi l'avant-garde de Klenau, il l'a coupée de son corps principal; ce mouvement a été décisif. Murat, le sabre à la main, son manteau brodé d'or retroussé sur l'épaule et la tête surmontée d'une brillante aigrette, s'est précipité avec les carabiniers et les

cuirassiers sur l'infanterie autrichienne [1]. Rien n'a pu leur résister; les bataillons ennemis ont été enfoncés, culbutés des hauteurs; l'artillerie à cheval plongeant sur les défilés de Schonen et de Plaüen a complété leur déroute.

Ces vallées, naguère si fraîches et si paisibles, qui, quelques jours auparavant, recevaient encore le roi de Saxe sous leurs ombrages, sont

---

[1] Murat attirait et fixait tous les regards par sa taille, par son costume brillant et par les riches harnais de son cheval. Sa figure, ses beaux yeux bleus, ses gros favoris, ses cheveux noirs bouclés qui tombaient sur le collet d'un kurtka (habit polonais), dont les manches étroites avaient une ouverture au-dessous de l'épaule, excitaient l'attention. Le collet de son habit était richement brodé en or; l'habit était serré par une ceinture dorée à laquelle pendait un sabre léger à lame droite, à la manière des anciens Romains, sans branche ni garde.... Ce prince portait ordinairement un pantalon large, couleur amarante, dont les coutures étaient brodées en or, et des bottines de peau jaune ou de nankin. L'éclat de ce costume était encore rehaussé par un grand chapeau garni de plumes blanches d'autruche, avec une large bordure d'or, un grand plumet composé de quatre grandes plumes d'autruche retombantes, au milieu desquelles s'élevait une magnifique aigrette de héron. La selle et les étriers dorés étaient de forme hongroise ou turque. Le cheval était couvert d'une housse traînante, bleu de ciel, richement brodée en or; la bride était magnifique, etc. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 201.)

devenues tout à coup victimes du plus terrible ouragan que la guerre puisse déchaîner sur un malheureux pays.

L'ennemi a voulu nous opposer sa cavalerie, mais le versant des collines est si glissant, qu'elle n'a pu s'y soutenir. Enfin, pour mettre le comble au désastre de cette partie de l'armée autrichienne, la pluie qui tombait sans cesse mettait obstacle à ce que l'infanterie fît usage de ses armes. Partout la terre est jonchée de fusils, de sabres, de chapeaux, de plumets et de débris. Des colonnes entières, officiers et soldats, se sont rendues prisonnières : les régimens de l'archiduc Reynier et de Lusignan ont été enveloppés; ceux de Beaulieu, de Colloredo et de Wacquant, ont fait quelque résistance; mais ils ont tant de tués, tant de prisonniers et de blessés, qu'on peut les regarder comme détruits.

En vain la division Lichtenstein a voulu secourir celle de Bianchi; elle a été entraînée dans le désordre de la gauche. Les généraux autrichiens Andrassy et Milesino sont tués. Les généraux Giulay, Mariassy et Fierenberger sont blessés; le feld-maréchal-lieutenant Metzko et le général major Seczinsky, sont prisonniers. Enfin les six divisions de l'aile gauche, séparées de la grande armée alliée par les gorges de Tharandt et par le ruisseau de la Weisseritz, prises

à dos par notre cavalerie à Corbits, enfoncées de front par l'infanterie du duc de Bellune, à Lobda, ont dû succomber sous le désavantage d'une telle position. Plus de quinze mille hommes viennent de tomber en notre pouvoir [1].

L'empereur, en arrivant à son bivouac du centre, y trouve le général autrichien Metzko; un colonel et plusieurs officiers autrichiens blessés sont avec lui. L'empereur les fait asseoir et ordonne qu'on panse leurs blessures.

Il est trois heures. Depuis quelque temps, l'artillerie des alliés a ralenti son feu. Tout à coup elle cesse de se faire entendre. L'on vient annoncer que l'ennemi se met en retraite, et « l'em-» pereur reçoit cette nouvelle d'un visage aussi » tranquille que s'il était question du gain d'une » partie d'échecs [2]. »

« Ceci n'est pas encore fini, dit l'empereur aux » généraux qui l'entourent. J'attends des nou-» velles de Vandamme, et je me trompe fort si » ce n'est lui qui décide les alliés à cette re-» traite précipitée. »

Les généraux ennemis, ayant perdu leurs gran-

---

[1] Cette affaire de la droite a eu lieu sur le terrain déjà illustré par la bataille de Kosseldorff, en 1745.

[2] Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 261.

des communications de droite et de gauche avec la Bohème, ont voulu profiter du reste de l'après-midi pour mettre quelque ensemble dans leur mouvement retrograde devenu plus difficile. Déjà les souverains alliés sont loin du champ de bataille, et de fortes arrières-gardes prennent position à l'entrée des vallées pour couvrir les petites routes par lesquelles s'écoule l'armée ennemie.

Quant aux troupes françaises, elles sont harassées; on ne peut guère penser qu'à recueillir la possession du champ de bataille [1].

Après avoir donné ses ordres pour la nuit, Napoléon rentre en ville. L'eau coule de tous ses vêtemens. Les retroussis de son chapeau, battus par la pluie, sont pendans sur ses épaules. Tout son monde est dans le même état.... Mais les rues de Dresde sont encombrées de prisonniers [2]. Les canons de l'ennemi et ses drapeaux

[1] Quiconque connaît l'art de la guerre, comprendra combien il était difficile de déployer ainsi successivement l'armée française en forme d'éventail, et de se porter en même temps sur les flancs de l'ennemi. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome 1, page 258.)

[2] Les prisonniers offraient un triste spectacle : exténués par une longue et pénible marche à travers l'Erzebirge, où la pluie avait rendu les chemins presque impraticables, ces

sont déjà en trophées sur la grande place, et les acclamations des habitans qui se pressent de tous côtés sur le passage du vainqueur, font de sa marche un triomphe jusqu'aux portes du palais où son vénérable allié le reçoit dans ses bras [1].

---

malheureux, après avoir souffert les plus rudes privations, étaient arrivés sur le champ de bataille, épuisés par de cruelles fatigues. Plusieurs d'entre eux étaient grièvement blessés; tous, enveloppés dans des manteaux déchirés, étaient dévorés par la faim qu'ils disaient n'avoir pu satisfaire depuis leur départ de Bohème, faute de pain, et n'ayant trouvé que rarement des pommes-de-terre. Ces malheureux tombaient avec la plus grande avidité sur les rafraîchissemens que leur offrait la commisération des habitans de Dresde. On renferma dans l'église protestante et dans le welt-garten de Bruhl tous ces prisonniers, au nombre d'à peu près treize mille hommes, la plupart autrichiens, dont le nombre fut augmenté encore le lendemain par des soldats dispersés qui furent ramenés dans la ville. Comme le local qui leur était destiné ne se trouvait pas prêt, plusieurs d'entre eux cherchèrent, la première nuit, un abri dans le vestibule des maisons où des personnes charitables les pansèrent et les secoururent.... Les églises furent dégradées de plus d'une manière par le séjour des prisonniers. (*Récit de ce qui s'est passé à Dresde en 1813*, par un Saxon, témoin oculaire, pag. 181.)

[1] Le roi de Saxe avait toujours été traité en ami par l'empereur.... Quelle profonde impression Napoléon ne produisit-il pas sur le roi, sur la famille royale et sur les

TROISIÈME JOURNÉE (LE 28).

Le 28, les premiers rayons du jour retrouvent l'empereur parcourant le champ de bataille. La nuit avait été employée à relever les blessés. Les habitans de Dresde s'empressaient encore à les recueillir, et, de tous côtés, on ensevelissait les morts. Dans le rayon d'une lieue autour de la ville, les quatre nations les plus belliqueuses de l'Europe avaient jonché les champs de leurs morts. Ces corps étaient demi-nus ou déjà entièrement dépouillés. Plusieurs étaient déchirés par des blessures effrayantes, d'autres écrasés par les roues des canons ou des voitures. Les fossés et les mares étaient remplis d'hommes et de chevaux. Les morts se trouvaient entassés en plus grand nombre autour de la redoute de Moczinski, devant les barrières de Dippodiswalde, de Plaüen, de Lobda, et dans les environs du grand jardin. Quelque horrible que fût ce

---

habitans, le jour de la bataille de Dresde, lorsque accouru de la Silésie par une marche précipitée, après avoir observé la redoutable armée de ses ennemis, il l'attaqua avec des troupes en grande partie épuisées, mais d'un courage à l'épreuve, et la mit en déroute. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 76 et 80.)

spectacle, il avait déjà attiré de la ville un grand nombre de curieux. De pauvres habitans étaient déjà occupés à ramasser pour l'artillerie des boulets, des cuirasses, et toutes les armes qu'on voyait dispersées dans un épouvantable désordre, au milieu des débris des équipages et des caissons sautés !.... Tous les villages voisins avaient plus ou moins souffert par l'incendie et le pillage........ Partout on voyait des gerbes éparses qu'on avait enlevées des granges pour le bivouac du soldat et pour la nourriture des chevaux. Les paysans rôdaient tristement autour des restes des bivouacs ; ils cherchaient à recueillir leurs débris ; ils retrouvaient quelques portes et quelques volets, et retiraient leurs meubles des tas de bois que les feux du camp n'avaient pas consumés [1].

Napoléon, qui a sous les yeux cet affligeant tableau, est loin de se montrer insensible aux calamités qui l'entourent. Partageant sa sollicitude entre nos blessés et les malheureux Saxons, il charge M. de Bassano de recueillir des informations sur les familles de Dresde qui ont le plus souffert des derniers événemens. L'ordre est donné de dresser l'état des habitans qui ont été

[1] Voir le *Récit de ce qui s'est passé à Dresde en* 1813, par un Saxon, témoin oculaire, pag. 183 et suiv.

blessés. Les listes sont fournies par M. de Burgsdorf, chef de la police de la ville. Des secours et des pensions sont accordées aussitôt.

Après avoir encouragé les officiers de santé et les bons habitans dans les devoirs pieux qu'ils rendent aux blessés, l'empereur se porte sur la hauteur de Roecnitz; il y suit de l'œil la retraite des alliés, et lance toute l'armée à leur poursuite. Devant lui, les troupes du duc de Raguse descendent dans la vallée de Dippodiswalde, poussant l'arrière-garde de Colloredo et de Chasteler. A gauche, le maréchal Saint-Cyr se met sur les pas de Kleist et de Barclay de Tolly, qui font leur retraite par la route de Maxen. A droite, le duc de Bellune nettoie les gorges de Tharandt, et plus loin, le roi de Naples, parcourant au galop la route de Freyberg, refoule les débris du corps de Klenau sur les montagnes de Marienberg, d'où ils sont descendus.

L'empereur était encore sur les hauteurs du centre lorsqu'on lui amène un paysan du village de Nottnitz, où les souverains alliés ont eu leur quartier-général pendant les deux jours de la bataille. Napoléon le fait interroger par le duc de Vicence. Ce paysan a vu arriver à Nottnitz le personnage qui a été blessé la veille au milieu de l'état major des alliés. C'était un général du premier rang, mais il ne peut pas dire son

nom; il était à cheval à côté de l'empereur de Russie au moment où il a reçu le coup. Alexandre paraissait prendre un vif intérêt à son sort. Il l'a d'abord fait transférer à son quartier-général de Nottnitz : on l'y a porté sur des piques de cosaques mises en travers. Le manteau qui le couvrait avait été traversé par la pluie. Le chirurgien de l'empereur Alexandre est venu aussitôt lui faire l'amputation, et l'on s'est hâté de le transporter sur une chaise longue, à Dippodiswalde. Des détachemens de Russes, de Prussiens et d'Autrichiens, portaient les brancards.

A ces détails, l'empereur ne doute pas que ce ne soit le prince de Schwartzenberg. « C'était » un brave homme, dit-il, et je le regrette.» Puis, après ce premier mouvement, il ne peut s'empêcher d'ajouter : « *C'est donc lui qui purge la* » *fatalité! J'ai toujours eu sur le cœur l'événe-* » *ment du bal comme un présage sinistre. Il est* » *bien évident maintenant que c'est à lui que le* » *présage s'adressait* [1]. »

---

[1] L'empereur veut parler ici du bal donné le 1er. juillet 1810, par M. de Schwartzenberg, alors ambassadeur de Vienne à Paris, à l'occasion du mariage de Marie-Louise. Le feu prit à des draperies, et l'incendie dévora bientôt tout l'appartement sans qu'on pût s'en rendre maître. Quelques personnes y périrent ; d'autres, en plus grand nombre, furent blessées. Paris fut consterné....

Cependant on ne tarde pas à apprendre par les prisonniers que le prince de Schwartzenberg est sorti sain et sauf des derniers combats, et que c'est lui qui préside à la retraite.

Quel est donc le haut personnage qui a été frappé? Une circonstance fortuite vient enfin éclaircir ce mystère. Un lévrier qui suivait le général blessé est resté à Nottnitz : on l'a amené au roi de Saxe, qui, sans perte de temps, fait passer le collier du chien au prince de Neufchâtel, et sur le collier est écrit : *J'appartiens au général Moreau.* Tous les renseignemens qui se succèdent confirment ce premier indice [1].

---

[1] Moreau, transporté dans la petite ville de Lahn, en Bohême, y est mort de sa blessure, le 2 septembre. Son corps fut embaumé et transporté à Saint-Pétersbourg. Le général avait auprès de lui, au moment de sa mort, un aide de camp français nommé *Rapatel.* Cet officier, entraîné par la destinée fatale de son général, est venu se faire tuer sous les coups des paysans bretons de la division Puthod, dans les plaines de Fère-Champenoise.

Lettre de l'empereur de Russie

A la veuve du général Moreau.

« Madame, lorsque le malheur affreux qui atteignit le
» général Moreau à mes côtés me priva des lumières et de
» l'expérience de ce grand homme, je concevais l'espoir
» qu'on réussirait, par un traitement soigneux, à le con-
» server à sa famille et à mon amitié. La Providence en a

L'empereur quitte ensuite les positions du centre pour se porter sur l'extrême gauche du champ de bataille. Il y rejoint le maréchal Mortier, duc de Trévise. La jeune garde a déjà dépassé les villages de Rohlits, Nieckern et de Nieder-Sedlitz. Elle est occupée à rejeter l'arrière-garde de Wittgenstein dans les gorges de Glaschutt et de Liebstadt. L'empereur suit ce mouvement par la route de Pyrna. A deux heures de l'après-midi, il met pied à terre à un quart

» autrement ordonné. Il mourut comme il a vécu, avec » l'énergie d'une âme forte et constante. Il n'existe pour » les grandes souffrances de la vie qu'un seul remède, » c'est d'y voir prendre part les autres. En Russie, vous » trouverez, madame, partout ces sentimens, et s'il vous » convenait de vous y fixer, je chercherais tous les moyens » d'embellir la vie d'une personne à laquelle je me fais un » devoir sacré d'offrir des consolations et un soutien. Je » vous prie, madame, d'y compter irrévocablement, de » me faire connaître toutes les circonstances où je pour- » rai vous être utile, et de m'écrire toujours directement; » ce sera pour moi un bonheur de prévenir vos vœux. » L'amitié que j'ai assurée à votre époux s'étend au delà du » tombeau, et je n'ai d'autres moyens de m'acquitter, au » moins en partie, de ma dette envers lui, qu'en faisant » quelque bien à sa famille.

» Recevez, madame, dans ces circonstances tristes et » cruelles, ces témoignages d'amitié et l'assurance de mon » vif intérêt.

» *Signé*, ALEXANDRE. »

de lieue de cette ville, et s'arrête dans un champ sur le bord de la route, pour laisser défiler ses troupes. Assis dans ce champ, sur une chaise qu'on a été chercher dans la chaumière voisine, il interroge les gens du pays, et prend auprès d'eux des renseignemens sur les opérations que l'armée de Vandamme a dû faire dans les environs. Il apprend que les manœuvres qu'il a prescrites s'exécutent. Le général Vandamme a débouché le 25 par le pont du Lilienstein sur Konigstein. Le 26, il a repris la position de Pyrna, après avoir combattu quinze mille Russes qui, sous les ordres du duc de Wurtemberg, gardaient ce débouché. Le 27 au matin, il interceptait la grande route de Prague à Dresde; et c'est à la nouvelle de sa marche que les alliés, vaincus devant Dresde, n'ont plus hésité à se retirer par les montagnes. Ce matin même, Vandamme était encore aux prises avec le corps du duc de Wurtemberg. En ce moment il le rejette sur les hauteurs de la frontière de Bohème. Ce soir il doit arriver à Nollendorf, et peut-être à Peterswalde.

Cette grande porte de la Bohème va donc être fermée à l'ennemi, et Vandamme va voir arriver sous son feu une partie des colonnes que notre armée chasse devant elle. Ainsi, toutes les opérations, en se développant, se prêtent un mutuel

appui, et le succès dépasse toutes les espérances.

Les aides de camp arrivent de tous côtés pour rendre compte à l'empereur de la marche de nos différentes armées ; les rapports abondent en détails. A chaque pas on fait des prisonniers ; les villages en sont pleins. Les bagages russes, prussiens et autrichiens s'étaient entassés sur la chaussée de Freyberg : on y a ramassé un millier de voitures. Les corps de partisans que l'ennemi avait jetés du côté de Meissen, pour intercepter nos communications avec la France, se trouvent coupés. Plus l'ennemi s'enfonce dans les vallées, plus ses embarras augmentent. Les chemins y sont affreux ; les villages n'ont plus de vivres. Partout les fuyards devancent les colonnes ; ils remplissent l'Ertzebirge de l'épouvante qui les a saisis ; les chariots culbutés, les chevaux écrasés, les blessés abandonnés, indiquent les routes suivies par les alliés à nos avant-gardes qui les poursuivent. L'alarme est à Tœplitz, et se répand jusqu'à Prague. Ce n'est parmi les chefs que discussions, incertitudes et reproches. Les Autrichiens accusent les Russes d'avoir attaqué trop tôt à Gieshubel ; d'avoir marché trop vite sur Pyrna et de s'être avancés sur Dresde sans attendre Klenau. Les Russes et les Prussiens reprochent à Klenau d'avoir été trop lent dans ses marches, et à Schwartzenberg d'avoir laissé

pendant trois jours cent cinquante mille hommes inactifs aux portes de Dresde, pour attendre avec obstination l'arrivée inutile de sa gauche.

Les discours des prisonniers ajoutent encore à ces premiers aperçus.

En moins de cinq jours, les souverains alliés qui ont pénétré en Saxe à la tête de deux cent mille hommes ont vu tous leurs plans dérangés. Maintenant, affaiblis par la perte de plus de trente mille prisonniers et de plus de vingt mille tués ou blessés [1] ils ont encore de nouveaux malheurs à craindre : repoussés des grandes routes,

---

[1] *Résultat de la bataille de Dresde.*

	PERTE DES ALLIÉS.			
	Selon le Bulletin.	Selon le général Guillaume de Vaudoncourt.	Selon le colonel russe Butturlin.	Selon le Saxon d'Odeleben.
Prisonniers.	30,000	15,000	13,000	de 18 à 20000
Tués et blessés. . .	20,000	25,000	»	»
Total de la perte des alliés en hommes. .	50,000	40,000	13,000	20,000

Nota. Le feld-maréchal-lieutenant Metzko, un général major, trois cents officiers et douze mille sous-officiers et soldats ont passé à Francfort, du 16 au 18 septembre, se rendant en France. Tout ce qui était Polonais était resté à Dresde pour y prendre du service dans le corps de Poniatowski.

Drapeaux.	40	18	»	10
Canons.	100	»	26	10
Voitures de munit. .	1,500	»	»	»
Voitures de bagages.	3,000	»	»	»

ils voient leur retraite compromise dans le petit nombre de défilés qui leur reste.

C'est à présent qu'il faut entendre les éloges qui, de tous côtés, flattent les oreilles de l'empereur. Ceux qui naguère étaient le plus découragés montrent le plus de confiance; ils s'empressent à l'envi de rendre hommage à la hardiesse de ses plans, à la supériorité de ses conceptions, à la précision de son coup d'œil, à l'habileté de ses manœuvres. « Ah! sire, » lui dit-on d'un commun accord en s'inclinant, « que votre majesté a été bien inspirée en rejetant les conditions qu'on lui imposait si insolemment à Prague! Les temps d'Austerlitz et de Wagram sont revenus; votre majesté tient désormais dans sa main la paix du monde. Nous allons sans doute voir venir un parlementaire des souverains alliés. Mais, sire, défiez-vous surtout de votre magnanimité. Ordonnez que les Russes soient rejetés bien loin derrière la Vistule. Que votre majesté ne soit plus si généreuse qu'autrefois envers les rois qu'elle va désarmer!...... » J'abrège ces palinodies. J'en ai dit assez pour faire comprendre que tous les censeurs ont disparu, et que personne ne veut plus avoir douté un seul instant du résultat.

CHAPITRE IV.

REVERS DE GROS-BEEREN, DE LA KATZBACH ET DE CULM.

L'empereur vient de voir finir une de ses plus belles batailles. Peut-être est-ce le dernier sourire de la Victoire! Tout à coup il ressent un violent frisson ; des vomissemens surviennent ; l'alarme se répand parmi ses serviteurs. Le quartier impérial allait entrer à Pyrna pour y passer la nuit. Tout est contremandé. On décide l'empereur à monter dans sa voiture ; on le ramène à Dresde ; il ne reste du côté de Pyrna que la jeune garde, qui y établit ses cantonnemens.

L'indisposition de l'empereur est la suite d'un refroidissement que ses vêtemens, trempés par la pluie, lui ont fait éprouver pendant la bataille. La chaleur du lit rétablit promptement la transpiration, et le 29, à son réveil, Napoléon se trouve à peu près guéri. Cependant il se renferme dans son cabinet.

Constamment à cheval depuis cinq jours, et toujours entraîné par l'importance des grandes manœuvres qu'il dirigeait, il n'avait pu donner aucune attention suivie à sa correspondance. Un grand nombre de dépêches s'étaient entassées sur son bureau; il emploie les journées du 29 et du 30 à les lire et à y répondre. Il dicte au comte Daru les bulletins qui doivent apprendre à la France les derniers événemens. Il expédie avec lui le travail des ministres, qui s'est accumulé depuis le 15; il prépare avec le duc de Bassano le message qui doit soumettre au sénat les causes de la rupture de Prague, les mesures à prendre pour soutenir la nouvelle guerre que l'Autriche nous déclare, et les pièces justificatives qui peuvent éclairer l'opinion. Enfin, ne perdant pas de vue la poursuite de l'ennemi, il s'interrompt à chaque instant pour en demander des nouvelles; il dicte au major général tous les ordres propres à suppléer, autant que possible, à l'impulsion que sa présence ne peut plus donner.

L'attention de l'empereur n'est pas seulement fixée sur ce qui se passe entre Dresde et la Bohème; elle se porte également sur les points où ses lieutenans sont engagés dans des opérations détachées.

Le duc de Reggio est-il entré à Berlin? le duc de Tarente est-il arrivé jusqu'à Breslau? L'em-

pereur est impatient de lire les dépêches de ces deux maréchaux. Déjà Dalbe en a marqué les résultats sur la carte; mais à peine Napoléon y a-t-il jeté un coup d'œil, que ses espérances s'évanouissent.

COMBAT DE GROS-BEEREN.

Le duc de Reggio n'a pu se porter sur Berlin aussi promptement qu'on l'avait calculé. Trois jours lui ont été nécessaires pour opérer son premier mouvement de Dahme sur Baruth. Après avoir manœuvré d'abord par la route de Torgau, il a cru devoir changer de direction; et, se portant à gauche du côté de Trebbin, il a fait mine de vouloir arriver par la route de Wittenberg. Enfin ce n'est que le 21 qu'il a démasqué son mouvement dans la plaine de Trebbin [1].

Pendant ces premières manœuvres, Bernadotte a eu le temps d'être averti. Quittant aussitôt Charlottembourg, il a porté son quartier-général à Postdam, et s'est empressé de concentrer son armée dans la plaine de Berlin, entre les deux routes menacées. Ainsi, le 22, le duc de

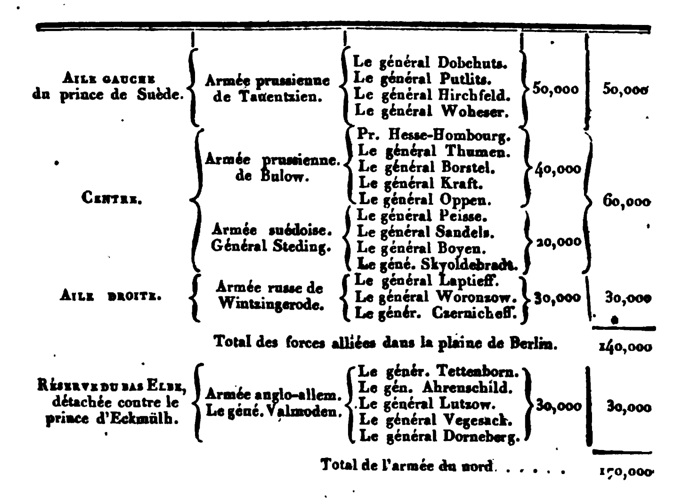
[1] On a vu plus haut que l'empereur était ce jour-là à Lowenberg, forçant Blücher de repasser le Bober et la Katzbach.

Reggio, débouchant de Trebbin, avait vu se développer devant lui une ligne ennemie de plus de cent mille hommes [1]. Dès lors une bataille devenait imminente; elle était inévitable si nous avancions : peut-être était-ce là le cas de s'arrêter et de manœuvrer de manière à ne rien compromettre.

Mais l'habitude d'aller en avant; la vue des clochers de Berlin; en cas de succès, une victoire dont le prix était immense; en cas de revers, une retraite qui ne pouvait avoir rien de bien grave; enfin, le désir de plaire à l'empereur par un brillant début, désir plus grand que

---

Composition de l'armée du prince de Suède, couvrant Berlin.



AILE GAUCHE du prince de Suède.	Armée prussienne de Tauentzien.	Le général Dobchuts. Le général Putlits. Le général Hirchfeld. Le général Woheser.	50,000	50,000
CENTRE.	Armée prussienne. de Bulow.	Pr. Hesse-Hombourg. Le général Thumen. Le général Borstel. Le général Kraft. Le général Oppen.	40,000	60,000
	Armée suédoise. Général Steding.	Le général Peisse. Le général Sandels. Le général Boyen. Le géné. Skyoldebradt.	20,000	
AILE DROITE.	Armée russe de Wintzingerode.	Le général Laptieff. Le général Woronzow. Le génér. Czernicheff.	30,000	30,000
	Total des forces alliées dans la plaine de Berlin.			140,000
RÉSERVE DU BAS ELBE, détachée contre le prince d'Eckmülh.	Armée anglo-allem. Le géné. Valmoden.	Le génér. Tettenborn. Le gén. Ahrenschild. Le général Lutzow. Le général Vegesack. Le général Dorneberg.	30,000	30,000
	Total de l'armée du nord			170,000

la crainte de contrarier ses plans par un échec, tout concourait pour entraîner l'événement, et la bataille s'est donnée le 23.

Le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, a été aux prises toute la journée sur la droite, avec l'armée prussienne du général Tauentzien, mais sans avantages marquans de part ni d'autre. C'est au centre, dans les villages de *Beeren*, que les coups décisifs se sont portés. Le septième corps, commandé par le général Reynier, y combattait contre l'armée prussienne de Bulow. Le général Reynier avait réussi dans la matinée à faire plier ses adversaires, et leur avait enlevé le village de Gross-Beeren. Mais, dans l'après-midi, Bulow est revenu à la charge. Son attaque, combinée avec le mouvement d'un corps suédois, avait été précédée par de vigoureuses décharges d'artillerie. Nos divisions saxonnes, déjà ébranlées par cette canonnade, se sont vues prises entre deux feux, et bientôt assaillies de tous côtés par les baïonnettes russes et suédoises. Le choc était trop rude; les Saxons n'avaient pu le supporter, et leurs rangs s'étaient rompus. Cependant, quelque grand que fût le succès de Bulow, il n'avait pas terminé la journée. Le général Guilleminot, qui était sur la gauche, du côté de Guttergotz, en observation devant les Russes de Wintzingerode et de Vo-

ronzoff, avait donné toute son attention à la canonnade qui écrasait notre centre. A ce bruit il n'avait pas hésité : laissant là les Russes qui ne bougeaient pas, et mettant en pratique la maxime des tacticiens qui sont braves avant tout, *à défaut d'ordres, il s'était dirigé sur le feu.* Cependant il n'avait pu arriver que le soir. Bulow était déjà maître de Gross-Beeren, et notre centre se trouvait en pleine retraite. Le mouvement du général Guilleminot a réussi d'abord à arrêter l'élan des Prussiens. Un nouveau combat s'est engagé, et Bulow a été forcé de se retirer, en laissant au douzième corps le village et les honneurs du champ de bataille.

Ainsi, trois actions principales ont eu lieu successivement à Gross-Beeren. Dans la première, le général Reynier a été vainqueur de Bulow. Dans la seconde, Bulow, revenu sur ses pas, a été vainqueur de Reynier, ou plutôt des Saxons ; et dans la troisième, c'est Guilleminot, accourant avec une partie du douzième corps, qui a fini par rester maître du village. Mais le septième corps a fait des pertes tellement graves [1], que le duc de Reggio s'est décidé à une retraite générale. Il l'effectue en ce moment par la

[1] Nos ennemis portent la perte de l'armée française à treize pièces de canon et quinze cents prisonniers.

route de Wittenberg, disputant le terrain pied à pied. Le 28, après cinq jours de retraite, son arrière-garde n'était encore qu'à dix lieues du champ de bataille; elle occupait Juterbog [1].

Ce qu'il y a de plus grave dans les suites du combat de Gross-Beeren, c'est le contre-coup qui en est résulté pour la division sortie de Magdebourg, sous les ordres du général Girard. Le 27, cette colonne est tombée dans l'avant-garde russe à Belzig. L'infanterie française a d'abord eu l'avantage; mais, tandis qu'elle était aux prises avec les troupes du général Hirscheld, qui lui cédait le terrain, elle avait été tournée et enveloppée par les cosaques de Czernicheff. Une déroute s'en est suivie. Le général Girard a été blessé, et sa colonne n'a pu rentrer à Magdebourg qu'en laissant un millier de prisonniers dans les mains de l'ennemi.

Quant au prince d'Eckmulh, il était arrivé le 23 à Schwerin, poussant devant lui le général Valmoden, qu'on lui avait opposé, et détachant la division Loison sur Wismar et Rostock. Mais,

---

[1] Les alliés ont fait reproche à Bernadotte d'avoir mal manœuvré à Gross-Beeren, et de n'avoir mis aucune vigueur dans la poursuite. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 55 et 59.)

à la nouvelle de l'affaire de Gross-Beeren, il vient de suspendre son mouvement.

Tels sont les événemens du Nord. Passons à ceux de Silésie.

BATAILLE DE LA KATZBACH.

A peine l'empereur avait-il quitté Lowenberg pour revenir sur Dresde, que nos avant-postes de l'armée de Silésie s'étaient arrêtés. Ce repos subit, après la poursuite si vive des jours précédens, avait appris à l'ennemi que l'empereur n'était plus là. Blücher, devinant que c'était un des effets de la grande attaque de Schwartzenberg sur Dresde, avait songé aussitôt à en profiter pour se reporter en avant.

Cependant il n'entrait nullement dans les intentions du duc de Tarente de se dessaisir de l'offensive. Le onzième corps, soutenu par le troisième, devait attaquer de front les lignes de Jaüer. Il ne s'était arrêté sur la Katzbach pendant les journées du 24 et du 25 que pour donner le temps au troisième corps, qui avait été un moment incertain entre la destination de Dresde et celle de Silésie, de venir se remettre en ligne. Pendant ce temps, le général Lauriston, qui était sur notre droite, en avant de Goldberg, manœuvrait entre les montagnes de la Bohème

et Jaüer, et poussait la division Puthod assez loin pour tourner l'ennemi et menacer ses communications avec Prague.

Le 26 au matin, le duc de Tarente s'était remis en mouvement pour continuer ses opérations. Le onzième corps, qui formait le centre, avait passé la Katzbach au point du jour et marchait sur Jaüer en remontant la rive droite de la Wuthend-Neiss. Le troisième corps, resté encore en arrière, devait faire un détour du côté de Liegnitz, pour arriver sur la gauche, par la route de Liegnitz à Jaüer, tandis que, sur la droite, le général Lauriston, s'avançant de l'autre côté de la Wuthend - Neiss avec le gros du cinquième corps, tiendrait la route de Goldberg. Plus loin, dans les montagnes, le général Puthod débouchait aussi sur Jaüer par la route de Schonau.

Mais le même jour, à la même heure, Blücher s'était également mis en marche; et, sortant des lignes de Jaüer, il s'était reporté encore une fois sur la Katzbach, dans l'intention de la passer entre Liegnitz et Goldberg, à peu près au même point où le duc de Tarente venait de la traverser pour marcher en sens contraire.

Ainsi les deux armées, pendant toute la matinée du 26, s'étaient avancées l'une sur l'autre.

Cependant les torrens de pluie qui, le 26 et le 27 août, ont inondé la terre, commençaient à

tomber. D'épais brouillards dérobaient aux deux armées leurs mouvemens, quand, à trois heures, elles donnèrent l'une contre l'autre. La rencontre eut lieu dans les plaines qui s'étendent entre Walstadt et la Katzbach. Blücher avait sa cavalerie en avant; la nôtre était en arrière. Notre infanterie s'était hâtée de se déployer en ligne de bataille. Mais Blücher, lançant toute sa cavalerie, avait à peine laissé au onzième corps le temps de se reconnaître. C'était sur ce corps d'armée que le premier choc avait porté. La droite de sa ligne avait réussi à s'appuyer sur la Wuthend-Neiss; mais la gauche était restée en l'air, le troisième corps, qui devait la protéger, n'arrivant pas. La cavalerie ennemie, profitant de ce désavantage de notre position, avait porté tous ses efforts contre notre gauche.

En vain le duc de Tarente appelait-il à lui le troisième corps et la cavalerie du général Sébastiani: aucun secours ne pouvait arriver, par suite d'une fatalité qui avait dérangé le mouvement de l'armée.

Le général Souham, commandant les vingt-cinq mille hommes du troisième corps depuis le départ du maréchal Ney, averti par les premiers coups de canon de hâter sa marche, avait cru devoir prendre le chemin le plus court, et, au

lieu de suivre le détour prescrit du côté de Liegnitz, qui l'aurait fait arriver au secours de notre gauche, il s'était jeté sur la droite pour arriver plus vite au feu. Mais, dans cette nouvelle direction, il s'était trouvé sur le passage des cinq mille chevaux du général Sébastiani, qui accouraient avec le même empressement. Ces deux corps, entassés l'un sur l'autre dans le long défilé du village de Kroïtch, s'étaient réciproquement barré la route, et l'encombrement le plus épouvantable en était résulté.

Pendant ce temps, le onzième corps, abandonné à lui-même, avait lutté contre les armées de Sacken et d'Yorck. Quelques régimens de cavalerie, échappés des défilés l'un après l'autre, n'avaient pu faire que des efforts disproportionnés contre les masses de cavalerie ennemie qui occupaient la plaine. Sur le soir, quelques troupes du troisième corps avaient pu arriver pour protéger la retraite du onzième; mais nos pertes ont été grandes: nos colonnes, séparées les unes des autres par des ravins, embourbées dans des chemins devenus des torrens, ont eu de grandes difficultés à se rallier. Le général Lauriston, qui, pendant toute cette journée, avait eu à lutter contre les cinquante mille Russes de l'armée de Langeron, apprenant l'échec du centre, a dû se retirer sur Goldberg; mais on est in-

quiet de ce que va devenir la division Puthod. Abandonnée ainsi dans les montagnes, sera-t-elle avertie à temps du mouvement rétrograde, et pourra-t-elle se rallier à son corps d'armée?

Résumons ces nouvelles affligeantes.

Non-seulement l'excursion tentée sur Berlin n'a pas réussi; mais elle a donné lieu à une bataille, et cette bataille a été perdue.

Non-seulement le duc de Tarente n'a pu poursuivre Blücher au delà de la Katzbach, mais l'offensive, reprise inopinément par les Prussiens, a donné lieu à une rencontre qui a été désastreuse pour notre armée de Silésie.

Ces deux échecs ont d'abord péniblement affecté l'empereur; mais cette première impression ne tarde pas à s'affaiblir devant l'importance des succès qui l'entourent. C'est la question principale qui vient d'être décidée sous les murs de Dresde : le reste ne peut être qu'accessoire; et, dans l'état de supériorité où nous nous trouvons au centre, tous les secours nécessaires ailleurs vont être prompts et faciles. Il est probable que Blücher, instruit de la déconfiture de Schwartzenberg dans les vallées de l'Ertzebirge, ne se hasardera pas à poursuivre le duc de Tarente au delà du Bober.

Quant à l'événement de Gross-Beeren, le duc de Reggio s'en est tiré assez heureusement pour

que le projet favori de Napoléon n'en soit pas dérangé. L'opération, retardée seulement de quelques jours, n'en sera que plus complète. En effet, aux yeux de Napoléon, ce n'est pas à Prague, c'est à Berlin que sont les fruits de la victoire de Dresde; il ira les cueillir lui-même. La tentative du duc de Reggio aura du moins été utile comme reconnaissance militaire; elle a attiré l'ennemi hors de ses lignes, elle a entraîné Bernadotte du côté de Wittenberg; la route directe de Dresde à Berlin est ouverte, et l'ennemi a pris de ce côté une confiance qui peut lui devenir fatale. Le prince d'Eckmulh est toujours à Schwerin, en position de reprendre le rôle qui lui était destiné; et quant à Magdebourg, ce dépôt est si abondant en ressources, qu'il sera facile d'en tirer le secours d'un nouveau détachement.

L'empereur est donc décidé plus que jamais à tenter contre Berlin un grand mouvement qui balaiera le nord de l'Allemagne, fera entrer le prince d'Eckmulh en ligne sur le bas Oder, débloquera nos garnisons de Stettin et Custrin, appuiera notre aile gauche sur les bords de la Baltique, et menacera de déborder les alliés par une invasion en Pologne. L'empereur se livre à toutes les dispositions préparatoires. C'est dans ce dessein qu'il a retenu la jeune garde à Pyrna.

Déjà l'ordre est donné pour que la tête des colonnes de la garde repasse l'Elbe et fasse une première marche dans la direction du Brandebourg. L'empereur n'attend plus que les derniers coups qui vont confiner la grande armée ennemie dans la Bohème, pour quitter Dresde et se mettre en personne à la tête des opérations nouvelles qu'il médite.

Dans cette attente, il éprouve quelque impatience de la lenteur avec laquelle nos colonnes rejettent l'ennemi en Bohème [1]. Le roi de Naples n'est pas encore arrivé à Sayda. Le duc de Raguse, arrêté à chaque défilé par l'encombrement des voitures que l'armée alliée laisse sur les routes, ne parvient qu'avec la plus grande difficulté

[1] *Journal comparé de la marche de la colonne.*

	Colonne de gauche.	Colonne du centre.		Colonne de droite.
	Vandamme.	Saint-Cyr.	Raguse.	Le roi de Naples.
Le 28 août.	A Peterswalde.	A Maxen.	A Dippodiswalde.	A Freyberg.
Le 29.	A Culm.	A Riuards-Grimma.	A Falkemberg.	A Lichtemberg.
Le 30.	A id.	A Dittelsdorff.	A Altemberg.	A Zettau.
Le 31.		A Liebenau.	A Zinnewald.	A Sayda.

L'élévation graduée de la montagne frontière fournissait aux alliés d'excellentes positions pour défendre chaque pas dans leur retraite, et pour contenir l'ennemi qui les poursuivait. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 274.)

jusqu'au plateau d'Altemberg. Le maréchal Saint-Cyr, toujours contenu par Wittgenstein, qui forme l'arrière-garde de Barclay de Tolly, n'a pu arriver le 29 qu'à Rinards-Grimma; il débouche enfin sur les hautes montagnes, et se dirige, par Dittelsdorff, sur Liebenau.

Cependant Vandamme est depuis le 28 au soir maître de la position de Peterswalde. Il en a déposté le prince Eugène de Wurtemberg, après une affaire assez chaude, où nous avons perdu le prince de Reuss, qui se distinguait à la tête des bataillons de la confédération.

Le rendez-vous de toutes les colonnes ennemies éparses dans les montagnes est à Tœplitz. Schwartzenberg s'efforce d'y arriver par les débouchés de Niclasberg et de Zinnewalde. Barclay de Tolly espère d'y parvenir par la petite route de Furstenswalden. Kleist, qui échappe avec peine à l'encombrement de Glaschutt, voudrait éviter celui qui l'attend encore sur les pas des Russes; il vient de faire un mouvement désespéré sur sa gauche, vers Schoenwalde; s'il rentre dans la grande route de Prague, il va tomber entre les mains de Vandamme.

Le 30 au matin, l'empereur examinait sur la carte ces différentes positions: « En ce moment, » dit-il au major général, Marmont et Saint Cyr » doivent culbuter les arrières-gardes autrichien-

» nes sur Tœplitz ; ils vont recueillir la dernière » rançon de l'ennemi. Nous ne pouvons tarder » non plus à recevoir des nouvelles de Vandam- » me, et nous connaîtrons enfin le parti qu'il » aura pu tirer de sa belle position. C'est par-là » que nous finirons de ce côté. Nous y laisserons » quelques corps en observation, et nous rap- » pellerons le reste à nous. Je calcule, continue » Napoléon, qu'après les désastres éprouvés à » Dresde, il faut au moins trois semaines à l'ar- » mée de Schwartzenberg pour se réorganiser et » se remettre en campagne. Il ne m'en faut pas » tant pour exécuter mon opération sur Berlin. »

Cette journée du 30, qui a vu luire à son début de si belles espérances, est à peine écoulée, que les nouvelles les plus alarmantes se répandent ; elles arrivent du côté de Pyrna. On assure que l'armée de Vandamme a été détruite. Nous allons raconter l'événement tel qu'on parvient à le dégager des exagérations du premier moment.

Le 29 au matin, Vandamme, voulant poursuivre ses avantages de la veille, était descendu, avec son avant-garde, jusqu'à Culm. Il s'était laissé entraîner au fond de cette vallée profonde, et s'avançait sur Tœplitz. Bientôt l'espoir de s'emparer de cette ville l'avait tenté. Ce coup de main pouvait avoir des résultats immenses. Quoi

de plus séduisant en effet que de barrer toute retraite à une armée de deux cent mille hommes encombrée dans des défilés?

A l'approche de Vandamme, le dépôt du grand quartier-général allemand, et celui du corps diplomatique, les cabinets des souverains alliés, et une foule de grands personnages qui s'étaient entassés à Tœplitz, avaient pris la fuite, les uns du côté de Dutch [1], les autres du côté de Lahn. Déjà l'avant-garde française n'était plus qu'à une demi-lieue, lorsque l'ennemi, cessant tout à coup de plier, avait opposé la plus vigoureuse résistance.

Le comte Ostermann, commandant les grenadiers de la garde russe, s'était placé à travers le chemin. Il avait ordre d'arrêter Vandamme à tout prix. L'armée des alliés descendait alors sur Tœplitz par tous les ravins de la montagne. Sa position était critique. Si Vandamme arrivait avant elle, le sort de plusieurs colonnes était compromis [2]; mais quelques heures de délai pou-

---

[1] Le 29 au soir, l'empereur Alexandre était à Dutch.

[2] Si Vandamme était parvenu jusqu'à Tœplitz, toutes les colonnes en retraite qui y arrivaient par les gorges de Zinnwall auraient été coupées, ce qui eût achevé de mettre la déroute parmi les alliés qui n'auraient atteint l'Eger que dans un état de désorganisation complète dont les Français n'auraient pas manqué de profiter pour les pousser

vaient tout sauver. Ostermann et ses grenadiers avaient compris ce que le salut commun exigeait d'eux. Ils s'étaient montrés dignes d'occuper le poste du péril, et le vallon de Tœplitz était devenu leurs Thermopyles. L'élite de la garde russe s'y était fait tuer; Ostermann avait eu un bras emporté: mais Vandamme n'avait pu forcer le passage.

Cependant Vandamme, une fois engagé, avait appelé successivement toutes ses forces à son secours. Les sommets de Peterswalde avaient été dégarnis, et le premier corps avait fini par se trouver tout entier entre Culm et Tœplitz, au pied du Geyersberg. Il était trop tard. Ostermann avait gagné le temps nécessaire. Déjà Barclay de Tolly était accouru à son aide avec les premières colonnes arrivées. Schwartzenberg n'avait pas tardé à lui en envoyer de nouvelles.

---

sans relâche jusqu'aux portes de Vienne. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, 1813, pag. 41.)

Les confédérés, poussés dans les défilés des montagnes de Bohème et de Saxe, perdirent au moins quarante mille hommes dans cette campagne de quelques jours, et ils auraient été anéantis.... sans qu'il leur fût possible de se former ou de résister même par bataillons, si Vandamme!.... (Voir l'ouvrage de sir R. Wilson, témoin oculaire; *Tableau de la puissance de la Russie*, pag. 35.)

Vandamme, forcé de se retirer sur Culm le 29 au soir, avait pris position entre les villages de Karwitz et de Pisten.

Son entreprise sur Tœplitz était manquée; il pouvait y renoncer et profiter encore de la nuit pour remonter avec toutes ses troupes à Peterswalde. Le conseil lui en avait été donné; mais sa malheureuse étoile l'avait emporté : il s'était décidé à se maintenir dans la position qu'il venait de prendre. Peut-être devait-il croire que l'armée ennemie, poursuivie pendant quatre jours de suite *dans les vallées inhospitalières de l'Ertzebirge*, ne pourrait en sortir que dans le plus grand désordre; il devait du moins s'attendre à voir les colonnes françaises, non moins actives que les vaincus, arriver assez tôt sur leurs pas pour les empêcher de se rallier contre lui. Il n'en a pas été ainsi [1].

Le 30 au matin, ce n'est pas seulement l'ennemi de la veille, ce sont toutes les troupes de Schwartzenberg et de Barclay de Tolly qui sont

[1] L'avant-garde du duc de Raguse, commandée par le lieutenant-général Joseph de La Grange, a livré dans sa marche les combats les plus sanglans et les plus opiniâtres, et n'a pu arriver que le 31 sur les hauteurs de Zinnewald. Aussitôt ses avant-postes sont descendus jusques à la promenade de Tœplitz.... mais il n'était plus temps.

tombés en bon ordre sur Vandamme. On avait tourné sa gauche, d'autres colonnes l'avaient débordé jusqu'à *Arbesau* pour lui couper toute retraite; il s'était vu environné par plus de quatre-vingt mille hommes : pas un de ses quinze mille compagnons ne semblait devoir échapper; mais l'intrépidité supplée à tout : nos Français avaient fini par triompher du nombre et des dangers. Vandamme, après avoir soutenu, pendant toute la matinée du 30, les efforts de cette nuée d'ennemis, se retirait sans être entamé, évacuait Culm et se disposait, vers deux heures, à remonter à sa première position, lorsque tout à coup, un nouvel ennemi apparaissant sur la montagne et saisissant tous les défilés en arrière, lui avait barré le chemin de Peterswalde.

Ce nouvel ennemi, c'était l'armée prussienne de Kleist, échappant au maréchal Saint-Cyr, débouchant par les bois de Schonwalde, se glissant à travers le vallon de Telnits, heureuse d'avoir ainsi tourné la position de Peterswalde, et se hâtant de descendre sur la chaussée de Prague avec tout l'empressement d'une foule qui se sauve de sa perte par un passage inespéré.

Si Vandamme se fût trouvé à Peterswalde, Kleist et tous ses Prussiens étaient pris. Mais Kleist, maître de cette hauteur, au pied de laquelle était Vandamme, c'était ce dernier qui

devait être accablé. Cependant les Prussiens, à la vue des Français qui remontaient à leur rencontre, s'étaient crus de nouveau perdus. Ils avaient hésité un moment. Les Français, au contraire, apercevant les Prussiens, s'étaient aussitôt élancés sur eux. Corbineau était à leur tête. Rien n'avait pu soutenir leur choc. Passant sur le corps de l'avant-garde ennemie, ils avaient tout culbuté, tout entraîné, et, prodige de fureur aussi-bien que d'audace, ils avaient enlevé aux Prussiens jusqu'à leur artillerie. Cependant les Prussiens, refoulés sur eux-mêmes, s'étaient ralliés, et la mêlée la plus épouvantable avait recommencé [1].

Qu'on se figure une chaussée étroite, encaissée sur le flanc des montagnes, et dans ce creux deux

---

[1] La cavalerie française résolut en désespérée de se frayer un chemin au haut de la montagne, à travers les Prussiens. La pente était si escarpée que dans d'autres occasions peu de chevaux eussent pu la gravir au trot le plus doux, et cependant les Français montèrent avec tant de force et de puissance qu'ils renversèrent complétement toute la colonne prussienne, et s'emparèrent de tous les canons. Cette artillerie resta finalement aux alliés; mais la plus grande partie des chevaux fut enlevée, et un grand nombre de canonniers prussiens fut massacré. (Voir l'ouvrage de sir Robert Wilson, témoin oculaire, *Tableau de la puissance de la Russie*, pag. 55.)

colonnes, dont l'une monte et l'autre descend, qui se rencontrent, s'arrêtent d'abord par leur masse, se foulent, se brisent au second choc, et finissent par se faire un passage l'une à travers l'autre. La confusion et le tumulte sont au comble; chacun combat corps à corps, mais ce n'est plus pour vaincre, c'est pour passer. On se culbute plutôt qu'on ne se tue. Généraux, officiers et soldats, tout est pêle-mêle. Ici Vandamme est entraîné par les Prussiens, là c'est Kleist dont les Français viennent de se saisir; ils sont pris et repris. Kleist est enfin délivré par les siens. On assurait dans les premiers momens que Kleist et Vandamme étaient restés morts dans la foule.

Tous ceux qui ont pu se dégager du défilé de la route et se jeter dans les rochers et dans les bois voisins parviennent à s'échapper des premiers. Les Prussiens courent se rallier à l'avant-garde de Barclay de Tolly. Les nôtres arrivent à Liebenau, où ils sont recueillis par les troupes du maréchal Saint-Cyr. Bientôt les sentiers de la montagne de Peterswalde se remplissent de soldats dispersés qui, semblables aux coursiers démontés dans un choc de cavalerie, n'ont rien de plus pressé que de retourner au camp. Le général Corbineau, qui commandait la cavalerie de Vandamme, arrive jusqu'à l'empereur, dont

il est aide de camp. Couvert de sang ennemi, et blessé lui-même, il est encore armé d'un sabre prussien que, dans la mêlée, il a échangé contre le sien. Les généraux Dumonceau et Philippon sont également sauvés; mais le général Heimrod, qui venait de passer du service de Bade à celui de France, est resté parmi les morts. Le général Guyot et le général Haxo, que ses blessures avaient forcé de rester à Culm, sont prisonniers. Quant au général Vandamme, dont l'audace a été si malheureuse, il n'est pas tué : les alliés le traînent en triomphe à Prague. Cependant on apprend que la plus grande partie de notre corps d'armée, descendue par les ravins de la montagne, se rallie à Pyrna. Trente pièces de canon et plus de trois cents voitures, caissons d'équipage et d'artillerie, sont perdus pour nous.

Ainsi, non-seulement la grande armée ennemie est sauvée, mais elle l'est par une victoire, et ce sont des trophées qu'elle rapporte de sa défaite de Dresde.

Napoléon recueille froidement le détail de ses pertes. Ce qu'il ne peut concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohème. « A » une armée qui fuit, répète-t-il, il faut faire un » pont d'or ou opposer une barrière d'acier. Or, » Vandamme ne pouvait pas être cette barrière » d'acier. » Puis, se tournant vers le major-gé-

néral : « Aurions-nous donc écrit quelque chose » qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée? Berthier, allez chercher vos minutes; Fain, voyons » les miennes: vérifions tout ce que nous avons » écrit. » Le major-général apporte aussitôt son livre d'ordres; le secrétaire du cabinet représente ses minutes; on relit toutes les lettres, et l'on n'y trouve rien qui ait pu autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswalde.

L'empereur a vu d'un coup d'œil toutes les conséquences de l'événement. Il les envisage avec calme et même avec une résignation stoïque. « Eh bien, dit-il au duc de Bassano, voilà la » guerre: bien haut le matin, et bien bas le » soir :

» Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas. »

Il fixe de nouveau ses yeux sur la carte ; il prend un compas, et, dans sa rêverie, on l'entend répéter tout haut ces vers qui lui reviennent à la mémoire :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.



CHAPITRE V.

COMBAT DE DENNEWITS. — MARCHES ET CONTRE-MARCHES AUTOUR DE DRESDE.

(Septembre 1813.)

« La bataille de Culm a changé en cris de joie » la désolation qui commençait à se répandre » dans les vallées de la Bohème [1]. » Le moral des troupes alliées s'est relevé ; de nouvelles espérances ont succédé dans le cœur des chefs aux fatigues ainsi qu'aux dégoûts ; et la coalition, qui, après ses malheurs de Dresde, était au moment de se dissoudre ou de transiger, ne songe plus dans sa joie qu'à resserrer les nœuds qui l'unissent. Le 2 septembre, l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse se retrouvent à Tœplitz ; le 5, lord Alberdeen y arrive, et le 9, on y signe le traité de Tœplitz, qui

[1] Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, 1813, pag. 45.

complète l'accession de l'Autriche à la coalition.

Il semble que la fatalité se plaise à épuiser tous ses traits contre nous. Tandis qu'une fausse manœuvre d'un de nos généraux suffit pour sauver la Bohème, les débordemens et des inondations inouïes surviennent pour compléter nos désastres en Silésie. Les soldats du duc de Tarente, trempés par les pluies, fatigués par des chemins devenus impraticables, arrêtés à chaque pas par des ruisseaux changés en rivières, sont forcés de concentrer leur retraite sur Buntzlau, pour y trouver le seul pont que les eaux du Bober n'aient pas emporté. La division Puthod, isolée de plus en plus des autres corps par ce mouvement, est restée trois jours errante sur la rive droite du Bober, sans pouvoir retrouver, depuis Hirschberg jusqu'à Lowenberg, aucun des moyens de passage qu'elle avait laissés derrière elle. Coupée de l'armée qui se retire par Buntzlau, acculée sur le Bober, assaillie par des forces immenses qui l'enveloppent de tous côtés, cette malheureuse division est détruite. Tout ce qui n'a pas été noyé ou tué est prisonnier. Les pertes du duc de Tarente s'élèvent à plus de quinze mille hommes; il a fallu abandonner plus de cent pièces de canons, et repasser successivement le Bober, la Queisse et la Neisse.

Ainsi tout ce que l'empereur a obtenu d'avan-

ges est annulé par les malheurs de ses lieutenans. Mais, quelque décourageans que soient ces premiers résultats, ils ne peuvent le décider à renoncer à son plan. Fort de la position centrale de Dresde, il persiste à s'y tenir; c'est le pivot de toutes les opérations qu'il médite [1]. Le partage des forces ennemies est maintenant bien distinct; elles forment trois masses. Au nord, sur la route de Berlin, l'armée du prince de Suède; à l'est, sur la route de Silésie, l'armée de Blücher; au sud-est, sur les routes de la Bohème, l'armée de Schwartzenberg. L'empereur veut les voir venir: il les attend; prêt à se jeter sur le premier qui se présentera, il sera toujours en mesure de se retourner contre celui qui viendra ensuite. Son plan est de recevoir séparément les attaques; son espoir est de retouver l'occasion qui vient d'être manquée.

Blücher menace déjà Bautzen: c'est donc sur lui qu'il faut marcher d'abord. Mais, avant de quitter Dresde, l'attention de l'empereur s'arrête sur divers détails qu'il importe de ne pas négliger. Les fortifications de Dresde doivent

[1] Sa ténacité dans la position de Dresde est remarquable. Elle prouve l'avantage d'une position centrale. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, 1813, pag. 5.)

être réparées. Les commandans du génie reçoivent leurs instructions ; les travailleurs sont rappelés sur les terrains des faubourgs. De nouvelles redoutes sont ajoutées au système de défense, et les anciennes sont remises en état.

Il est également urgent de réorganiser l'armée de Vandamme. Une revue que l'empereur passe lui-même lui permet d'apprécier les pertes de la bataille de *Culm;* elles ne sont pas aussi considérables qu'on l'avait craint d'abord ; le corps d'armée a rallié au moins les deux tiers de ses forces et présente encore une ligne de douze mille baïonnettes. L'empereur confie au comte de Lobau, son aide de camp, le soin de rétablir l'ordre dans cette armée. C'est le général Drouot qui remplacera désormais le comte de Lobau dans les fonctions d'aide-major-général de la garde. Le nouveau commandant du premier corps le reconduit aussitôt dans les positions de Gieshubel et de Peterswalde. Les troupes du maréchal Saint-Cyr, sont cantonnées sur le sommet des montagnes entre Peterswalde et Altemberg, et le duc de Bellune prolonge cette ligne d'observation sur la droite au delà d'Altemberg.

Il reste à pourvoir à la défense de la Saxe du côté du nord. L'empereur, forcé d'ajourner ses projets sur Berlin, veut du moins arrêter les

progrès du prince de Suède, qui menace de passer l'Elbe entre Wittemberg et Magdebourg. Le prince de la Moscowa va lui être opposé.

Ces mesures prises, l'attention de l'empereur se reporte sur Blücher. Déjà ses cosaques ont pénétré dans nos lignes entre Bautzen et Bischoffwerda; ils ont surpris un de nos convois de munitions. A cette nouvelle, l'empereur ne diffère plus son départ; il quitte Dresde le 3 septembre au soir.

Ici commence une série de marches et de contre-marches, remarquables autant par la vivacité des manœuvres que par la patience avec laquelle l'empereur y poursuit un dénoûment.

Le 3, il a passé la nuit au petit château de *Hartau*, près de Bischoffwerda. Le 4, il s'avance au delà de la Sprée, et rencontre l'armée de Blücher entre Bautzen et Gorlitz. Il lui présente la bataille; mais Blücher fait replier son avant-garde [1]. La cavalerie du général Sébastiani se

---

[1] L'empereur se rend à cheval sur la route de Lobau, accompagné du duc de Tarente, et s'avance jusqu'à Hochkirch. Les deux montagnes appelées Stromberg et Vohlaerberg, situées au delà de Hochkirch, étaient occupées par les alliés. Une forte colonne de leurs troupes s'avançait sur Bautzen, par la route de Gorlitz; le roi de Naples va à leur rencontre et les oblige à se retirer. Les Prussiens s'aperçoivent que Napoléon est revenu; ils font leur retraite sur

met à la poursuite des alliés et les atteint à Reichenbach. Nous rentrons dans Gorlitz, et Blücher repasse successivement la Neisse et la Queisse.

L'empereur satisfait d'avoir fait prendre chasse au plus entreprenant de ses adversaires, s'arrête et revient à Dresde, où de nouveaux soins l'attendent. Il trouve en route des officiers dépêchés en toute hâte de Torgau, par le prince de la Moscowa. Quatre jours sont à peine écoulés depuis que ce maréchal est allé prendre son nouveau commandement, et déjà il faut renoncer à toutes les espérances qui reposaient sur la réputation de ce capitaine. Il vient de se battre à Dennewits, mais il a été plus malheureux encore que le duc de Reggio à Gross-Beeren; et

---

les deux routes de Gorlitz, par Lobau et par Hernutt.... Napoléon passe la nuit du 4 au 5 dans le presbytère de la paroisse d'Hochkirch; le 5 il remonte à cheval pour suivre l'ennemi.... Chemin faisant, il arrive à une ferme abandonnée. Accablé de fatigues, il s'assied sur de la paille, et s'abandonne à la plus grande rêverie; aucun bruit de canon, aucun mouvement qui annonçât une bataille; tout était tranquille; les troupes françaises continuaient d'avancer; elles n'avaient affaire qu'à quelques régimens de cosaques, qui, dispersés dans les environs protégeaient la retraite de leur arrière-garde. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 269.)

dans cette seconde affaire comme dans la première, ce sont nos alliés, les Saxons, qui nous ont fait perdre le champ de bataille.

COMBAT DE DENNEWITS.

Arrivé le 4 septembre à Wittenberg, le prince de la Moscowa a trouvé son armée rassemblée sous le canon de la place et prête à marcher. Il a pris aussitôt l'offensive. Ses instructions lui prescrivaient de se porter vivement sur la droite pour replacer l'armée dans le système de Dresde, et dans la direction de Torgau sur Berlin. Tout semblait protéger cette opération. L'ennemi se trouvait dispersé dans une plaine de dix lieues, entre Belzig et Juterbock. Nous ne pouvions rencontrer dans notre marche que le corps de Tauentzien, et il suffisait de le masquer. Enfin nous devions déboucher à Dahme sur la route de Torgau avant que Bernadotte surpris eût eu le temps de rassembler des forces suffisantes pour s'y opposer.

Le 5, on s'est donc mis en route. Dès la première marche, on a rencontré Tauentzien; forcé de nous céder le passage à Sayda, il a été rejeté sur Dennewits. Le lendemain, 6, l'armée se portait par Ohna sur Dahme : mais le mouvement, commencé trop tard dans la matinée, s'effectuait

lentement. Le comte Bertrand, opposé sur la gauche, à Tauentzien, et chargé de lui masquer notre marche, s'est vu forcé de soutenir trop long-temps cette démonstration. Il s'est trouvé peu à peu engagé dans un combat sérieux. Des deux côtés, on a marché au secours des combattans. Les corps les plus voisins sont arrivés les premiers. Les plus éloignés se sont empressés d'accourir, et insensiblement les deux armées entières ont fini par se trouver en ligne de bataille.

Bulow, cantonné à deux lieues de Dennewits, s'est le premier mis en mouvement pour soutenir Tauentzien. Reynier, quittant sa route, a donné contre Bulow. Bientôt après, Guilleminot s'est avancé contre Borstel, qui paraissait dans la plaine. Le reste du corps du duc de Reggio est venu prendre part à l'action ; les Prussiens ont été écrasés par notre artillerie ; mais les réserves suédoises et russes, qu'on avait rassemblées le matin du côté de Niemeck, ont pu arriver dans l'après-midi pour faire pencher la balance. A leur approche, il a bien fallu céder, et l'on manœuvrait pour se retirer. Dans ce moment, une terreur panique a saisi les Saxons. En lâchant pied, ils ont ouvert le centre de notre ligne, et des torrens d'hommes et de chevaux s'y sont précipités. En vain la cavalerie du duc de Padoue s'est

sacrifiée pour rétablir le combat ; en vain le prince de la Moscowa, cherchant une dernière ressource dans son artillerie de position, a fait feu de toutes ses pièces ; nos deux ailes, séparées par des tourbillons de poussière et de fumée, ont été entraînées dans des directions différentes, l'une sur Dahme, et l'autre sur Schweitnitz. Cependant l'obscurité de la nuit a protégé notre retraite dans les sentiers de la forêt de Schweitnitz, et la fougue de l'ennemi semble s'être arrêtée sur les bords de l'Elsterwerda.

Quelque affligeans que soient ces événemens, ils n'ont point compromis les avenues de Dresde; nos trois corps d'armée vont se rallier sous le canon de Torgau ; ils s'appuieront sur l'Elbe, et le prince de la Moscowa promet de manœuvrer encore long-temps dans cette position.

SUITE DES MOUVEMENS MILITAIRES AUTOUR DE DRESDE.

Un danger plus pressant appelle l'empereur d'un autre côté. Il vient de trouver Dresde en proie à de nouvelles alarmes. La grande armée de Bohème est au moment de reparaître sous ses murs, et déjà l'on annonce que l'avant-garde de Wittgenstein se montre à Pyrna [1]. A cette nou-

[1] L'empereur avait été bien inspiré en ne se laissant pas entraîner à poursuivre Blücher au delà de Gorlitz. Schwart-

velle, l'empereur remonte à cheval; il veut déborder Wittgenstein par les petites routes de la droite, et se porte le 8 sur Dohna [1]; le 9, sur

zenberg, le voyant engagé de ce côté, s'était mis en marche pour lui fermer toute retraite. Quittant Tœplitz, traversant l'Elbe, il allait déboucher par Zittau. Le mouvement de Wittgenstein sur Pyrna n'était qu'une démonstration pour couvrir l'opération de Schwartzenberg. Mais le brusque retour de Napoléon à Dresde a rendu vaine cette combinaison, et Schwartzenberg n'a rien eu de mieux à faire que de ramener son monde à Tœplitz.

[1] Le 8, à midi, Napoléon parut à cheval sur la route de Pyrna, vers l'auberge dite de Luga, et marchant à petits pas comme à une reconnaissance. L'ennemi avait occupé les hauteurs de Gross-Sedlitz et la petite ville de Dohna. Le combat était déjà engagé. Napoléon s'arrêta près de l'allée de peupliers de Gamig; il fit prendre Dohna, fit avancer quelques colonnes pour attaquer les sommets des hauteurs voisines, et la pente de la montagne près de Klein-Sedlitz. Dès que le point le plus élevé eut été emporté, l'artillerie et la cavalerie russes battirent en retraite. Le village de Mugeln et une partie de la ville de Dohna étaient en flammes. On voyait des clochers de Dresde la fumée de ce côté. Les Russes furent chassés de Gross-Sedlitz; mais ils se rangèrent de nouveau près de Zehist, de Pyrna, et sur la petite route qui conduit en Bohême, près de Borna, où aboutit la route de Pyrna. L'obscurité de la nuit ne permit pas de continuer le combat. Napoléon fit bivouaquer ses troupes, et transporta son quartier-général à Dohna. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire; t. 1, p. 273.)

Liebstadt[1]. Le 10, après avoir rejeté l'ennemi en Bohème, et de ses yeux avoir vu, des hauteurs de Geyersberg, la profondeur de la vallée de Tœplitz[2], il revient à Breitnau. Le 11, il se dirige sur Pyrna, et le 12 il rentre à Dresde.

---

[1] L'empereur se rendit sur les cinq heures au château de Liebstadt pour y passer la nuit. Ce vieux château, appuyé sur un rocher escarpé qui domine une vallée étroite, parsemée de petites maisons bourgeoises, accueillit dans ses petits et bizarres appartemens la nombreuse maison militaire de l'empereur, ainsi que l'état major général du prince de Neufchâtel. Du reste, Napoléon s'y montra très-généreux; il fit distribuer des sommes considérables à quelques paysans des environs qui, ayant tout perdu, avaient sollicité les effets de sa munificence. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tom. 1, pag. 275.)

[2] Le 10, quand tout le monde était dans l'attente de ce qu'on allait faire, et du côté vers lequel on se tournerait, Napoléon prit le chemin qui conduit à Breitnau et au Geyersberg, c'est-à-dire la petite route de Dresde à Tœplitz.... Les troupes marchèrent en traversant des montagnes désertes et des villages abandonnés; on fit des reconnaissances, tant à droite, vers Altemberg, qu'à gauche, vers Peterswalde. Lorsque Napoléon fut arrivé près du Nattelberg, qu'il avait remarqué de Dresde comme un point de frontière bien distinct, il s'écria d'un air satisfait: *Voilà notre montagne!* Il fit aussitôt annoncer au roi de Saxe que l'ennemi était repoussé en Bohème.... Arrivé au premier village de la frontière, appelé Ebersdorff, l'im-

L'empereur allait s'occuper de Blücher, qui a repris l'offensive, lorsque la nouvelle arrive que Wittgenstein s'est représenté à Peterswalde, et descend encore une fois à Gieshubel. Napoléon se met aussitôt en route du côté de la Bohème; il couche à Pyrna le 15 au soir. Cette fois, c'est par notre gauche, en remontant le cours de l'Elbe, qu'il fait manœuvrer ses troupes; et, dès le lendemain, 16, il rejette les alliés dans leur vallée de Tœplitz. Quelques coups de sabres de nos hussards atteignent l'arrière-garde ennemie, et le fils de Blücher tombe dans nos mains. L'empereur passe les journées du 16 et du 17 sur les

---

mense vallée de Tœplitz se présenta à sa vue. Au fond du vallon, entre Culm et Tœplitz, était une puissante armée rangée sur deux lignes... Aux pieds de Napoléon s'étendait la pente du Geyersberg, escarpée et couverte de bois. L'homme le plus téméraire eût craint de trouver son tombeau dans ce gouffre.... C'était cependant par ce chemin que les Russes et les Prussiens, fuyant de Dresde, avaient effectué leur retraite. On n'y voyait que des débris de leurs chariots et de leurs pièces d'artillerie. Les dernières pluies avaient encore augmenté les difficultés de cette descente. Une seule roue cassée aurait arrêté une armée entière.... L'empereur ordonna au général Drouot de descendre et de s'avancer pour examiner la route. Mais ce général revint plus tard annoncer que le chemin était impraticable. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire; tom. 1, pag. 276 et 277.)

sommets de Peterswalde. Une canonnade presque continue signale sa présence au milieu des brouillards de la montagne. De fortes reconnaissances descendent jusqu'à Culm. Une affaire d'avant-postes assez vive s'engage entre le corps du comte de Lobau et la division autrichienne de Colloredo; cette dernière est fort maltraitée.

Les alliés se croient au moment d'une invasion, et Schwartzenberg fait battre la générale sur toute sa ligne. Mais Napoléon, qui a du côté de Dresde ses magasins, et la plus grande partie de ses forces, n'a jamais songé à s'engager dans les défilés de la Bohème. Le 18 au matin, profitant d'une éclaircie, il jette encore un regard sur le fond de la vallée. « Tout ce que je puis voir, » dit-il à Berthier, forme à peu près deux corps » de soixante mille hommes. Il leur faut plus » d'un jour pour se réunir et pour attaquer. » Satisfait d'avoir pris sa revanche des fatigantes incursions de Wittgenstein, il redescend le 18 à Pyrna. Ce n'est que le 21 qu'il revient à Dresde.

A peine a-t-il pris quelques heures de repos dans cette capitale qu'il se met en marche contre Blücher. Celui-ci a dépassé Bautzen; il est arrivé sur la Sprée; il s'avance même du côté de Stolpen et de Bischoffwerda. Il n'y a plus de temps à perdre si l'on veut arrêter ses progrès.

L'empereur porte son quartier-général le 22 à Hartau; il fait aussitôt manœuvrer les corps du duc de Tarente, du général Lauriston et du général Souham. Mais, au premier mouvement offensif qui trahit la présence de l'empereur, Blücher se retire. On lui reprend la forêt de Bischoffwerda, et Gérard le reconduit jusqu'à la Sprée [1]. L'empereur, fatigué, ordonne qu'on laisse désormais Blücher en repos derrière cette rivière, et revient de sa personne à Dresde, où il rentre le 24 septembre.

Dès ce moment, toutes les combinaisons de la position de Dresde se trouvent à peu près épuisées. Nous avons cru devoir abréger le récit de cette campagne sans résultats. Mais un simple résumé peut suppléer à toutes les omissions, et le voici:

Immédiatement après la bataille de Dresde, l'empereur se porte sur Blücher; rappelé à Dresde, par une incursion de Wittgenstein, il marche sur la Bohème. Après avoir rejeté Wittgenstein

---

[1] Napoléon fit tirer sur l'arrière-garde des Russes; il s'arrêta pendant l'affaire près d'un feu de garde que le froid de la saison rendait très nécessaire, et retourna passer la nuit à Hartau, un de ces misérables endroits qui par leur position devenaient souvent le quartier-général. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire; pag. 288.)

en Bohème, il revient à Dresde; rappelé de nouveau du côté de la Bohème, il chasse encore une fois Wittgenstein de la Saxe. De retour à Dresde, il fait volte-face contre Blücher. Après ce dernier mouvement, il se retrouve à Dresde au milieu de toutes ses armées réunies! Tel est le précis des opérations du mois de septembre [1].

Quoique l'empereur soit maintenant à peu près décidé à prendre une autre ligne d'opération, le moment de le faire ne lui paraît pas encore venu. « Je ne sors plus, dit-il; j'attends.» Il faut laisser les armées coalisées s'engager davantage dans les grandes manœuvres qu'elles commencent à démasquer; il faut surtout entretenir les alliés dans la croyance où l'on est généralement chez eux, que nous nous obstinons à rester à Dresde. A cet effet, l'empereur ordonne qu'on augmente le nombre des travailleurs employés aux fortifications de Dresde; il prescrit de nouvelles dispositions défensives autour de Pyrna. Il fait jeter

---

[1] Napoléon fait de vains efforts. Il court vers chaque point menacé et se trouve aussitôt rappelé ailleurs par quelques nouveaux désastres. Partout où il apparaît, les alliés reculent devant lui; mais ils avancent avec succès sitôt qu'il tourne le dos. Cependant toutes les masses de l'ennemi ont gagné constamment du terrain; elles se trouvent toutes liées entre elles désormais! (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases; tom. vi, p. 65.)

de ce côté un second pont sur l'Elbe : on y trace une tête de pont : on veut même fortifier le vieux château de Sonnenstein qui domine Pyrna ; et la rigueur avec laquelle on convertit cet hôpital de fous en citadelle arrache à l'administration saxonne des cris qui achèvent de donner le change à l'ennemi.

Cependant, plus le séjour de Dresde se prolonge, plus l'on s'inquiète autour de l'empereur. Une fatale disposition au découragement domine les esprits. Des signes d'abattement et de mécontentement même sont trop visibles ! On dirait qu'une lime sourde cherche à rompre tous les liens de confiance et de dévouement qui, si long-temps, ont rendu l'empereur et l'armée forts l'un par l'autre, et l'un par l'autre invincibles !

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

MANUSCRIT
DE
MIL HUIT CENT TREIZE.

CINQUIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE LEIPSICK.

Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde,
. . . . . . Jouer le sort du monde;
Quel rêve! et ce fut son destin!

(LAMARTINE, 2e. vol. des *Méditations*.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT TREIZE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

COUP D'ŒIL SUR LA FRANCE ET SUR LES OPÉRATIONS QUI SE POURSUIVENT DE DIFFÉRENS CÔTÉS.

QUEL effet la rupture de l'Autriche a-t-elle produit sur le midi de l'Europe? Quel changement en est-il résulté dans l'attitude de la France? Que devient l'Espagne? et l'Italie? et la Bavière? Quelle diversion peut-on attendre de ce dernier côté?

Ces questions captivent l'attention de l'empereur. Avant d'entamer une nouvelle série d'évé-

nemens, nous ne saurions mieux faire que de résumer ici les principaux renseignemens qu'il a sous les yeux.

Dans la nouvelle France, comme dans l'ancienne, la fête de Napoléon a été célébrée avec un empressement qui écarte tout présage sinistre. Nous ne parlerons pas des feux d'artifice, des illuminations et des discours d'apparat. Ce jour a été marqué par des hommages plus dignes d'être rapportés.

A Paris, on a posé la première pierre de trois marchés. La bélandre *l'Avant-Coureur*, arrivant de Claye au port de la Villette, a signalé un événement qui sera à jamais célèbre dans l'histoire de Paris, l'ouverture du canal de l'Ourcq. La grande écluse du Pont-de-l'Arche a livré dans le même moment un nouveau passage à dix-huit gros bâtimens de Rouen.

Aix-la-Chapelle a posé la première pierre de son hôtel de préfecture.

Nîmes a rendu l'amphithéâtre romain à sa destination, et vingt mille Français y ont assisté à des combats de taureaux.

Les chantiers de Toulon ont lancé à la mer *le Héros*, vaisseau de cent trente canons.

Amsterdam a inauguré, dans son palais municipal, un tableau de Van Brée, représentant l'entrée de Napoléon dans cette ville.

Parme a pris possession du pont di Borgo, qui vient d'être achevé.

Enfin, sur la route de Chambéry, on a percé les Alpes, ne pouvant les aplanir. La galerie des Échelles ouvre maintenant le passage à travers un roc de neuf cents pieds d'épaisseur.

L'impératrice, douloureusement affectée de la guerre qui se renouvelle entre son père et son époux, avait besoin de distractions. Napoléon lui en a ménagé une digne d'elle dans le spectacle de l'entreprise la plus hardie du génie maritime. Marie-Louise vient de faire le voyage de Cherbourg ; elle y a vu un nouveau port de cinquante pieds de profondeur, que l'ingénieur Cachin a fait tailler dans le granit de la côte. Avant d'en céder à jamais la possession à l'Océan, on lui en a fait hommage. Elle a parcouru cet immense bassin. Ses pas sont les derniers dont le sable ait reçu l'empreinte. Elle était à peine remontée sur la digue, que les batardeaux se sont abaissés sous la puissance des flots. Ce voyage n'a été qu'une suite de fêtes dans lesquelles la Normandie s'est montrée toute parée de bouquets et de guirlandes.

En arrivant de Cherbourg, l'impératrice a reçu les bulletins de la bataille de Dresde, et les chants du *Te Deum* ont retenti encore une fois dans nos temples. Mais, après cet éclair d'espérances, on

s'est vu replongé tout à coup dans une longue nuit d'incertitudes! Les nouvelles de la Katzbach, de Gros-Beeren et de Culm ont transpiré, et dix-huit jours se sont passés sans qu'il arrivât aucun courrier.

La France ignore encore les circonstances de la rupture de l'Autriche. C'est en vain que l'empereur a recommandé qu'on livrât au public le portefeuille du congrès de Prague. L'envoi qui en a été fait de Dresde, à deux reprises différentes, a été deux fois intercepté.

La malveillance a déjà tiré un grand parti de ce contre-temps. On entend dire de tous côtés que l'empereur ne veut pas la paix; qu'il l'aurait faite à Prague s'il l'avait voulue. Les pièces arriveront enfin, mais alors l'à-propos de leur publication sera manqué; elles iront s'enfouir dans les colonnes du Moniteur, et l'impression fâcheuse qu'elles devaient prévenir sera déjà profondément enracinée.

Ces rumeurs, adroitement semées, semblent n'avoir encore produit d'autre résultat que d'attrister la France; mais on ne peut plus se dissimuler que des manœuvres s'ourdissent pour faire perdre à l'empereur la confiance de ses peuples. *C'est le commencement de la fin*, dit-on déjà dans certains cercles. L'empereur ignore ce propos; il n'a que des indices vagues; la magnanimité de

son caractère repousse encore tout soupçon de trahison[1].

Cependant les routes continuent à se couvrir de soldats qui rejoignent nos drapeaux. La nation voit tous les sacrifices que ses ennemis font à la guerre : elle est bien décidée à ne pas rester en arrière d'un tel exemple. Plus ses enfans sous les armes ont besoin de secours, moins elle hésite à faire partir les enfans qui lui restent encore ; les cadets volent au secours des aînés, et le sénat remplit un devoir sacré en donnant des formes légales à toutes les mesures qui secondent le dévouement de la nation.

Sur la frontière d'Espagne, les vainqueurs du roi Joseph n'ont fait aucun progrès ; ils se sont laissé arrêter par les forteresses de Pampelune et de Saint-Sébastien. Pampelune bloqué, débloqué et bloqué de nouveau, n'est pas encore assiégé. Saint-Sébastien, après avoir résisté à un premier assaut, vient de succomber sous un second[2]; mais

[1] Voir dans l'ouvrage de M. Beauchamp *sur* 1814, comment les conspirateurs se préparaient à profiter des résultats de la campagne, tom. 2, pag. 45 et *suivantes*.

[2] Rien n'approche des crimes que les Anglais commirent le 31 août, à l'assaut de Saint-Sébastien. Ni l'âge ni le sexe ne furent respectés. On assassina indistinctement amis et ennemis Les soldats se gorgèrent de sang. Le pillage dura quatre jours sous les yeux des officiers qui ne répri-

Wellington, immobile dans son quartier-général de *Lesaca*, passe le temps en contestations avec les Cortès; ceux-ci ont rappelé Castagnos malgré Wellington, et le général anglais s'en est vengé, en ne permettant pas que le drapeau espagnol fût planté sur les ruines fumantes de Saint-Sébastien [1].

Soult est à Saint-Jean-de-Luz, et derrière lui Bayonne respire!

Les neiges vont bientôt fermer les passages des montagnes. Si le mois d'octobre s'écoule sans amener de nouveaux événemens, on peut espérer que la frontière de France sera respectée cette année encore.

Quant au duc d'Albuféra, il a exécuté ses ordres; le royaume de Valence n'est plus sous sa protection: ce maréchal s'est replié sur les gé-

---

mèrent pas de si honteux excès. Enfin, pour comble d'atrocités, il ne resta de cette ville opulente que dix-sept maisons; le reste fut la proie des flammes!.... (Voir le Précis historique des campagnes d'Espagne et de Portugal, par M. Carel.)

[1] Il écrit au ministre de la guerre à Madrid: « La patience et la soumission à des injures aussi graves ont des » limites, et j'avoue que j'ai été traité par le gouvernement espagnol de la manière la plus inconvenante, même » comme simple individu.

» Au quartier-général d'Huarta, le 2 juillet 1813.

» *Signé*, WELLINGTON. »

néraux Decaen, Lamarque et Maurice Mathieu, qui occupent la Catalogne et le haut Aragon. Dans ce mouvement de retraite, Tarragone a dû être démantelé. La dureté du ciment romain a opposé une longue résistance à la sape de nos mineurs, et l'armée anglaise a fait encore une tentative pour nous enlever cette place avant qu'elle fût détruite; mais le 15 août, la fête de l'empereur a été célébrée par un combat qui a forcé les Anglais de renoncer à leur entreprise. Les sapeurs n'avaient pas discontinué leurs travaux, et le 19, à cinq heures du matin, le feu a été mis aux mines. Aussitôt, tout ce qui restait des antiques fortifications de Tarragone s'est écroulé.

Tout récemment encore, les Anglais ont voulu inquiéter l'armée française sur la ligne défensive qu'elle venait de prendre. Le maréchal Suchet s'est retourné contre eux, et dans la journée du 13 septembre le combat du col d'*Ordal* a débarrassé pour long-temps nos cantonnemens de tout voisinage incommode [1].

---

[1] Voici comment le duc d'Albuféra raconte lui-même cette brillante affaire :

« L'ennemi occupait une position très-difficile et très-
» escarpée ; nos voltigeurs s'étaient lancés sur la montagne.
» Le général *Mesclop* se porta pour les soutenir, marchant

Du côté de l'Italie, ce sont les Autrichiens qui ont commencé les hostilités. Dès le 17 août, ils

---

» en avant d'un de ses régimens, tandis que l'autre mon-
» tait aux redoutes. Après avoir rallié les tirailleurs, il fit
» battre la charge, et l'épée à la main, à la tête de sa bri-
» gade, il enleva de vive force la première position; ce
» succès rendit le combat encore plus opiniâtre. L'ennemi
» en fureur et avec de grands cris revint deux fois sur nous,
» et deux fois il fut repoussé sur sa seconde position d'où
» il nous écrasait de ses feux. Notre infanterie accoutumée
» aux assauts se ralliait avec constance et revenait toujours
» à la charge. Un dernier effort fut entrepris; la brigade
» Mesclop s'élança avec une intrépidité irrésistible; je la fis
» soutenir par les généraux Harispe et Habert, tandis que
» les généraux Decaen et Maurice Mathieu manœuvraient
» par la droite, et nous restâmes enfin maîtres du champ de
» bataille!

» Dans la poursuite, nos hussards, commandés par le
» général Delort, culbutèrent ceux de Brunswick, et
» parvinrent à s'emparer de quatre pièces anglaises qu'ils
» ramenèrent attelées. Nos dragons et les chevau-légers
» westphaliens rencontrèrent les dragons anglais et les
» hussards noirs. Le général Meyer, qui commandait cette
» partie de notre cavalerie, se trouva en face du colonel
» Bentinck, commandant la cavalerie anglaise, et ils échan-
» gèrent ensemble quelques coups de sabre... L'ennemi fit
» sa retraite par Villa-Franca.... Ce qui complète la gloire
» de l'armée française, c'est que, par une confiance hono-
» rable qui n'a pas été trompée, tous les habitans sont
» restés chez eux, et ont vu leurs personnes et leurs biens
» respectés au milieu de l'action la plus vive.... »

ont passé la *Save* du côté d'Agram, et ce premier mouvement a suffi pour insurger en leur faveur toute la Croatie. Bientôt les Dalmates ont suivi l'exemple des Croates, et les autorités françaises n'ont plus eu de refuge que dans les forteresses du pays.

Au bruit de cette invasion, le vice-roi, qui était encore du côté de Goritz, s'est porté au-devant du général Hiller. Il a pris la position d'Adelberg, sa gauche aux sources de la Save, et sa droite vers Trieste. Sur l'extrême gauche, il faisait garder les débouchés du Tyrol par un corps détaché sous les ordres du général Gifflenga[1]. Si Fiume et Trieste ont été occupés sans de

---

[1] *Composition de l'armée d'Italie.*

Chef d'état-major, général Vignolle.
Commandant de l'artillerie, général Saint-Laurent.
Commandant du génie, général Dodde.

Le général Grenier.	Division Quesnel.	Brigade Campi. Id. Pajot.	15,000
	Division Marcoque.	Brigade Duperey. Id. Janin.	
Le général Verdier.	Division Rouyer.	Brigade . . . . . . Id. Darnaud.	15,000
	Division Gratien.	Brigade Piat. Id. Montfalcon.	
Le général Pino.	Division Palombini.	Brigade Ruggieri. Id. Galiemberti.	15,000
	Division Lecchi.	Brigade . . . . . Id. Beltotti.	
	Réserves. Général Bonfuti		3,000
	Caval. Génér. Mermet.	Brigade Permont. Id. Guyon.	2,000
			50,000

grands efforts par le général Nugent, ils ont été repris par le général Pino avec la même facilité. Willach, qui a été occupée et reprise également, a souffert du combat plus que les combattans.

La seule opération vigoureuse a été l'enlèvement du camp de Feltriz par le général Grenier.

Cependant les Autrichiens paraissent de plus en plus confians, les habitans de l'Italie allemande se déclarent pour eux; nos troupes italiennes ne montrent plus la même ardeur; un de leurs chefs les plus distingués, le général Pino, trahissant le découragement secret qui a gagné tous les rangs, vient de quitter l'armée; et le vice-roi, croyant ne devoir plus écouter que des considérations de prudence, a ordonné la retraite sur l'Isonzo. Par suite de ce mouvement, les provinces Illyriennes sont désormais perdues.

Ainsi le temps des idées hardies est passé; il ne faut plus penser aux opérations offensives qui devaient jeter de puissantes diversions jusqu'au cœur des états héréditaires. Cependant le rôle auquel l'armée d'Italie va borner ses efforts a son avantage; il ne laisse rien au hasard, et doit assurer pour quelque temps encore la tranquillité de l'Italie.

Ce qui se passe en Bavière a sans doute une

grande influence sur le parti que le prince Eugène vient de prendre.

Les Bavarois et les Autrichiens, restés en présence sur les bords de l'Inn, se conduisent les uns envers les autres comme feraient deux camps de plaisance. Le général de Wrède n'a eu qu'un moment d'élan : c'est à la nouvelle de la victoire de Dresde. Ne doutant plus que Napoléon ne marchât aussitôt vers Prague, il a craint de rester trop en arrière, et a fait mine de vouloir s'avancer sur Vienne. Mais les bulletins autrichiens ne se sont pas long-temps fait attendre; ils ont annoncé le désastre de Vandamme, et de Wrède n'a plus hésité à reprendre la suite de ses projets. Il a eu une conférence secrète, sur l'extrême frontière, avec le général autrichien prince de Reuss. Aussitôt après, le 20 septembre, il s'est rendu mystérieusement auprès de son roi, qni lui a accordé une longue audience, et de là chez le ministre Montgelas, à la campagne, d'où il est reparti en toute hâte pour son quartier-général de *Braunau*.

On connaît toutes les démarches de l'Autriche dans le midi de l'Allemagne, on sait combien les ouvertures qu'elle a faites à la Bavière sont pressantes, et comme elle en poursuit l'effet par les négociations les plus actives; on sait même que, peu de jours avant la rupture de Prague, le prince

de Reuss, son général, a paru à Munich. Cette démarche, de quelques prétextes personnels qu'on l'ait couverte, a éveillé l'attention de la légation française. Depuis ce temps, la correspondance de notre ambassadeur est devenue plus précise. M. de Mercy signale comme prochain le changement de système de la Bavière. M. Reinhard, notre ambassadeur à Cassel, quoique placé sur un point plus éloigné du théâtre des intrigues, est parvenu à se procurer des informations non moins inquiétantes. Le correspondant le plus alarmant à cet égard, c'est le roi de Wurtemberg. Le roi de Bavière lui-même n'a pas voulu laisser ignorer à Napoléon la position difficile où il se trouve. Des billets écrits de sa main ont été remis par l'intermédiaire de son neveu, le prince de Neufchâtel. On les a compris comme une justification anticipée du parti auquel il craint d'être forcé de céder. Le roi semble promettre de prolonger sa résistance assez de temps, du moins, pour qu'en Saxe on puisse arriver au dénoûment de la campagne; mais déjà il fait faire par M. de Pfeffel, son ministre à Dresde, des démarches pour obtenir le retour de son contingent. On pénètre facilement ce diplomate, et bientôt l'indiscrétion de ses relations les plus intimes ne nous laisse plus de doutes sur la véritable position de son cabinet.

De tous côtés les renseignemens les plus clairs abondent : nos lettres d'Erfurt, de Bareüth et d'Anspach, de Wurtzbourg et de Bamberg sont remplies de détails. Les conférences, qui d'abord étaient secrètes entre le général de Wrède et le prince de Reuss, ont maintenant lieu ouvertement. Comme on est près de s'entendre, on ne se cache plus. Le prince d'Œttingen, gendre de de Wrède, réside au quartier-général du prince de Reuss. A l'issue de la dernière conférence, un aide de camp du général bavarois est parti pour en porter le résultat à Munich. Le traité serait déjà conclu si l'Autriche n'avait pas élevé quelques prétentions embarrassantes relativement au Tyrol.

En aucun temps la correspondance des relations extérieures n'a fourni des notions plus nombreuses et plus sûres. L'empereur ne peut donc plus douter de la défection de la Bavière; mais il y voit une œuvre de la nécessité, bien plus qu'un acte d'inimitié réelle. « La Bavière ne marchera pas sérieusement contre nous, répète-t-il; elle perdrait trop au triomphe complet de l'Autriche et au désastre de la France. Elle sait bien que l'une est son ennemie naturelle, et que l'autre est son appui nécessaire. Si elle cède à la loi du moment, sa politique saura du moins amortir les coups qu'on exigera d'elle. »

Enfin, après avoir mûrement réfléchi sur tous les documens dont il est entouré, l'empereur n'y voit rien qui doive déranger ses derniers calculs militaires. Paris peut se passer encore quelque temps de sa présence. L'orage gronde, mais au loin. Nos Pyrénées sont maintenant en sûreté ; le vice-roi répond de l'Italie ; le midi de l'Allemagne est le seul côté qui puisse donner des inquiétudes ; mais ce qui s'y prépare ne semble pas tellement imminent qu'il faille quitter brusquement la ligne de l'Elbe et renoncer à des entreprises qui peuvent encore tout sauver. Au pis aller, les armées françaises arriveront assez tôt sur le Rhin, si elles y arrivent avant l'hiver.

Tel est Napoléon : n'ignorant rien, se raidissant contre le danger qu'il connaît tout entier, et mettant sa confiance dans la force de son génie et dans la valeur de son armée.

La présence du duc de Castiglione, qui n'a sous ses ordres que douze mille hommes et trois mille chevaux, n'est pas assez imposante pour retenir les Bavarois dans notre alliance. Inutile désormais du côté du Danube, cette armée pourrait être compromise au milieu des défections qui se préparent. L'empereur se décide à l'appeler à lui : ce sera quinze mille hommes de plus qu'il aura sur le champ de bataille le jour

où la moindre baïonnette doit être pour quelque chose dans la décision de la campagne. Le duc de Castiglione et le général Milhaud arriveront vers le 10 octobre à Leipsick. Pour les remplacer comme corps d'observation, le duc de Valmy formera une armée nouvelle entre Strasbourg et Mayence, avec tout ce qui arrive des dépôts de l'intérieur.

La marche du duc de Castiglione est d'ailleurs combinée avec d'autres mouvemens de troupes dont l'objet est de finir une guerre de partisans qui devient trop importune.

Depuis que Bernadotte s'est établi sur les bords de l'Elbe, entre Magdebourg et Torgau, il n'a cessé de jeter sur la rive opposée des bandes qui ont été courir au loin sur nos routes. Les soldats de Dornberg et de Tettenborn se sont répandus dans le Hanovre. Le général Czernicheff a poussé d'autres expéditions sur le Hartz et la Westphalie, et le général Thielmann, transfuge saxon, est venu se poster dans les défilés de la Saale, aux environs de Mersebourg et de Nauembourg. Les coureurs de Thielmann donnent la main à d'autres que l'armée de Bohème a envoyés du côté de Colditz et d'Altenbourg, sous la conduite du partisan Munsdorf. Les deux armées de Schwartzenberg et de Bernadotte sont en communication par ces troupes légères, qui,

du reste, font sur les grands chemins la guerre la plus active à nos courriers, à nos estafettes et à tous nos voyageurs isolés [1].

Le général Lefèvre-Desnouettes, détaché du côté de Leipsick, a chassé Thielmann, le 19 septembre, des environs de Mersebourg ; mais celui-ci s'est retiré dans la direction de Zwickau ; il a fait sa jonction avec le colonel Munsdorf, et, le 24, un nouvel engagement a eu lieu. Les partisans allaient être rejetés en Bohème, quand les cosaques de Platow sont venus à leur secours. Ensemble ils ont pénétré à Penig, et le 28 ils sont tombés sur Lefèvre-Desnouettes, qu'ils ont forcé de se retirer à son tour d'Altenbourg sur Zeitz.

Les autres bandes n'ont pas obtenu moins de succès.

---

[1] A cette époque, plusieurs courriers de Napoléon furent interceptés. L'ennemi devenu ainsi possesseur de sa correspondance la plus intime, la parcourut avec avidité, dans l'espérance d'y trouver le secret de la faiblesse et du découragement. Il n'y trouva que la preuve irrécusable de la force et de la confiance. Ce qui étonna le plus, ce fut un état de situation de la garnison de Paris. Il en résultait que Paris et les départemens voisins n'avaient pas plus de deux mille hommes de troupes, les gendarmes et les vétérans compris. Cette confiance du gouvernement français dans l'ordre public, on l'appela *une témérité inouïe !* (Voir le recueil des lettres interceptées en 1813, pag. 13.)

Tettenborn a fait capituler la garnison de Brême.

Dornberg a surpris en marche la division Pêcheux du côté de Hambourg, et lui a fait éprouver de grandes pertes.

Enfin Czernicheff a presque détrôné le roi de Westphalie. Après avoir pénétré dans Brunswick, il n'a pas craint de pousser une pointe sur Cassel, dont, le 28 septembre, il s'est fait ouvrir les portes. Le roi s'est réfugié du côté de Wetzlar.

Ces excursions répandent l'alarme de tous côtés; partout on croit voir les cosaques : le prince primat lui-même ne se trouve pas en sûreté dans sa résidence d'Aschaffenbourg; il va chercher un asile dans son évêché de Constance.

Les partisans provoquent à l'insurrection partout où ils pénètrent. On les prendrait plutôt pour les troupes légères du *tugend bund*, que pour l'avant-garde des souverains alliés. Les sociétés secrètes agissent à leur suite avec plus d'activité et d'autorité que jamais. Enhardies par le succès, elles ne dissimulent plus ni le nom de leurs chefs, ni ce qu'ils ont pu faire, ni ce qu'ils peuvent faire encore. Elles se vantent d'avoir forcé le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche lui-même à se déclarer contre Napoléon : elles en entraîneront bien d'autres! C'est le doc-

teur *Jahn* et le professeur *Lang* qui gouvernent dans le nord ; c'est le baron de *Nostitz*, chef de la réunion de *Louise*, qui révolutionne en ce moment le midi de l'Allemagne. Ils exercent sur l'esprit public, sur les cabinets et sur les troupes une influence qui s'augmente et s'étend de jour en jour ; leurs succès sur les troupes sont évidens : ce ne sont plus ces soldats de la confédération du Rhin qui disaient naguère avec tant d'orgueil, *Nous sommes de la grande armée !* dont les acclamations étaient si bruyantes dès qu'ils apercevaient seulement le petit chapeau de Napoléon ; dont le dévouement pour sa personne était si emphatique, qu'il prétendait à surpasser celui des Français eux-mêmes. Qui n'a pas été fatigué dans nos camps de toutes les fanfaronnades de l'adulation tudesque ?... Mais les temps ne sont plus les mêmes : pour une cause étrangère on veut bien être *battant*, mais on ne veut pas être *battu* ; aussi a-t-on déjà changé de langage. Ce que les Allemands ont appelé si long-temps leur gloire, ils ne l'appellent plus que leur oppression. Ils désertent notre cause avec le même empressement que dans le temps ils en ont quitté d'autres ; et tandis que leur faiblesse subit la loi des événemens, leur amour-propre qui s'exalte proclame comme le triomphe de leur indépendance l'époque où ils ne font que changer d'*empereur*.

Bernadotte semble s'être réservé plus particulièrement le soin d'enlever les soldats saxons à leurs drapeaux ! Il les a commandés à *Wagram*, et cette voix, qu'ils n'ont entendue que sur le champ d'honneur, ne craint pas de se faire reconnaître en s'élevant pour ébranler leur fidélité. C'est Thielmann qui répand les proclamations de Bernadotte, et l'embauchage a un plein succès [1]. Le 27 septembre, un bataillon saxon a passé tout entier du camp de Worlitz dans celui du prince de Suède : c'est le major Bunau qui commandait. Le roi de Saxe indigné veut en vain prémunir ses soldats contre les séductions qui les assiégent ; il ordonne, il prie, il fait des proclamations à son armée. S'il ne réussit pas à se faire entendre des siens, les gens d'honneur

---

[1] Le négociant *Moltrecht*, de Leipsick, fut convaincu d'avoir reçu et distribué dans la ville et dans l'armée des milliers d'exemplaires d'une proclamation de Bernadotte qui provoquait les Saxons à la désertion, crime prévu par le Code pénal de tous les pays, de toutes les armées. Un conseil de guerre fut saisi de l'affaire ; des ballots de proclamations trouvés chez l'accusé furent apportés devant les juges. Les témoins entendus, les preuves acquises, la loi fut interrogée : elle prononça la mort.

La famille du malheureux condamné courut se jeter aux pieds du roi de Saxe, qui se fit rendre compte des faits. Ils étaient accablans !.... Le roi refusa de s'immiscer dans

de tous les pays ne lui tiennent pas moins compte de ses efforts et du noble caractère qui les inspire.

Les Westphaliens ne tardent pas non plus à déserter bataillon par bataillon.

Les Polonais *seuls* conservent à Napoléon un dévouement inviolable. Sa cause, moins heureuse, ne leur en plaît pas moins. Un grand nombre de paysans polonais, que les Autrichiens et les Russes avaient voulu faire marcher contre nous, sont tombés dans nos mains à la bataille de Dresde. Habillés et exercés à la française, ils ont formé en moins de quinze jours de nouveaux régimens et une division toute entière. Ceux-là se feront tuer plutôt que de trahir.

Au surplus, quelque affligeante que soit la mauvaise disposition des troupes de la confédération à notre égard, le mal n'est pas sans re-

---

une affaire déjà jugée, qui, dans des circonstances aussi graves, intéressait le salut de l'armée française. Il ne restait qu'une chance, c'était d'arriver jusqu'à l'empereur lui-même !... La famille de *Moltrecht* réussit, par l'intervention du secrétaire interprète *, à faire remettre une note sur la table même de Napoléon. Au simple exposé de la situation de cette famille, l'empereur donna un ordre de sursis, et *Moltrecht* fut sauvé.

* Lelorgne d'Ideville.

mède tant qu'il nous restera des chances pour la victoire. Les Allemands se déclareront en définitive pour celui qui restera maître du pays, et la fortune des armes qui ébranle leur fidélité peut encore la raffermir !



CHAPITRE II.

LES GRANDES OPÉRATIONS RECOMMENCENT. — L'EMPEREUR MANŒUVRE SUR MAGDEBOURG, ET S'ARRÊTE A DUBEN.

(Première quinzaine d'octobre.)

Depuis près de quinze jours, l'armée française est presque immobile autour de Dresde. Le comte de Lobau, avec le premier corps, est toujours à Gieshubel; le duc de Bellune, avec le deuxième, à Freyberg; le maréchal Saint-Cyr, avec le quatorzième, à Borna; et la jeune garde à Pyrna.

Sur la rive droite, le duc de Tarente, renonçant à disputer la plaine aux troupes de Blücher, ne couvre plus Dresde que par une ligne très-rapprochée de la ville neuve. Son quartier-général est à Weissig, sur les hauteurs de Pilnitz.

Le duc de Raguse, le prince Poniatowski et la cavalerie Latour-Maubourg ont repassé l'Elbe

et sont maintenant placés en observation sur la rive gauche, le duc de Raguse dans la direction de Torgau, et les autres corps, sous le commandement du roi de Naples, dans la direction de Freyberg et de Chemnitz.

Cependant les armées ennemies marchent sur toutes les routes. Benigsen, si long-temps attendu par les alliés, a relevé les postes de Schwartzenberg dans la vallée de Tœplitz [1]. L'armée de Pologne qu'il amène ne compte pas moins de soixante mille hommes; elle se compose des corps du général Doctorow, de celui du comte Tolstoï, et des réserves du prince de Labanoff Rostowski. Ces dernières viennent de par-delà Moscou. Les soldats ont la tête armée d'une espèce de casque carré, orné d'une croix de fer-blanc et du chiffre de leur empereur. Un grand nombre de Baskirs et de Tatars se trouve dans la cavalerie; ils n'ont encore pour armes que leur arc et des flèches : c'est le dernier ban de la Russie.

---

[1] La vallée de Tœplitz était épuisée. La rareté des fourrages en Bohème avait forcé la cavalerie des alliés à se retirer entre l'Éger et le Mittelbirge, où elle avait continué de se tenir en cantonnement jusqu'au 4 octobre. Les armées restèrent ainsi quinze jours sans s'engager. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 84.)

L'arrivée de ce nombreux renfort est comme le signal de la reprise des grandes opérations [1].

Blücher, s'élançant de Bautzen, ne se laisse plus arrêter par le duc de Tarente; il tourne la position de Dresde par les routes de Konigsbruck et d'Elsterwerda, et court du côté de Wittenberg faire sa jonction avec Bernadotte. Celui-ci, fort de cet appui, se décide enfin à passer l'Elbe.

Quant à la grande armée de Bohème, elle a quitté ses montagnes; elle descend en ce moment dans les plaines méridionales de la Saxe, et les bandes des partisans ont fait place à cet ennemi plus redoutable. Le roi de Naples se trouve maintenant en présence des corps de Klenau et de Lichtenstein, qui forment l'avant-garde de Schwartzenberg.

Ces différentes marches développent le plan des alliés; il est évident que leurs armées du nord et du midi marchent l'une au-devant de l'autre, et qu'on s'est donné *rendez-vous* dans les

---

[1] Les alliés temporisaient jusqu'à l'arrivée des soixante mille hommes que Benigsen devait amener. On ne voulut entreprendre aucune opération majeure que ce renfort n'eût rejoint l'armée. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 79.) Benigsen a mis tout le mois de septembre à venir de Breslau à Leitmeritz, sur la frontière de l'Elbe. (*Ibid.*)

plaines de Leipsick pour nous envelopper dans Dresde et nous y renfermer.

En cette extrémité, que fait Napoléon? qu'attend-il? disent des militaires trop impatiens: *sommeille-t-il?* disent des censeurs trop présomptueux.

Le moment que l'empereur attendait vient d'arriver. Non-seulement Schwartzenberg est sorti de ses montagnes, mais Bernadotte et Blücher sont en-deçà de l'Elbe. Les voilà donc engagés de manière à ne pouvoir plus éviter une bataille décisive.

Le 27 septembre Bernadotte a passé l'Elbe sur des ponts qu'il a fait jeter devant Acken et Roslaw. Il s'est porté sur Dessau, et y a rencontré l'avant-garde du prince de la Moscowa, qui se replie sur la Mulde [1].

Le 3 octobre, Blücher, faisant sortir ses bateaux de l'embouchure de l'*Elster noir*, a surpris le passage de l'Elbe à Wartenbourg; mais, sur l'autre rive, il a trouvé le général Bertrand retranché derrière les digues, et ce n'est qu'après un combat sanglant qu'il a pu passer outre.

---

[1] Le maréchal Ney s'est replié successivement sur Bitterfeldt et Dolitz; il était le 4 octobre dans cette dernière ville.

Quant au prince de Schwartzenberg, il est arrivé de sa personne à Mariemberg.

Ainsi, du pied des montagnes de Bohème aux bords de l'Elbe, les deux armées alliées étendent de longs bras pour se joindre; mais *elles ne marchent plus qu'avec des précautions extrêmes depuis qu'elles sont arrivées sur la circonférence du cercle dont nous occupons la ligne intérieure*[1]: elles craignent de nous voir déboucher à l'improviste et en masse sur quelque point isolé de leur système.

Telle est en effet l'intention de l'empereur. Il quitte Dresde le 7 octobre à six heures du matin. Le roi de Saxe veut le suivre. Les voitures dans lesquelles ce prince monte avec la reine et la princesse Augusta sont placées dans la file et sous l'escorte d'un bataillon de la garde royale saxonne et d'un bataillon bavarois affectés spécialement à la sûreté du roi. L'empereur ordonne à son ministre des relations extérieures de ne pas quitter le roi, de veiller à écarter de lui, autant qu'il serait possible, les désagrémens d'une marche pénible, et de s'étudier, par les soins les plus délicats, à lui montrer tout l'intérêt que sa position inspire.

---

[1] Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 104.

On laisse plus de trente mille hommes, sous les ordres du maréchal Saint-Cyr [1], à Dresde.

Ce maréchal a pour instructions de tenir dans Dresde tant qu'il pourra; mais, s'il est forcé de l'évacuer, c'est sur Torgau et Magdebourg qu'il devra se retirer. Des précautions sont même prescrites à l'avance aux commandans du génie et de l'artillerie pour que, le cas arrivant, les fortifications de Dresde soient détruites, et que les voitures qui ne pourront pas être emmenées soient brûlées.

Au surplus, l'armée du maréchal Saint-Cyr est destinée à former l'aile gauche de la nouvelle ligne qu'on va prendre sur l'Elbe, et dont l'armée de Hambourg formera la droite. Le centre va s'établir entre Magdebourg et Torgau. L'empereur s'y porte de sa personne; dans peu de

---

[1] *Armée laissée à Dresde sous les ordres du maréchal Saint-Cyr.*

Le général Borelli, chef d'état-major.
Le général Mathieu Dumas, intendant général.
Le général Durosnel, aide de camp de l'empereur, gouverneur de Dresde.

1er. Corps. Le comte de Lobau.	Généraux : Dumonceau. Mouton-Duvernet. Teste.
14e. Corps. Maréchal Saint-Cyr	Généraux : Claparède. Razout. Bonnet.

Plus les généraux blessés et malades restés à Dresde. (33 généraux et 33,000 hommes figurent dans la capitulation de Dresde.

jours il compte y réunir cent cinquante mille combattans ; savoir : l'armée qui sort de Dresde avec lui ; celle du prince de la Moscowa, qui est déjà sur la basse Mulde, et enfin celle du roi de Naples, qui, en cédant pied à pied le terrain au prince de Schwartzenberg, ne fait que descendre le cours de la Mulde, et rentre ainsi dans le mouvement général de concentration qui est projeté [1]. Le prince de Neufchâtel qui est gravement indisposé ne fait plus que suivre le quartier général : c'est l'aide-major-général Bailly de Monthion, qui depuis que nous avons quitté la lisière

---

[1] *Composition de l'armée que l'empereur veut réunir au centre.*

Armée qui sort de Dresde.	La garde impériale.	Maréchal duc de Trévise. Maréchal duc de Reggio. Le général Friant.	60,000
	Le 11e. Corps.	Maréchal duc de Tarente.	
	Le 3e. Corps.	Le duc de Raguse.	
Armée du prince de la Moscowa, sur la basse Mulde.	Le 4e. Corps.	Le général Bertrand.	40,000
	Le 7e. Corps.	Le général Regnier.	
	Nota. Le 12e. corps vient d'être dissous et réparti dans les 4e. et 7e. corps. Le duc de Reggio qui le commandait, vient d'être appelé à un commandement dans la garde.		
Armée du roi de Naples, sur la haute Mulde.	Le 2e. Corps.	Maréchal duc de Bellune.	40,000
	Le 5e. Corps.	Le général Lauriston.	
	Le 8e. Corps.	Le prince Poniatowski.	
En marche sur la Saale, le 9e. corps.		Le maréchal duc de Castiglione.	15,000
			155,000

de la Bohème expédie au nom du prince tous les ordres de l'armée.

Suivons la marche de l'empereur.

Pour éviter la rive droite de l'Elbe, qui n'est plus à nous, il se dirige sur Meissen, par le chemin de Wilsdruf; il déjeune à Meissen, et va passer la nuit du 7 au 8 à Seerhausen, près d'Oschatz.

Le 8 il arrive à Wurtzen, et le 9 il descend la Mulde jusqu'à Eilenbourg.

Ayant rejoint de ce côté les troupes saxonnes, il veut essayer lui-même de les raffermir dans le devoir. Après leur avoir fait prendre les armes, il se présente devant elles. Dans une allocution simple et franche, il leur expose que l'existence politique de leur pays est violemment attaquée, que la Prusse convoite leurs dépouilles, et qu'ils n'ont de véritable appui que dans l'alliance de la France. Il leur rappelle les proclamations de leur roi, et les somme, au nom de l'honneur militaire, de combattre en bons compagnons.

Ses paroles sont redites en allemand par le duc de Vicence. Les généraux les font passer de bouche en bouche jusqu'aux derniers rangs, et l'armée saxonne, se remettant en route, paraît suivre avec empressement les pas de Napoléon.

On est au moment d'arriver sur Blücher; on

vient de lui prendre des voitures et des traîneurs. Mais bientôt la Mulde le sépare entièrement de nous. Toujours bien averti de l'approche de l'empereur, il s'est replié précipitamment sur Zœrbig, où Bernadotte l'attendait [1].

L'empereur ne craint pas de les trouver réunis. Il marche aussitôt contre eux, laisse à Eilenbourg le roi de Saxe et le duc de Bassano, le grand parc et les équipages, et arrive le 10 au soir à Duben; mais il faut renoncer à atteindre un ennemi qui ne veut rien compromettre. Blücher et Bernadotte ne sont plus derrière la Mulde; ils se sont retirés derrière la Saale par la route de Halle. Quoi qu'il en soit, ce mouvement nous abandonne des avantages qui valent presque une bataille: Berlin est à découvert.

Le général Reynier se porte à marches forcées sur Wittenberg, fait lever le siége de cette place que Bulow était occupé à bombarder, passe l'Elbe, tourne par la rive droite les ouvrages que Bernadotte a élevés sur la rive gauche, et s'empare successivement des ponts d'Acken et de Roslaw. La division Delmas suit, par la rive gauche, le mouvement du général Reynier, et chasse l'ennemi, qui voulait tenir dans Dessau. Les

---

[1] Blücher fut pris au dépourvu. (Voir l'ouvrage du colonel russe Butturlin, pag. 97.)

ponts que Blücher a laissés derrière lui à Wartenbourg ne sont pas oubliés. Le général Bertrand y court et s'en rend maître.

Ces opérations ont lieu le 11, le 12 et le 13; elles interceptent toutes les communications de Blücher et de Bernadotte. On enlève leurs courriers [1], on enlève leurs fourgons [2], et des bords de l'Elbe s'élève comme un tourbillon de désordre et d'effroi qui parcourt rapidement tout le nord de l'Allemagne.

---

[1] Le sieur Kraft, conseiller d'ambassade russe, fut enlevé avec tous ses papiers.

[2] Dans le nombre se trouvaient les équipages de Moreau. « A Wittenberg, quelques jours avant la bataille de » Leipsick, on intercepta des chariots et des effets, dans » lesquels étaient des papiers de Moreau qu'on renvoyait » à sa veuve, en Angleterre... » L'empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le Moniteur; mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis qu'on vînt se vanter de ces actes désavoués jusque-là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'empereur; il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. 3, pag. 425.)

Cependant la marche du général Reynier et du général Bertrand par-delà l'Elbe n'est considérée autour de l'empereur que comme une démonstration militaire assez inutile. On croit ne pouvoir arriver trop tôt à Leipsick, et l'on est assez généralement disposé à blâmer un vain épouvantail qui retarde d'autant la réunion si désirée de tous les corps d'armée sur la route de Mayence. Combien l'étonnement est grand lorsqu'on apprend que la marche de ces premières colonnes n'est que le commencement d'un grand mouvement sur Berlin; que le plan qui s'exécute est tout l'opposé de celui qu'on a rêvé; qu'au lieu de marcher sur Leipsick, l'empereur rapelle à lui les troupes qu'il a de ce côté; qu'il ne s'arrête à Düben que pour les attendre, et qu'enfin c'est Magdebourg qui va devenir le centre des opérations ultérieures. L'empereur lui-même n'en fait plus un mystère; il veut retirer l'armée française derrière la barrière de l'Elbe, manœuvrer ensuite à loisir sur la rive droite, entre Hambourg et Dresde; et, s'il faut tenir un mois dans cette position, mettre du moins le temps à profit, rançonner Berlin, dégager nos places de l'Oder, rallier toutes nos garnisons aux opérations de l'armée active, et saisir la première occasion favorable pour repasser l'Elbe, fort de tout ce qu'on aura réuni d'avantages et de tous

ceux que de vaines manœuvres auront fait perdre à l'ennemi [1].

Disons toujours la vérité : la hardiesse de ce projet ne trouve que des censeurs. La plupart des chefs qui boudaient n'hésitent plus à se montrer mécontens, et l'empereur entrevoit avec surprise que l'ardeur de tant d'hommes dévoués quand on marche de succès en succès n'est pas à l'épreuve des vicissitudes trop long-temps variées de la fortune [2].

Ai-je besoin d'ajouter que ce ne sont pas les dangers du combat que l'on redoute, la suite des événemens le fera voir assez ; mais tel qui a de la résolution sur le champ de bataille, n'en

---

[1] Le plan de l'empereur était de laisser les alliés s'avancer entre l'Elbe et la Saale ; et, manœuvrant sous la protection des places et magasins de Dresde, de Torgau, de Wittenberg, Magdebourg et de Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (la France possédait sur l'Oder les places de Glogau, de Custrin et de Stettin) ; et, selon les circonstanees, de débloquer les places de la Vistule, Dantzick, Zamosc et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan que la coalition en eût été désorganisée. (*Mémoires de Napoléon*, à Sainte-Hélène, dictés au général Montholon ; tom. 2, page 125.)

[2] La fatigue et le découragement gagnaient le plus grand nombre ; mes lieutenans devenaient mous, gauches, maladroits, et par conséquent malheureux ! Le vrai, c'est

a pas toujours au conseil, et bien des têtes ont failli dont le cœur ne faillit jamais. Ici ce qu'on redoute, ce qui met presque en révolte, c'est d'être séparé de la France peut-être pendant un mois entier. Tout disparaît à côté d'un tel malheur; et dans l'anxiété où tombent les esprits, on ne veut plus rien comprendre aux combinaisons de l'empereur, quelque grandes qu'elles puissent être [1].

Cependant les journées du 11, du 12, du 13 et du 14 s'écoulent sans que l'empereur quitte

---

qu'en général les généraux des premiers rangs ne demandaient que du repos... et l'eussent acheté à tout prix. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. VI, pages 38, 39 et 40.)

[1] A cette époque, les alliés ont intercepté les lettres de Paris au quartier-général, et les ont publiées. On y trouve de nouveaux indices sur les sentimens secrets qui combattaient alors la constance des chefs de l'armée; nous n'en citerons que quelques passages :

Deux années de suite dans un pareil tourment (dit une mère à son fils), *c'est au-dessus des forces humaines!* — *Mon cher ami*, dit la femme d'un général à son mari, *pense sérieusement à te retirer.... nous avons besoin d'un peu de tranquillité et nous n'en avons jamais joui!* — *Je suis lasse de cette vie* (dit une autre). *Te savoir tous les jours exposé à de nouveaux dangers! Pénètre-toi bien de cette idée, et tu sauras ce qui vaut mieux des honneurs ou du repos!* — Autre

Düben. Il se tient presque toujours renfermé dans la chambre où l'on a placé son lit et ses cartes [1]. Le prince de la Moscowa et le prince de Neufchâtel y entrent souvent, vont, viennent, et paraissent fortement préoccupés. Si l'on veut apprécier à leur juste valeur les accusations de despotisme, de tyrannie et d'entêtement dont tant de libelles cherchent à noircir le caractère de Napoléon, il faut le considérer dans ce moment. Voilà trois jours qu'il se laisse arrêter par les observations de quelques-uns de ses compagnons. Il discute, il refait avec eux tous ses cal-

---

fragment : *Louis est donc prisonnier et blessé ! voilà où mènent les honneurs militaires ; voilà comment le bonheur finit !* Terminons ces citations déplorables : *Un tel a été tué. Si cela dure, tout le monde y passera ; ceux qui échappent dans une campagne, périssent dans une autre !*

[1] Les quatre jours que Napoléon séjourna dans le petit château de Düben, entouré d'eau, sont peut-être les plus ennuyeux qu'on ait passés dans toute la campagne. J'ai vu Napoléon, à cette époque, tout-à-fait désœuvré, assis sur un sopha dans sa chambre près d'une grande table sur laquelle étaient ses cartes et une feuille de papier blanc qu'il remplissait machinalement de grosses lettres ! Son géographe Dalbe et le secrétaire du cabinet étaient dans un coin de la chambre paraissant attendre des ordres (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire ; tom. 2, pag. 9.)

culs [1]. En soulevant ce coin du voile qui le couvre à Düben, n'ai-je pas à craindre de fournir matière au reproche opposé, et qu'on n'en profite maintenant pour accuser Napoléon d'avoir laissé grandir autour de lui des volontés que le général Bonaparte n'aurait pas écoutées [2] ?

Enfin, après de longues hésitations, souvent un grain suffit pour fixer les incertitudes de la balance. On revient à la charge; le prince de Neufchâtel a reçu un petit billet daté de Munich: la défection de la Bavière est consommée! Le roi a été entraîné plus rapidement qu'il n'avait calculé, et le traité, arrangé d'avance au quartier-général de *Ried* [3], par les deux généraux en chef de Wrède et de Reuss-Plaüen, a été signé le 8 octobre.

Cet événement devient le texte des nouvelles instances qui assiégent l'empereur.

« Au moment où votre majesté, lui dit-on, a

---

[1] Napoléon paraît hésiter entre les deux partis : il consulte plusieurs officiers généraux, et j'étais de ce nombre. (Voir l'ouvrage du général Rogniat, pag. 393.)

[2] L'homme découragé reste indécis, parce qu'il ne voit devant lui que de mauvais partis; et ce qu'il y a de pire dans les affaires, c'est l'indécision. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. , pag. 293.)

[3] Le traité de *Ried* se trouve dans Martens. (Voir aussi l'ouvrage de M. de Monvéran, pag. 326, tom. 7.)

» arrêté ses projets de concentration sur Magde-
» bourg, peut-être pouvait-on encore, sans trop
» d'inconvéniens, rester pour quelque temps sé-
» paré de la France; mais, *depuis cette inconce-*
» *vable défection de la Bavière*, la question n'est-
» elle pas entièrement changée? ne faut-il pas
» prévoir les autres défections qui vont suivre?
» Le Wurtemberg, Bade et Darmstadt seront
» entraînés par l'impulsion qu'on donne si vio-
» lemment au midi de l'Allemagne. L'armée au-
» trichienne qui était sur l'Inn est sans doute
» déjà en marche pour s'avancer sur le Rhin.
» L'armée bavaroise n'a plus qu'à la suivre. Elles
» entraîneront avec elles tout ce qui se trouvera
» sur leurs pas, et dès lors notre frontière va se
» trouver menacée, compromise, envahie. N'est-il
» pas urgent de s'en rapprocher? C'est toujours
» une chose fâcheuse, il est vrai, que de changer
» de plan; et le mal est ici d'autant plus grand,
» qu'il faut opérer sur le Rhin quand tout est
» préparé pour opérer sur l'Elbe. Mais ne vaut-il
» pas mieux s'y résigner que de tout compro-
» mettre? Les circonstances commandent : elles
» ont changé; ne faut-il pas changer avec elles? »

Tels sont les raisonnemens par lesquels on cherche à faire revenir Napoléon de son premier projet. Cependant la défection de la Bavière n'est pas un argument nouveau. L'empereur a

admis cette combinaison parmi toutes les autres lorsqu'il s'est décidé à son mouvement sur Magdebourg ; mais il devient de plus en plus évident à ses yeux que les chefs de l'armée sont découragés, que les hommes sur lesquels il comptait le plus pour l'exécution de l'entreprise hardie qu'il médite ne sont plus disposés à un pareil effort, et qu'enfin il y aurait de l'imprudence peut-être à les mettre à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, l'empereur se résigne à suspendre l'opération commencée, mais il cède ici contre son sentiment intime [1].

Les généraux Reynier et Bertrand, qui n'attendaient plus que l'ordre de s'avancer sur Berlin, sont rappelés. Pour arriver à Leipsick avant l'ennemi, il n'y a pas un moment à perdre ; il faut laisser le maréchal Saint-Cyr à Dresde, le prince d'Eckmulh à Hambourg, le général Lemarrois à Magdebourg, le général Lapoype à Wittenberg et le général Narbonne à Torgau. Cette nécessité est déplorable ; mais l'empereur est bien loin encore de la considérer comme définitive. Il vient de recevoir des lettres du roi de

[1] Il l'a dit plusieurs fois depuis ; et il le répétait toutes les fois qu'il jetait un coup d'œil en arrière : il eût évité ses désastres s'il avait toujours suivi ses propres impulsions. Il n'a failli que quand il a cédé à celles d'autrui.

Naples. De nouvelles chances surviennent, et les événemens qui se préparent peuvent remédier à tout. Voyons ce qui se passe du côté de Leipsick.

Le duc de Castiglione vient d'arriver. Un combat des plus brillans a signalé le terme de sa route longue et difficile. L'armée de Bohème avait détaché contre lui des corps qui, le 10, se sont trouvées sur son passage entre Naumbourg et Weissenfels. Il a fallu leur passer sur le ventre, et l'ennemi a senti dans cette rencontre tout le poids des vieux sabres que la cavalerie du général Milhaud rapporte d'Espagne [1].

De son côté, le roi de Naples, après avoir disputé de front la possession de Penig et d'Altenbourg à l'avant-garde du prince de Schwartzenberg, s'est retourné contre le corps de Wittgenstein, qui arrivait sur ses derrières à Borna. Contenant à la fois l'ennemi qui voulait les suivre de trop près et celui qui entreprenait de les devancer, la cavalerie de Latour-Maubourg et l'infanterie de Poniatowski ont réussi, après quelques

---

Composition de l'armée sous les ordres du duc de Castiglione.

9e. Corps.	Le général Lefol. Le général . . . . . .
5e. Corps. Cavalerie. Général Milhaud.	Cavalerie légère du général Piré. Dragons du général Berckeim. Id. du général Lhéritier.

chances diverses, à surmonter toutes les difficultés de cette position[1].

Le roi de Naples se replie en ce moment sur la plaine méridionale de Leipsick. Les corps du duc de Bellune, du duc de Castiglione et du général Lauriston s'y trouvent pour le soutenir. Le reste de l'armée n'a qu'une marche à faire pour s'y rendre; le duc de Raguse, détaché d'Eilenbourg pour aller à leur rencontre, a déjà opéré son mouvement. Dans vingt-quatre heures la réunion complète de toute l'armée française peut donc être effectuée sous les murs de Leipsick.

Quant aux alliés, ils sont encore séparés. Le prince de Schwartzenberg, qui a mis douze jours à s'avancer dans la plaine, n'était le 12 qu'à Altenbourg[2], et Bernadotte, après avoir suivi un premier mouvement qui le portait vers Schwartzenberg, paraît avoir cédé à un second mouvement

---

[1] Le 12, les Russes ont reçu un sévère échec sous les coups de la cavalerie française vaillamment conduite par Murat, qui chargea plusieurs fois, le sabre à la main, le premier sur l'ennemi, le dernier à la retraite. (Voir l'ouvrage de sir Wilson, pag. 36.)

Dans toutes ces affaires, Poniatowski s'est couvert de gloire. (Napoléon, *bulletin du* 15.)

[2] Schwartzenberg a quitté Tœplitz le 4 octobre; le 5, les souverains alliés s'était réunis a Commottau pour descendre sur Leipsick.

qui le rappelle sur Berlin[1]. Des avis qu'on vient de recevoir annoncent qu'il fait en ce moment une contre-marche de Halle sur Coethen. Blücher le suit sans doute. Toutes les probabilités se réunissent pour nous promettre que l'armée française sera en mesure de combattre Schwartzenberg isolément[2].

Du moment que l'empereur a conçu cet espoir, il a pris son parti : l'ordre du départ est donné. Avec quel empressement on l'exécute ! Sans entrer dans tous les calculs de notre position, on voit bien que le moins qui nous puisse arriver, c'est de retrouver la route de France, et la joie la plus vive brille sur tous les visages !

---

[1] La conservation de cette capitale était d'une grande importance pour la Prusse. Cette considération politique dut influer nécessairement sur le plan d'opérations adopté par les souverains alliés. C'est surtout dans les conseils de guerre des coalisés que des raisons de cette nature l'emportent souvent sur les vues purement militaires. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 92.)

[2] Un coup de tonnerre pouvait seul nous sauver, rien n'était perdu tant que j'avais pour moi la chance d'une bataille, et dans notre position une seule victoire pouvait encore nous rendre tout le Nord jusqu'à Dantzick. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. VI, pag. 38 et *suivantes*.)

CHAPITRE III.

CHANGEMENT DE DIRECTION. — L'ARMÉE SE RANGE AUTOUR DE LEIPSICK.

Nous avons pu resserrer dans quelques pages les événemens indécis du dernier mois. Maintenant les faits se pressent; ils s'accumulent: chaque jour fournirait un chapitre.

JOURNÉE DU 15.

Parti de grand matin de Düben, l'empereur arrive de bonne heure à Leipsick. Cette ville est occupée depuis plusieurs jours par les forces réunies du duc de Raguse et du duc de Castiglione. En entrant dans le faubourg, Napoléon jette un coup d'œil sur la position de Pfaffendorf et sur le cours de la Partha, qui protégent de ce côté la défense de la ville.

Il traverse ensuite le faubourg de Halle. Arrivé sur les boulevarts, il suit les allées circulaires qui

enveloppent la vieille cité, et la séparent de ses faubourgs [1].

Bientôt le canon se fait entendre au midi, dans la direction de Pegau. L'empereur se porte aus-

---

[1] La vieille ville de Leipsick, qui n'est pas fort étendue, est renfermée dans une enceinte irrégulière dont l'ensemble forme presque un carré. Cette enceinte consiste en une vieille chemise de maçonnerie couverte d'un fossé presque effacé et sans contrescarpe autour duquel règne un large boulevart planté de deux rangées d'arbres.

Quatre portes ouvrent les communications entre la ville vieille et ses boulevarts :

Au nord, les portes de Halle et de Randstadt ; c'est la route de Lindenau par le pont de l'Elster : à l'orient, la porte de Grimma : au sud, la porte Saint-Pierre.

Au delà des boulevarts sont de vastes faubourgs qui environnent la ville.

Les faubourgs du midi et de l'est sont fermés par des murailles ; des barrières sont placées aux points où les principales routes viennent aboutir.

Les faubourgs du nord sont couverts par la Partha.

A l'est, du côté de Lindenau, le faubourg de Randstadt, qui est celui de la route de Lutzen, est un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et la Pleisse ; il n'a pour entrée que le pont qui est au bout du boulevart, du côté de la porte de Halle, et pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machransdtadt ; c'est par-là que toute l'armée française doit défiler. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 161.)

sitôt à la barrière de Grimma. Il met pied à terre dans les champs, non loin de Reudnitz, et ordonne qu'on établisse son quartier-général dans ce village, au pavillon de MM. Wester. Il étudiait la plaine qui s'offrait à ses regards, et méditait sur sa carte, lorsqu'on lui montre les voitures du roi de Saxe arrivant par la route d'Eilenbourg. Napoléon se dirige de ce côté, entretient le roi de la situation des affaires, rassure la reine sur le canon qui se fait encore entendre, et, après quelques mots d'amitié, la famille royale continue sa route. Un logement lui est preparé en ville, sur la place du Marché.

Le roi de Naples, ayant appris l'arrivée de l'empereur, s'est empressé de se rendre auprès de lui. Il lui donne des détails sur le combat de la veille, et lui rend compte de la position qu'il a fait prendre à l'armée pour couvrir Leipsick du côté qui est menacé par Schwartzenberg.

Après midi, l'empereur remonte à cheval. Le roi de Naples le conduit, par la route de Rocklitz, sur les hauteurs qui sont à droite en arrière de Liebertwolkwitz. Cette position, où se trouve une maison isolée qu'on appelle *la bergerie de Meusdorff*, domine toute la plaine qui s'étend au sud-est de Leipsick, entre la route de Grimma et la petite rivière de la Pleisse.

Au pied du coteau sont les villages de Lie-

bertwolkwitz et de Vachau, que nos troupes remplissent et qui forment notre ligne d'avant-postes.

Au delà du vallon, à gauche, dans la direction de Rocklitz, la vue s'étend sur le plateau boisé de Gross-Possna. Plus au sud, dans la direction d'Altenbourg et de Pegau, s'élève un monticule derrière lequel le roi de Naples indique la position de Magderborn, où le combat de la veille s'est livré. En avant de cette hauteur, sur le premier plan, sont le village de Gossa et la bergerie d'Auenheim, autour desquels on aperçoit des corps russes et prussiens qui s'établissent. Dans le bas, à droite, au delà du cours de la Pleiss, sont les marais de l'Elster. La tête des colonnes autrichiennes commence à se faire voir de ce côté.

Ainsi les védettes des deux armées ne sont plus éloignées que de quelques portées de fusil. Cependant tout reste tranquille.

Après avoir jeté ce premier coup d'œil sur l'ensemble de nos positions, l'empereur veut les parcourir en détail. De la bergerie de Meusdorf il descend dans la vallée de la Pleiss. Il trouve à Dolitz le prince Poniatowski. Son corps d'armée borde la rivière jusqu'à Markkleeberg, et forme l'extrême droite de notre ligne. L'empereur se fait indiquer tous les points par où

l'ennemi pourrait tenter d'effectuer le passage de la rivière; il reconnaît les ponts de Connewitz, de Dolitz et de Lossnig, et recommande ces portes du camp à la vaillance des Polonais.

Poursuivant sa tournée, il trouve le maréchal Augereau, duc de Castiglione, sur le penchant du coteau, entre Dosen et Markkleeberg. Ce corps d'armée doit concourir, avec celui du prince Poniatowski, à la défense de la droite. Les troupes qui le composent arrivent de France; il vient d'être organisé à Wurtzbourg; c'est la première fois qu'il paraît en ligne sous les yeux de l'empereur; trois de ses régimens n'ont pas encore inauguré leurs aigles. L'empereur ordonne qu'on procède à cette cérémonie militaire.

Aussitôt les troupes se rangent sur les trois côtés d'un grand carré. La suite de l'empereur occupe le quatrième. Napoléon s'avance au milieu. Tous les officiers des régimens se groupent devant lui. Le prince de Neufchâtel, exerçant ici sa charge de vice-connétable, met pied à terre. On tire les aigles des étuis qui les ont jusqu'à présent renfermées. Les bannières dont elles sont ornées déploient leurs couleurs, tous les tambours battent aux champs, et Berthier vient se placer au centre, chargé du noble faisceau. Alors l'empereur, d'une main tenant les rênes de son cheval, et de l'autre montrant les aigles,

parle en ces termes : « Soldats ! que ces aigles » soient désormais votre point de ralliement. Ju» rez de mourir plutôt que de les abandonner, » jurez de préférer la mort au déshonneur de » nos armes. » Puis, élevant la voix avec une nouvelle énergie : « Soldats, voilà l'ennemi ! Vous » jurez de mourir plutôt que de souffrir que la » France éprouve un affront ! » A ces mots, tous les officiers font brandir leurs épées, et tout le corps d'armée, transporté d'enthousiasme, répète à grands cris : « Oui, nous le jurons ! Vive » l'empereur ! » Chaque bataillon reçoit son aigle, et l'on se sépare [1].

L'empereur, continuant de suivre par le bas les contours de la colline, arrive aux villages qui forment le centre de notre front. Le duc de Bellune occupe *Vachau*. Le général Lauriston occupe Liebertwolkwitz. Après avoir dépassé ce dernier village, l'empereur se retrouve à peu près au point où il a commencé cette reconnaissance, et le tour du plateau est achevé. Dans ce moment les villages de Tuckelhausen et de Holz-

---

[1] Les paroles de Napoléon produisaient sur les soldats l'effet d'une influence magique. Mais de toutes les scènes bruyantes de la guerre, celle de la remise des aigles faisait le plus d'impression. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire ; tom. 1, pag. 172.)

hausen s'offrent à ses regards. Il les désigne pour servir de point d'appui à notre aile gauche, et les troupes du duc de Tarente ont ordre d'en prendre possession.

L'empereur rentre ensuite à son quartier-général de Reudnitz.

Dans la soirée, il apprend que l'ennemi arrive par toutes les routes qui aboutissent sur Leipsick.

Devant nous, au midi, la grande armée de Schwartzenberg s'avance en descendant le cours de la Pleiss et de l'Elster. L'empereur l'a vue lui-même pendant une partie de la journée. Depuis que ses feux sont allumés, elle présente une ligne immense.

Sur notre droite, au couchant, une armée autrichienne, détachée sous les ordres de *Giulay*, manœuvre entre Weissenfels et Leipsick, pour nous couper la route de France.

Sur notre gauche, l'armée de Pologne, commandée par Benigsen, et celle de Colloredo, arrivent à marches forcées par la grande route de Dresde.

Enfin, derrière nous, les colonnes empressées de Blücher et de Bernadotte accourent par toutes les routes du nord.

Ainsi, l'armée française va se trouver assaillie de toutes parts.

J'arrive à un moment critique : la grande question de la suprématie de la France va se décider [1]. Cette lutte durera plusieurs jours ; c'est un combat de géans : comment entreprendre de le raconter?

J'ai vu bien des armées ; mais jamais tant de peuples sous les armes. Cinq cent mille hommes vont en venir aux mains! trois mille pièces de canon vont ébranler la plaine! Au milieu de ce prodigieux mouvement d'hommes et de chevaux, que puis-je distinguer? Rien que le tableau d'un vaste carnage.

C'est aux historiens militaires à soulever le voile sanglant sous lequel tant de glorieux faits d'armes sont encore ensevelis. Que d'un œil habile et curieux ils interrogent le terrain et les débris qui le couvrent ; que les généreux efforts de

---

[1] Les chefs de la Russie et de la France mesureront leurs forces presque au centre du monde. Le motif de leur querelle ne sera point un évêché ou une île à sucre. Ils ne s'occuperont pas de décider s'ils diront leur messe en latin ou en grec. — Ils ne sortiront pas de leur camp pour venir escarmoucher et se retirer ensuite chacun de son côté. Ils ne se battront pas pour faire des conquêtes et les abandonner ensuite.... L'un d'eux restera maître du champ de bataille, et, avec le champ de bataille, de la dictature du monde ! (*Sketches on the intrinsic strength of military and naval force of France and Russia*, 1803.)

la vaillance et du génie soient révélés par eux à l'avenir ; mais surtout qu'ils fassent avec justice la part du hasard et de la trahison ; cette tâche est belle à remplir. Ici la nôtre dépasse nos forces. Cependant faisons un dernier effort; tâchons de franchir ces fatales journées, et donnons du moins un aperçu des événemens qui les ont comblées !

CHAPITRE IV.

BATAILLE DE LEIPSICK, COMPRENANT LES JOURNÉES DE VACHAU, DE PROBSTHEYDA ET DU PONT DE LEIPSICK.

(16, 17, 18 et 19 octobre.)

JOURNÉE DU 16.

L'empereur passe une partie de la nuit du 15 au 16 à faire ses dispositions.

Nos corps d'armée, adossés pour ainsi dire aux différentes portes de Leipsick, feront face à toutes les attaques.

L'empereur laisse sur la Partha le prince de la Moscowa, pour qu'il y attende Blücher et Bernadotte. L'armée de Souham, celle du duc de Raguse et du général Reynier seront sous ses ordres. Le général Reynier est encore sur la route d'Eilembourg. On espère qu'il aura le temps d'arriver. Les démonstrations que nous venons de faire sur l'Elbe et sur Berlin, quoique de peu de durée, ont dû jeter les colonnes ennemies dans

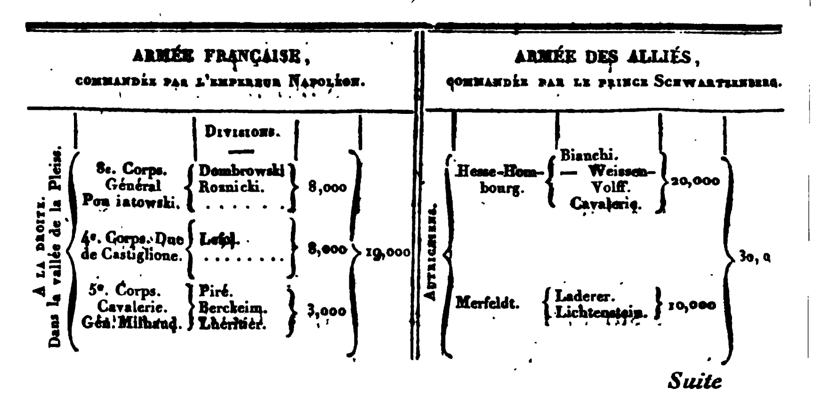
de grandes hésitations, et l'empereur se flatte qu'il en résultera des retards dans leurs mouvemens combinés.

Benigsen est encore à deux marches de nous.

Schwartzenberg sera combattu par l'empereur lui-même, qui s'est réservé cette partie de la bataille, et qui a déjà reconnu le terrain [1].

Nos troupes, ainsi partagées en deux masses, contiendront les principaux efforts des alliés. Mais ce n'est pas assez ; il faut rouvrir à l'armée le chemin de la France. Le général Bertrand en est chargé. C'est maintenant l'opération essentielle. Si l'empereur a renoncé aux avantages que la ligne de l'Elbe lui promettait, s'il accepte la bataille qui se prépare, c'est qu'il faut désormais tout sacrifier à la nécessité de se rapprocher du

[1] *État comparé des deux armées.*



ARMÉE FRANÇAISE, COMMANDÉE PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON.

À LA DROITE. Dans la vallée de la Pleiss.		Divisions.		
	8e. Corps. Général Poniatowski.	Dombrowski. Rosnicki.	8,000	19,000
	4e. Corps. Duc de Castiglione.	Lefol.	8,000	
	5e. Corps. Cavalerie. Gén. Milhaud.	Piré. Berckeim. Lhéritier.	3,000	

ARMÉE DES ALLIÉS, COMMANDÉE PAR LE PRINCE SCHWARTZENBERG.

AUTRICHIENS.				
	Hesse-Hombourg.	Bianchi. — Weissenwolff. Cavalerie.	20,000	30,0
	Merfeldt.	Laderer. Lichtenstein.	10,000	

Suite

Rhin. Tandis qu'on se battra au nord et au midi

Suite de l'état comparé des deux armées.

ARMÉE FRANÇAISE,
COMMANDÉE PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Position	Corps	Généraux	Forces	Totaux
		D'autre part. . .		19,000
Au centre. Entre Vachau et Gossa.	2e. Corps. Duc de Bellune.	Teste. Corbineau.	15,000	
	5e. Corps. Général Lauriston.	Maison. Rochambeau.	10,000	
	1er. Corps. Cavalerie, génér. Latour-Maubourg.	Daudenarde. Castex. Doumerc. St-Germain.	6,000	
	4e. Corps. Cavalerie, le comte de Walmy.	Sokolniski. Ulminski. Sulkowski.	3,000	
	Jeune garde. Duc de Reggio.	. . . .	8,000	
Réserve de la garde impériale.	Vieille garde.	Friant. Curial.	4,000	
	Général Nansouty. Cavalerie.	Ornano. — Lefèvre-Desnouettes. Krasinski.	4,000	50,000
A la gauche. Entre Holzhausen et Gross-Possna.	11e. Corps. Duc de Tarente.	Gérard. Fressinet. Charpentier	15,000	
	Jeune garde. Duc de Trévise.	Barrois. Roguet.	8,000	
	2e. Corps. Cavalerie, général Sébastiani.	Excelmans. Defrance. Bordesoult.	4,000	27,000
Total de l'armée française . . .				96,000

ARMÉE DES ALLIÉS,
COMMANDÉE PAR LE PRINCE SCHWARTZENBERG.

Position	Commandants	Généraux	Forces	Totaux
		D'autre part. . .		30,000
Russes et Prussiens.	— Wittgenstein.	Eugène de Wurtemberg. Gorzacoff.	20,000	
	Kleist.	Klux. Pirst. — Auguste de Prusse.	20,000	
	Barclay de Tolly. Gardes et réserves.	Rajewski. Yermoloff. Cavalerie.	35,000	75,000
Autrichiens et Prussiens.	Klenau.	Mohr. Hohenloe. Bartenstein.	25,000	
		Mayer. Ziethen. . .	5,000	
		Platow. . . .	5,000	35,000
Total des alliés. . .				140,000

de Leipsick, sur la Pleiss et sur la Partha, pour contenir Schwartzenberg, Blücher et Bernadotte, le général Bertrand sortira de la ville par les ponts de Lindenau, débouchera sur la route de Lutzen et d'Erfurt, et devra s'en rendre maître.

BATAILLE DE VACHAU.

A neuf heures du matin, le canon, qui se fait entendre au sud de Leipsick, annonce que Schwartzenberg engage la bataille de ce côté. L'empereur s'y trouve déjà; il est sur la hauteur, près de la bergerie de Meusdorff. Sa garde arrive derrière lui et prend position entre la vieille tuilerie et le village de Probstheyda.

Les alliés développent leur attaque de la manière la plus imposante, et deux cents pièces de canon la soutiennent. Ils croient prendre Napoléon au dépourvu, et s'avancent espérant enlever Leipsick avant que nos forces aient eu le temps de se concentrer devant cette ville.

A notre gauche, le corps de Klenau débouche de Gross-Possna et marche sur Liebertwolkwitz. Il est flanqué par les cosaques de Platow, qui manœuvrent pour s'étendre dans la plaine.

L'armée de Wittgenstein est partagée en trois fortes colonnes qui s'élancent des environs de Gossa sur notre centre. Gorzakoff se rapproche

de Klenau pour soutenir l'attaque de Liebertwolkwitz; le prince Eugène de Wurtemberg se dirige droit sur Vachau, et le général prussien Kleist, descendant la rive droite de la Pleiss, se porte sur Markkleeberg.

A notre droite, le corps autrichien de Merfeldt, soutenu par les réserves du prince de Hesse-Hombourg, pénètre à travers les marais qui sont au delà de la Pleiss, et menace de franchir la rivière.

L'impétuosité de l'ennemi est telle, qu'il faut d'abord plier devant lui. L'empereur lui-même se voit forcé de rétrograder de quelques pas. Voyant avec quelle vigueur la bataille s'engage, et n'entendant rien du côté du nord, il ne croit pas devoir laisser plus long-temps sur la Partha des troupes qui paraissent devoir y rester inutiles. C'est alors qu'il se décide à appeler le corps de Souham. Après avoir mis pied à terre derrière la tuilerie, il continue à suivre les progrès de l'ennemi.

Le général Kleist vient de nous enlever le village de Markkleeberg; il marche sur Dolitz, que les Autrichiens attaquent déjà par la rive gauche. Mais, arrêté de front par les troupes de Poniatowski, sabré par la cavalerie du général Milhaud, et repoussé par l'infanterie du duc de Castiglione, il est bientôt forcé de se replier sur

Markkleeberg, où des renforts lui permettent de se maintenir.

Au centre, quels que soient les efforts des assaillans, leurs attaques n'obtiennent aucun succès. Le prince Eugène de Wurtemberg est arrêté devant Vachau : c'est le duc de Bellune qui défend ce village. La division Gorzakoff et le corps de Klenau ne peuvent pénétrer dans Liebertwolkwitz : c'est le général Lauriston qui en barre l'entrée. En vain les alliés s'obstinent sur ces deux points ; ils y perdent la matinée [1].

Les alliés s'étant épuisés dans leurs entreprises, c'est maintenant notre tour d'attaquer.

L'empereur ordonne au duc de Tarente, qui est sur la gauche avec la cavalerie Sébastiani, de déboucher par Holzhausen, et de s'avancer vivement dans la plaine pour déborder le corps de Klenau et dégager le village de Liebertwolkwitz.

La jeune garde reçoit en même temps l'ordre de marcher. Deux divisions, sous le duc de Trévise, descendent à gauche pour soutenir le gé-

[1] Ces deux villages étaient les points de mire des alliés. C'est là qu'ils frappèrent les plus grands coups, six attaques qu'ils firent furent également repoussées. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 114.)

néral Lauriston. Deux autres descendent à droite, sous le duc de Reggio, pour soutenir le duc de Bellune. Une troisième colonne, commandée par le général Curial, descend du côté de Dolitz pour soutenir le prince Poniatowski. Ces dispositions faites, le centre de l'armée française s'ébranle. La colonne du général Lauriston et celle du duc de Trévise sortent de Liebertwolkwitz, la baïonnette en avant. Les ducs de Bellune et de Reggio s'élancent de Vachau, et cent cinquante pièces d'artillerie de la garde, que le général Drouot a placées au milieu de ce grand mouvement, le protégent au loin par des masses de feux.

Il est midi. En ce moment le canon répond de tous les points de l'horizon aux décharges d'artillerie qui tonnent du côté de Vachau. Blücher est arrivé sur le duc de Raguse; on le soupçonne à la vivacité des coups qui se font entendre au delà de la Partha. Bientôt on n'en peut plus douter. Des aides de camp viennent à bride abattue redemander les deux divisions du général Souham.

Du côté de Lindenau, le général Bertrand est aux prises avec le général Giulay, et l'action paraît vivement soutenue.

Ainsi l'engagement est général; trois batailles se livrent en même temps à une lieue d'intervalle.

Cependant, du côté de Vachau, les troupes de Schwartzenberg ont été rejetées, en moins d'une heure, sur toutes les positions d'où elles étaient parties le matin. Les colonnes du duc de Bellune et du duc de Reggio sont arrivées devant *Gossa*, et menacent d'enlever la bergerie d'Auenheim [1]. Lauriston et le duc de Trévise ont poussé Klenau jusqu'à *Gross-Possna*. Macdonald a fait enlever la redoute suédoise [2], et la cavalerie Sébastiani se distingue au loin dans la plaine par des

[1] Le prince Eugène de Wurtemberg ne put résister.... Il plia, et fut poursuivi par les Français.... Le général Rajewski reçut l'ordre de le soutenir avec ses grenadiers (de la réserve). (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre; 1813, pag. 115.)

[2] C'est le nom qu'on donne dans le pays à d'anciens ouvrages qui dominent la hauteur située à gauche dans la plaine entre Liebertwolkwitz et Seigfortshayn.

« La prise de cette redoute offre une particularité assez » remarquable. Un régiment d'infanterie légère était en » position au pied de la hauteur. L'empereur arrive sous » le feu de l'ennemi. « Quel est ce régiment? » demande-t-il, aussitôt. — « Sire, répond le général Charpentier, » c'est le vingt-deuxième léger. » — « Cela n'est pas possi- » ble; le vingt-deuxième léger ne resterait pas ainsi l'arme » au bras à se faire mitrailler. » A ces mots, le régiment » s'élance, et la redoute est enlevée. » (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire; tome II, page 331.)

charges heureuses [1]. Enfin, sur les bords de la Pleiss, Poniatowski est resté inébranlable.

Ces nouvelles, transmises au roi de Saxe, circulent bientôt dans la ville. Les temples s'ouvrent pour invoquer le dieu des armées, et le bruit de toutes les cloches, qui se fait entendre au milieu de ce grand tumulte, est accueilli par les habitans et par nos blessés comme un prélude d'espérance et de victoire.

Tandis que les alliés sont réduits sur tous les points à la défensive, l'empereur se prépare à leur porter des coups décisifs. Il s'agit de percer leur centre et de les culbuter de Gossa sur Magderborn.

Le roi de Naples a reçu l'ordre de lancer la cavalerie. Latour-Maubourg et Kellermann se jettent aussitôt à droite et à gauche pour déborder la ligne ennemie. Ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent. Dans le même instant, nos colonnes d'infanterie se précipitent sur la bergerie d'Auenheim. On a pris Gossa ; on enlève la bergerie ; on s'empare de vingt-six pièces de canon. Le général russe Rajewski accourait avec les réserves : il tombe blessé au milieu de ses grenadiers. Enfin l'ennemi, enfoncé de toutes parts,

---

[1] Nous avons cru devoir conserver ici cette expression échappée à la plume d'un ennemi.

est sur le point de chercher son salut dans la fuite, lorsque notre élan vient expirer sur le dernier obstacle, le plus faible peut-être qui nous restât à surmonter.

Le brave Latour-Maubourg a eu la cuisse emportée; le général Maison est tombé blessé; nos troupes sont dans le désordre d'un succès chèrement obtenu; Napoléon est encore loin. Tout à coup l'empereur Alexandre, qui n'a plus sous la main qu'une faible partie de son escorte, la lance sur nos soldats hors d'haleine, et la victoire nous échappe au moment même où nos bras ensanglantés semblaient l'avoir saisie le plus fortement. Les cosaques de la garde russe nous reprennent vingt-quatre pièces de canon. Troubeskoi parvient à ramener au combat les grenadiers de Rajewski. Le comte de Nostitz, franchissant la Pleiss à la tête des réserves de la cavalerie autrichienne, prend nos troupes de revers et achève de dégager les Russes [1].

Cependant nos réserves arrivent; nous parvenons encore une fois à rentrer dans Gossa, et tout se préparait pour en finir glorieusement

---

[1] Le centre des alliés allait être enfoncé, *et la bataille décidément perdue* (dit le colonel Butturlin, pag. 117). A la nouvelle de ce danger, l'empereur Alexandre accourut de sa personne sur le point menacé, et donna ordre au

sur ce point, quand de nouveaux événemens surviennent.

L'empereur avait quitté la hauteur du centre pour se diriger vers Gossa ; il descendait de la bergerie de Meusdörf sur Vachau, lorsque tout à coup il aperçoit sur la droite des colonnes autrichiennes qui débouchent en force par Markkleeberg. L'attaque est si furieuse, elle est accompagnée de cris si terribles, que chacun en est frappé. Napoléon s'arrête. En attendant qu'on puisse reconnaître les vrais desseins de l'ennemi, il fait avancer les grenadiers de la garde, qui ne sont qu'à cent pas, et leur fait former le carré, le front tourné vers Markkleeberg.

Le corps ennemi qui fixe en ce moment l'attention est celui de Bianchi ; il a relevé les Prussiens fatigués du général Kleist [1]. Il se jette sur le flanc droit de nos attaques. Ses nombreuses

comte Orlow Denisow de charger avec le régiment de cosaques de la garde, *qui formait son escorte*. « Cette poignée de braves, animée par la présence de son souverain, fit des prodiges de valeur ; la cavalerie ennemie fut culbutée, et les cosaques lui reprirent vingt-quatre des vingt-six pièces qu'elle venait d'enlever. »

[1] Les alliés étaient si nombreux, que quand leurs troupes étaient fatiguées, elles étaient *régulièrement relevées, comme à la parade.* (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases ; tom. VI, pag. 71.)

batteries prennent d'écharpe les colonnes françaises qui reviennent à la charge sur la bergerie d'Auenheim. Enfin, c'est une vigoureuse diversion que les Autrichiens opèrent en faveur des Russes; mais le duc de Castiglione parvient à en arrêter l'essor.

Ce n'était, au surplus, que le commencement d'une opération plus sérieuse que Schwartzenberg avait préparée. A peine le combat de Markkleeberg s'est-il ralenti, qu'une autre attaque se démasque plus à droite, dans le vallon de la Pleiss, et presque sur nos derrières.

Schwartzenberg veut forcer le passage de la rivière du côté de Dolitz. Son plan est de percer ainsi la ligne qui couvre nos camps et nos parcs, de pénétrer par cette trouée entre Leipsick et l'armée française, et de prendre à dos toutes nos positions. C'est pour rendre infaillible le succès de cette combinaison qu'il a entassé depuis le matin tant de troupes dans l'angle marécageux qui recule le confluent de l'Elster et de la Pleiss jusqu'aux premières maisons de Leipsick. Poniatowski a su rendre jusqu'à présent tant d'efforts inutiles. Mais Schwartzenberg espère en triompher par le nombre; il croit toute l'attention de l'empereur fixée sur Gossa, toutes nos réserves engagées dans la plaine; le moment favorable lui semble arrivé, et Merfeldt reçoit l'ordre

de se jeter à corps perdu au delà de la Pleiss.

C'est le canon de Merfeldt, ce sont les cris de ses soldats qu'on vient d'entendre. Cette attaque s'annonce avec non moins de fureur que celle de Bianchi. Bientôt on apprend que notre aile droite est forcée, que les Polonais plient sous le nombre, et que Merfeldt a franchi la Pleiss. Le plan de Schwartzenberg est au moment de réussir.

L'empereur revient aussitôt sur ses pas avec tout ce qu'il a de troupes disponibles. Mais déjà les chasseurs de la vieille garde, qu'il a laissés en réserve du côté de Dolitz, sont accourus. En peu d'instans cette poignée de vétérans a rétabli le combat. Dolitz est repris; tout ce qui a passé la Pleiss est rejeté dans la rivière ou fait prisonnier, et le général Merfeldt lui-même, tombé sous son cheval au milieu de nos baïonnettes, est forcé de remettre son épée au capitaine Pleineselve, de la division Curial.

Ainsi, de ce côté, la victoire nous est restée; mais ces attaques successives nous ont trop vivement occupés sur la droite pour n'avoir pas jeté une grande indécision dans nos manœuvres du centre. Les alliés en ont profité; ils sont parvenus à rentrer dans Gossa.

La nuit qui s'approche, et l'extrême fatigue des combattans, ne permettent plus de songer

pour le moment à de nouvelles entreprises. On se sépare. Une forte canonnade retarde encore quelque temps la fin du combat. À six heures on n'entend plus rien, et les bivouacs des deux lignes se rallument à peu près dans les mêmes positions où le matin ils se sont éteints.

Les tentes de l'empereur ont été dressées dans un carré profond qui se trouve un peu en arrière de la bergerie de Meusdorf : c'est un étang desséché, autour duquel la garde impériale vient établir ses bivouacs. L'empereur passe la soirée à recueillir les différens rapports de la journée. Il reçoit d'abord les aides de camp du prince de la Moscowa.

COMBAT DE LA PARTHA.

Au nord de Leipsick, la bataille a été soutenue avec non moins d'acharnement que dans la plaine du midi; et, quoique le résultat en soit défavorable, l'extrême disproportion du nombre jette ici un nouvel éclat sur les armes françaises. On s'est battu vingt contre soixante.

Dépourvus de l'appui des deux divisions Souham, appelées sur un autre point, et du secours du corps du général Reynier, qui n'était pas encore arrivé, le prince de la Moscowa et le duc de Raguse n'ont pas craint de tenir tête, avec leur faible armée, aux trois armées réunies de

Blücher, et la lutte a duré toute la journée [1].

La division Delmas était encore en arrière, escortant, sur la route de Düben, le parc du troisième corps, et formant l'arrière-garde. Se retirer, c'eût été abandonner cette division au milieu des armées de Blücher et de Bernadotte. Il n'y avait pas à délibérer; il fallait tenir jusqu'à ce qu'elle arrivât.

Nos braves ont tenu en effet avec une telle vigueur dans les villages de Mockern et de Gross-Weterits, que les armées d'Yorck et de Langeron, lasses d'attaquer, ont fini par appeler le secours de Sacken et de sa troisième armée.

---

[1] *État comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANÇAISE. Le prince de la Moscowa, commandant en chef.			ARMÉE DES ALLIÉS. Le général Blücher, commandant en chef.		
	Divisions.				
6e. Corps. Le duc de Raguse.	Compans. Joseph de La Grange. Frederich.	12,000	Langeron.	Czerbatow. Saint-Priest. Alzufiew. Kapetzwits.	30,000
La division polonaise	Dombrowski.	5,000	Yorck.	Steinmets. Mecklembourg. Horn. Hunabin. Jurgaff	25,000
3e. Corps. Cavalerie. Le duc de Padoue.	Jacquinot. Fournier. Lorge.	3,000			
3e. Corps. Infanterie. Général Souham.	Les deux div. Albert et Ricart, pour mémoire.		Sacken.	Liewen. Neverouski. Vassilzickoff.	15,000
	Division Delmas.	5,000			
		25,000			70,000

Vers le milieu du combat, la division Delmas est arrivée.

Le prince de la Moscowa annonce à l'empereur qu'il profite de la nuit pour faire replier tout son monde derrière la Partha. Le duc de Raguse va border la rivière du côté de Schœnfeld ; le duc de Padoue et la division polonaise de Dombrowski vont s'établir dans la position de Pfaffendorf, à l'entrée du faubourg de Halle ; les deux divisions du général Souham sont définitivement rentrées sous les ordres du prince de la Moscowa. Ainsi, après avoir été appelées de la Partha sur la Pleiss, elles ont été rappelées de la Pleiss sur la Partha. Il en est résulté que ce corps d'armée a passé tout le jour à flotter entre les deux batailles sans verser ni d'un côté ni de l'autre le poids que quinze mille braves pouvait mettre dans la balance. C'est, aux yeux de l'empereur, le malheur de la journée.

Cependant les détails qu'il reçoit des pertes du duc de Raguse sont d'une gravité affligeante. Cette armée est restée pendant cinq heures sous le feu de plus de cent pièces de canon. L'élite de nos régimens de marins a péri ; les généraux Compans et Frederich, et le duc de Raguse lui-même, ont été blessés. Le lieutenant-général Joseph de La Grange, qui a défendu toute la journée le village de Mockern, est le seul divi-

sionnaire de ce corps d'armée qui n'ait pas été mis hors de combat.

COMBAT DE LINDENAU.

Aux rapports du prince de la Moscowa succèdent ceux du général Bertrand.

De ce côté, le salut de l'armée a été un instant compromis. Giulay, repoussant les attaques de notre avant-garde, l'a fait reculer d'abord jusqu'au bras de l'Elster qu'on appelle *la Luppe*. Alors les ponts de Lindenau étaient au pouvoir des Autrichiens : c'en était fait si Giulay les eût fait sauter !... Mais Bertrand, n'écoutant plus que la nécessité de vaincre, a ramené ses troupes à la charge, et la Victoire, dont le regard est maintenant si sévère pour les Français, a fini par sourire à tant d'efforts. Nous sommes rentrés en possession de Lindenau; nous occupons les ponts; Giulay nous a abandonné la route d'Erfurt; il s'est retiré, par Klein-Zschocher, sur le gros de l'armée autrichienne [1].

---

[1] *État comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANÇAISE, COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL BERTRAND.			ARMÉE AUTRICHIENNE, COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL GIULAY.		
4e. Corps, dans lequel le 12e. a été fondu.	Div. Morand. Guilleminot. Fontanelli.	15,000	Corps de Giulay. de Thielmann. Division Lichtenstein.	12,000 3,000 5,000	20,000

La route de France est donc libre! Cette nouvelle se répand aussitôt dans le camp, et le nom du général Bertrand est dans toutes les bouches.

Dans cette journée sanglante tout le monde a fait son devoir : généraux et soldats, tous, également animés du plus noble dévouement, étaient décidés à vaincre ou à périr. Augereau, Ney, Victor, Marmont et Macdonald ont soutenu leur renommée; Lauriston s'est montré leur émule, et Poniatowski a gagné son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, l'empereur, comme s'il n'avait pas de temps à perdre pour acquitter sa dette envers Poniatowski, lui fait remettre sur le champ de bataille même de Dolitz les insignes de maréchal de l'empire.

En résumé, nous avons vaincu à Vachau; mais notre victoire n'a pas été achevée [1]. Sur la Partha, le nombre a accablé la valeur; il a fallu céder la plaine aux Prussiens, et cependant rien n'est encore décidé. Ce n'est que du côté de Lin-

---

[1] Le 16, les alliés furent complétement repoussés, perdirent plus de trente mille hommes, et furent obligés de remettre au surlendemain à renouveler le combat. (Sir Robert Wilson, témoin oculaire, *tableau de la puissance de la Russie*, pag. 37.)

denau que nous avons un résultat : l'armée française a conquis sa retraite [1].

Dans l'état où sont les affaires, même pour couvrir un mouvement rétrograde et le protéger jusqu'aux défilés de la Saale, il faut recommencer la bataille, et cette nécessité achève de prouver et de mettre en évidence tous les avantages de la position que l'armée française occupe en ce moment.

---

[1] *Récapitulation comparée des deux armées belligérantes.*
(*Journée du* 16 *octobre.*)

ARMÉE FRANÇAISE.

Au midi de Leipsick. Vachau.	Corps d'armée.	Poniatowski.	8,000	56,000
		Augereau.	8,000	
		Victor.	15,000	
		Lauriston.	10,000	
		Macdonald.	15,000	
	Cavalerie du roi de Naples.	Lat.-Maubourg.	6,000	16,000
		Milhaud.	3,000	
		Walmy.	3,000	
		Sébastiani.	4,000	
	Garde impériale.	Mortier.	8,000	24,000
		Friant.	2,000	
		Oudinot.	8,000	
		Curial.	2,000	
		Nansouty.	4,000	
Au nord. Sur la Partha.	Maréchal Ney.	Marmont.	12,000	25,000
		Dombrowski.	5,000	
		Delmas.	5,000	
		Duc de Padoue.	3,000	
A Lindenau.	Général Bertrand.			15,000
				136,000

Nota. Les deux divisions Souham qui n'ont pas combattu, et le corps de Reynier qui n'était pas arrivé, ne sont pas compris dans ce relevé.

ARMÉE DES ALLIÉS.

(Schwartzenberg.)				
Autrichiens.	Hes.-Hombourg.	20,000	55,000	140,000
	Merfeldt.	10,000		
	Klenau.	25,000		
Russes.	Wittgenstein.	20,000	55,000	
	Barclay de Tolly.	35,000		
Prussiens.	Kleist.	20,000	25,000	
	Ziethen.	5,000		
	Platow		5,000	
Armée de Blücher.	Langeron.	30,000		70,000
	Yorck.	25,000		
	Sacken.	15,000		
Corps de Giulay				20,000
				230,000

La plaine fournit à peine quelques racines à cette foule d'hommes affamés que les alliés font arriver de toutes parts, et qui se voient forcés d'y prolonger leur séjour. Mais derrière nos lignes sont les magasins et les ressources de la ville la mieux approvisionnée de la Saxe. Les blessés sont en grand nombre dans les deux camps; mais, tandis que ceux de l'ennemi restent étendus dans les sillons de la plaine ou dispersés dans les décombres des villages voisins, les nôtres sont recueillis dans les maisons de Leipsick. Notre infériorité va toujours croissant sous le rapport du nombre; mais ici le terrain y remédie mieux que partout ailleurs. Nos ailes sont appuyées sur le cours de deux rivières; la Pleiss et la Partha nous enveloppent et nous protégent; notre centre occupe les positions dominantes de la plaine, et nous sommes adossés à l'enceinte d'une grande ville dont les portes sont à nous. Enfin, si les masses de l'ennemi parvenaient à enfoncer des lignes si bien appuyées, nous pourrions tenir encore derrière des murs, des défilés et des marais, assez de temps du moins pour que le gros de l'armée se retirât avec sécurité par la route de Lutzen et de Weissenfels.

Complétement rassuré sur ses vivres, sur ses blessés et sur sa retraite, l'empereur peut donc encore une fois disputer la victoire.

Cependant, plus la lutte se prolonge, plus les alliés reçoivent d'auxiliaires. Notre camp n'attend plus que le faible corps du général Reynier. Chez l'ennemi, le nombre des combattans va presque doubler par l'arrivée de trois nouveaux corps d'armée. Bernadotte couche à Landsberg. Colloredo arrive à Borna, et Benigsen à Naumhorf.

L'empereur balançait dans son esprit les diverses chances de cette situation difficile, lorsqu'on amène devant lui le général autrichien Merfeldt.

Le général Merfeldt est une ancienne connaissance; c'est lui qui est venu demander le célèbre armistice de Léoben; c'est lui qui, négociateur à Campo-Formio, a rapporté à Vienne la paix qui sauvait la maison d'Autriche des ressentimens du Directoire; enfin c'est lui qui, dans la nuit d'Austerlitz, a envoyé le billet au crayon et les premières paroles d'armistice auxquelles le salut des deux empereurs était peut-être attaché.

La singulière destinée du général Merfeldt le ramène en présence de Napoléon dans le moment même où celui-ci aurait besoin à son tour d'armistice et de paix. L'empereur sourit de ce nouveau jeu de la fortune, qui semble, dit-il, se plaire à donner aux alliés tous les moyens de prendre avec lui leur revanche, même en générosité.

Napoléon accepte l'occasion et veut essayer encore une fois s'il est possible de s'entendre.

On a rendu à M. de Merfeldt son épée; il a partagé avec les généraux de la maison le repas frugal du camp. L'empereur le prévient qu'il va le renvoyer sur parole, et le charge de porter à l'empereur d'Autriche de nouvelles offres de conciliation.

« Cette querelle devient bien sérieuse,» dit-il à M. de Merfeldt après lui avoir adressé quelques paroles consolantes sur le malheur qu'il a eu d'être fait prisonnier. « Vous voyez comme on » m'attaque et comme je me défends. Votre ca- » binet ne pense-t-il pas à prévenir les suites » d'un tel acharnement ? S'il est sage, il doit y » songer; il peut encore tout arrêter, *il le peut* » *ce soir* : mais, demain, peut-être ne le pourra- » t-il plus; car qui sait les événemens de de- » main ?

» Notre alliance politique est rompue ; mais » entre votre maître et moi une autre alliance » subsiste, et celle-ci est indissoluble. C'est elle » que j'invoque ; car j'aurai toujours confiance » dans les sentimens de mon beau-père. C'est à » lui que je ne cesserai d'en appeler de tout ceci. » Allez le trouver, et répétez-lui ce que je lui ai » déjà fait dire par Bubna.

» On se trompe sur mon compte ; je ne de-

» mande pas mieux que de me reposer à l'ombre » de la paix, et de rêver le bonheur de la France, » après avoir rêvé sa gloire.... Et cependant votre » politique sacrifie à la peur qu'elle se fait de » moi, non-seulement les affections les plus na- » turelles, mais ses plus chers intérêts. Vous » craignez jusqu'au sommeil du *lion;* vous croyez » ne pouvoir jamais être tranquilles qu'après lui » avoir arraché les griffes et coupé la crinière. » Eh bien! quand vous l'aurez réduit à ce triste » état, quelles en seront les suites? les avez-vous » prévues? Tourmentés par le désir avide de re- » couvrer d'un seul coup tout ce que vous avez » perdu par vingt ans de malheurs, vous n'avez » que cette idée, et vous ne remarquez pas que » depuis vingt ans tout a changé autour de vous; » que vos intérêts ont changé de même, et que » désormais, pour l'Autriche, gagner aux dé- » pens de la France, c'est perdre. Vous y réflé- » chirez, général Merfeldt: ce n'est pas trop de » l'Autriche, de la France, et même de la Prusse, » pour arrêter sur la Vistule le débordement » d'un peuple à demi nomade; essentiellement » conquérant, et dont l'immense empire s'étend » depuis nous jusqu'à la Chine....

» Au surplus, je dois finir par faire des sacri- » fices : je le sais; je suis prêt à les faire. » L'empereur entre alors dans le détail des conditions

auxquelles il souscrit d'avance. Ici, comme à Prague, Napoléon renonce à la Pologne, à l'Illyrie, à la confédération du Rhin. Toujours dans les mêmes dispositions relativement à l'Espagne, à la Hollande et aux villes anséatiques, il consent à leur rendre leur indépendance; mais il désire renvoyer cette stipulation à la négociation de la paix maritime, pour s'en servir comme moyen de compensation avec l'Angleterre. Quant à l'Italie, il se borne à demander l'indépendance et l'intégrité de ce royaume; il est prêt à traiter des intérêts italiens sur ces deux bases. Enfin, pour prix de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, il offre d'évacuer sur-le-champ l'Allemagne, et de se retirer derrière le Rhin. « Adieu, général, ajoute-t-il en congédiant M. de » Merfeldt; lorsque de ma part vous parlerez » d'armistice aux deux empereurs, je ne doute » pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne » soit pour eux bien éloquente en souvenirs. »

M. de Merfeldt est aussitôt conduit aux avant-postes. Il passe au camp des alliés; et dans le moment où ses amis déploraient son malheur et sa captivité, il reparaît au milieu d'eux décoré d'une mission que tout vainqueur aurait ambitionnée.

JOURNÉE DU 17.

Le 17 au matin, le temps est pluvieux et sombre. L'arrivée du jour n'interrompt pas le calme morne qui règne dans le camp. On s'attend à voir l'ennemi recommencer le combat; nos troupes sont sur la défensive; mais personne ne se présente, et la journée entière se passe sans que le canon se fasse entendre. L'ennemi est-il si fatigué qu'il ait besoin de reprendre haleine? les corps d'armée qu'il attend ne sont-ils pas encore arrivés [1]? ou bien délibère-t-on sur le message de M. de Merfeldt?

L'empereur, qui est en mesure de recevoir la bataille, perdrait trop d'avantages en allant l'offrir. Il faut donc attendre, et se contenter de mettre à profit le temps que l'ennemi nous laisse [2].

Tandis que les caissons vides vont se remplir,

---

[1] Le 17, à deux heures après midi, la grande armée des alliés devait recommencer le combat; mais les mauvais chemins ayant retardé l'arrivée de l'armée de Pologne (Benigsen), l'attaque fut remise au lendemain. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre; 1813, pag. 125.)

[2] Le 17, du côté de Blücher, il y eut un combat de cavalerie entre Wassilzichoff et le duc de Padoue.

que le soldat répare ses armes, et que de tous côtés on se prépare avec calme et activité à la reprise du combat, l'empereur passe la journée dans sa tente, disposant le nouvel ordre de bataille dans lequel il veut recevoir l'ennemi.

La nuit arrive sans qu'on ait aucune nouvelle de M. de Merfeldt [1]. La pluie tombe à verse sur les bivouacs. Un profond silence règne autour des tentes du quartier-général jusqu'au moment où le lever de la lune vient dissiper l'obscurité de la plaine. Alors le mouvement prescrit commence à s'exécuter.

Les équipages et les caissons se mettent en route pour traverser Leipsick et gagner Lindenau. On brûle çà et là des caissons vides qu'on ne peut emmener, et les explosions qui en résultent sur divers points achèvent de réveiller le camp.

L'empereur quitte son bivouac à une heure du matin, et se porte d'abord dans la direction de

---

[1] On lit, dans l'ouvrage de M. Odeleben, que le général Merfeldt, envoyé le 16 au quartier-général autrichien, *revint le lendemain*. C'est une erreur grave; M. de Merfeldt ne revint pas, et la réponse qu'on attendait ne fut remise que trois semaines après à M. de Saint-Aignan, à Francfort. (Voir la note écrite à Francfort, par le baron de Saint-Aignan, le 9 novembre; *Manuscrit de* 1814, page 54 de la deuxième édition.)

Leipsick. Arrivé à l'embranchement des deux routes de Rocklitz et de Grimma, il cherche à reconnaître le plateau qui va devenir le centre de notre nouvelle position. Un moulin à tabac, qui se trouve en arrière de Probstheyda, sur une éminence appelée le *Thonberg*, lui paraît un emplacement favorable pour son état major.

L'empereur se fait ensuite conduire à Reudnitz, où le prince de la Moscowa a son quartier-général. Il le réveille et lui donne ses ordres pour le lendemain. Continuant sa tournée, il traverse la ville et se rend à Lindenau, auprès du général Bertrand. Il ordonne à celui-ci de se mettre en marche pour Lutzen et de gagner, sans perdre de temps, les défilés de la Saale, dont il doit rester maître.

En revenant, il visite les ponts de Lindenau, donne des ordres pour qu'on établisse dans les marais voisins quelque nouveaux passages qui puissent faciliter la traversée de ce long défilé, et fait relever les postes du général Bertrand à Lindenau par deux divisions de la garde sous le commandement du duc de Trévise. Enfin, à huit heures, l'empereur revient à Stœtteritz, où son quartier-général s'est établi dans la nuit. Mais, à peine a-t-il mis pied à terre, que le canon de Schwartzenberg se fait entendre. Aussitôt il remonte à cheval pour se porter à la posi-

tion du moulin. Tout l'état major de l'armée le suit.

JOURNÉE DU 18.

Dès la pointe du jour, l'ennemi, encouragé par l'arrivée de nombreux renforts, s'est mis en mouvement[1]. Mais il n'a plus trouvé l'armée française sur l'emplacement de la veille. Les ruines silencieuses de Vachau et de Liebertwolkwitz n'ont plus opposé de résistance : tous nos postes avaient reculé d'une lieue.

Au moment où l'empereur vint se placer sur le Thonberg, les alliés avançaient à grands pas, poussant leurs têtes de colonnes sur toutes les directions. La plaine en est couverte ; elle retentit sous cette multitude d'hommes et de chevaux, et sous les roues ferrées de tant de canons.

A droite, dans le vallon de la Pleiss, la grande armée autrichienne marche sur le maréchal Poniatowski. Ce sont les corps de Hesse-Hombourg, de Lichtenstein, de Bianchi, de Colloredo, et les restes de l'armée de Merfeldt. L'armée polonaise ne compte plus que sept mille baïonnet-

---

[1] Depuis la journée du 16, les alliés avaient grossi leurs masses de plus de cent mille hommes. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 149)

tes; mais, avec le secours de la division Lefol, elle suffit d'abord pour arrêter l'avant-garde autrichienne à Dosen.

Au centre, les Russes de Barclay de Tolly et de Wittgenstein, et les Prussiens de Kleist, arrivent l'arme au bras sur le village de Probstheyda, où le roi de Naples, le duc de Bellune, le duc de Castiglione et le général Lauriston les attendent. Ce village forme maintenant l'angle saillant de la ligne française; deux formidables batteries, établies sur ses flancs, en défendent l'accès.

Sur notre gauche, le corps prussien de Ziethen, l'armée autrichienne de Klenau, l'armée russe de Benigsen et les cosaques de Platow manœuvrent pour déborder le duc de Tarente, qui est resté à Holzhausen; mais celui-ci, voyant que le moment est venu d'exécuter ses instructions, rentre dans le mouvement général de retraite, et vient prendre la place qui lui est désignée à Stœtteritz.

Du côté du nord, Blücher et Bernadotte se disposent à franchir la Partha; le prince de la Moscowa et le duc de Raguse sont en position de leur disputer le passage. Le général Reynier, placé en avant de Reudnitz, observe les deux routes d'Eilenbourg et de Dresde, et couvre la communication du prince de la Moscowa avec l'empereur.

La bataille devient terrible du moment où l'ennemi aborde la ligne qui forme la position définitive de l'armée française. On se heurte avec furie; mais, quelques efforts que fassent les assaillans, ils trouvent partout une résistance invincible.

Le prince de Hesse-Hombourg, qui dirigeait les attaques contre Poniatowski, est tombé blessé; mais Bianchi et Colloredo, qui l'ont remplacé, ont fait reculer les Polonais. L'empereur envoie le duc de Reggio, avec deux divisions de la garde, pour les soutenir. Il descend lui-même du côté de Dolitz; il est témoin de l'acharnement des Autrichiens, et des prodiges que fait la valeur polonaise pour en triompher.

L'empereur est rappelé sur la hauteur de Probstheyda. Il y arrive dans le moment où les alliés attaquent ce village avec le plus de fureur. Le général Pirch et le prince Auguste de Prusse y ont pénétré. Les chevaux de main, les blessés, tous les hommes inutiles se retirent en désordre. Le brouillard et la fumée permettent à peine de se reconnaître. Le tumulte de la mêlée couvre le bruit de l'artillerie. Napoléon, calme au milieu d'un tel bouleversement, pousse jusqu'aux rangs les plus avancés; il dispose lui-même les réserves de la vieille garde pour remplir les vi-

des, et ne revient à sa position du moulin qu'après avoir rétabli le combat.

Partout l'action se soutient avec un acharnement qu'il est impossible de décrire. Benigsen attaque Stœtteritz et ne peut parvenir à l'enlever au duc de Tarente; Wittgenstein et Barclay de Tolly reviennent à la charge contre Probstheyda, y pénètrent de nouveau, perdent ce village, le reprennent et le perdent encore. Bellune, Castiglione et Lauriston ont juré de ne pas abandonner la position.

Mais comme si ce n'était pas assez d'avoir à contenir de pareilles attaques, il faut tourner la tête du côté opposé, et parer à des incidens plus impérieux encore: Blücher nous attaquait au nord avec non moins de vivacité que Schwartzenberg au midi; mais son canon restait stationnaire sur la Partha. Tout à coup des feux plus rapprochés éclatent presque derrière nous, entre nos deux lignes, du côté de Reudnitz: *c'est le canon de Bernadotte!* L'indignation fait passer ce cri de bouche en bouche, et les défenseurs de Probstheyda le répètent en déchirant leurs cartouches avec plus de fureur [1].

---

[1] Il est remarquable que le moment où le prince de Suède tirait sur l'armée française aux champs de Leipsick, est précisément celui où la France, agitée sans doute par

Mais contenons les sentimens qui pourraient éclater dans ces lignes; nous n'en sommes pas aux derniers traits de ce genre : c'est maintenant la honte d'une armée toute entière qu'il nous faut raconter.

Bernadotte marchait sur Reudnitz; l'armée saxonne du géneral Reynier lui faisait face : l'empereur suivait des yeux leurs mouvemens; sou-

---

un pressentiment secret, faisait éclater avec le plus d'énergie, l'indignation qu'elle ressentait contre Bernadotte. Le 14, le 17 octobre, et les jours suivans, les voûtes du Sénat et les lambris du palais de Saint-Cloud retentissaient avec anathème de ce nom ennemi. Quoi! disait-on dans tous les discours, et dans un millier d'adresses, quoi! Bernadotte tire sur les légions qui ont fait sa fortune! il ose marcher contre l'empereur, qui a été son bienfaiteur! Il vient combattre la patrie qui l'a nourri dans son sein! Renions ce Français ingrat! poursuivons ce prince déloyal! En divisant la France et la Suède, il trahit également les deux nations auxquelles il doit le plus. L'histoire fera justice de sa félonie, et puisse-t-il donner un nouvel exemple des catastrophes qui sont les jeux de la fortune!

(Voir au Moniteur le Sénatus-consulte du 14 octobre; le Discours du comte Chabrol, préfet de la Seine, au nom de la ville de Paris, le 17 octobre, et les nombreuses adresses qui remplissent les Moniteurs suivans, notamment celles d'Orléans, de Corbeil, d'Abbeville et d'Aumale.)

dain un vide s'ouvre au centre de notre ligne : l'armée saxonne et la cavalerie wurtembergeoise du général Normann ont passé du côté des alliés ; douze mille hommes et quarante pièces de canon, qui tout à l'heure tiraient contre les alliés, tirent maintenant contre nous [1].

---

[1] La cavalerie saxonne formait l'avant-garde du corps de Reynier. Cette troupe, au lieu de combattre les Russes, vint au-devant d'eux, et brigua l'honneur de faire leur avant-garde. Bientôt cet exemple fut suivi par l'infanterie saxonne postée à Paunsdorf, laquelle, avec deux régimens wurtembergeois, se tourna contre la division Durutte, qui était en ligne à côté d'eux. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 135.)

Le mouvement que les Saxons firent en avant parut d'abord si extraordinaire à l'ennemi, que le général autrichien de Bubna, qui commandait de ce côté, crut devoir faire avancer sur eux la cavalerie du comte de Neypperg. Celui-ci allait les charger avec ses hussards, lorsqu'un officier supérieur saxon s'avança en agitant un mouchoir blanc, et parvint à se faire entendre.

D'abord leur mouvement est tel qu'on peut croire qu'ils exécutent un ordre. Le général Reynier court à eux en leur criant : « Où allez-vous ? que faites-vous ? » Quelques jeunes officiers, les larmes aux yeux, le prient de se retirer : « N'ajoutez pas, disent-ils, à notre infamie, celle de livrer » notre général à l'ennemi. » A peine le corps saxon est-il dans les rangs des alliés, qu'il signale aussitôt sa défection en faisant la décharge de toute son artillerie. (Voir les

Pour tout autre que Napoléon, la bataille était perdue; mais pour lui rien n'est encore décidé:

notes à la suite de l'ouvrage du major saxon Odeleben; tom. II, pag. 331.)

L'artillerie russe et suédoise n'étant pas encore arrivée, le prince royal de Suède (Bernadotte) chargea le général russe baron de Witt, d'inviter de sa part l'officier commandant les batteries saxonnes à lui rendre le service de faire usage de son artillerie jusqu'à l'arrivée des pièces russes retenues dans les défilés. (Bernadotte, dans son Bulletin de Leipsick.)

Le commandant de l'artillerie saxonne dit en arrivant dans les rangs ennemis : « Messieurs, je viens de brûler la » moitié de mes munitions contre vous; maintenant je vais » tirer le reste contre les Français. » Les généraux russes et suédois qui se trouvaient là ne purent se contenir assez pour cacher l'indignation qu'ils éprouvaient. (*Voir l'ouvrage de M. Guillaume de Vaudoncourt, pag. 216.*)

Les fastes militaires sont à jamais souillés par l'action des Saxons se retournant dans nos rangs pour nous égorger. Et, pour comble de douleur, c'est un Français, un homme à qui le sang français a procuré une couronne, qui nous porte ce coup de grâce. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. VI, pag. 38.)

Au milieu de la déloyauté générale, le roi de Wurtemberg présente une exception bien honorable. Ce prince, quoique déjà en guerre avec nous, cassa la brigade de cavalerie et les corps d'infanterie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi, et retira à leurs officiers la décoration de son ordre. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. VI, pag. 32.)

il observe avec sang-froid l'événement [1], et il ne désespère pas du salut de l'armée ni de l'honneur de ses armes. Il prend son parti, s'élance au grand galop à travers la plaine, se dirigeant sur Reudnitz; les réserves de la garde y accourent sur ses pas.

Bernadotte s'avançait, n'ayant plus en tête que la division Durutte. Le prince de la Moscowa avait détaché la division Delmas pour barrer le passage aux Suédois à Kolgarten. Le général Delmas et des files entières viennent de tomber sous les coups de l'artillerie saxonne. Leur sang tachera long-temps les plaines de Reudnitz!

L'empereur arrive pour rallier les divisions Delmas et Durutte. L'avant-garde de Bernadotte pénétrait dans Reudnitz; elle n'était plus qu'à

---

[1] Au moment où la bataille est compromise par la défection de l'armée saxonne, un ennemi observe Napoléon; il est à ses côtés, parmi ses propres officiers, c'est un Saxon; voici ce qu'il dit : « Jusqu'à ce moment l'empereur » s'était montré dans le plus grand calme, toujours égal à » lui-même; pendant la bataille, il était presque toujours » comme à son ordinaire, froid, réfléchi et concentré. Ce » revers même ne produisit aucun changement dans son » maintien, quoiqu'on pût observer des symptômes de dé» couragement sur son visage. » (Voir l'ouvrage du major saxon Odeleben, témoin oculaire; tom. II, pag. 32.)

un quart de lieue de Leipsick, et les Suédois allaient faire leur jonction avec les Russes de Benigsen. Mais Nansouty, avec la cavalerie de la garde et vingt pièces d'artillerie, se jette à travers les feux du général Bubna, qui forme la droite de Benigsen, et ceux du prince Louis de Hesse-Hombourg, qui forme l'extrême gauche de Bernadotte. Des charges réitérées sur le flanc des colonnes suédoises ralentissent le mouvement des alliés. La vieille garde achève de remplir la trouée.

Le duc de Raguse et le prince de la Moscowa, restés en l'air sur les bords de la Partha, n'en ont pas moins résisté à toutes les attaques; ils tiennent toujours dans le village de Schœnfeld [1].

---

[1] Le beau village de Schœnfeld est comme un faubourg de Leipsick. Enveloppé par l'armée de Langeron, il est attaqué de flanc par Saint-Priest, et de front par Kopcewitz; deux fois les Russes en deviennent les maîtres, et deux fois ils en sont chassés par le corps de Marmont. Celui-ci, ayant manqué un moment de munitions, en est entièrement délogé. Ney, relevant le sixième corps par le troisième, ordonne aux divisions Ricard et Brayer de reprendre le village.... Tout le corps de Langeron a été successivement engagé; il a perdu le général Reven et plus de quatre mille hommes. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre; 1813, pag. 137.)

La division Lagrange s'y défend comme à Mockern.

La promptitude du secours a donc remédié à une partie du mal. Maintenant l'empereur, inquiet de ce qui se passe à Probstheyda, remonte au moulin. Il y retrouve toutes nos positions intactes. Autant de fois le village de Probstheyda a été enlevé par l'ennemi, autant de fois le roi de Naples est parvenu à le reprendre. A Stœtteritz et à Connewitz les alliés n'ont pas été plus heureux.... L'ennemi dira lui-même combien ses attaques lui ont coûté cher [1]. Il se décide enfin à y renoncer. Déjà, en remontant au moulin, Napoléon venait de remarquer qu'un grand mouvement s'opérait dans les positions de l'ennemi. Leur première ligne reculait sur une étendue immense, et la plus grande partie de leurs forces semblait se porter de notre gauche sur notre droite. Cette manœuvre avait fait un moment supposer que leur intention était de passer la Pleiss pour essayer encore une fois de nous couper la route de France à Lindenau. Mais les alliés

[1] La ténacité avec laquelle les Français défendaient leurs positions détermina le généralissime à suspendre les attaques de vive force qui lui coûtaient tant de monde. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 133.)

ont trop souffert pour être si entreprenans; ils ne songent plus qu'à faire replier toutes leurs colonnes; ils abandonnent à l'artillerie le soin de finir la journée [1]. L'empereur établit batteries contre batteries; si les feux de l'ennemi sont plus nombreux et plus convergens, les nôtres, qui dominent et plongent sur des colonnes plus profondes, ne font pas moins de ravages. Pendant une heure, les deux armées se foudroient, et les boulets sillonnent les deux lignes sans pouvoir les ébranler [2].

---

[1] En se contentant de jouer à ce jeu, c'est-à-dire de faire tuer des hommes, la supériorité numérique des alliés devait augmenter de plus en plus. C'était le calcul sur lequel les alliés avaient basé leur plan de campagne. (*Le général* de Vaudoncourt, pag. 218.)

[2] Les bataillons français gardaient une immobilité admirable sous le feu des batteries ennemies. Cependant le sang-froid leur échappe. Frémissant de rage, ils tentent de déboucher..... Les vaillans défenseurs de Probstheyda essuient des pertes accablantes. C'est là que les généraux Vial et Rochambeau sont tués en donnant à leurs troupes l'exemple du dévouement, tandis que l'armée des alliés est ainsi arrêtée par l'inébranlable constance des masses qu'elle a devant elle. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre; 1813, pag. 134.)

Le roi de Saxe était monté sur une tour pour suivre les événemens. Voyant l'armée française environnée de toutes

Auprès de Napoléon lui-même, plus de douze pièces sont démontées en un instant, et des rangs qui l'entourent, plus d'un millier de blessés sortent pour être portés à la ville. La nuit vient enfin mettre un terme au carnage. Elle nous retrouve à Probstheyda, à Stœtteritz et à Connewitz. Du côté de Reudnitz, l'armée suédoise a été arrêtée sur le ruisseau qui couvre le village. Du côté de la Partha, le prince de la Moscowa a fini par abandonner Schœnfeld pour rentrer dans une ligne plus resserrée qui suit le ruisseau de Reudnitz. Enfin, aux portes de Rosenthal et de Pfaffendorf, l'armée de Blücher n'a pu gagner un pouce de terrain [1].

---

parts par les nombreuses lignes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie que l'ennemi développait autour de la ville, il ne pouvait concevoir comment cette poignée de braves résistait avec tant de persévérance. (Voir les notes à la suite de l'ouvrage du major saxon d'Odeleben ; t. II., pag. 331.

[1] Malgré la défection de l'armée saxonne pendant la bataille, malgré le courage ardent et persévérant des troupes alliées, on ne put enlever aux Français un seul des villages qu'ils s'étaient proposé de conserver comme essentiels à leurs positions. La nuit termina l'action, laissant aux défenseurs de Probstheyda la gloire d'avoir inspiré à leurs ennemis une généreuse envie. (Sir Robert Wilson, *Tableau de la puissance de la Russie*, pag. 38.)

A l'entrée du faubourg de Halle, les Français, favorisés par le terrain, se défendirent avec la même intré-

Quant au général Bertrand, il a exécuté ses ordres avec une grande exactitude : depuis midi il est maître de Weissenfels et du pont de cette ville sur la Saale.

Ainsi les alliés, forts de plus de trois cent mille hommes, n'ont pu rien gagner encore sur l'armée française, réduite à moins de cent mille combattans [1].

Le canon ne grondait plus; quelques coups de fusil éclataient seulement de loin à loin. La terre et le ciel étaient éclairés par les feux innombrables qui s'allumaient de tous côtés. Napoléon s'était rapproché du feu de son bivouac. Assis

---

pidité que sur les autres points du champ de bataille où tous les efforts des Russes furent inutiles. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 139.)

[1] *État comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANÇAISE.		
Reste des corps ayant combattu le 16, non compris le 4e., détaché sur Weissenfels.		95,000
Renforts survenus.		
Les deux divis. Souham.	10,000	28,000
7e. Corps. Le général Reynier.		
Division Durutte.	3,000	
Armée saxonne.	12,000	
Division Marchand.	3,000	
		123,000

ARMÉE DES ALLIÉS.			
Reste des corps ayant combattu le 16.			200,000
Renforts survenus.			
Colloredo.	Hardegg. Wimpfen. Greth.	20,000	130,000
Benigsen.	Markoff. Doctorow.	30,000	
Bernadotte.	Bulow. Tauentzien. Steding.	80,000	
			330,000

sur un pliant, il y dictait au major général des ordres pour la nuit, lorsque les commandans de l'artillerie Sorbier et Dulauloy se présentent : ils viennent rendre compte de l'épuisement des munitions. On a tiré dans la journée quatre-vingt-quinze mille coups de canon ; depuis cinq jours on en a tiré plus de deux cent vingt mille[1]. Les réserves sont vides ; il n'y reste pas plus de seize mille coups : c'est à peine de quoi entretenir le feu pendant deux heures. Le grand parc, séparé de l'armée par suite du mouvement sur Leipsick, s'est retiré dans Torgau. On ne peut se réapprovisionner qu'à Magdebourg et à Erfurt, qui sont les dépôts les plus voisins.

[1] A entendre ceux qui ne savent parler que des pertes de la France, on dirait qu'aucun de ces nombreux boulets n'a porté sur l'ennemi, et pourtant l'artillerie française ne manque pas de réputation ! Certes, les rois qui se sont obstinés pendant si long-temps à revenir à la charge contre les Français, et qui, de leur propre avéu, ne faisaient de traités que pour mieux se remettre en guerre, auraient bien aussi quelques comptes à rendre à l'humanité, et peut-être ces comptes ne seraient-ils pas moins accusateurs que ceux qu'on affecte de demander à leurs adversaires constamment réduits à attaquer pour se défendre ; qui ne pouvaient obtenir d'armistices qu'à force de victoires, et qui, pour parler de paix, devaient attendre que leurs ennemis affaiblis eussent intérêt à se réfugier un moment sous la foi des traités !

Cet état de choses ne permet pas de songer à rester plus long-temps sur le champ de bataille. L'empereur se décide à la retraite, et sous ses yeux le major général expédie tous les ordres à la lueur du feu de garde. Enfin, à huit heures, Napoléon quitte le bivouac pour descendre en ville. On a marqué son logement à l'auberge des Armes de Prusse, sur le boulevart du Marché aux chevaux.

Peu de temps après que l'empereur est installé dans cette auberge, le duc de Bassano vient l'y trouver. Il sort de chez le roi de Saxe. Chargé de faire connaître au roi les dispositions pour la retraite, de lui demander ses volontés pour le lendemain, et de le laisser maître de renoncer à une cause que la fortune abandonne, il l'a trouvé inconsolable de l'action que ses troupes viennent de commettre dans la plaine de Paunsdorf; l'âme de ce prince en est déchirée. Quant à la proposition de se séparer de son allié, il ne voulait rien entendre : son ministre, le comte Einsidel, se joignait vainement au duc de Bassano; celui-ci n'a enfin obtenu du roi qu'il consentît à rester, qu'en lui déclarant, sur sa demande, que l'empereur lui en donnait le conseil. « Excellent prince! dit Napoléon; il est » toujours le même! Je le retrouve tel qu'il était » en 1807, quand il inscrivait sur des arcs de

» triomphe : *A Napoléon, Frédéric-Auguste re-*
» *connaissant!* »

L'empereur garde auprès de lui le duc de Bassano. Il fait appeler le duc de Vicence, et tous les ordres qu'il donne pendant la nuit, il les leur dicte en l'absence de ses secrétaires, envoyés d'avance avec les équipages du côté de Lindenau.

JOURNÉE DU 19.

Les corps du duc de Bellune et du duc de Castiglione commencent la retraite. Tandis qu'ils défilent à travers le faubourg de Lindenau, le duc de Raguse se maintient dans le faubourg de Halle. Ses avant-postes occupent toujours la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier est chargé de la défense du faubourg de Rosenthal.

Le prince de la Moscowa fait replier ses troupes sur les faubourgs de l'est. Les corps du général Lauriston, du duc de Tarente et du prince Poniatowski rentrent successivement en ville, et viennent prendre position derrière les barrières du midi. Ils formeront l'arrière-garde. Lorsque l'évacuation de la ville leur permettra de se rapprocher des ponts de l'Elster, ils ont ordre de s'arrêter dans les quartiers voisins assez de temps pour que l'armée du duc de Raguse et du prince de la Moscowa puisse s'écouler avant eux. Non-

seulement tous ces corps occupent les faubourgs; mais ils tiennent aussi dans des positions avantageuses derrière les murs des jardins extérieurs. Les barrières sont garnies de palissades; les murs qui donnent sur la campagne sont crénelés; tout est disposé pour une vigoureuse résistance.

Dans cette matinée, le maréchal Poniatowski est venu lui-même prendre les ordres de l'empereur. « Prince, lui dit Napoléon, vous défen- » drez le faubourg du midi. — Sire! j'ai bien peu » de monde!.... — Eh bien, vous vous défen- » drez avec ce que vous avez! — Ah! sire, nous » tiendrons! nous sommes tous prêts à périr pour » Votre Majesté. » Ces paroles ont touché vivement l'empereur; et pourtant il est loin de prévoir que ce sont les derniers adieux de Poniatowski!

Cependant les alliés accablés par une perte de soixante mille hommes, tant tués que blessés [1], n'osaient songer à enlever Leipsick de vive force. Mais Blücher, de la position qu'il occupe, a pu voir filer nos équipages et nos têtes de colonne sur Lindenau, et il a répandu aussitôt le bruit de notre retraite. A cette nouvelle inespérée, tous les camps des alliés ont poussé des cris de

[1] Voir la relation de sir Robert Wilson, témoin oculaire, pag. 39.

joie, toutes leurs colonnes se sont mises en marche. C'est à qui arrivera des premiers aux portes; à qui entrera des premiers !

L'empereur voudrait épargner à Leipsick les désordres qui menacent cette ville. Il ne s'est refusé à aucune des démarches qui ont été tentées pour régler d'avance avec l'ennemi la manière dont la remise des portes devra s'effectuer. Dès six heures du matin, il a permis aux magistrats de la ville d'adresser une supplique au prince de Schwartzenberg. Des officiers saxons ont été envoyés directement de la part de leur vieux roi aux souverains alliés. Enfin, les généraux de l'arrière-garde française ont été autorisés à faire passer des parlementaires à l'avant-garde ennemie. Tous ces messages sont arrivés jusqu'aux souverains; ils les ont rencontrés accourant de Roda, où ils avaient couché, et se pressant de rejoindre leurs premières colonnes pour faire leur entrée dans la ville. Mais c'est en vain qu'on a demandé que Leipsick ne devînt pas le théâtre d'un combat qui pourrait entraîner sa ruine. Tout arrangement préliminaire a été refusé. Leipsick subira, s'il est nécessaire, le sort d'une ville prise d'assaut ; et cet arrêt est prononcé par ceux-là même qu'on proclame les sauveurs de l'Allemagne !

Tout semblait autoriser l'empereur à ne plus

garder aucun ménagement, et à tenir jusqu'au dernier moment dans Leipsick. Cette position nous offre encore de grands moyens de défense, et l'on propose de les employer tous. La vieille ville a une enceinte; on peut y renfermer six mille hommes qui, avec soixante pièces de canon, l'occuperont comme tête de défilé. Si les faubourgs sont un obstacle au jeu de notre artillerie, on peut les brûler. Avec de tels moyens, notre retraite est assurée : l'armée regagnera tranquillement la Saale...... Mais l'empereur ne saurait se résoudre à exposer à un sort si rigoureux l'une des capitales de l'Allemagne, et cela sous les yeux de son roi qu'il vient d'y amener.

Cependant on insiste. Les esprits échauffés sont dans ces momens de fièvre où l'on se porte facilement aux extrêmes. On lui dit :

« Vous hésitez, Sire, à tirer parti des derniers » avantages que vous offre cette position; la » générosité qui vous commande ce sacrifice sera » méconnue, et ceux-là même que vous ménagez avec tant de bonté ne vous en tiendront aucun compte. Cependant, Sire, pour quelques » maisons de Leipsick, peut-être compromettez-» vous la retraite de l'armée! Peut-être sacrifiez-» vous la victoire! Après avoir soutenu une telle » lutte pendant trois jours en pleine campagne, » que ne pouvons-nous pas faire, retranchés

» dans des rues, derrière des maisons? Pourquoi
» ne pas ensevelir cette foule d'ennemis sous les
» débris des faubourgs? »

L'empereur ne peut y consentir. Il aime mieux perdre quelques centaines de voitures que d'abaisser l'armée française à soutenir la guerre en barbares. D'ailleurs, la retraite n'exige que quelques heures de délai, et l'armée est en mesure de se ménager le temps nécessaire. Il suffira de mettre à profit les moyens de résistance que les barrières des faubourgs et l'enceinte intérieure de la ville nous offrent pour retarder les progrès de l'ennemi.

A neuf heures, l'empereur monte à cheval. Traversant les boulevarts, il entre dans la cité, et va prendre congé du roi de Saxe. Il veut, en le dégageant lui-même d'une alliance devenue trop malheureuse, ne lui laisser aucun scrupule à cet égard. Le roi se précipite au-devant de Napoléon, pour le recevoir avec le cérémonial accoutumé; il le conduit ensuite dans l'appartement où la reine et la princesse Augusta sont réunies; l'émotion qu'on éprouve a bientôt banni l'étiquette. On va se séparer, et dans quelles circonstances! L'empereur répète au roi qu'il le laisse entièrement maître de traiter avec les souverains alliés; il lui conseille expressément de le faire, et ne lui demande plus pour dernier témoignage

d'amitié que de veiller sur les blessés français qu'on sera forcé de laisser en Saxe[1]. L'entretien durait depuis un quart d'heure, lorsqu'une vive fusillade se fait entendre du côté des faubourgs de Grimma et de Pégau. Bientôt elle éclate avec non moins de fracas dans le faubourg de Halle, et l'inquiétude se répand autour du roi. En vain, pour la dissiper, l'empereur assure-t-il que le danger est encore éloigné : le roi s'alarme de voir la sûreté de Napoléon compromise par la prolongation de cette visite. Il le presse de quitter Leipsick. « Vous avez assez fait, » lui dit ce vénérable vieillard, « et c'est maintenant pousser » trop loin la générosité que de risquer votre » personne pour rester quelques instans de plus » à nous consoler. »

Cependant le bruit de la fusillade redouble et semble plus rapproché. Des officiers qui survien-

[1] Les malades et les blessés français restés à Leipsick ont été traités aussi bien que ceux des alliés. Quelle qu'ait été l'animosité allemande contre les Français, elle n'a jamais été jusqu'à dénaturer cet excellent peuple. Les dévastations dont il a eu tant à souffrir étaient le tort de l'Europe entière. Les troupes allemandes, les Saxons eux-mêmes étaient souvent les premiers à piller leurs compatriotes; et c'est un fait avéré, qu'en Allemagne, on préférait pour garnison les troupes françaises à celles de la confédération du Rhin.

nent rapportent que Bernadotte a forcé l'entrée du faubourg de *Taucha*; que Bénigsen se présente à la barrière de Grimma; que Schwartzenberg pénètre par les faubourgs du midi; enfin, que Blücher attaque avec fureur le faubourg de Halle, et que partout nos troupes vont être réduites à se défendre de maison en maison.

La reine n'écoute plus alors que l'effroi qui s'empare d'elle. Il lui semble que l'empereur est déjà en danger, qu'on va le saisir, l'égorger peut-être sous leurs yeux. Elle le prie, le supplie de partir; la princesse Augusta joint ses prières à celles de la reine.... Il faut bien que Napoléon cède à des instances si vives. « Je ne voulais vous » quitter, leur dit-il, que quand l'ennemi serait » dans la ville, et je vous devais cette preuve » de dévouement. Mais je vois que ma présence » ne fait que redoubler vos alarmes; je n'insiste » plus. Recevez mes adieux. Quoi qu'il puisse » m'arriver, la France acquittera la dette d'ami» tié que j'ai contractée envers vous[1]! »

Le roi le reconduit jusqu'à l'escalier, et là ils

---

[1] Immédiatement après l'occupation de Leipsick, le roi de Saxe fut conduit à Berlin. Le prince Repnin administra le pays sous le titre de gouverneur. A la fin de 1814, le gouverneur russe remit la Saxe à des commissaires prussiens, et ce n'est enfin qu'après le congrès de Vienne que

s'embrassent encore pour la dernière fois. L'empereur laisse à la porte du roi les gardes du corps saxons qui jusqu'alors avaient marché dans les rangs de la garde.

Napoléon veut sortir de la vieille ville par la porte de Ranstadt, qui donne sur le faubourg de Lindenau ; mais cette porte est déjà encombrée. Forcé de retourner sur ses pas, il va chercher la porte opposée (celle de Saint-Pierre), revient par les boulevarts de l'ouest, et parvient ainsi à gagner le faubourg par lequel l'armée s'écoule.

Dans ce trajet, l'empereur a recueilli des renseignemens sur le véritable état des choses. Il veut, avant de quitter Leipsick, faire savoir au roi de Saxe que le danger n'est pas aussi imminent qu'on le croit, et par ses ordres le duc de Bassano va rassurer ce prince[1].

Blücher a échoué dans les deux attaques qu'il a tentées sur le faubourg de Halle[2]. L'arrière-

---

le roi de Saxe a retrouvé sa capitale, une partie de ses états et quelque repos.

C'est la France qui, au congrès de Vienne, a sauvé la maison régnante de Saxe.

[1] Retardé par cette dernière visite, le duc de Bassano n'a pu sortir de la ville qu'avec le dernier bataillon de la garde qui se soit retiré.

[2] Sacken se présente pour enlever le faubourg de Halle.

garde du duc de Raguse tient encore en avant de ce faubourg, dans la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier est toujours maître du faubourg de Rosenthal. Le prince de la Moscowa défend avec la même obstination ceux de Taucha et de Grimma, attaqués par les Russes de Woronzow, par les Prussiens de Bulow et par l'armée suédoise[1]. Enfin le duc de Tarente, le général Lauriston et le prince Poniatowski disputent avec non moins de persévérance les faubourgs du midi. Partout on retient l'ennemi, et l'on ne lui cède le terrain que pied à pied. Nous conservons intacts derrière nous les boulevarts circulaires et la vieille ville, et nous pouvons tenir long-temps encore cette dernière position.

Dans cet état de choses, le grand pont de l'Elster, par lequel les boulevarts débouchent

---

Mais les troupes de Marmont se sont retranchées dans la fabrique de Pfaffendorf à cinquante pas en avant du pont qui sert d'entrée à ce faubourg. Les Russes ne pouvant les y forcer, Langeron se porte au secours de Sacken. Cette seconde tentative n'est pas plus heureuse. Le régiment d'Archangel y est presque détruit, et les Russes sont vivement repoussés. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre; p. 143.).

[1] Les troupes du maréchal Ney occupaient toutes les maisons des faubourgs; le combat devint très-violent et resta long-temps indécis. (*Bulletin de Bernadotte.*)

sur le faubourg de Lindenau, devient un point essentiel dont il faut s'assurer. L'empereur appelle encore une fois sur l'importance de ce pont l'attention des officiers du génie et de l'artillerie. On devra le faire sauter quand notre dernier peloton se retirera de la ville, et qu'il ne restera plus que cet obstacle à opposer à l'ennemi. Les sapeurs se placent aussitôt sous le pont pour commencer les travaux de la mine[1].

Après avoir donné ses derniers ordres, l'empereur s'engage à travers la foule dans le faubourg qui a plus de mille toises de long. Il n'arrive qu'avec les plus grandes difficultés au dernier pont, celui du moulin de Lindenau. Là il met pied à terre, et place lui-même sur la route des officiers d'état major qui indiqueront aux hommes isolés les endroits où chaque corps d'armée devra se réunir. Il monte ensuite au premier étage du moulin, pour y dicter à son secrétaire du cabinet les instructions qu'il veut répéter par

[1] L'empereur avait ordonné dans la nuit qu'on jetât trois ponts auxiliaires sur la Pleiss : mais cet ordre est resté sans exécution. Il avait fait jeter un second pont sur l'Elster dans le Jardin des Juges ; mais ce pont n'ayant pas assez de solidité s'était écroulé sous les premiers fardeaux. Ceux qui sont coupables de cette mauvaise construction ont fait autant de mal que les maladroits qui ont fait sauter le grand pont.

écrit aux généraux de l'arrière-garde. Ces instructions ont pour objet principal de donner au maréchal duc de Tarente le commandement en chef de cette arrière-garde, qui se compose des onzième, septième et huitième corps, et de lui recommander de tenir dans la vieille ville vingt-quatre heures encore, s'il est possible, ou pour le moins le reste de la journée. Tandis qu'on expédie la lettre pour le duc de Tarente, l'empereur fatigué se laisse surprendre au sommeil; il dort profondément au bruit des soldats et des voitures qui défilent sur la route, et des coups de canon qui retentissent de tous les faubourgs de Leipsick.

Soudain une plus forte explosion se fait entendre. Le tumulte redouble. Le roi de Naples et le duc de Castiglione accourent, montent à la chambre de l'empereur, et le réveillent. Il apprend de leur bouche ce qui vient d'arriver.

Le grand pont sur l'Elster a sauté! Cependant les troupes du duc de Tarente, du général Lauriston, du général Reynier et du prince Poniatowski sont encore dans la ville! Plus de deux cents pièces de canon sont encore sur les boulevarts! Tout moyen de retraite leur est donc enlevé; le désastre est complet! Mais quelle en peut être la cause? Qui a donné l'ordre de mettre le

feu à la mine? Comment explique-t-on cette inconcevable précipitation?

Dans ce premier moment on ne sait rien, on ne peut rien apprendre. Tous les bruits qui courent sont absurdes et contradictoires. On se perd dans de vaines conjectures. Il faut se laisser entraîner par la foule en désordre qui a pu s'échapper de Leipsick. On suit machinalement la grande route d'Erfurt. Le soir, on arrive à Markrandstadt, où l'empereur s'arrête quelques heures. On y apprend que le duc de Tarente a traversé l'Elster à la nage. Mais en même temps le bruit se répand que le général Lauriston a péri; et cette nouvelle ajoute encore aux chagrins de Napoléon[1].

Quelques escadrons saxons nous étaient restés fidèles; l'empereur ne veut pas les emmener plus loin, et leur fait écrire qu'il les dégage de leurs devoirs militaires envers l'armée française[2].

---

[1] La nouvelle de la mort du général Lauriston n'a été démentie que quelques jours après.

[2] Au capitaine commandant les deux régimens de cuirassiers saxons employés dans le corps de cavalerie du comte Latour-Maubourg.

« Markrandstadt, le 19 octobre 1813.

» Je m'empresse de vous prévenir, monsieur le commandant, que l'empereur autorise les deux régimens de cuirassiers saxons de la garde et de Zeschwits, qui servaient

Enfin, au point du jour, on se remet en route. Les champs de Lutzen revoient Napoléon...... Mais l'armée victorieuse n'est plus autour de lui ! Avant de descendre dans le défilé de Poserna, l'empereur fait une halte dans un champ à droite de la route. Il venait d'y mettre pied à terre, lorsque des officiers échappés de Leipsick se présentent. Dans le nombre se trouve un aide de camp de Poniatowski. L'empereur apprend alors la fin déplorable de l'illustre maréchal; voulant franchir l'Elster à la nage, Poniatowski s'est précipité dans un gouffre !

L'obscurité qui d'abord a enveloppé la catastrophe de Leipsick commence à se dissiper; les renseignemens arrivent; les faits deviennent plus précis; voici ce qu'on raconte :

Les troupes de Blücher avaient fini par pénétrer dans le faubourg de Halle; les alliés

---

dans ses armées, à se rendre à Leipsick, sa Majesté pensant qu'il sera agréable à votre bon roi d'avoir ces corps de sa garde près de sa personne, dans les circonstances actuelles.

» M. le général Latour-Maubourg, qui est prévenu de cette disposition, vous donnera toutes les facilités nécessaires pour que le retour de ces troupes n'éprouve aucune difficulté.

» J'ai l'honneur, etc.

» *Signé* CAULINCOURT, duc de Vicence. »

avaient aussi gagné du terrain dans les autres faubourgs[1]. L'armée française se trouvait refoulée sur les boulevarts, et la défection d'un bataillon badois, qui venait de livrer une des portes de la vieille ville, nous avait enlevé cette dernière retraite. Les alliés pénétraient donc de tous côtés. *Cependant on combattait toujours, la fusillade se prolongeait dans les faubourgs de Halle et de Rosenthal, et jusque dans le jardin de Reiker*, à l'extrémité du boulevart de l'ouest, où le prince Poniatowski avait jeté quelques centaines de Polonais pour protéger la retraite. *Encore deux heures, et soixante pièces de canon attelées et plus de douze mille hommes auraient été sauvés*[2]!..... Mais, dans ce moment, les coups de fusil ont éclaté de toutes parts autour du

---

[1] Un dernier effort des Russes les avait rendus maîtres de la fabrique de Pfaffendorf qui n'était plus qu'un monceau de cendres ; les Français s'étaient retirés alors derrière la *Partha*..... Les Russes pénètrent dans la grande rue du faubourg ; mais, dans cette extrémité, les Français ne lâchent pas prise ; de toutes les fenêtres des maisons, ils firent pleuvoir une grêle de balles sur les colonnes serrées des Russes qui n'avançaient que lentement et avec les plus grandes peines. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, pag. 144.)

[2] Nous empruntons ce passage à la relation ennemie et nous appelons l'attention du lecteur sur ce que l'aide de camp de l'empereur Alexandre ajoute : « Les alliés n'au-

pont de l'Elster. D'un côté, c'étaient les tirailleurs de Langeron qui, parvenus aux dernières maisons du faubourg de Halle, faisaient feu sur les boulevarts; de l'autre, c'étaient les Badois et les Saxons qui du haut des murs de la vieille ville où nous les avions laissés, signalaient leur conversion en déchargeant leurs armes contre nous. Cette double fusillade a produit rapidement un grand désordre aux abords du pont. Le sapeur armé de la mèche fatale, a cru que l'ennemi arrivait, et que le moment était venu!..... C'est alors que la perte de tout ce que nous avions à Leipsick a été consommée!

Après s'être convaincus de leur malheur, les plus braves n'ont songé désormais qu'à vendre chèrement leur vie. Les uns se sont enfermés dans les maisons voisines et se sont ensevelis sous leurs décombres; les autres ont tenté de traverser la Pleiss et l'Elster; mais ces rivières encaissées dans un lit bourbeux et profond ont englouti tout ce qui n'a pu nager [1].

» raient pas voulu pousser à bout des gens qui avaient en- » core les moyens d'incendier Leipsick, et d'opposer co- » lonnes à colonnes aux abords du faubourg de Linde- » nau. » (Voir la relation russe du colonel Butturlin, pag. 147.)

[1] *En voyant tout manquer à la fois, munitions, ponts, retranchemens, têtes de ponts, etc., on est tenté d'accuser*

Le carnage n'a cessé qu'à deux heures.

Alors les souverains alliés étaient parvenus jusqu'à la grande place [1], et s'y tenaient au milieu de leurs nombreux états majors, savourant les premières fumées d'une victoire désirée pendant vingt ans! Bientôt après Bernadotte est venu pour prendre place au cercle des rois. A sa vue, un souvenir involontaire de Lubeck a troublé le roi de Prusse! L'empereur d'Autriche n'a pu cacher le malaise qu'il éprouvait en retrou-

---

d'imprévoyance les différens chefs de service, et notamment le commandant du génie.... C'est le général Rogniat, commandant en chef du génie, qui fait lui-même cette remarque, pag. 50 de sa réplique à Napoléon; et c'est lui-même qui ajoute, pag. 156 : *Du 15 au 19 au matin, nous avions le temps de jeter, non-seulement un ou deux ponts, mais cinquante, et de frayer de nouveaux passages!...*

En voilà plus qu'il ne faut pour entrevoir combien l'empereur a été mal secondé dans ce moment critique. Le général Rogniat était honoré de la confiance de Napoléon, il lui devait ses grades; il en avait reçu 18,500 fr. de revenus en dotations. Il a le double malheur de n'avoir pas fait de ponts quand il fallait en faire, et d'avoir écrit contre Napoléon quand il pouvait s'en dispenser.

[1] Le bataillon saxon de la garde, le bataillon saxon de Weymar, et celui de Bade étaient sur cette place rangés devant la maison du roi de Saxe, attendant, les armes renversées, ce qu'on déciderait à leur égard. (Sir Robert Wilson, pag. 40 et 41.)

vant à ses côtés l'auteur de la scène républicaine du drapeau [1]....... L'empereur Alexandre lui-même, à travers la générosité d'un premier accueil, dissimulait à peine combien les promesses d'Abo devenaient importunes [2]... Il a fallu tout l'entraînement d'un moment aussi heureux pour affaiblir la gêne de cette première émotion [3],

---

[1] Cette scène eut lieu à Vienne, le 13 avril 1798. L'apparition du drapeau tricolore que le général Bernadotte, alors ambassadeur de la république française, crut devoir arborer au balcon de son hôtel, fut la cause d'une émeute populaire qui compromit violemment l'état de paix existant alors entre les deux nations. Quatorze ans se sont écoulés, et c'est la première fois depuis cet événement que le général Bernadotte se trouve en présence de l'empereur d'Autriche.

[2] Ce fut à Leipsick que Bernadotte et Alexandre se rencontrèrent pour la première fois depuis les conférences d'Abo. Les monarques ne purent voir d'un œil favorable dans leur cercle royal des héritiers *élus* de trônes héréditaires. Un grand nombre d'événemens s'étaient passés qui avaient diminué le crédit de Bernadotte dans la coalition..... Son départ de Leipsick pour le nord de l'Allemagne a pu être accéléré. (Voir la relation de sir Robert Wilson, pag. 41 et 42.)

[3] Bernadotte ne tarda pas à quitter Leipsick ; il s'en alla du côté de Hambourg. Le fait est qu'il était à Leipsick dans une fausse position. La vue de chaque mort, de chaque blessé, de chaque prisonnier français était pour lui un spectacle cruel. (Voir les *Mémoires* de Charles-Jean, t. II, p. 100.)

et le reste de la journée s'est passé à faire le recensement des trophées et des prisonniers que l'accident du pont venait de faire tomber dans les mains des alliés [1]. On porte à vingt-trois mille hommes le nombre des prisonniers, et à deux cent cinquante celui des pièces d'artillerie; mais parmi les prisonniers se trouvent les blessés et

[1] *Pertes de l'armée française.*

Tués.	Blessés.	Blessés et prisonniers.	
Le maréch. Poniatowski.	Les maréc. : Marmont, Ney.	Généraux en chef. Lauriston, Reynier.	Génér. de brigade : Aubry, Bertrand, Dorsenne, Etzko, Coulomy, Bronikoski, Malakowski.
Les génér. de division : Vial, Rochambeau, Delmas.	Les génér. de divis. : Souham, Compans, Latour-Maubourg, Frédéric, Maison.	Génér. de divis. : Charpentier, Rosniki, Krasinski, Hochberg (Badois), le prince Ém. de Hesse-Darmstadt.	
Environ 20,000 homm.	Environ 7,000 hommes.	Environ 23,000 hommes.	

Pertes de l'armée ennemie.

Autrichiens.		Russes.		Prussiens.
Tués.	Blessés.	Tués.	Blessés.	
Le général Giffeng.	Générauх : Duca, Kardegg, Nosteigg, Mohr, Badetzki, Spleny, Hesse-Homb.	Généraux : Schewitz, Neweroski, Reven, Linders, Hume, Mantufels, Kodaisen.	Généraux : Rajewski, Rivanowski, Karatazow, Levachoff.	Les Prussiens, soit hasard, soit oubli, ne conviennent que d'un général blessé.

Environ 35,000 tués et 45,000 blessés. Il faut y ajouter le feld-maréchal Merfeldt et 1,500 hommes faits prisonniers.

les malades dispersés dans les maisons de Leipsick. Les combattans qui ont déposé leurs baïonnettes sur les débris du pont ne peuvent pas être évalués à plus de douze mille hommes. Quant à l'artillerie, ce n'est pas sur le champ de bataille, c'est en désencombrant les boulevarts de Leipsick que les alliés s'en sont rendus maîtres.

Au total, ces journées coûtent à l'armée française cinquante mille braves tant tués que prisonniers; elles ne coûtent pas moins de quatre-vingt mille tués ou blessés à la coalition.

Les funérailles de Poniatowski ont terminé ce grand drame. On les a célébrées avec pompe; les vainqueurs et les vaincus réunis y représentaient l'Europe entière pleurant sur la tombe du dernier des Polonais!

CHAPITRE V.

RETRAITE SUR ERFURT.

On se hâte de gagner Erfurt. Cette ville offre à l'armée la protection de ses citadelles, les munitions de son arsenal et la ressource de ses nombreux magasins. Mais trois jours de marche nous en séparent encore, et déjà l'ennemi est sur nos flancs : Giulay sur la gauche se dirige par Pegau vers Naumbourg; Yorck manœuvre sur notre droite par les routes de Halle et de Mersebourg; et Blücher lui-même, qui a passé l'Elster entre Skeuditz et Lutzen, s'est placé sur les pas de notre arrière-garde. La cavalerie de Walsilzicoff ramasse tous nos traîneurs.

Tandis que le duc de Reggio protége la retraite avec deux divisions de jeune garde, le général Bertrand continue de marcher en avant pour nous ouvrir la route. On n'a pas cru devoir perdre de temps à forcer les défilés de Naumbourg où quelques troupes légères du général Giulay se sont déjà embusquées. Les ponts de Weissenfels

suffisent pour nous assurer le passage de la Saale et mettront plus tôt la rivière entre l'armée et la poursuite de l'ennemi. Des routes de traverse nous ramèneront promptement par Freybourg, sur la grande route d'Erfurt.

Le général Bertrand attendait l'empereur aux portes de Weissenfels. Il ne connaît qu'imparfaitement notre désastre du 19; la vue de nos colonnes en désordre fait sur lui une vive impression, et lorsqu'enfin il revoit l'empereur il ne peut contenir l'émotion qu'il éprouve. Il ne veut pas que Napoléon s'arrête dans la ville; il le presse de passer de l'autre côté de la Saale dès ce moment même; il voudrait que, profitant du débouché qui s'ouvre par Freybourg, il s'empressât de gagner Erfurt et Mayence; enfin il le conjure de sauver avant tout, dans sa personne, la fortune de la France, et lui promet que l'armée, n'ayant plus d'inquiétude pour son empereur, n'en sera que plus libre dans les manœuvres de retraite qui lui seront prescrites!.... Ce discours, qui a rompu le silence gardé jusqu'alors autour de Napoléon, l'afflige plus qu'il ne l'importune. Tous les soldats viennent de l'entendre, et il croit nécessaire d'imposer plus de retenue à l'explosion d'un zèle qui s'égare. C'est d'ailleurs une occasion pour déclarer hautement qu'il ne quittera pas l'armée. L'empereur, élevant

la voix, assigne à tout le monde Erfurt comme lieu de ralliement et de rendez-vous général [1].

On passe la Saale dans la journée du 20. L'empereur se loge, pour la nuit, dans un petit pavillon de neuf pieds carrés, qui est sur le coteau des vignes, au delà de la rivière.

Les deux officiers que le roi de Saxe avait donnés à l'empereur pour lui servir d'interprètes dans le cours de la campagne continuaient de suivre le quartier-général. Napoléon, les ayant aperçus, charge le grand-écuyer de les renvoyer auprès de leur roi, en les remerciant de leurs bons services [2]. Tous deux reçoivent des gratifications. Le colonel Odéleben, qui a approché plus souvent de la personne de l'empereur, reçoit une gratification de 10,000 francs, la croix d'officier

---

[1] Il montrait une douceur, et je serais tenté de dire une patience incroyable. Il paraissait se plaire à écouter ce qu'on disait, même lorsqu'on parlait de la paix et du besoin que tout le monde en avait. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire; tome II, page 58.)

[2] Le grand-écuyer, par sa charge, avait le commandement supérieur des officiers d'ordonnance, et ce commandement s'étendait sur tous les officiers, même sur les officiers généraux étrangers qui se trouvaient attachés momentanément à la maison militaire de l'empereur. M. le duc de Vicence ordonne au major Odeleben de suivre jusqu'à Erfurt.

de la Légion-d'Honneur, et du brevet d'une pension viagère [1].

---

[1] D'après ces bons traitemens et le choix des notes que nous avons si souvent empruntées à M. d'Odeleben, le lecteur pourrait avoir de la peine à se persuader que cet auteur est un ennemi. Il est pourtant essentiel de ne laisser aucun doute à cet égard : la valeur du témoignage que nous lui arrachons à chaque page en dépend. Ainsi donc, avant de quitter M. d'Odeleben, nous croyons devoir bien établir ici dans quel esprit son ouvrage a été publié. Voici quelques phrases prises au hasard dans son livre : « *C'eût été folie*, dit-il, page 69, tome 1er., *de tirer* » *sur deux hommes seuls ; mais si l'on eût pu deviner que c'é-* » *tait là ce guerrier insatiable de sang*, *certes la pluie de feu* » *ne se fût pas ralentie.* » « *Napoléon*, dit-il plus loin, » page 99, même tome, *se trouvait à l'avant-garde. Si le* » *glaive de la vengeance ne l'atteignit pas dans ce moment*, » *il doit en rendre grâce à sa bonne étoile.* » Enfin, tome II, page 36 : « *Les âmes douces et modérées*, dit-il, *peuvent à* » *peine concevoir les mouvemens furieux qui agitent celle d'un* » *homme tel que Buonaparte au moment où il voit tomber en* » *ruine l'édifice de sa fortune....* » Et ce même auteur vient de dire, quatre pages plus haut (page 32), que, *toujours calme et toujours inébranlable*, *les revers n'ont pu produire aucun changement dans le maintien de Napoléon !.....* Nous croyons pouvoir maintenant nous dispenser de continuer les citations.

On nous a communiqué une réclamation de M. d'Odeleben contre ce qui précède : son but est d'effacer le caractère ennemi que les phrases ci-dessus citées semblaient

Le lendemain matin, on suit le chemin de Freybourg, laissant à droite les plaines fameuses de Rosbach, et à gauche les collines plus glorieuses d'Auërstaedt. On arrive de bonne heure à Freybourg; le logement de l'empereur est marqué chez le pasteur protestant. Qu'on juge de l'étonnement de Napoléon, lorsqu'en entrant dans la maison il voit sur son passage un groupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête couronnée de guirlandes, et se mettant en devoir de semer des fleurs sur l'escalier !.. La maladresse de cette réception allemande lui arrache un sourire !

Freybourg enfoncé dans la vallée étroite de l'Unstrutt est encore un défilé difficile à franchir. L'empereur, qui est resté peu d'instans *chez le* pasteur, se transporte aux bords de la rivière pour y faire construire un second pont. L'audace avec laquelle cette opération est tentée, et la rapidité de l'exécution sont également remarquables.

Vers quatre heures après-midi, la plus grande

---

donner à son livre. Il veut aussi plaider la cause de l'armée saxonne à laquelle il a l'honneur d'appartenir. Les sentimens qui ont dicté cette réclamation sont de nature à concilier à M. d'Odeleben l'intérêt des lecteurs français, et surtout de ceux qui l'ont connu personnellement.

partie de l'armée avait passé l'Unstrutt, lorsque l'avant-garde du général Yorck, arrivant de Mücheln, se fait voir derrière nous sur les collines qui dominent Freybourg; en même temps, le canon du général Giulay se fait entendre sur notre gauche vers Naumbourg. L'approche de l'ennemi, qui nous est signalée ainsi de divers côtés à la fois, donne à tous les mouvemens de l'armée une précipitation qui multiplie pour elle les embarras de la marche.

Cependant le duc de Reggio, qui est à l'arrière-garde, ne peut arriver à Freybourg que dans la soirée, et très-tard! Il faut l'attendre, et contenir jusque-là l'ennemi. L'empereur ordonne aux troupes qui n'ont pas encore passé la rivière d'aller attaquer les Prussiens. Aussitôt du fond de la vallée, nous voyons nos tirailleurs monter dans les vignes, et développer comme une écharpe de feux sur la colline. Napoléon s'est arrêté au-delà du pont, à une petite portée de canon de l'ennemi. Sa présence tempère le désordre de cette foule d'hommes, de chevaux et de voitures qui se disputent le passage. Avant de quitter les gorges de l'Unstrutt, et de s'engager dans les chemins difficiles qui ramènent l'armée sur les hauteurs d'Eckartzberg, il charge son premier officier d'ordonnance Gourgaud des dispositions à faire pour brûler le

pont de Freybourg après le passage de l'arrière-garde. « Je veux, lui dit-il, que ce soit vous-» même qui y mettiez le feu ! Songez à ce qui » vient d'arriver à Leipsick !.... »

Cependant le général Bertrand, par une contre-marche rapide, est revenu de l'avant-garde sur les défilés de Naumbourg. Il y est arrivé assez tôt pour empêcher le général Giulay de déboucher sur nous, et il est en mesure de contenir les Autrichiens tout le temps qui sera nécessaire pour couvrir le mouvement du reste de l'armée [1].

L'empereur passe la nuit du 21 au 22 à Eckartzberg; on se rappelle que c'est de cet endroit qu'il est parti six mois auparavant pour ouvrir la campagne. Un cercle de gloire et de malheurs est achevé.

Au moment où l'empereur remontait à cheval, Gourgaud se présente pour lui rendre compte de l'évacuation de Freybourg. Le duc de Reggio n'en est sorti qu'à la pointe du jour; le pont n'a été détruit qu'au dernier moment. Cependant

[1] En vain Giulay ordonna-t-il l'attaque à plusieurs reprises. Tous les efforts des Autrichiens furent contenus par la seule division Guilleminot. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre; 1813, page 151.)

les Prussiens ont pu arriver assez à temps pour ramasser sur le bord de la rivière quelques voitures et quelques pièces de canon qui n'avaient pu passer.

D'Eckartzberg jusqu'à Erfurt il n'y a plus que des plaines. L'armée les traverse rapidement dans la journée du 22. On suit la route directe par Buttelstadt. La cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes manœuvre sur la gauche pour éclairer notre marche. Mais ce général ne peut pénétrer jusqu'à Weymar; les cosaques de Platow y sont arrivés. C'est l'avant-garde de la grande armée de Bohème qui s'avance sur nous par la route de Leipsick à Jena, et peu s'en est fallu qu'elle ne nous ait devancés. Déjà les cosaques se montrent dans la plaine.

Cependant l'armée poursuit sa route. Pendant la marche, l'empereur a une longue conférence avec le général Dombrowski, qui commande les restes de l'armée polonaise. Il désire savoir quelles sont les dispositions de ces braves; il se présente devant plusieurs bataillons, et les interroge lui-même. L'honneur militaire et la fidélité la plus dévouée s'empressent de lui répondre: Les Polonais ne veulent pas séparer leur avenir de celui de Napoléon.

L'empereur est attendu à Erfurt par de nombreux courriers que l'interception des commu-

nications a accumulés depuis plus de dix jours dans cette ville. Cependant on ne peut pousser la journée jusque-là. La nuit surprend Napoléon au village d'Ollendorf. Il est forcé d'y mettre pied à terre pour donner quelques heures de repos aux escortes; mais, pour remédier à ce retard, il fait remonter à cheval son secrétaire du cabinet, lui ordonne de prendre les devans, de gagner Erfurt, d'ouvrir les *estafettes*, et de se mettre promptement en état de lui rendre compte à son arrivée de tout ce qu'elles contiennent de plus intéressant dans la circonstance présente [1].

L'empereur lui-même ne tarde pas d'arriver à Erfurt, il achève la nuit au milieu de ses dépêches. Celles de Paris sont les premières qu'il a demandées, et leur lecture a bientôt dissipé ses plus graves inquiétudes.

L'impératrice s'est rendue dans le plus grand appareil au palais du Sénat, et là, du haut d'un trône élevé à côté de celui de l'empereur absent, la régente a proclamé le danger commun et l'in-

[1] Le 22 octobre, avant d'arriver à Erfurt, le comte de Mier avait achevé la défection du roi de Naples au bivouac d'Ollendorf; l'Autriche se rend l'intermédiaire entre l'Angleterre et *Murat*. On le trompe; on veut l'engager de manière à ce qu'il ne puisse plus se remettre avec Napoléon. (Voir l'ouvrage de M. de Montverand sur l'Angleterre, tom. VI, pag. 328, et tom. VII, pag. 28.)

vasion qui menace la France. La voix de Marie-Louise a pénétré au fond des cœurs. Elle a produit surtout une bien vive émotion, lorsque ne déguisant plus son accent autrichien, elle a dit ces paroles : « Sénateurs, les alliés veulent se venger des triomphes qui ont porté vos aigles au milieu de leurs capitales, et *je sais mieux que personne ce que nos peuples auraient à redouter, s'ils se laissaient jamais vaincre*. Français, votre empereur, la patrie et l'honneur vous appellent ! »

Le sénat a voté une levée extraordinaire de deux cent quatre-vingt mille hommes, et la France répond en ce moment par tous les organes qui peuvent parler pour elle : *Non!* dit-on de toutes parts, *non! il ne sera pas flétri ce trône sur lequel tant de grâces siégent à côté de tant de génie! Non! cette couronne de lauriers que tant de milliers de braves soutiennent ne sera pas dépouillée de sa gloire!* Les vœux sont unanimes ! Le dévouement est absolu ; on veut faire tous les sacrifices d'hommes et d'argent qui seront nécessaires, et l'on ne se refuse enfin à aucun des efforts que les circonstances pourront exiger[1] !

[1] Voyez le Moniteur du mois d'octobre 1813, et des premiers jours de novembre, notamment les adresses de Paris, du Mans, de Neufchâteau, etc.

Ces témoignages d'attachement et de fidélité sont la consolation la plus douce qui puisse arriver à l'empereur. Il en relit les expressions plusieurs fois avec attendrissement.

En Espagne, il ne s'est passé aucun événement important, et la barrière de neige qui commence à fermer les Pyrénées complète nos dispositions défensives de ce côté.

Les lettres de l'Italie annoncent un nouveau mouvement rétrograde. La défection de la Bavière ouvrant l'Italie par le Tyrol, le vice-roi ne peut plus tenir sur la ligne de l'Isonzo ; il va se replier sur celle de l'Adige [1].

C'est l'Allemagne méridionale qui offre le danger le plus pressant : depuis le 15, l'armée austro-bavaroise a quitté les bords de l'Inn.

---

[1] Les Autrichiens, en s'avançant en Italie sur les pas du prince Eugène, enlevèrent à cette époque l'inscription de Campo-Formio, qui indiquait aux voyageurs la maison où fut signé le fameux traité de ce nom. Un officier français qui se trouvait alors en mission auprès du feld-maréchal de Bellegarde, ne put s'empêcher de dire aux officiers qui l'accompagnaient : « Vous avez beau faire, messieurs, il » vous est plus facile de disperser quelques pierres que » d'anéantir la mémoire des événemens. L'histoire n'en » racontera pas moins aux siècles futurs et vos revers et » nos triomphes ! » (Voir le *Journal de la campagne d'Italie*, par M. D., page 26.)

L'Autriche, poursuivant son système de séduction sur les troupes allemandes, affecte de placer son contingent sous les ordres du général bavarois; c'est de Wrède qui commande en chef cette armée[1]. Elle est forte d'environ cinquante mille hommes, et s'avance à marches forcées sur nous par Landshut, Neufbourg et Donawerth. Les dernières nouvelles annoncent qu'elle est dans les environs de Wurtzbourg, où le général Turreau est parvenu à l'arrêter quelques instans en fermant d'abord les portes de la ville, et en se retirant ensuite dans la citadelle.

Ainsi non-seulement les Bavarois ont abandonné notre cause, mais ils sont décidément ennemis et ne perdent pas de temps pour nous le prouver. Cette inimitié impromptue qui éclate avec tant de violence étonne l'empereur et bouleverse toutes les idées qu'il s'était faites sur la défection de la Bavière. « Pour que les Bavarois viennent sérieusement nous barrer le chemin, dit-il, il faut que la volonté du roi soit captive, et que de Wrède ne soit plus au service du cabinet de Munich. » Dans cette cir-

---

[1] Le général de Wrède a reçu de Napoléon le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et une dotation de 30,000 f. de rente en biens-fonds, dont il est encore aujourd'hui possesseur dans l'Inn-Whirtel.

constance, le major général croit devoir rappeler à l'empereur que quelques Bavarois servent encore dans nos rangs, et lui demande ce qu'il faut en faire. Napoléon ordonne qu'on les renvoie libres à leur souverain[1].

L'empressement avec lequel les Bavarois s'efforcent d'arriver avant nous sur le Rhin ne permet plus à l'empereur de s'arrêter à Erfurt aussi long-temps qu'il eût été nécessaire pour le ralliement de l'armée. D'un autre côté, Blücher, qui marche toujours sur notre droite, menace de nous déborder par Eisenach, et devant nous les cosaques se multiplient sur la route de *Gotha*. Il est évident que l'ennemi manœuvre de tous côtés pour nous envelopper. Ce n'est plus le cas

---

[1] Voici la lettre que l'empereur fait écrire sous sa dictée au commandant bavarois.

« Le roi votre maître, monsieur, méconnaissant ce que » l'empereur a fait pour lui, a déclaré la guerre à la France.

» Dans de pareilles circonstances, les troupes bava» roises qui se trouvent à l'armée devraient être désarmées » et faites prisonnières de guerre; mais cela serait con» traire à la confiance que l'empereur veut que les troupes » à ses ordres aient en lui.... En conséquence, monsieur, » l'intention de l'empereur est que vous réunissiez votre » bataillon; vous vous ferez donner des magasins quatre » jours de vivres, et vous partirez d'ici pour vous retirer » chez vous, etc. »

de l'attendre pour disputer encore la possession de l'Allemagne. Le temps n'est plus où une victoire aurait suffi pour nous la rendre : il n'y a pas un moment à perdre pour rentrer en France. Les résolutions de l'empereur à cet égard sont arrêtées ; il ne donne que deux jours de repos à l'armée.

Cependant on fait mine de prendre position en avant d'Erfurt ; on parle d'une prochaine bataille, et l'ennemi s'y attend [1]. Le prince de Schwartzenberg établit son quartier-général à Weimar, et dispose sa ligne d'avant-postes dans la plaine d'Erfurt, entre Ulla et Nohra.

Tandis que l'on fait à nos troupes le partage de tout ce qu'elles peuvent emporter des magasins de la place, Napoléon reste enfermé dans son cabinet, dans ce même cabinet où, quatre ans auparavant, l'empereur de Russie venait passer de si longues soirées à l'entendre !.... Napoléon, détournant la vue de la place qu'occupait Alexandre, dicte à ses secrétaires les bulletins de Leipsick, rassure l'impératrice, annonce

[1] On croyait assez généralement au quartier-général des alliés que Napoléon s'était décidé à suspendre sa retraite pour hasarder une nouvelle bataille. (Voir l'ouvrage du colonel Butturlin, aide de camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 152.)

en France le prochain retour de l'armée, répond à la confiance de la nation en convoquant le corps-législatif [1], expédie avec son ministre secrétaire d'état le travail arriéré des ministres, dicte à son ministre des relations extérieures un précis de la conversation qu'il a eue sur le champ de bataille de Vachau avec le général Merfeldt, signe avec le major général les nominations aux places vacantes dans les cadres de l'armée, distribue toutes les récompenses d'avancement, de dotations et d'honneurs que les généraux demandent pour leurs officiers, et s'occupe des dispositions générales qui restent à prendre pour l'évacuation de l'Allemagne.

L'arsenal d'Erfurt a réparé les pertes de notre artillerie. L'empereur n'a rien *négligé à cet* égard; il a réorganisé ses batteries, et nos parcs ont rempli leurs caissons.

On ne ramène que six corps d'armée, savoir :

Le deuxième (duc de Bellune).

Le troisième (prince de la Moscowa).

Le quatrième (général Bertrand).

Le sixième (duc de Raguse).

Le neuvième (duc de Castiglione).

Et le onzième (duc de Tarente).

---

[1] Le décret dicté à Erfurt n'a été signé que le lendemain 25, à Gotha.

Le corps commandé par le duc de Reggio, qui était le douzième, a été dissous.

On vient de perdre dans Leipsick les cinquième, septième et huitième, qui étaient ceux des généraux Lauriston, Reynier et Poniatowski.

Enfin on laisse à Dresde les premier et quatorzième corps aux ordres du maréchal Saint-Cyr; à Hambourg, le treizième aux ordres du prince d'Eckmülh; et dans les places de Magdebourg, de Wittenberg et de Torgau, des garnisons devenues d'autant plus nombreuses, qu'elles se sont accrues de tous les blessés, malades et hommes isolés qui n'ont pu suivre les derniers mouvemens de l'armée [1]. Au moment de quitter

---

[1] La seule garnison de Magdebourg forme une armée de trente mille hommes.

Le lieutenant général Lemarrois, gouverneur, y réunit sous ses ordres :

La division Girard;

La division Lemoine;

La division Lanusse;

Une division westphalienne;

Divers contingens de la confédération;

Le dépôt général de cavalerie de la grande armée, formant une division, tant à pied qu'à cheval, commandée par le lieutenant général Bourcier; enfin, l'artillerie commandée par le lieutenant général Serroux.

l'Allemagne, on ne peut s'empêcher de jeter un dernier regard sur tant de braves. Leur perte sera la plus grave de la campagne; mais l'empereur se refuse à l'idée que quatre-vingt mille Français qui se trouvent dans la même vallée distribués par masses de trente, de quinze et de dix mille hommes, et formant sous la protection du fleuve et des forteresses une seule et même ligne, puissent jamais être à la merci d'un ennemi dont la force ne se compose que de nouvelles levées et de landwerh. Il est persuadé que le prince d'Eckmülh et le maréchal Saint-Cyr n'auront négligé aucune précaution pour être bien informés, et qu'aussitôt qu'ils auront connu les événemens, ils ne se seront plus occupés que de se faire jour d'un côté ou d'un autre. «*S'ils s'en-*
» tendent, dit l'empereur, s'ils sortent de leurs
» murailles, s'ils se réunissent, ils sont sauvés :
» quatre-vingt mille Français passent partout!»

A Duben et depuis, on a fait diverses tentatives pour faire parvenir des instructions dans ce sens au prince d'Eckmülh et au maréchal Saint-Cyr. L'empereur veut qu'avant de quitter Erfurt, on leur écrive encore! des officiers déguisés et des agens secrets leur sont expédiés par divers chemins [1]. Mais, à défaut d'ordres, l'empereur n'es-

[1] Aucune de ces lettres n'est parvenue.

père pas moins que les chefs sauront en recevoir de la position où ils se trouvent; que leur audace suppléera à tout, et qu'ils trouveront dans la force de leur âme, dans leur patriotisme et dans leurs talens quelques-unes de ces inspirations soudaines qui surmontent les obstacles et mettent le comble à la gloire des grands capitaines[1] !

On quittera Erfurt le 25. Dès le 24, l'avant-

[1] Le maréchal Saint-Cyr, qui commande à Dresde, capitule le 11 novembre, sous condition que lui et ses trente-trois mille hommes rentreront en France; mais la capitulation est violée.

Le 30 novembre, Dantzick ouvre ses portes, la garnison doit revenir en France; mais cette capitulation est également violée.

Stettin capitule le 5 décembre, Zamosc le 22, et Modlin le 25.

M. de Narbonne meurt à Torgau le 17 novembre; il est remplacé par le général Dutaillis, qui ne rend la place que le 26 décembre.

A la fin de l'année, il restera à la France : sur l'Oder Custrin et Glogau; sur l'Elbe, Magdebourg, défendu par le général Lemarrois; Wittemberg, où commande le général Lapoype; et la ville de Hambourg, occupée par l'armée du prince d'Eckmülh.

A la même époque, les citadelles de Wurtzbourg et d'Erfurt tiendront encore; la première défendue par le général Turreau, la deuxième par le général Dalton.

garde se porte sur Gotha. Elle est formée par les corps des ducs de Tarente et de Bellune, et par la cavalerie du général Sébastiani. Les corps du duc de Raguse et du comte Bertrand marcheront après. Ceux du prince de la Moscowa et du duc de Castiglione suivront. Quant à la garde impériale, sa vigueur a résisté à toutes les fatigues ; en conséquence, elle est disposée de manière à se trouver partout où un danger imprévu pourrait se présenter. Les deux divisions de jeune garde commandées par le duc de Reggio soutiennent l'avant-garde. La sûreté de l'arrière-garde est confiée aux deux autres divisions commandées par le duc de Trévise. La vieille garde, sous les ordres des généraux Friant et Curial ; les cuirassiers de Latour-Maubourg ; la garde à cheval, commandée par le général Nansouty, et les parcs d'artillerie dirigés par les généraux Sorbier, Neigre et Dulauloy, marcheront au centre, l'empereur à leur tête ; et sous ce torrent d'hommes et de chevaux, tout obstacle qui s'élèverait doit être entraîné.

Cependant, la route est toujours libre. Les derniers courriers de Mayence viennent d'arriver sans difficulté. Le roi de Naples ne veut pas attendre plus tard pour se retirer ; les lettres qu'il vient de recevoir, dit-il, lui annoncent qu'on l'attend avec impatience à Naples. Il lui tarde

d'être chez lui pour s'y défendre dans la crise qui se prépare.

L'empereur l'a deviné. Mais il ne peut se séparer de cet ancien compagnon d'armes sans l'embrasser à plusieurs reprises comme s'ils ne devaient plus se revoir !



CHAPITRE VI.

BATAILLE DE HANAU. — L'ARMÉE FRANÇAISE ARRIVE SUR LE RHIN.

Le 25, on quitte Erfurt, et dans cette première marche on ne dépasse pas Gotha; le 26, on s'engage dans les défilés de la Thuringe; on traverse Eisenach, et l'on va passer la nuit à Vach. Le 27, on arrive à Hunefeld, et le 28 à Schlutern. On a traversé Fulde sans s'y arrêter.

Les alliés ne nous suivent plus que de loin; ils semblent abandonner aux cosaques le soin de profiter de leurs avantages. Ceux-ci côtoient nos colonnes, et quelquefois les précèdent. Sur notre droite nous sommes flanqués par les cosaques de Czernicheff; sur notre gauche, par ceux de Platow et d'Orlow-Denisow. Ils nous font beaucoup de mal; mais du moins leur voisinage, présentant un danger toujours imminent à ceux des nôtres qui seraient tentés de s'écarter ou de rester en arrière, sert à remédier au relâchement de la discipline, et à prévenir des pertes

plus graves. On est tenu sans cesse en haleine; on ne dort que d'un œil, on marche plus vite; la nécessité prête des forces aux plus faibles, et cette foule de soldats, qui ont perdu leurs corps d'armée et leurs officiers, s'écoule du moins avec quelque apparence d'ordre, au milieu des cadres peu nombreux qui forment la tête et la queue de nos colonnes.

Le 28, à Schlutern, on apprend qu'un corps détaché de cinq à six mille Bavarois se montre devant nous sur la rive gauche de la Kintzig. Ils viennent d'Aschaffenbourg; notre avant-garde, sous les ordres du général Excelmans, a trouvé leurs éclaireurs au défilé de Gelnhausen, et les en a chassés.

Le 29, l'empereur continuait sa route de Schlutern sur Hanau, lorsque des soldats revenant sur leurs pas annoncent que les Bavarois occupent en force la ville de Hanau; qu'ils barrent la route, et s'avancent sur nous. En effet, on ne tarde pas à rencontrer leur avant-garde, et l'armée achève sa journée en la chassant devant elle jusqu'au village de Ruckingen.

L'empereur fait établir son quartier-général à Langen-Sebold, dans le château du prince d'Ysembourg. Là, il reçoit des renseignemens qui ne laissent plus aucun doute sur l'occupation de Hanau. Deux fois, dans la matinée, des co-

lonnes qui précédaient notre avant-garde ont réussi à forcer le passage. Mais elles n'avaient eu affaire qu'à quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est arrivé dans l'après-midi. Il a fait sa jonction avec les cosaques; il est en mesure de nous barrer le chemin.... Il faut s'apprêter au combat [1].

Une épaisse forêt que la route traverse couvre les approches de Hanau. Au delà du bois, la Kintzig forme un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville se présente sur la rive opposée. La route la laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont il faut forcer le passage. L'empereur passe la nuit à faire ses dispositions. Son premier soin est de diminuer la file des voitures : tous les bagages sont jetés sur la droite, dans la direction de Coblentz. La cavalerie du général Lefebvre-

[1] *Armée austro-bavaroise, commandée par le comte de Wrède.*

Bavarois	Trois divisions d'infanterie : Rochberg, Becken, et Lamotte.	30,000
	Une division de cavalerie.	10,000
Autrichiens,	Deux divisions d'infanterie, Frespel et Bach.	16,000
	Une division de cavalerie, Spleny.	6,000
		62,000

Nota. Dans ce nombre sont comprises : 1°. une division que le général de Wrède vient de détacher sur Francfort ; 2°. une autre division qu'il a laissée en arrière pour faire le siége de la citadelle de Wurtzbourg.

Desnouettes et celle du général Milhaud protégeront ce mouvement; en même temps, elles éclaireront la droite du champ de bataille.

Le 30 au matin, l'empereur n'a encore sous la main que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnettes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le duc de Tarente prend le commandement de cette première ligne. Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie ont bientôt dissipé l'avant-garde ennemie, qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavarois; ils les poussent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin dans les ombres de la forêt, et la bataille commence comme une grande partie de chasse. Le général Dubreton sur la gauche, le général Charpentier sur la droite, conduisent nos attaques, et la cavalerie du général Sébastiani profite de toutes les clairières pour charger l'ennemi.

En peu de temps nous parvenons au débouché de la forêt; mais alors une ligne de quarante mille hommes s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'armée ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à feu.

De Wrède est persuadé que l'armée française

n'a pas cessé, depuis Leipsick, d'être talonné à outrance par la grande armée des alliés; il s'imagine que devant des troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes; et, dans son empressement, négligeant toute considération de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière du bois, la rivière à dos.

Si les 80,000 Français qui suivent les pas de l'empereur se trouvaient en ce moment rangés par bataillons, par divisions et par corps d'armée, de Wrède paierait cher cette témérité. Un mouvement vigoureux de notre gauche suffirait pour lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il ait pour sa retraite, et mettrait cette armée entière à notre discrétion. Mais la force de nos troupes ne peut plus être calculée sur leur nombre. D'ailleurs le général Bertrand et le duc de Raguse sont encore loin, et l'arrière-garde du duc de Trévise ne fait que d'arriver à Hunefeld. L'empereur ne peut réellement disposer que des braves qui se sont portés à l'avant-garde; ils sont tout au plus 10,000; c'est assez du moins pour forcer le passage. . . . .

A mesure que l'artillerie de la garde arrive, le général Drouot met les pièces en batteries. Il commence à tirer avec 15 pièces; sa ligne s'accroît de moment en moment, et finit par pré-

senter 50 bouches à feu. Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient encore derrière elle. Mais à travers l'épaisse fumée qu'elle vomit, l'ennemi croit entrevoir dans l'enfoncement des arbres l'armée française toute entière. Ce prestige a frappé les Bavarois de terreur. Leur effroi est à son comble quand ils reconnaissent les bonnets à poil de la vieille garde. C'est le général Curial qui débouche à la baïonnette avec quelques bataillons. Après le premier moment d'hésitation les Bavarois se décident à faire charger leur cavalerie sur nos pièces, et bientôt une nuée de chevaux environne les batteries. Mais nos canonniers saisissent la carabine et restent inabordables derrière leurs affûts. Le général Drouot leur donne l'exemple ; il a mis l'épée à la main, et oppose un front calme à l'orage. Le secours ne se fait pas long-temps attendre. La cavalerie de la garde s'élance : Nansouty est à sa tête ; en un clin d'œil elle dégage cette partie du champ de bataille [1]. Les dragons commandés par Letort, les grenadiers commandés par Laferière-Lévêque, et les vieux cuirassiers du général Saint-Germain se précipitent sur les carrés, enfoncent ceux qui

---

[1] Ce moment de la bataille a été fixé sur la toile par Horace Vernet. Le tableau de ce peintre éminemment français orne un des salons du château de Neuilly.

résistent et dispersent tout à coups de sabre. Le reste de la cavalerie Sébastiani chasse au loin les cosaques. Bientôt la ligne bavaroise est en déroute. De Wrède se voit dans la position la plus critique; il n'a plus qu'une ressource : c'est de porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager sa gauche et donner à sa ligne de bataille le temps de gagner le pont.

Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver; elles s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui-même était arrêté, non loin du coude qu'y fait la route. Une foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long et en large sur le chemin, donnant des ordres et causant avec le duc de Vicence. Un obus tombe près d'eux, dans le fossé qui borde la route. Le duc de Vicence se place aussitôt entre Napoléon et le danger; et leur conversation continue comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux on respirait à peine! Heureusement l'obus, enfoui dans la terre, n'a pas éclaté.

La forêt retentissait du bruit du canon, répété par tous les échos. Les boulets sifflaient dans les branchages, et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec fracas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur des bois; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des décharges d'artillerie qui brillait par intervalle. Dans cette situa-

tion la bataille paraissait longue! Tout à coup la fusillade se rapproche sur notre gauche, la cime des arbres est agitée plus violemment par les boulets, et les cris des combattans se font entendre: c'est l'attaque désespérée que de Wrède essaie par sa droite. L'empereur envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde. Il charge le général Friant de les conduire, et bientôt ils ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment le chemin de Francfort nous est abandonné. De Wrède n'est plus occupé que de retrouver celui d'Aschaffenbourg, et la victoire de la garde est complète.

La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les devans pour gagner Francfort. Quelques colonnes la suivent; mais la plus grande partie de l'armée passe la nuit dans la forêt: l'empereur y reste au bivouac[1].

Au jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur la gauche; on s'est contenté de la

---

[1] L'empereur Napoléon avait passé dans la forêt la nuit qui suivit la bataille. Le lendemain matin, une députation de la ville de Hanau vint l'y trouver à son bivouac. Il était assis sur un pliant de maroquin rouge, devant un grand feu de garde, entouré de plusieurs maréchaux et officiers généraux. Napoléon fit diverses questions sur l'armée autrichienne et bavaroise. Le duc de Vicence servait d'interprète pour les demandes et les réponses. La députation,

faire occuper par un détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

A peine l'empereur a-t-il fait quelques lieues qu'il apprend que la bataille recommence derrière lui. Les Bavarois, voyant que nous sommes plus pressés de gagner le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance et sont revenus sur leurs pas; mais le général Bertrand et le duc de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en mesure de les recevoir.

Ce qui se passe derrière nous n'apporte donc aucune hésitation dans la marche de l'armée sur Francfort. La division bavaroise qui occupait cette ville la cède aux fourriers de l'empereur, et, peu de momens après, Napoléon vient y prendre son logement dans une maison *du faubourg* appartenant au banquier Bethman.

Dans la soirée, le récit de la seconde bataille achève de dissiper les inquiétudes. On a laissé de Wrède s'engager encore une fois au delà de la Kintzig, et ses têtes de colonnes, reçues par nos baïonnettes, ont été culbutées; de Wrède lui-même a été atteint d'une balle; son gendre,

---

en se retirant, pria le duc de Vicence de recommander la ville à la bienveillance de sa majesté impériale, et ce général leur répondit de la manière la plus obligeante. (Extrait des gazettes prussiennes.)

le prince d'OEttingen, a été tué : c'est maintenant le général autrichien Fresnel qui commande l'armée ennemie. Son premier soin a été d'ordonner la retraite. Désormais notre marche s'achèvera tranquillement.

On quitte Francfort le 1er. novembre. L'empereur passe la nuit du 1er. au 2 à Hochest. Enfin notre avant-garde aperçoit les dômes rougeâtres de Mayence..... L'empereur arrive dans cette place le 2 au matin; il s'y arrête six jours pour donner les derniers ordres qu'exige la situation de l'armée, et le 7 novembre, à dix heures du soir, il part pour Paris.

Ainsi l'année 1813 a vu l'armée française ramenée des bords du Niémen jusqu'aux bords du Rhin, et cependant que de vigoureux efforts! que de glorieux faits d'armes! mais aussi que de transfuges [1]!....

[1] « Cette mémorable campagne, disait l'empereur à » Sainte-Hélène, sera le triomphe du courage inné dans » la jeunesse française, celui de l'intrigue et de l'astuce » dans la diplomatie anglaise, celui de l'esprit chez les » Russes, celui de l'impudeur dans le cabinet autrichien. » Elle marquera l'époque de la désorganisation des sociétés » politiques, celle de la grande séparation des peuples » d'avec leurs souverains; enfin, la flétrissure des pre- » mières vertus militaires, la fidélité, la loyauté, l'honneur. » On aura beau écrire, commenter, mentir, supposer, il

La ligne du Niémen, livrée par le général Yorck; celle de la Vistule, livrée par les trans-

---

» faudra toujours en arriver à ce hideux et triste résultat,
» et le temps en déroulera la vérité et les conséquences !

» Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les
» infamies, au fond, demeurent étrangères aux rois, aux
» soldats et aux peuples. Elles ne sont l'ouvrage que de
» *quelques intrigans à épée*, de quelques casse-cou politi-
» ques, qui, sous le spécieux prétexte de secouer le joug
» de l'étranger, et de reprendre l'indépendance nationale,
» n'ont au fait que vendu et livré sciemment leurs maîtres
» particuliers à des cabinets rivaux et convoiteurs ! c'est un
» roi de Saxe, le plus honnête homme qui ait jamais tenu
» un sceptre, qu'on dépouille de la moitié de ses provin-
» ces; c'est un roi de Danemarck, si fidèle à tous ses en-
» gagemens, dont on saisit une couronne : voilà pourtant
» le retour à la morale! son triomphe ! et voilà *la justice*
» *distributive* d'ici-bas.

» Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur de l'hu-
» manité, et même des trônes, au milieu de tant d'infa-
» mies, jamais ne se trouvèrent plus de vertus. Je n'eus
» pas un instant à me plaindre de la personne individuelle
» des princes mes alliés. Le bon roi de Saxe me demeura
» fidèle jusqu'à extinction; le roi de Bavière me fit loyale-
» ment prévenir qu'il n'était plus le maître; la générosité
» du roi de Wurtemberg se fit particulièrement remarquer.
» Le prince de Bade ne céda qu'à la force et au dernier in-
» stant. Tous, je leur dois cette justice, m'avertirent à
» temps, afin que je pusse me garantir de l'orage.... »
(Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases; tom. VI, pag. 35.)

actions du prince de Schwartzenberg ; celle de l'Oder, livrée par le général Bulow, et par la défection du reste de l'armée prussienne, enfin celle de l'Elbe, si long-temps disputée : tels sont les échelons de cette longue retraite. L'armée autrichienne, en se rangeant du côté de l'ennemi, a d'abord compromis notre position en Saxe ; ensuite les défections des armées saxonne et bavaroise ont éclaté simultanément dans nos rangs et derrière nous : il a bien fallu alors se retirer sur le Rhin. Au milieu de tant de vicissitudes, Napoléon a constamment dédaigné d'opposer la ruse à la ruse, la perfidie à la perfidie, les voies de rigueur à l'insulte et à la rébellion. Trahi de tous côtés par toutes les affections, par tous les intérêts, il n'a voulu en appeler qu'à la fortune des armes.

Pour arriver à Mayence, il a fallu combattre à chaque pas, et cependant, *sur l'étroit chemin où tant de défections éclatantes et de sourdes trahisons resserraient sa marche et gênaient ses mouvemens, des trophées encore ont signalé son retour*[1]. Il se fait précéder par vingt drapeaux qu'il envoie à l'impératrice.

---

[1] M. le comte de Fontanes. (Voir le Moniteur du 28 décembre 1813.)

FIN DU MANUSCRIT DE 1813.

SUPPLÉMENT

A LA CINQUIÈME PARTIE.

PIÈCE HISTORIQUE.

EXTRAIT

DU

DISCOURS DE LORD CASTELREAGH,

Dans la séance du parlement britannique du 14 novembre 1813,

CONCERNANT LA DISTRIBUTION DES SUBSIDES, ET LE BON EMPLOI QUI EN A ÉTÉ FAIT SUR LE CONTINENT.

Je dois rendre compte de l'emploi des sommes qu'à la fin de la dernière session le parlement a si libéralement confiées au gouvernement. On a donné à la nation espagnole, en argent et munitions de guerre, deux millions de livres sterling. Le Portugal en a reçu autant ; la Sicile, quatre cent mille livres ; la Suède, un million. On avait voté un crédit de cinq

millions, et je suis bien aise de pouvoir dire que cette somme suffit pour couvrir toutes les dépenses auxquelles la Grande-Bretagne s'était engagée pour le soutien de la cause commune. Une grande partie de cette somme est déjà partie pour le continent; une autre partie a été promise aux personnes chargées de soigner les munitions : je ne fais mention ici que de quatre cent mille sabres et d'autant de fusils qui ont été envoyés sur le continent, indépendamment de ce qui a été transporté en Espagne.

Il me reste à indiquer les besoins futurs du continent. La Suède appelle la première notre attention. Le million qu'elle a reçu a couvert les dépenses de la couronne de Suède pour ses armées jusqu'au mois d'octobre. Dans la première convention de subsides, il avait été stipulé qu'elle serait renouvelée; l'ordre en a été donné, mais les vents contraires *sont cause* que je n'ai pas encore reçu la nouvelle convention. Il est probable qu'il faudra encore un million à ce royaume. Je ne crois pas qu'on puisse faire une observation sur l'utilité de ces subsides, qui nous a été prouvée par l'expérience d'une année. La Suède a fourni le nombre complet de troupes auquel elle s'était engagée; ces troupes, avec celles du général Walmoden que l'Angleterre soudoie, ont procuré à la cause commune un renfort de cinquante mille hommes. Comme le prince royal a déclaré qu'il oubliait l'intérêt particulier de la Suède en faveur de la cause commune; comme il remplit cette promesse dans toute son étendue; que dans les glorieux évé-

nemens qui se sont passés sur le continent, son nom a été couvert d'un éclat brillant; comme il s'est engagé à faire tous ses efforts pour faire exécuter le plan convenu, quel qu'il fût; comme il en a lui-même dressé trois, dont chacun était de nature à être adopté; comme avec une armée telle que la sienne, composée en grande partie de recrues ou de troupes de diverses nations, il a eu de grands succès contre les meilleures troupes françaises, je ne doute pas que tous les membres ne souhaitent que les rapports avec la Suède soient renouvelés. Avec cette armée, et soutenu par le général expérimenté dont le nom ne peut jamais être prononcé qu'avec gloire (je parle de Blücher), le prince royal, avant de passer l'Elbe, a déjà fait beaucoup de mal à l'ennemi. Il ne lui a pas été possible de tourner ses forces vers Hambourg, mais il ne faut pas oublier qu'en combinant ses marches avec celles des alliés, au lieu de diviser ses forces, le prince royal a essentiellement contribué aux succès.

Je dois fixer maintenant votre attention sur la Russie et sur la Prusse, deux puissances à l'égard desquelles il faut que nous fassions les plus grands efforts. On leur a accordé cinq millions de livres sterling: comme c'est d'elles que dépend surtout le résultat de la guerre actuelle, le gouvernement a cru devoir leur allouer cette somme. Il est vrai qu'avant l'armistice les troupes de ces deux puissances paraissaient n'être pas au complet; mais la marche accélérée des Russes et les fatigues qu'elle occasiona ne permirent pas à tous les renforts d'arriver à temps. La forte ar-

mée de réserve ne put être sur-le-champ transportée sur un théâtre si éloigné. Mais la Russie a fait tout ce qui était possible. Aussi l'empereur Alexandre, en signant l'armistice, a eu les plus grands égards pour notre pays et pour d'autres puissances. Il n'a rien négligé pour porter *le dominateur de la France* à des conditions de paix équitables. Cette démarche était nécessaire pour convaincre son propre peuple, et surtout l'Autriche, qu'il n'était pas possible d'avoir la paix sans faire de nouveaux et de plus grands sacrifices. Le résultat de cette sage conduite fut que l'Autriche se détermina à prendre part aux efforts nécessaires pour obtenir une paix juste. Dans l'intervalle, la Russie employa la plus grande activité et promptitude, et fit arriver son armée de réserve dans le moment où elle devint décisive. Depuis, elle a remplacé cette réserve sur ses frontières par de nouvelles levées qu'elle a faites. Après avoir sauvé son empire, l'empereur de Russie étendit sa sollicitude sur les pays voisins, et donna ses généraux et ses troupes pour les délivrer ; libre de toute méfiance et de tout orgueil, il renonça généreusement au droit de les diriger, et les subordonna aux généraux de ses alliés, pour coopérer à la grande cause.

La gloire de la Prusse n'est pas moins grande. Lorsqu'on commença à négocier avec cette puissance, on ne crut pas qu'elle pourrait fournir des forces considérables ; mais ce qui caractérise cette guerre, c'est que le pays qui avait le plus souffert s'est relevé avec le plus d'éclat. L'esprit de la nation s'est éveillé ; il

sut triompher de toutes les difficultés, renouvela l'époque la plus glorieuse de l'histoire de la Prusse, et fit naître une armée qui sut se placer à côté de celles des plus puissans empires. Il est de mon devoir de déclarer que dans ce moment la Prusse fournissait plus de deux cent mille hommes. Je dois en même temps rendre justice aux talens et aux services signalés du général Scharnhost, qui a été tué dans la bataille de Lutzen. C'est à ses efforts infatigables qu'on doit en grande partie le réveil de l'énergie prussienne. Après sa mort, sa place a été supérieurement remplie par le général Gneisenau; l'un et l'autre ont prouvé ce que leur pays pouvait effectuer, et le dernier a fait voir qu'on n'a pas négligé de mettre à profit le temps de l'armistice. Pendant sa durée il a formé soixante-dix bataillons, dont cinquante ont combattu glorieusement sous le général Blücher. Je puis affirmer que, même dans les plus beaux temps du grand Frédéric, l'armée prussienne n'a jamais été plus nombreuse, mieux disciplinée et mieux dressée à des opérations militaires que dans le moment actuel. En effet, l'armée prussienne, proprement dite, n'a jamais été si forte; quoique nouvellement levée, elle a combattu et vaincu les troupes exercées de la France. Je suis très-convaincu qu'on voudra soutenir de tels efforts.

Quant à la réunion de l'Autriche à la cause de la liberté, il ne peut régner à cet égard qu'une seule opinion. On croit peut-être que les subsides que nous lui avons payés ont été proportionnés à la grandeur du service qu'elle a rendu en se déclarant pour la

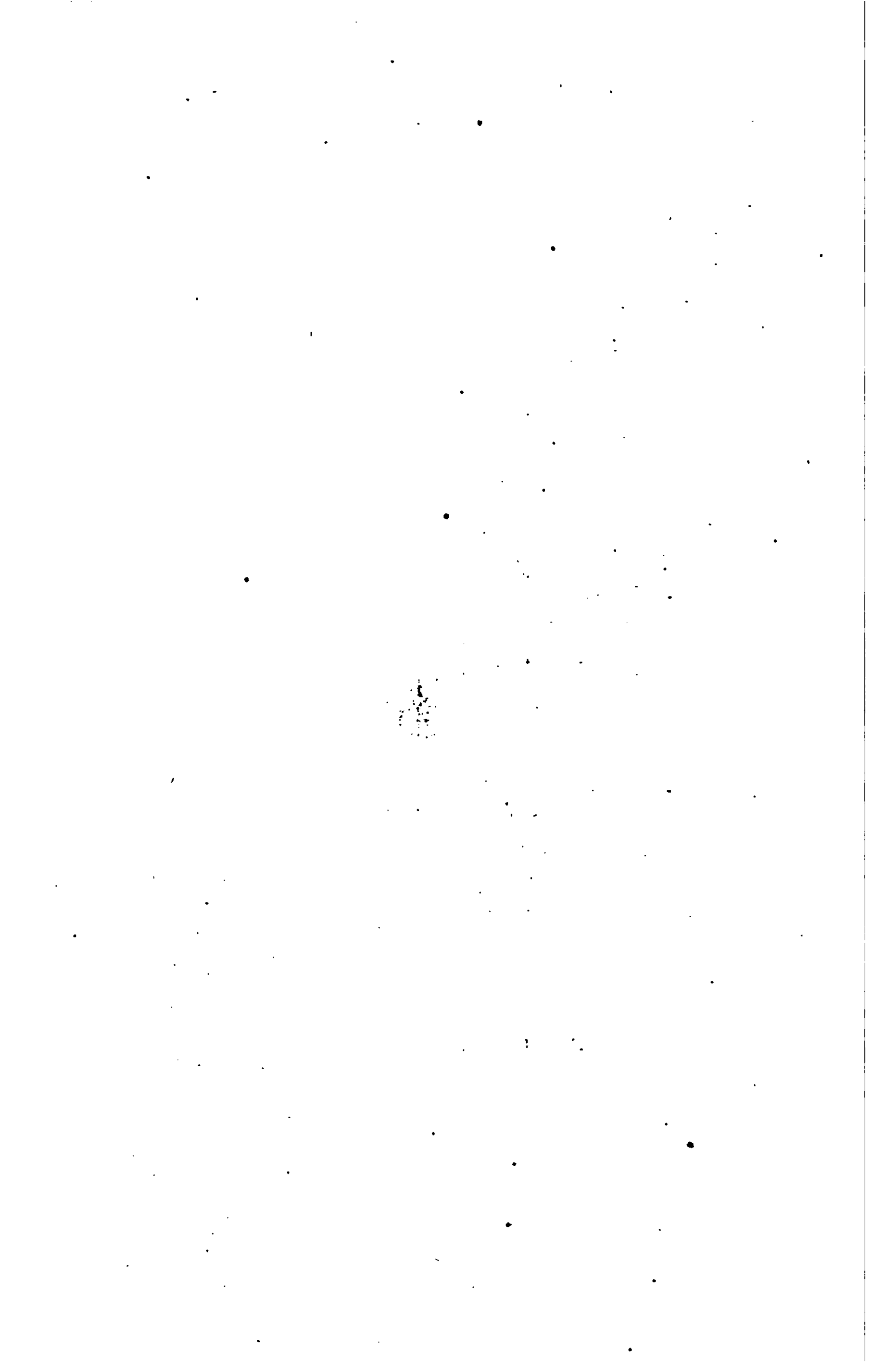
cause commune ; mais les efforts que nous avions faits ne nous ont pas permis de rendre toute la justice à l'importance de la démarche de l'Autriche. La somme par laquelle cette puissance doit être soutenue est d'un million sterling avec cent mille fusils et différentes munitions ; si la guerre se prolongeait au delà du 1er mars 1814, une nouvelle convention serait arrêtée.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

FIN DE LA TABLE.




DC236
Fain
215040